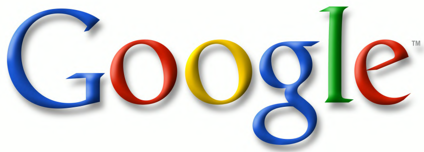
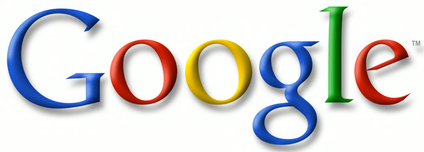
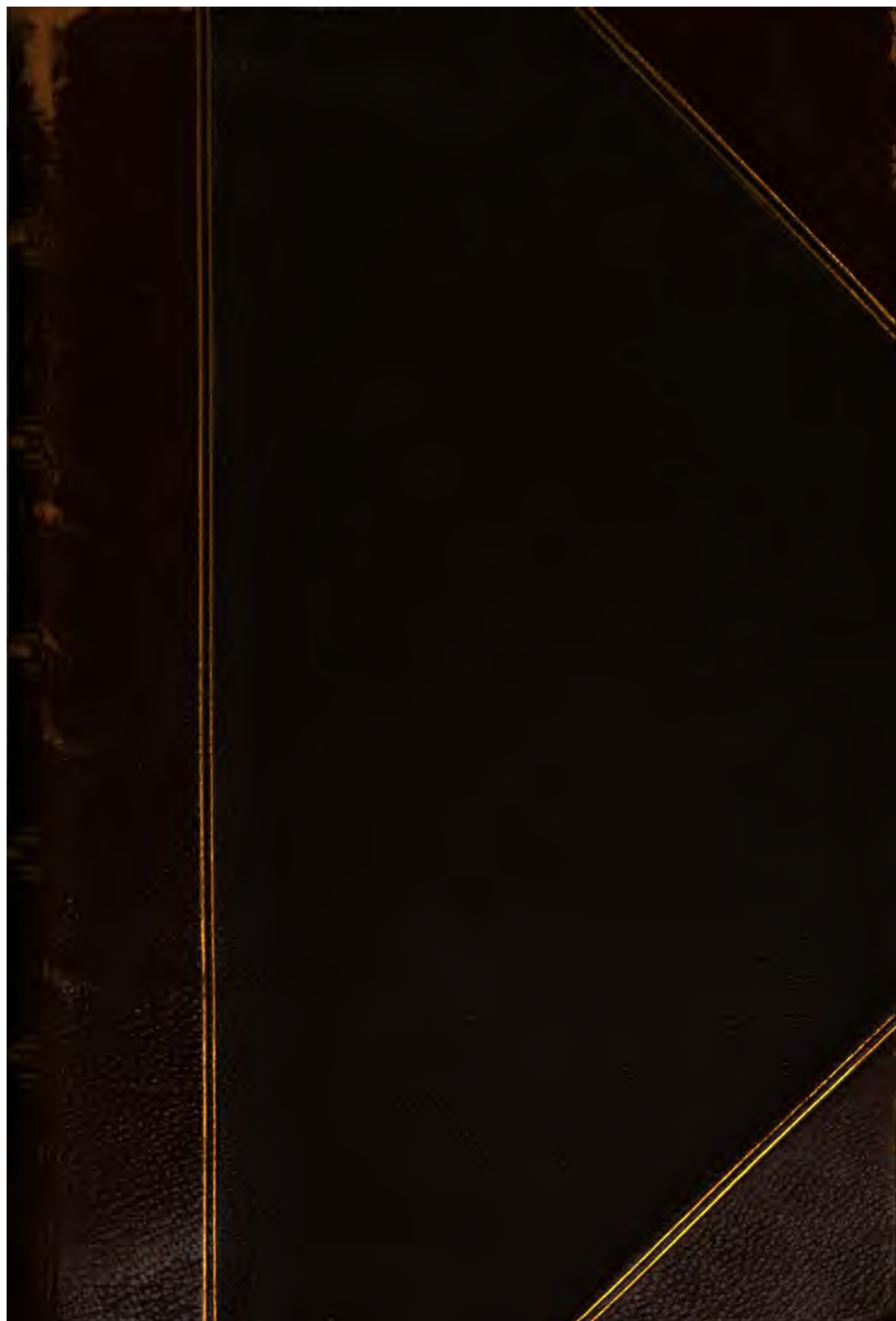







DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LE

DOCTEUR CLAUDE

TOME PREMIER

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

HECTOR MALOT

Collection grand in-18 jésus, à 3 francs le volume

ROMANS

LES AMOURS DE JACQUES	1	vol.
UN CURÉ DE PROVINCE	1	—
UN MIRACLE	1	—
SOUVENIRS D'UN BLESSÉ : SUZANNE	1	—
— — MISS CLIFTON	1	—
L'AUBERGE DU MONDE : LE COLONEL CHAMBERLAIN	1	—
— — LA MARQUISE DE LUCILLIÈRE	1	—
— — IDA ET CARMÉLITA	1	—
— — THÉRÈSE	1	—
LES VICTIMES D'AMOUR : LES AMANTS	1	—
— — LES ÉPOUX	1	—
— — LES ENFANTS	1	—
UN MARIAGE SOUS LE SECOND EMPIRE	1	—
LA BELLE MADAME DONIS	1	—
LA FILLE DE LA COMÉDIENNE	1	—
L'HÉRITAGE D'ARTHUR	1	—
CLOTILDE MARTORY	1	—
MADAME OBERNIN	1	—
UNE BELLE-MÈRE	1	—
LE MARI DE CHARLOTTE	1	—
UNE BONNE AFFAIRE	1	—
LE MARIAGE DE JULIETTE	1	—
UN BEAU-FRÈRE	1	—
LES BATAILLES DU MARIAGE : UN BON JEUNE HOMME	1	—
— — COMTE DU PAPE	1	—
— — MARIÉ PAR LES PRÊTRES	1	—
CARA	1	—
SANS FAMILLE	2	—

ÉTUDES

LA VIE MODERNE EN ANGLETERRE	1	—

Paris. — Imp. de E. DONNAUD, rue Cassette, 1.

LE

DOCTEUR CLAUDE

PAR

HECTOR MALOT

TOME PREMIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

LE

DOCTEUR CLAUDE

PREMIÈRE PARTIE

I

— M. le docteur Claude est chez lui?

— Non. M. le docteur n'est pas encore rentré ; mais c'est l'heure de sa consultation ; il ne peut pas tarder beaucoup; si monsieur veut prendre la peine de passer dans le salon.

— Volontiers.

Et la domestique qui avait ouvert la porte s'étant effacée sur le côté, le visiteur pénétra dans le vestibule ; masqué par la porte d'entrée pendant que ces quelques paroles s'échangeaient, il était resté dans une ombre assez épaisse ; lorsqu'il eut fait deux pas en avant il se trouva en pleine lumière.

— Mais c'est M. Lajardie ! s'écria la domestique.

— Lui-même, mère Alexandre.

— Ah ! comme M. le docteur va être content ; et moi

qui n'ai pas reconnu monsieur; c'est la faute de ces maudites tentures.

De sa main étendue, elle montra une tapisserie d'Orient qui, tombant d'une galerie garnie de franges, encadrait la porte d'entrée.

— Voilà qui ne serait pas arrivé rue de Savoie, dit Lajardie avec un sourire moqueur.

— Ah ! ça, c'était le bon temps; il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, pas de tapis sur le parquet, les chaises étaient foncées en paille, mais...

Elle s'arrêta.

— Mais? insista Lajardie.

Au lieu de répondre, elle ouvrit la porte d'un salon dont l'ameublement portait témoignage en faveur du goût de son propriétaire : sur le parquet un tapis persan à fond vert; accrochés aux murs tendus d'une toile rouge étrusque quelques tableaux, et sur deux bahuts en chêne noirci des bronzes, des porcelaines et des faïences.

Tandis que Lajardie, debout au milieu du salon, regardait curieusement autour de lui, la domestique allant à la cheminée avait allumé le feu; puis, après avoir abaissé le tablier, elle était restée agenouillée, penchée en avant, écoutant la flamme ronfler avec une attention un peu trop affairée pour être bien sincère.

Son examen terminé, Lajardie s'approcha à son tour de la cheminée et s'assit dans un fauteuil en face de la domestique.

— Comment va le docteur? dit-il.

— Bien... c'est-à-dire...

Elle parlait agenouillée devant le feu; elle se releva et alla ouvrir la porte qui du salon communiquait avec l'entrée; puis, cette précaution prise, en vue évidemment de ne pas se laisser surprendre par la brusque arrivée de son maître, elle revint à la cheminée.

— Si monsieur n'était pas l'ami de M. le docteur, dit-elle, je n'aurais rien à lui raconter, parce que moi je suis une honnête femme, pas plus bavarde que l'enfant qui vient de naître, le tombeau des secrets, quoi ! chacun sait ça ; mais il y a des choses qu'on dit à un ami et qu'on ne dirait pas à un autre. Monsieur a été le camarade de M. Claude ; je vous ai vus tous deux comme deux frères, et j'ai dans l'idée que c'est la Providence qui vous envoie présentement pour le bien de M. le docteur: en deux mots, voilà la chose: il a du chagrin.

— Du chagrin ?

— Ou, si vous aimez mieux, du souci, des contrariétés ; faut tout dire, — elle baissa la voix, — les affaires ne vont pas, mais pas du tout, pas du tout !

— Ah ! vraiment !

Pour un camarade, un ami, un frère, l'exclâmation n'avait rien de bien sympathique, mais s'écoutant elle-même et n'écoutant qu'elle, la vieille domestique ne remarqua rien.

— S'il n'y avait pas de la faute de M. Claude dans ces mauvaises affaires, continua-t-elle, je ne dirais rien ; ça ne serait pas la peine ; mais comme j'ai dans l'idée qu'il faudrait peu de chose pour que ça aille mieux, je me permets de vous prévenir pour que, de votre côté, vous avertissiez M. le docteur : il vous écoutera, vous, tandis que moi, il m'envoie promener.

— Que se passe-t-il donc?

— M. Claude est bon médecin, n'est-ce pas, et bien qu'il n'ait pas vingt-huit ans, il a eu des prix à l'Académie de médecine, enfin c'est un vrai savant; tous ceux qui le connaissent lui rendent justice, mais pour lui rendre cette justice il faut le connaître bien entendu, et lui ne fait rien pour se faire connaître. Vous me direz : « Et cet appartement? » cela c'est juste, cet appartement est

digne d'un vrai médecin, quoiqu'il y ait trop de tentures et de potiches, ce qui est des nids à poussière et donne bien du mal pour l'entretien ; mais enfin il faut qu'on y monte, dans cet appartement, et M. Claude ne fait rien pour y attirer le public. Quand il est venu se loger ici, je lui ai dit : « J'espère que monsieur va faire mettre sur une plaque de cuivre, au coin de la porte de la rue, son nom et l'heure de sa consultation ; avec un peu de tellurine ça s'entretient brillant comme un miroir et ça crève les yeux des passants ; dans une rue comme la rue des Saints-Pères cela n'est pas à mépriser. » Savez-vous ce que monsieur m'a répondu ? Rien du tout, il a haussé les épaules. Autre chose. Quand il était étudiant il s'habillait comme il voulait, ça n'avait pas d'importance, mais le voilà médecin; vous croyez, n'est-ce pas, qu'il va porter une redingote longue, un chapeau à larges bords, une cravate blanche, des lunettes d'or.

— Il n'a jamais porté lunettes.

— Qu'est-ce que ça fait ? Il aurait mis des verres à vitres dans ses lunettes. Certainement la redingote longue et le chapeau à larges bords, c'est bon, mais enfin il n'y a rien qui inspire confiance comme des lunettes d'or. Eh bien, monsieur n'en a pas voulu ; il s'habille comme tout le monde, et il s'étonne qu'on ne vienne pas à lui ; c'est cependant bien naturel. Autre chose encore. Il y a un mois une dame très-riche, une marquise qui habite le premier étage de cette maison, se trouve mal pendant la nuit; elle est en danger de mort ; il faut un médecin tout de suite ; on vient chercher M. le docteur, qui se lève et va soigner la dame; il passe la nuit près d'elle, et la soigne si bien qu'il la sauve. On est en admiration devant lui. Le lendemain matin, le médecin ordinaire arrive, et aussitôt M. Claude s'en va raide et digne parce que ce médecin est homœopathe. Toutes ces choses réunies et

bien d'autres que je pourrais vous raconter font que monsieur n'a point de malades. Le temps se passe, la clientèle ne vient point, et l'argent s'en va. De là les soucis de monsieur, qui s'inquiète et se rend malade. Et il n'y a pas que l'esprit qui souffre : il souffre encore d'ailleurs et toujours par sa faute. Quand M. Claude est venu s'établir ici il a fait de grandes dépenses, plus grandes qu'il ne pouvait, et je crois bien qu'il ne lui est pas resté beaucoup d'argent dans sa bourse. Il faut vivre cependant; eh bien, la vérité est qu'il ne vit pas ; il se prive de tout.

— Eh quoi ! en est-il là ?

Cette fois l'exclamation fut émue et sympathique.

— Quand M. le docteur a pris cet appartement, j'ai commencé par lui faire sa cuisine, il déjeunait, il dînait ici ; mais après la mort de son père il a supprimé toute cuisine, en me donnant ma liberté le soir ; il déjeune maintenant au restaurant, un restaurant pas cher, croyez-le, et il ne dîne pas ; ou plus justement il dîne ici tout seul, quand je suis partie, d'un pain de deux sous qu'il apporte lui-même tous les jours en rentrant. Regardez la poche de son pardessus quand il arrivera, et vous devinerez la forme du pain. Moi demain, je trouverai des miettes sur le tapis, devant son bureau, et sur la fontaine dans la cuisine, le verre dans lequel il aura bu de l'eau. Est-ce que c'est là une nourriture pour un homme qui tous les soirs travaille jusqu'à deux ou trois heures et use toute l'huile de sa lampe? Vous pensez bien que ce que je vous dis là c'est la vérité vraie, une femme dans ma position sait bien des choses et ne se trompe pas. Quoique je ne reste pas ici le soir après l'heure de la consultation, parce que je demeure chez ma fille aînée, comme autrefois rue de la Bucherie, je sais ce qui s'y passe. Quand monsieur rentre pour sa consultation à cinq heures, il n a pas dîné, n'est-ce pas? Après, il est très-rare

qu'il sorte. Où dîne-t-il? Les miettes de pain sur le tapis et le verre sur la fontaine le disent. Il dîne ici tout seul en travaillant. Cela n'est-il pas triste, je vous le demande? Un homme de son âge, de son savoir, qui devrait gagner des millions, enfermé dans ce bel appartement et mangeant son pain de deux sous; le sort d un ouvrier est cent fois préférable. Et avec ça jamais une plainte; s'il souffre, comme je vous le disais, il se garde bien de le montrer. Il y a des gens que la souffrance exaspère, n'est-ce pas? lui ne change pas; toujours le même, affable et charitable aux pauvres gens; bon pour tous: enfin tel que vous l'avez connu avant de quitter Paris, quand vous étiez intimes et qu'il n'avait pas ces soucis d'argent. Vous me trouvez peut-être indiscrète de vous raconter tout cela, et il est possible que je le sois; je ne dis pas que je ne devrais pas me taire; mais c'est plus fort que moi, je veux que vous sachiez tout, vous qui êtes l'ami de M. Claude; vous qui pouvez lui parler, lui faire entendre raison et lui représenter combien il a tort de ne pas vouloir employer des moyens sûrs pour gagner de l'argent.

— Les moyens dont vous me parliez?

— Oh! je ne dis pas qu'il n'y en ait pas de meilleurs, mais enfin ceux-là ont toujours du bon. En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut que M. le docteur suive un autre chemin que celui qu'il a pris ou bien il périra à la peine; et j'ai dans l'idée que c'est la Providence qui vous envoie pour que tout change. Et notez bien, je vous prie, que ce que je vous dis c'est dans son intérêt, non dans le mien. Vous ne croirez point, n'est-ce pas, que j'ai peur pour mes gages; si monsieur n'est pas riche cela n'empêche pas que je sois payée *recta* tous les premiers du mois, il n'est pas homme à faire perdre quoi que ce soit à ceux qui travaillent pour lui.

A ce moment on entendit une clé heurter la serrure de la porte d'entrée.

— Voilà monsieur. Vous ne faites que d'arriver. Je ne vous ai rien dit. Surtout ne parlez pas de tellurine.

Et vivement elle se dirigea vers le vestibule au-devant de son maître qui venait d'ouvrir la porte et sortait de l'ombre projetée par les tentures.

II

C'était un homme de haute taille, d'apparence vigoureuse avec une tête pâle, aux traits fortement accentués, au front large, aux sourcils épais, aux cheveux châtains tombant en boucles dans le cou; il était vêtu de noir correctement mais en même temps très-simplement, sans que rien dans sa mise sortît de l'ordinaire.

En reconnaissant celui qui l'attendait, il poussa une exclamation joyeuse et vint à lui vivement pendant que la domestique sortait discrètement et fermait la porte.

— Toi à Paris, mon cher Florentin ! et tu m'attends ! Comme je suis fâché de m'être attardé ; certain, trop certain, hélas ! de ne pas trouver ce salon plein de malades, je ne me suis pas pressé. Mais aussi pourquoi ne m'as-tu pas annoncé ta visite ?

— Parce que je ne savais pas venir à Paris.

— Tu arrives?

— Ce matin.

— Serais-tu malade ?

— Non, Dieu merci ; ce n'est pas pour moi que je viens te trouver, c'est pour toi.

— Pour moi?

— Ne t'inquiète pas ; ce que je viens te demander dé-

pend de toi, de toi seul, et tu es maître d'accepter aussi bien que de refuser.

— C'est égal, tu me fais peur avec ce ton solennel ; mais puisqu'il s'agit de choses graves, passons dans mon cabinet, si tu veux bien.

— Comme ce que j'ai à te dire est assez long, nous pourrions prendre rendez-vous pour ce soir ; je ne veux pas te déranger à l'heure de ta consultation, et je voudrais bien n'être pas dérangé.

Claude se mit à sourire.

— Je ne crois pas que cela soit à craindre, dit-il ; j'ai, il est vrai, une heure pour recevoir la visite des malades, — l'heure présente justement, — mais les malades, eux, n'ont malheureusement pas d'heure pour me rendre visite ; je te promets que tu pourras parler en toute tranquillité, sans souci d'être interrompu, — passe.

Et il lui ouvrit la porte qui faisait communiquer le salon avec un cabinet de travail dont les murs étaient garnis de rayons formant bibliothèque. Le soin et le goût qui avaient dirigé l'ameublement de l'antichambre et du salon, ne se retrouvaient point dans ce cabinet, et les livres qui emplissaient les bibliothèques au lieu d'être élégamment reliés, bien rangés, bien alignés par format et par couleur pour l'harmonie de la décoration, étaient tout simplement des instruments de travail dont les dos, décousus lorsqu'ils étaient brochés, noircis ou jaunis lorsqu'ils étaient reliés, disaient manifestement qu'ils n'étaient que des outils fatigués par la main de l'ouvrier. Si le salon devait plaire aux malades qui veulent que leur médecin ait le goût des élégances mondaines, le cabinet devait satisfaire ceux qui veulent qu'il ait la passion du travail et de l'étude.

Entré dans ce cabinet, le docteur se débarrassa de son pardessus, et Lajardie remarqua que dans la façon dont

il le repliait pour le poser sur un meuble et mettre la doublure en dessus, il y avait une intention évidente de cacher les poches ; l'histoire de la domestique était donc vraie : le petit pain dont elle avait parlé se trouvait dans l'une de ces poches et Claude prenait ses précautions pour qu'on ne le vît point.

Cela fait, il vint s'installer vis-à-vis de son ami.

— Maintenant, dit-il, je t'écoute et je te répète que tu peux prendre tout le temps que tu voudras.

— Alors je commence : tu sais combien j'ai eu de peine à me décider à quitter Paris pour aller vivre en province, sans esprit de retour, comme on dit dans la langue du droit. Tu as été témoin de mes luttes, de mes hésitations, de mes résolutions aussitôt abandonnées que prises, je n'ai donc pas besoin de t'en parler. Venu à Paris pour être poète lyrique, — ni plus ni moins, — il m'en coûtait terriblement de renoncer à mes rêves de gloire et d'indépendance pour retourner à Condé-le-Châtel. Après avoir publié un volume de vers et fait jouer une comédie à l'Odéon, en venir à entrer comme commis chez mon oncle pour être un jour son associé, puis son successeur comme directeur de la célèbre maison de tanneries, hongroieries, corroieries et mégisseries Florentin Lajardie, la chute était effroyable, et ce n'était point cette célébrité que j'avais si ardemment souhaitée. Il est vrai que le volume de vers ne s'était vendu qu'à vingt-trois exemplaires ; il est vrai aussi que la comédie n'avait eu que neuf représentations. Mais quoi ! A-t-on jamais manqué de raisons excellentes pour expliquer qu'un livre reste en magasin ou qu'une pièce quitte l'affiche ? Ce n'est pas au talent et à l'originalité que va le succès ; c'est contre le talent que se lèvent l'envie et la cabale. En tout cas moi je savais personnellement à quoi m'en tenir sur le mérite de mes vers et de ma comédie ; la critique et aussi les lettres particu-

lières que j'avais reçues à ce sujet me suffisaient. Mais il fallait vivre ! et mon oncle en me supprimant brutalement la pension qu'il m'avait servie, m'avait mis dans une situation sans autre issue que celle qu'il voulait me forcer à prendre. Que faire? Il est plus difficile de publier son second volume que son premier ; on joue un débutant, mais on éconduit l'auteur qui n'a pas du premier coup enfoncé toutes les portes. Après avoir essuyé les refus les plus durs et avalé en tâchant de plaisanter les humiliations les plus poignantes, après avoir essayé une vie d'expédients dans laquelle on laisse toute dignité et toute fierté, il ne me restait, si je persistais à refuser mon oncle, qu'à accepter une position de reporter qu'on m'accordait comme la plus insigne faveur. Je balançai longtemps ; mais à la fin je trouvai qu'il valait mieux encore retourner à Condé que de rester à Paris dans de pareilles conditions. Si tu te rappelles nos entretiens à ce moment, tu dois te souvenir que tes conseils pesèrent d'un grand poids sur ma détermination.

— Parfaitement.

— Alors tu reconnais, n'est-ce pas, qu'il y a des moments dans la vie où l'intérêt matériel doit l'emporter sur la vocation ?

— Permets un peu : ta loi ainsi formulée est beaucoup trop absolue : tu serais plus près de la vérité si tu disais *peut* au lieu de *doit*, et aussi si tu ajoutais que mon conseil était particulier et non général.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que sans contester que tu sois venu à Paris pour être poète lyrique, il ne m'était pas du tout démontré que la nature t'avait créé poète, exclusivement poète, rien que poète. Du talent, tu en avais et beaucoup, mais tu ne vivais pas absolument pour la poésie. Tu avais d'autres préoccupations, d'autres ambitions, d'au-

tres soucis que des soucis littéraires. Combien de fois t'ai-je dit cela, dans nos longues promenades la nuit par les rues désertes, quand, nous interrogeant mutuellement sur notre avenir, nous cherchions à prévoir ce qu'il pourrait être en nous expliquant l'un à l'autre notre nature et notre caractère. En un mot il y avait en toi un mélange; si tu étais artiste, tu étais aussi par d'autres côtés homme d'affaires. D'où vient ce mélange, je n'en sais rien, de tes ancêtres probablement, et il est chez toi le résultat de l'hérédité ; mais d'où qu'il vienne il existe. Tout jeune c'était l'artiste qui avait dominé en toi, c'était l'artiste qui t'avait fait quitter ta petite ville natale, l'artiste qui t'avait amené à Paris, tout feu, tout espoir ; mais au contact des difficultés, des déceptions, de la misère, l'enthousiasme de l'artiste s'était peu à peu refroidi et le sentiment de la vie pratique et positive avait élevé la voix. J'ai écouté cette voix, quand je t'ai donné le conseil que tu rappelles ; j'ai parlé comme un médecin qui a étudié la nature de son malade.

— Je ne te le reproche pas... au contraire.

— Si j'avais cru que tu étais homme à te trouver heureux en plein hiver, dans la rue, par une journée neigeuse de décembre, avec un vieil habit noir sur le dos, n'ayant dans l'estomac qu'une mauvaise tasse de café au lait, bue à crédit dans une crèmerie, insensible au froid comme à la faim, et tout à la joie glorieuse d'avoir rencontré une rime riche ou un beau vers, je t'aurais dit : « Reste à Paris : » j'ai cru que dans ces heures de détresse l'homme pratique accuserait durement le poète, et je t'ai dit : « Va à Condé. »

Lajardie se mit à sourire.

— Et tu as bien fait, dit-il, car sans toi, je serais très-probablement resté dans l'irrésolution. Mais enfin, quoi que je pense maintenant, il n'en est pas moins vrai qu'a-

lors je suis parti indigné contre toi et contre moi. Je me suis accusé de lâcheté, d'infamie, de tout ce qu'on peut se dire lorsqu'on se l'adresse à soi-même, tout bas et sans témoins. Peu à peu le calme s'est fait; j'ai trouvé que la tannerie ne sentait pas si mauvais qu'on se l'imaginait ; mon oncle, en me voyant prendre intérêt à son métier et ne plus écrire sur son papier que des lignes d'égale longueur m'a presque tout de suite associé à ses affaires : j'ai gagné de l'argent ; je n'ai plus eu à souffrir du doute en moi-même; je n'ai plus été exposé à la jalousie, à l'envie ; les succès que nous avons obtenus dans notre fabrication ou dans nos ventes ne m'ont point aliéné mes amis ; j'ai pu acheter les beaux livres et les tableaux qui me plaisaient, les vins que j'aimais ; j'ai voyagé sans compter mon argent chaque soir ; devenu amoureux d'une jeune fille charmante, douée de toutes les qualités, il m'a été possible de la demander pour femme et de l'obtenir.

— Tu te maries !

— Dans trois semaines. Mais laissons cela pour le moment et revenons à notre affaire, puisque c'est une affaire que nous traitons. Je dis donc qu'après avoir quitté Paris absolument désespéré, m'en allant à Condé comme si je marchais à la mort, ayant dit adieu à toute espérance, je me trouve aujourd'hui l'homme le plus heureux du monde dans cette petite ville de province, qui devait être mon tombeau et qui est mon paradis.

Claude se leva vivement, et, venant à son ami, il lui prit les deux mains, qu'il serra affectueusement.

— Ah ! mon cher Florentin, quelle joie me donnent tes paroles, et pourquoi ne m'as-tu pas dit cela il a six mois, quand nous nous sommes vus?

— Pour deux raisons : d'abord parce qu'on ne parle pas de son bonheur à ceux qui sont dans la peine, et à ce moment tu pleurais ton brave homme de père que tu ve-

nais d'enterrer; et puis ensuite parce qu'à cette époque je n'étais pas aussi pleinement satisfait que je le suis maintenant. Tu as très-bien expliqué tout à l'heure qu'il y a deux hommes en moi, l'artiste et l'homme d'affaires, et il y a six mois ces deux individus en étaient encore à se faire la guerre ; l'artiste se moquait assez souvent des satisfactions de l'homme d'affaires, il le méprisait du haut de sa supériorité, et cela ne laissait pas que d'être assez ennuyeux; maintenant, quand cela arrive, au lieu de m'en dépiter, je m'en amuse et mon bonheur n'en est plus troublé. Donc je puis maintenant parler sincèrement de mon bonheur, et tu as vu que je l'avais fait largement ; mais je suis sûr que tu ne devines pas quel mobile m'a inspiré ce langage... Je veux que tu le partages, ce bonheur.

— Et c'est ce que je fais, je te le jure.

— Oh ! ce n'était pas cela que je voulais dire : je t'ai montré mon bonheur pour te demander si tu voulais être heureux comme je le suis moi-même.

— Comment cela?

— Tout simplement en faisant ce que j'ai fait, en quittant Paris comme je l'ai quitté et en venant t'établir à Condé, comme je m'y suis établi moi-même, non tanneur, bien entendu, mais médecin.

— Tu plaisantes!

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement, au contraire, et si tu veux bien m'écouter encore pendant quelques in tants, tu vas le comprendre : tu as appris la mort du docteur Gillet?

— Oui.

— Bien que Gillet en ces dernières années eût perdu l'influence toute-puissante et despotique qu'il avait exercée à Condé pendant dix-huit ans, de 1852 à 1870, c'était encore un personnage avec lequel il fallait compter ; les révolutions peuvent démolir en une heure des institutions

politiques, elles ne ruinent point du jour au lendemain l'influence personnelle d'un homme ; si l'on cesse d'être quelque chose, on n'en reste pas moins quelqu'un. Bien que n'inspirant plus la terreur, Gillet était resté le docteur Gillet, sinon le meilleur médecin du pays, au moins celui qui avait acquis le plus d'autorité dans le public.

— J'ai peu connu le docteur Gillet et j'ai quitté le pays trop jeune pour émettre sur son compte un jugement personnel, mais mon père m'a dit mainte fois que cette autorité était due bien plus à la jactance et à la brutalité qu'au savoir.

— Je ne soutiens pas le contraire, je constate seulement cette autorité sans chercher à la justifier. De plus, par son mariage Gillet s'était créé un certain nombre d'amis qui l'avaient soutenu dans sa chute : quand un homme de soixante ans épouse une jeune fille de vingt-quatre ans belle, intelligente, déliée d'esprit, pas bégueule du tout, qui reçoit bien et aime à plaire à tous, comme Mlle Nathalie Lerissel, il s'attache par ce fait seul un certain nombre de partisans dévoués, — les amis de sa femme. — Gillet s'était donc soutenu; et il avait même résisté, jusqu'à un certain point, à la dangereuse concurrence que lui avait suscitée Mme Prétavoine, quand celle-ci, qui ne croyait pas pouvoir se fier à lui parce qu'il avait été en sa jeunesse voltairien, avait fait venir à Condé sa créature le docteur Évette, qui poussé, prôné par elle et ses tout-puissants amis, s'était vite acquis la clientèle du monde clérical. Gillet mort, sa succession s'ouvre et il y a pour celui qui le remplacera une belle place à prendre qui donnera l'influence aussi bien que la fortune.

— Je crois que c'est un peu la succession d'Alexandre ; elle se divisera entre tous ceux qui seront assez forts pour en arracher un morceau.

— Pour moi, qui connais beaucoup mieux que toi les médecins et le monde de Condé, je ne le crois pas, et je pense au contraire qu'elle peut très-bien aller à un seul, si celui qui se présente est digne de la recueillir. Il y a deux parts dans cette succession : l'une qui ne se peut acquérir que successivement et par petites conquêtes, — c'est la clientèle ; l'autre qui se peut conquérir d'un coup, — c'est la place de chirurgien de l'hôpital, et c'est celle-là, que je viens te proposer si tu veux l'accepter.

— Moi !

— C'est dans cette intention que j'ai entrepris mon voyage ; pour toi d'abord, et aussi pour nous tous. Aussitôt que Gillet a été mort, tout le monde s'est présenté pour recueillir son héritage, les sept médecins de Condé en première ligne, puis d'autres médecins des environs, chacun ayant, bien entendu, des titres excellents à faire valoir. Malgré l'excellence de ces titres, un premier choix a été vite fait, et il n'est resté que deux concurrents sérieux en présence, plus un troisième pour la forme, mais qui ne compte point, non pas que ceux-là aient une supériorité marquée en savoir sur leurs concurrents ; l'un qui a cinquante-cinq ans, le docteur Graux, n'a jamais fait de chirurgie ; l'autre, le docteur Brix, est une nullité qui n'a d'autre mérite que d'être le clair de lune d'Évette et par conséquent de n'être pas menaçant pour celui-ci ; mais enfin, tout deux ont, ce qui dispense de toute valeur personnelle, de puissants protecteurs, et par conséquent la faveur des membres de la commission administrative. Celle-ci ne veut qu'eux ou plus justement il y a une partie de la commission qui veut Graux et l'autre qui veut Brix. Et chacune d'elles tient si fermement à son homme que l'on ne peut pas arriver à s'entendre. Comme toujours, à Condé, on est partagé en deux camps, le camp clérical qui soutient Brix, et le camp li-

béral qui combat pour Graux. Si je te racontais ce qu'on a dépensé là d'intrigue, de diplomatie, de finesse normande, nous en aurions jusqu'à demain : tout le monde est intervenu dans la mêlée, l'évêque, le sous-préfet, la magistrature, le clergé, les femmes, mais rien n'a fait, chacun est resté fidèle à son protégé, ou plutôt à son parti, car tu penses bien que dans cette lutte les opinions passent avant les hommes ; les hommes on en fait assez bon marché ; pris à part celui qui soutient Brix conviendrait assez volontiers que les malades de l'hôpital pourraient souhaiter mieux que le médecin qu'on veut leur donner, et de son côté le partisan de Graux ne ferait aucune difficulté de reconnaître qu'il est assez bizarre de choisir pour chirurgien un homme de cinquante ans, qui n'a jamais fait de chirurgie, et qui appelait un confrère toutes les fois qu'il avait une opération un peu délicate. Mais sur les idées, sur les principes on est intraitable: Brix doit être nommé parce qu'il est clérical, Graux parce qu'il est libéral.

— Mais c'est de la démence toute pure, ce n'est pas la prière qui coupe les jambes, pas plus que ce n'est le libre examen, c'est la chirurgie.

— Va dire cela à Condé, tu verras comme on t'écoutera ! Enfin les choses menaçaient de rester en cet état, et les deux partis seraient probablement demeurés en présence sans avancer ni reculer, comme des chiens de faïence, si mon beau-père futur n'avait trouvé un moyen pour sortir de la difficulté. Ici je te demande la permission d'intervenir personnellement dans le récit, et de te présenter tout d'abord mon beau-père, M. Cordhomme.

— Le riche?

— Lui-même ; attendu que l'autre Cordhomme, le jeune, celui qu'on n'appelle pas le riche, n'a point de fille : c'est donc la fille cadette de M. Cordhomme aîné, ou le riche si tu aimes mieux, Mlle Eugénie que j'épouse.

— Tous mes compliments.

— Ils seraient plus vifs encore si tu connaissais la jeune personne ; mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, c'est de toi, c'est-à-dire du successeur de Gillet, c'est de mon beau-père. M. Cordhomme, tu dois le savoir, est maire de Condé, et il est à la tête du parti libéral ; il est donc le soutien de Graux et l'adversaire de Brix. Comme je vais tous les soirs dans la maison faire ma cour, j'entendais souvent parler des embarras de la commission administrative, qui ne pouvait se mettre d'accord sur les noms à présenter au préfet pour la nomination du chirurgien de l'hôpital; en sa qualité de maire, mon beau-père, comme tu le penses bien, était désolé de cette lutte, et il cherchait comment la terminer. Quoiqu'il ait débuté dans la vie par n'être qu'un simple paysan, ou plutôt peut-être parce qu'il a commencé ainsi, c'est un homme fin et délié, doué d'un esprit fertile en ressources. — Si j'avais sous la main un jeune médecin d'un mérite supérieur et inspirant toute confiance, aussi bien au point de vue du savoir que du caractère, me dit-il un soir, je crois que nous pourrions empêcher le docteur Brix et les cléricaux de l'emporter. — Comment cela ? — En faisant établir le concours pour la nomination de notre médecin, ainsi que cela se passe dans plusieurs villes. — Mais le docteur Graux ne pourrait pas concourir. — Assurément, et ce serait cette conviction qu'auraient mes adversaires qui les ferait accepter le concours; bien certains que le docteur Graux n'irait pas à son âge paraître devant des juges, ils se croiraient sûrs d'avoir leur ami Brix, et nous introduirions un troisième larron, c'est-à-dire le jeune médecin que je désire, qui n'aurait pas de peine à battre une nullité comme Brix et même les autres concurrents qui pourraient se présenter. En somme, ce que je veux, moi, avant tout, c'est que les cléricaux n'aient point l'hôpital tout entier ; ils ont déjà

Évette comme médecin ; Brix, comme chirurgien, ce serait trop. Il faut savoir faire des sacrifices pour obtenir quelque chose, je sacrifierais donc volontiers Graux pour ne pas avoir Brix. — Eh bien ! j'ai votre homme, dis-je à mon beau-père. — Qui cela ? — Un médecin de la Faculté de Paris, lauréat de la Faculté et de l'Académie, inspirant toute confiance, aussi bien au point de vue du savoir que du caractère, comme vous le désirez. — Il se nomme ? — Etienne Claude.

— Mais...

— Laisse-moi achever, je te prie, et permets-moi de te rapporter les choses telles qu'elles se sont passées entre mon beau-père et moi, sans te fâcher dans ta modestie, aussi bien que sans te blesser de ce qui pourrait au premier abord paraître t'atteindre dans ta juste susceptibilité. — Qui ça, Etienne Claude? demanda mon beau-père ; serait-ce le fils de l'ancien pharmacien d'Hannebault? — — Oui. — Son père, en mourant, a laissé des affaires en mauvais état. — Ce mauvais état des affaires du père n'était dû qu'à un vol dont celui-ci avait été victime ; tout le monde a rendu justice à sa parfaite probité, et, d'autre part, le fils s'est engagé à payer les quelques dettes de son père. Je connais Claude, j'ai été son camarade, son ami, et je suis sûr de lui comme de moi-même. — Eh bien! écrivez à votre ami pour lui demander s'il veut concourir, me dit mon beau-père ; seulement, exigez de lui une discrétion absolue. — Je ferai mieux que de lui écrire, j'irai lui faire cette demande moi-même. — Ceci se passait hier soir à Condé, mon cher Claude, et voilà pourquoi tu me vois aujourd'hui à Paris chez toi.

Il y eut un moment de silence. Lorsqu'il avait été question de son père, Claude avait baissé la tête pour cacher la rougeur qui avait empourpré son front ; pendant quel-

ques instants il garda cette attitude, puis, relevant les yeux, il tendit la main à son ancien camarade.

— Avant tout, dit-il, je dois te remercier et c'est de tout cœur que je le fais ; je suis vivement touché que tu aies pensé à moi et que tu aies parlé de moi en ces termes. Mais, dans ton désir de m'avoir à Condé, tu as oublié que mon désir à moi avait toujours été de faire de la médecine à Paris.

— Comme moi j'avais désiré y faire de la littérature. Non, mon cher Claude, je n'ai point oublié ton désir ; seulement, j'ai cru que devant la difficulté, devant l'impossibilité de le réaliser, tu le sacrifierais à ton intérêt bien compris. Je me suis dit que, quand on n'avait pas un sou de fortune patrimoniale, que quand on était absolument dépourvu de l'esprit d'intrigue, que quand on ne savait se faire remarquer ni dans les églises, ni dans les théâtres, ni dans le monde ; que quand on était incapable de conter des niaiseries prétentieuses aux jeunes filles et des gauloiseries crues aux mères, on ne faisait pas de médecine à Paris, mais qu'on y crevait de faim, et je t'ai proposé à mon beau-père. En entrant dans ce salon, j'ai changé d'avis et j'ai cru que tu avais des ressources que je ne te connaissais pas. Je ne suis resté que pour te serrer la main, bien décidé à ne pas parler de Condé à un médecin établi dans ces conditions. Tu es arrivé ; je t'ai vu manœuvrer ce pardessus qui est là sur cette chaise ; j'ai remarqué combien tu tenais à cacher sa poche et ce qu'elle contient. Alors j'ai cru que je pouvais proposer d'abandonner Paris et de venir en province, à un médecin qui, malgré tout son mérite, en est réduit à dîner avec un petit pain de deux sous !

Tout en parlant, Lajardie s'était levé et s'était rapproché du meuble sur lequel le pardessus était posé : il le prit et fouillant dans la poche il en tira le petit pain.

— Tu ne m'aurais pas dit, continua-t-il, qu'il n'y avait pas à craindre que nous fussions dérangés par les malades, je n'aurais peut-être pas osé fouiller dans cette poche. Mais après cette franchise que tu as eue, j'aurais été trop bête de ne pas profiter de l'avantage que je trouvais dans cet argument décisif pour mettre tes défenses à néant. N'oublie pas que nos situations sont retournées : je suis aujourd'hui ce que tu étais naguère et toi tu es ce que j'étais ; mieux que personne je sais donc de quels sophismes on peut de bonne foi étayer ses propres hésitations. Quand tu me montrais les avantages qu'il y avait à retourner à Condé, combien de fois ne t'ai-je pas répondu qu'il y avait des chances sérieuses pour que la Comédie-Française me jouât un acte en vers, qu'il y en avait d'autres non moins solides pour que la *Revue* me prît une nouvelle; j'étais sûr de mon affaire; un acte aux Français, une nouvelle à la *Revue*, c'était la fortune; devais-je la sacrifier impatiemment au moment même où elle allait me sourire? C'est pour t'éviter une défense de ce genre que je me suis décidé à tirer ce petit pain de ta poche. Pardonne-moi donc.

— Je ne t'en veux nullement; d'ailleurs le moment serait mal choisi pour me fâcher.

— Tu sais bien que c'est un homme qui a connu la pauvreté, et la plus dure, — qui te parle.

— Je n'ai aucune honte à avouer la mienne, — au moins avec toi; je ne suis pas plus riche aujourd'hui que je ne l'étais quand nous nous sommes séparés; à vrai dire, je suis même beaucoup plus pauvre.

— Mais ce salon, cet ameublement, cet appartement?

— C'est là précisément une des causes de ma pauvreté

— Tu t'es endetté?

— Dans ma position, c'eût été folie, car à moins d'être un coquin, on ne fait des dettes que quand on est certain

de pouvoir les payer à un moment donné. Un de mes amis, Niobey, avait loué cet appartement pour un long bail ; forcé par sa santé de quitter Paris pour aller vivre en Algérie, il m'a généreusement offert la suite de ce bail en me disant que si je pouvais, je payerais mon loyer à l'échéance des termes, sinon qu'il le payerait lui-même, et que plus tard, quand il me serait possible, je lui rembourserais ce qu'il aurait avancé pour moi. Nos relations étaient telles, qu'elles me permettaient d'accepter. De la succession de ma mère, il m'était revenu quelques milliers de francs. De plus, comme j'ai toujours eu le goût des bibelots et des curiosités, j'avais une petite collection achetée çà et là. J'ai fait meubler cet appartement et je suis venu m'établir ici espérant que les malades qui avaient cent mille bonnes raisons pour ne pas venir me chercher rue de Savoie, consentiraient à m'honorer de leur confiance rue des Saints-Pères : si le cadre est important pour un tableau remarquable, combien plus l'est-il encore pour un médiocre : plus que personne le médecin doit parler aux yeux. Je n'avais plus qu'à attendre et je t'assure que j'étais décidé à ne pas perdre patience : puisque je n'avais pas d'autre capital que mon temps, je dépenserais mon temps. Mais, me diras-tu, il faut vivre en attendant. Cela est juste et j'aurais été un niais de mettre tout ce que j'avais dans l'ameublement de cet appartement, comme je l'ai mis réellement, si je n'avais pas eu le moyen de vivre en attendant. Ce moyen, c'était mon brave homme de père qui me le fournissait en me servant une pension de cent francs par mois. Il n'était pas riche, mon père, car les pharmaciens de province ne gagnent pas de grosses sommes, alors surtout qu'ils ne font pas payer les pauvres gens ; mais fier de son fils, il était résigné à tous les sacrifices pour que ce fils devînt un homme selon l'idéal qu'il s'était formé : lui était fils de paysans, d'ouvriers, et

c'était par un miracle de volonté et de courage qu'il avait pu assez travailler pour devenir pharmacien dans un village, il voulait que son fils fût médecin, et qui plus est, médecin à Paris.

— Je l'ai entendu parler de toi et dire : « Mon fils le docteur, » en soulevant sa calotte de velours bleu.

— Alors, tu sais jusqu'où allait l'orgueil de sa tendresse paternelle. Une pension de douze cents francs c'était trop peu pour cette tendresse, d'autant mieux qu'il ne voulait pas que je fisse tout simplement de la clientèle ; ses ambitions allaient plus haut ; il me voulait agrégé, professeur, médecin des hôpitaux ; et pour me laisser le temps de travailler il ne fallait pas que je sacrifiasse tout à la clientèle. Mais comme les bénéfices ordinaires de sa pharmacie ne lui permettaient point de porter ma pension au chiffre qu'il voulait, il s'associa avec un homme d'affaires pour l'exploitation d'une préparation de fer qu'il avait inventée, et qui devait, croyait-il, rapporter de grosses sommes. Par malheur cet associé était un fripon, il vola mon père et le déposséda de son invention qui est en train de lui donner aujourd'hui une fortune : mon père tomba malade de chagrin, mourut, et je me trouvai chargé d'une douzaine de mille francs de dettes. Les conditions de ma vie étaient changées. Avec cent francs de pension par mois je n'avais pas mené une grande existence, tu peux le croire, mais le peu que je gagne de ci de là, et surtout l'économie et le dévouement de la mère Alexandre m'avaient permis de tenir maison tant bien que mal. Il fallut se réduire à un régime plus sévère, et pour commencer je supprimai toute cuisine chez moi ; je déjeune au café...

— A fond, pour toute la journée ?

— Avec le plat du jour, un morceau de fromage et un carafon de vin, on fait un repas très-substantiel ; en plus, le café a un autre avantage pour moi, j'y trouve des pro-

fesseurs, des artistes, des savants, des gens du monde avec lesquels j'entretiens des relations qui un jour ou l'autre peuvent m'être utiles. Après ce déjeuner, le petit pain que tu as deviné dans la poche de mon pardessus me suffit très-bien; à notre âge il est plus mauvais de trop manger que de ne pas manger assez; d'ailleurs j'ai besoin d'avoir l'esprit libre le soir : les malades ne venant pas, il faut que je gagne quelque argent sans eux ; je fais des thèses pour ceux qui sont incapables de les écrire, des articles pour des dictionnaires et des biographies à deux centimes la ligne et même moins; je bâcle des articles pour des journaux inconnus, et c'est dans ma soirée, dans ma nuit que j'accomplis cette besogne, qui, pour n'être pas très-rémunératrice, me permet cependant de ne pas faire de dettes et d'attendre.

— Attendre quoi ?

— Que la clientèle vienne et que je puisse me préparer convenablement à l'agrégation, car je n'ai pas renoncé à cette ambition. Sans doute, les conditions sont moins favorables que quand je pouvais travailler librement ; mais je ne désespère pas. Je ne suis pas de ceux qui, sortis de l'école, se disent avec joie : « C'est fini, je ne travaillerai plus. » Je n'ai pas quitté l'école avec joie. Je la regrette. De même que je regrette aussi le bon temps où, étant simple interne, je gagnais cinq cents francs par an et la nourriture, ce qui me permettait de faire des économies et d'acheter « des objets d'art », comme je disais. Volontiers, je serais resté interne toute ma vie, si on me l'avait permis; je vivais à l'hôpital sans avoir le souci de me demander comment je payerais ma patente, et, si je n'avais pas d'habits propres pour sortir le dimanche, je pouvais m'enfermer dans le laboratoire et travailler. Maintenant les temps sont plus durs ; heureusement il n'est pas dans ma nature de m'abandonner.

— Encore faut-il poursuivre un but qu'on puisse atteindre.

— Je crois pouvoir atteindre celui que je poursuis.

— Je l'admets : te voilà professeur agrégé, combien gagnes-tu ?

— Douze cents francs.

— Médecin d'hôpital, combien gagnes-tu?

— Quinze cents francs.

— Mais c'est splendide, ça! C'est un total de 2,700 francs! Après quels travaux, après combien d'années l'obtiens-tu ?

— Mon cher, on se fait médecin par intérêt ou par vocation, pour l'amour de l'argent ou pour l'amour de la science. Ce n'est point le désir de faire fortune qui m'a déterminé à devenir médecin. J'ai voulu travailler, beaucoup plus que je n'ai voulu gagner de l'argent. Apprendre et faire profiter les autres de ce que j'aurais appris a été mon principal mobile.

— Il me semble qu'on peut travailler et en même temps gagner de l'argent ; il me semble aussi qu'au point où tu en es tu peux apprendre ailleurs qu'à Paris, et ailleurs qu'à Paris surtout, où tu n'as pas de malades, faire profiter les autres de ce que tu as appris. Voilà pourquoi j'insiste pour que tu viennes à Condé où, pour commencer, tu obtiens cette position de médecin d'hôpital, après laquelle tu peux, tu dois courir si longtemps à Paris. Puis la clientèle t'arrive aussi rapidement. Tu es médecin de l'hôpital, nommé à la suite d'un concours qui a fait du bruit, cela force la confiance du public. Comme tu viens de Paris, que tu as abandonné volontairement pour ton pays natal, car Hannebault ou Condé c'est tout un dans l'espèce, cela te donne une sorte de prestige. Enfin rien que pour exaspérer Évette, les cléricaux et leur bande, une partie de la ville va à toi ; nous te prônons, nous te faisons une réputation, une position ; nous avons de l'in-

trigue pour toi. Et avant deux ans tu as une influence dans toute la contrée plus grande que ne l'a jamais été celle de Gillet. C'est là ce que je t'offre. Compare le à ce que t'offre Paris, qui, à vrai dire, ne t'offre rien du tout. D'un côté, du nôtre, la fortune, le repos, l'honorabilité. De l'autre, la lutte et toujours la lutte, sans savoir si, à un moment quelconque, tu ne seras pas obligé de l'abandonner avant d'avoir triomphé. Tu aurais un capital, je ne parlerais pas ainsi, car je sais aussi bien que personne les avantages qu'il y a pour un homme de ta valeur à rester à Paris ; mais ce capital tu ne l'as pas, et dans ces conditions les avantages certains que tu trouves à Hannebault doivent l'emporter sur les chances bien fragiles que tu peux avoir à ne pas quitter Paris.

— J'en ai.

— Comment paieras-tu les créanciers de ton père, en continuant l'existence que tu mènes, et dans combien de temps ? A Condé, au contraire, tu trouves presque immédiatement le moyen de commencer à te libérer. Sans compter qu'une fois posé, tu peux, tu dois faire un beau mariage. Mais j'en ai assez dit, au moins pour le moment. Allons dîner ensemble, si tu le veux bien. Tu réfléchiras ; et après dîner, nous reprendrons cet entretien, si tu n'es pas décidé.

Ils le reprirent en effet, et longuement en se promenant sur les quais déserts et jusqu'après minuit ils le continuèrent.

Dix fois ils vinrent jusqu'à la porte de Claude, dix fois ils retournèrent sur les quais.

Une à une toutes les raisons que Claude avait pour rester à Paris furent détruites, non-seulement par Lajardie, mais encore par lui-même, car les illusions n'étaient pas possibles, la raison, la froide et rigoureuse raison exigeait qu'il allât à Condé.

Cependant il ne put pas se décider à prononcer le oui qui devait l'enlever à Paris, à ses espérances, à ses ambitions de jeunesse. Il demanda jusqu'au lendemain. Pendant la nuit il réfléchirait, et, dans le calme de sa conscience il prononcerait.

Le lendemain matin il arriva chez Lajardie.

— Eh bien ? demanda celui-ci.

— Ce qui me console jusqu'à un certain point de renoncer à Paris, dit Claude, c'est qu'avec les Parisiens arrivés à la seconde génération et n'ayant plus de vie qu'à doses homœopathiques, on ne peut guère faire de médecine.

III

Quoique le docteur Claude eût quitté Hannebault, son pays natal, au sortir du collége, il était bien connu à Condé-le-Châtel; les deux villes, Hannebault et Condé étant trop rapprochées l'une de l'autre pour que ce qui intéresse celle-ci soit indifférent à celle-là : à Hannebault on sait tout ce qui se passe à Condé, et de leur côté les Condéens savent tout ce que font les Hannebotins, dont ils envient la fortune industrielle ; n'est-il pas scandaleux qu'un simple chef-lieu de canton soit plus riche que le chef-lieu d'arrondissement, alors surtout que le siége épiscopal se trouve dans ce chef-lieu d'arrondissement, qui a encore l'honneur d'être la ville où la cour d'assises du département tient ses audiences?

D'ailleurs les journaux de Condé, le *Réveil* aussi bien que l'*Etoile de la Vallée*, avaient plus d'une fois parlé à leurs lecteurs de ce docteur Claude, notamment à l'occasion des prix remportés par celui-ci à la Faculté de Paris et à l'Académie de médecine :

« Parmi les lauréats de la Faculté de médecine de Paris, nous trouvons M. Étienne Claude, qui vient d'obtenir une médaille d'argent. On sait que M. Étienne Claude, fils de l'honorable pharmacien d'Hannebault, a fait des

études au collége communal de notre ville, dont il a été un des plus brillants élèves; nous sommes heureux d'enregistrer ce succès, qui promet un homme remarquable de plus à notre contrée, déjà si riche sous ce rapport. »

A la mort de son père, les journaux s'étaient de nouveau occupés de lui et, à la suite de l'article nécrologique consacré au pharmacien d'Hannebault, « ce modeste savant, » on avait ajouté quelques phrases sympathiques pour le fils : « M. Claude laisse un fils, M. Étienne Claude, médecin à Paris qui, sur le grand théâtre de la capitale, continue noblement les leçons qu'il a reçues de son digne père : le dévouement à ceux qui souffrent, l'amour du travail, la passion de l'étude. Nous avons déjà plus d'une fois rapporté les succès académiques obtenus par notre jeune compatriote, succès qui promettent un homme remarquable de plus à notre contrée, déjà si riche sous ce rapport. »

Ce n'étaient pas seulement les journaux qui avaient rappelé son nom ; ses anciens camarades de collége en voyant « qu'il faisait honneur à la contrée déjà si riche en hommes remarquables, » s'étaient souvenus de leur ancien condisciple et s'étaient entretenus de lui.

Aussi lorsqu'au moment du concours on apprit que parmi les concurrents, se présentait le docteur Claude, le fils du pharmacien d'Hannebault, le médecin de Paris, cette nouvelle produisit-elle dans la ville et dans toute la contrée environnante un vif intérêt de curiosité : on le connaissait, il était du pays.

Les commentaires allèrent grand train ; pour les uns, ce docteur Claude était un fruit sec qui, n'ayant pas su se faire une place à Paris, se rabattait sur la province ; pour les autres, c'était un garçon sans grande ambition, de goûts modestes, qui ne se considérait point comme déchu ou déclassé pour vivre en province.

De là, naturellement, deux manières de le juger : un vulgaire intrigant, un honnête homme.

Si pour le public cette nouvelle produisit la surprise et la curiosité, chez les médecins qui devaient prendre part au concours elle provoqua l'inquiétude et le désarroi ; ceux-là savaient bien que ce n'est pas généralement aux fruits secs que la Faculté de médecine de Paris accorde ses médailles, et qu'un homme qui a été interne des hôpitaux (médaille d'or), aide de clinique à l'hôpital des Cliniques, préparateur de pathologie expérimentale à la Faculté de médecine, qui, non content du grade de docteur en médecine, a voulu celui de docteur ès sciences physiques, n'est point un rival qu'on peut mépriser.

Que pourraient les protections les plus hautes contre son savoir et sa supériorité ; celles de Brix lui-même, si puissantes qu'elles fussent, devaient très-probablement être insuffisantes.

Elles le furent en effet : le jury choisi parmi les membres de l'école de médecine secondaire la plus voisine, se prononça en faveur de Claude avec des éloges tels qu'il était impossible de ne pas le nommer.

On s'était trop occupé de ce concours pour que son résultat fût simplement annoncé par les journaux de la ville parmi les faits divers.

L'*Etoile de la Vallée*, dont le candidat avait été battu, mentionna brièvement le choix du jury, mais elle s'étendit longuement sur cette thèse originale que les internes des hôpitaux n'ont peut-être pas toutes les qualités que le public leur prête un peu trop généreusement ; sans doute ils font des études spéciales, mais qui ne sait que le propre de la spécialité c'est précisément d'arrêter l'esprit sur un point, de le borner, de l'immobiliser ; en province, où l'on ne peut pas avoir un certain nombre de spécialistes que l'on consulte selon la nature de leurs travaux,

peut-être le meilleur médecin est-il le praticien qui possède des connaissances variées.

Quant au *Réveil*, il triompha dans un premier-Condé original aussi, et tout à fait digne du tour particulier d'esprit de son rédacteur en chef, qui avait la prétention, comme il le disait lui-même, « de mettre toujours une idée dans ses articles » :

« *Décentralisation.* »

« On sait que sous l'inspiration éclairée et libérale du premier magistrat municipal de notre cité, M. Cordhomme, le concours a été établi pour la nomination du chirurgien de notre hôpital. »

Après cet hommage rendu « au premier magistrat de la cité », l'article parlait longuement du concours, surtout en ce qui touche « les services nosocomiaux », et il arrivait enfin à son idée originale de la décentralisation, amenée tant bien que mal pour justifier le titre.

« Ainsi, grâce au concours, nous voyons un homme considérable par le savoir, un lauréat de la Faculté de médecine de Paris, M. le docteur Étienne Claude, pour tout dire, ne pas hésiter à quitter la capitale pour venir en province briguer l'honneur d'être mis à la tête d'un de nos services nosocomiaux (il tenait à ce mot, car de son premier métier de maître d'étude il avait gardé une certaine prétention et il employait ses loisirs à piocher les dictionnaires pour y déterrer des termes techniques propres à éblouir l'abonné). Cela fût-il arrivé si la faveur seule eût présidé à cette nomination ? Voilà de la bonne décentralisation, raisonnable et pratique.

» Honneur à M. Cordhomme !

» Honneur à M. le docteur Claude !

» Il sera le bienvenu dans notre cité ! »

Le lendemain du jour où ces articles eurent paru dans

l'*Etoile* et dans le *Réveil*, le docteur Claude arriva à Condé pour louer une maison.

Il avait prévenu son ami Lajardie et celui-ci l'attendait devant le bureau de la correspondance du chemin de fer, en se promenant sur la place Saint-Étienne. A tous ceux qui s'arrêtaient pour lui parler il disait qu'il était là pour le docteur Claude, son ancien camarade à Paris, son ami qui arrivait par la diligence.

— Il vient pour choisir une maison, et vous comprenez, il a besoin de moi pour le guider.

Tout le monde savait qu'il était l'ami du docteur Claude, mais il avait plaisir à le dire lui-même : l'importance de cet ami rejaillissait sur lui.

On entendit un ronflement sur le pavé, puis une batterie de coups de fouet : c'était la diligence.

Lajardie, qui causait devant le portail de la cathédrale avec un des notables de Condé, se hâta de revenir au bureau.

La. diligence arrivait; elle s'arrêta brusquement, les roues ayant été enrayées, et le postillon, fier de son habileté, jeta à terre son fouet et ses guides.

Lajardie, qui était myope, avait mis son lorgnon sur son nez, et il regardait dans le coupé, tâchant d'apercevoir son ami, lorsqu'une voix venant d'en haut lui fit lever la tête : c'était Claude qui, du haut de la banquette, l'appelait.

En l'apercevant ainsi juché, Lajardie laissa échapper un mouvement de surprise et de mauvaise humeur que Claude, déjà en train de descendre, ne remarqua point.

Ils se serrèrent la main, et, bras-dessus bras-dessous, ils se dirigèrent vers la place du Château.

— Pourquoi diable étais-tu monté là-haut ? demanda Lajardie à mi-voix, en distribuant des saluts à droite et à gauche. Est-ce qu'il n'y avait pas de place dans le coupé ?

— Je n'en sais rien; je ne l'ai pas demandé; en descendant du chemin de fer, je me suis dépêché de monter sur la banquette; il n'y a que de là qu'on voit le pays qu'on traverse.

— Il me semble que tu le connais, ce pays.

— C'est justement pour cela, j'aime à le revoir; je n'en connais pas de plus doux aux yeux.

— Tout cela est bel et bien, mais il n'en est pas moins vrai que tu n'aurais pas dû faire ton entrée à Condé sur la banquette d'une diligence, comme un commis voyageur ou un artiste, au moment où tout le monde a les yeux fixés sur toi. Tous ces gens qui sont devant les cafés et qui nous regardent, t'ont vu descendre ; que vont-ils penser, que vont-ils dire ? Tu aurais dû réfléchir que la province a des exigences qu'il faut savoir respecter.

Claude se mit à rire :

— Décidément, dit-il, l'homme d'affaires est en progrès depuis qu'il habite Condé.

— Paris est Paris et Condé est Condé; tu serais impardonnable de l'avoir oublié si tu avais su comme on s'occupe de toi ici.

— Je trouve qu'on s'en occupe un peu trop : j'ai acheté l'*Étoile* et le *Réveil* à la gare.

— L'article de l'*Etoile* est indigne. On y sent la main traîtresse d'Évette.

— Eh bien, elle est assez adroite, cette main ; insinuer que je suis un spécialiste et que je ne possède pas des connaissances variées est assez ingénieux; quant au *Réveil*, je me serais volontiers passé de ses éloges. Nous ne sommes pas des ténors ou des pianistes, et cette façon de parler de nous a quelque chose de charlatanesque qui est vraiment gênant. Si à Paris je n'ai pas réussi à me faire une clientèle, parce que n'étant pas connu, personne ne s'occupait de moi ou ne venait à moi, je crains de ne pas m'en faire

une à Condé parce que à l'avance on croira me trop bien connaître. C'est là le danger d'une publicité maladroite. Il est mauvais d'être exposé à une lumière trop violente; tous les yeux se fixent sur vous; et à côté de ceux qui sont disposés à vous admirer bouche béante parce qu'on leur a dit que vous étiez admirable, il y a ceux, en beaucoup plus grand nombre, qui vous étudient curieusement, et cela dans l'espérance de vous trouver un bon petit défaut, ou même davantage, si Dieu est juste.

— Alors tu n'es pas content?

— Je suis inquiet: c'est ma vie que je joue ici; à Paris on peut réussir ou ne pas réussir sans que cela aille plus loin que la faim; mais en province, quand on est connu de tout le monde, c'est de l'honneur qu'il s'agit et cela est autrement grave.

— Reculerais-tu?

— Jamais, quand j'ai fait le premier pas; en avant!

IV

De la place du Château ils descendirent dans la ville neuve, ou comme on dit à Condé, dans la ville basse.

— J'ai bien cherché, dit Lajardie, et j'ai fait chercher par ceux qui sont en situation d'être bien informés ; il n'y a qu'une maison qui te convienne : c'est celle de M. Du Campart.

— Le juge?

— Le père Du Campart est mort il y a un mois, et en honnête homme qu'il était, il a laissé sa femme et ses quatre filles non mariées, dans la misère : ces cinq femmes n'ont pour vivre que le loyer qu'elles tireront de cette maison, pour elles, elles se logeront en ville, quelque part, dans un grenier où elles feront de la lingerie, n'importe quoi, de la tapisserie, de la broderie, si elles ne veulent pas crever de faim... rapidement. Connais-tu cette maison ?

— Non.

— Les pauvres femmes, étranglées par le besoin, en demandent quinze cents francs; mais en leur faisant tirer la langue un peu plus encore, tu pourras l'avoir, j'en suis certain, pour douze cents; il suffit de s'y prendre adroite-
t. s-tu adroit pour les questions d'intérêt?

— Pas trop.

— Eh bien ! laisse-moi manœuvrer, et je m'engage à te faire gagner trois cents francs par an. C'est quelque chose. Douze cents francs, c'est une grosse somme pour toi en commençant, et ce n'est pas avec tes cinq cents francs de traitement à l'hôpital que tu les payerais.

— Sans doute.

Causant ainsi, ils traversèrent la ville dans presque toute sa longueur. On s'arrêtait dans les rues, on se mettait sur le pas des portes, on soulevait plus ou moins discrètement le coin des rideaux pour les voir passer.

— Celui qui est avec M. Lajardie, c'est notre nouveau médecin.

Et chacun se communiquait ses impressions : — Il était bien jeune. — Mais non ! — Sympathique. — Ce n'est pas mon avis. — En tout cas, je ne lui conduirais pas ma fille en consultation. Quels yeux ! — Le fait est qu'il est bel homme ! — Je ne trouve pas. — Bien bâti, vigoureux, la démarche résolue, le regard doux. — Il porte ses cheveux trop longs, c est mauvais genre.

Deux ou trois fois on les arrêta; c'étaient d'anciens camarades de Claude, qui ne lui avaient jamais parlé quand ils s'étaient rencontrés depuis leur sortie du collége, mais qui maintenant tenaient à lui serrer la main en public, très-ostensiblement. Il était quelqu'un,« un homme considérable », avait dit le *Réveil*.

Ils arrivèrent enfin au boulevard de l'Andon, ouvert depuis une vingtaine d'années seulement à travers de grasses prairies, et par conséquent bâti entièrement de maisons neuves, toutes entourées de jardins dans lesquels les magnolias et les arbres verts ont pris un admirable développement.

L'une des plus petites maisons de ce boulevard, où il s'en trouve de belles et de luxueuses, est la maison Du

Campart, bâtie dans le goût italien avec portique à colonnes pestumiennes devant la porte d'entrée, et fronton ionien pour couronnement; elle est isolée au milieu d'un petit jardin et enveloppée de plantes grimpantes qui, s'accrochant à des treillages verts et s'échappant deci delà, festonnent de leurs guirlandes les colonnes du portique et les ornements du fronton.

— Comment trouves-tu cela? demanda Lajardie.

— Charmant.

— Très-commode surtout; la maison est bien distribuée et tu vois qu'à droite et à gauche de la porte d'entrée il y a écurie et remise, ce qui est indispensable pour un médecin de campagne et de ville, comme tes confrères le sont à Condé; je crois avoir bien choisi.

Ils sonnèrent à la porte; une jeune fille en grand deuil vint leur ouvrir et les précéda dans la maison, où ils trouvèrent Mme Du Campart et ses trois autres filles, dont l'aînée avait au moins trente ans, travaillant à des ouvrages de lingerie étalés sur une grande table; elles n'avaient point attendu le grenier dont avait parlé Lajardie pour gagner leur vie : le contraste de ce linge blanc et de ces robes noires produisait un effet saisissant.

La présentation fut vite faite : Mme Du Campart se leva et se mit à la disposition du docteur Claude pour lui montrer la maison, tandis que ses quatre filles continuaient à tirer leur aiguille régulièrement et rapidement, en ouvrières qui n'ont pas de temps à perdre.

La maison d'un médecin n'est pas celle de tout le monde, elle doit répondre à des exigences professionnelles : il lui faut, se joignant et d'accès facile, un cabinet pour les consultations et un salon pour recevoir les clients qui attendent leur tour. C'était là ce que Claude exigeait avant tout; le reste lui importait beaucoup moins; cela trouvé et dans d'excellentes conditions, le cabinet clair et

gai, le salon vaste, il n'avait plus qu'à se mettre d'accord avec Mme Du Campart sur le prix du loyer et sur la date où il pourrait prendre possession de la maison.

— Pour le prix, dit Claude, mon ami Lajardie m'a parlé de quinze cents francs.

— Oui, répondit timidement la veuve.

— Comme la maison me convient sous tous les rapports, continua Claude...

Lajardie fut pris d'une quinte de toux violente.

Claude la laissa passer, et quand son ami se tut, il poursuivit :

— J'accepte ce prix.

Les quatre jeunes filles levèrent la tête par un même mouvement de surprise, et leurs aiguilles restèrent suspendues.

— Maintenant, continua Claude, il ne nous reste plus qu'à traiter la date de mon entrée dans cette maison, et je vous avoue que je suis pressé, très-pressé.

— Vous entrerez quand vous voudrez.

— Je voudrais... je vous demande pardon de vous parler avec cette franchise... je voudrais le plus tôt possible, tout de suite.

— Eh bien, monsieur, tout de suite; nous avons un logement en vue, nous allons l'arrêter aujourd'hui même, et dans quelques jours, huit jours, si cela vous convient, vous pourrez prendre possession de cette maison, de votre maison... Sans doute, il nous est dur de la quitter, elle est pour nous pleine de souvenirs qui nous sont doux dans notre malheur; c'est ici que mes filles ont grandi : la plus jeune est née dans la chambre qui sera la vôtre ; mais enfin, en nous décidant à la louer, nous savions bien qu'il fallait en sortir.

— Je ne sais comment vous remercier, madame, du service que vous me rendez : dans les conditions pré-

sentes, il est grand, très-grand pour moi, et tel, que vous me peineriez vivement si vous ne me permettiez de vous prouver ma reconnaissance. Au cas où vous n'auriez pas de médecin, je me mets entièrement à votre disposition, madame, et à celle de ces demoiselles.

Comme Mme Du Campart levait la main pour parler, il continua vivement :

— Je sais mieux que personne que la médecine ne guérit pas toujours et vous pouvez avoir de justes griefs contre elle ; mais elle prévient quelquefois et elle soulage souvent. Je vous demande donc d'user de moi toutes les fois que vous aurez besoin de mon aide, comme d'un homme à qui l'on est en droit de demander beaucoup, parce qu'il vous doit beaucoup.

Cela fut dit simplement, sans emphase, sans ostentation, mais d'une voix émue où l'on sentait la sympathie pour ces cinq femmes, cette mère et ces filles si rudement éprouvées par le malheur qui leur avait enlevé le chef de la famille.

Ce ne fut plus de la surprise qui se montra dans leurs yeux, mais un attendrissement profond.

— Je désirerais visiter le jardin, dit Claude, pour ne pas leur laisser le temps de le remercier.

Et tandis que les filles reprenaient leurs aiguilles, la mère, précédant Claude et Lajardie, les conduisit dans le jardin.

Il était vraiment très-agréable, ce jardinet, qui par une pente douce descendait jusqu'à la rivière : d'un côté il était séparé de la propriété voisine par un mur garni d'espaliers, de l'autre, il l'était d'une ruelle qui du boulevard allait à la rivière par un mur couvert de lierre : au milieu de cette verdure noire s'ouvrait une petite porte que Lajardie fit remarquer à Claude en la lui désignant du doigt, mais sans parler.

Mme Du Campart les reconduisit jusqu'à la porte, et là ils prirent congé d'elle.

Pendant quelques instants ils marchèrent côte à côte sans rien dire, puis quand ils furent assez loin de la maison pour qu'on ne pût pas les entendre, Lajardie prit la parole :

— Mes compliments, dit-il.

— Il n'y a pas de quoi; je serais vraiment heureux d'aider ces pauvres femmes, dont le malheur est touchant : c'est pour cela que j'ai exagéré un peu le sentiment de reconnaissance que je leur dois pour le service qu'elles me rendent; je ne pouvais pas laisser voir que dans ce sentiment il y avait beaucoup de pitié.

— Ce n'est pas de cela que je veux parler, quoique le médecin qui offre ses soins gratis mérite d'être loué ; c'est splendide, et si tu te laisses ainsi apitoyer par les infortunes des gens que tu ne connais pas, tu ne peux pas manquer d'avoir une nombreuse clientèle; mes compliments portent sur la façon dont tu as défendu tes intérêts; cela aussi promet de jolis résultats pour l'avenir.

— Et comment voulais-tu que je les défendisse? M'était-il possible véritablement d'arracher trois cents francs à cette pauvre famille?

— Je t'avais dit qu'on demandait quinze cents francs pour en avoir douze cents.

— Il n'y a que les riches qui savent marchander, les pauvres n'ont pas ce talent de société. Quand il a été question du prix, je n'ai pas pensé à moi, je n'ai vu que la misère de cette veuve et de ses filles et je me suis dit que trois cents francs en plus ou en moins étaient une grosse affaire pour elles. Alors j'ai accepté le prix de quinze cents francs. Sans doute je ne suis pas riche, moi non plus, puisque je n'ai rien, mais je suis jeune, je suis homme, je puis travailler. Je conviens que j'aurai tous

les six mois cent cinquante francs à payer dont j'aurais pu faire l'économie; mais cette économie ne vaudrait pas pour moi le plaisir que j'aurai à me dire que je viens au secours de ces femmes. Je me marierai peut-être un jour, j'aurai peut-être des enfants, peut-être, comme M. Du Campart, je laisserai femme et enfants dans la misère, car il y a des gens qui ne s'enrichissent jamais; tous les six mois, en payant mon terme, je me dirai qu'un autre fera peut-être après moi ce que je fais après M. Du Campart. Mais laissons cela et dis-moi plutôt pourquoi tu m'as montré une petite porte dans le jardin.

— Parce que cette petite porte est sans prix – c'est elle qui vaut les trois cents francs – pour recevoir des visites mystérieuses; elle ouvre sur la ruelle qui donne elle-même d'un bout sur le boulevard et d'autre bout dans la rue du Pré; par là on peut venir chez toi, le soir, la nuit, sans que personne voie ces visites; c'est précieux, si tu ne reçois pas que des malades.

— Et le respect dû à la province ! il me semble que tu en fais bon marché.

— Oh ! la nuit !

V

Six jours après cette visite, les oisifs de la place Saint-Étienne voyaient passer une voiture-wagon traînée par trois chevaux, et portant sur ses quatre faces, écrits en grosses lettres blanches, le nom et l'adresse d'un déménageur de Paris.

— Le mobilier du docteur Claude!

Cette nouvelle courut toute la ville avec une rapidité électrique.

Quel événement!

Quel aliment pour les conversations!

Pendant toute la journée le boulevard de l'Andon vit défiler des groupes de curieux plus nombreux que de coutume. On s'arrêtait devant la maison Du Campart et l'on regardait les déménageurs, aidés par un tapissier de Condé, vider le contenu du wagon. On tournait autour des meubles et des objets déposés sur le trottoir; on les examinait curieusement; pour un peu on eût ouvert les tiroirs et fouillé dedans.

Des bahuts, des tableaux, des bronzes, des porcelaines; c'était donc un capitaliste, ce médecin? rares étaient les personnes qui, à Condé, avaient des tableaux, plus rares encore étaient celles qui avaient des bronzes.

Il y eut un objet surtout qui provoqua les conversations et souleva des discussions; ce fut un grand tapis aux couleurs éteintes, qui avait été posé, pour être battu, sur une corde tendue entre deux platanes.

On remarqua des pièces et des reprises à ce tapis, la laine était mangée dans certains endroits; partout les couleurs étaient passées.

Alors on commença à dire que celui qu'on avait pris tout d'abord pour un capitaliste était tout simplement un pauvre diable qui, voulant se donner le luxe d'un tapis, n'avait pas été assez riche pour se payer une bonne moquette neuve de couleur fraîche et vive.

Et quand cela fut connu dans la ville, la considération que certaines personnes étaient disposées à accorder à un homme qui avait des tableaux et des bronzes se trouva assez sérieusement amoindrie.

— Un Parisien qui veut jeter de la poudre aux yeux; voilà tout.

Mme Du Campart étant partie la veille, et la maison ayant été repeinte l'été précédent, les tapissiers de Claude eurent toute facilité pour procéder activement à son emménagement.

S'il est désagréable et pénible pour tout le monde de s'installer dans une ville qu'on n'a point encore habitée, cela l'est surtout pour un médecin qui, par profession, est obligé d'entrer en rapports avec un certain nombre, avec le plus grand nombre possible de personnes.

Or, pour engager ces rapports il n'y a qu'un moyen, les visites: « Il arrive, j'attends ses avances; il me doit bien cela. »

Ce fut à faire ces visites que Claude, logé à l'*hôtel du Bœuf-Couronné*, en attendant l'achèvement de sa maison, employa ses premières journées, et pour un homme qui

avait l'habitude de ne parler que quand il avait quelque chose à dire, la corvée fut rude.

Tout d'abord il devait commencer par le monde officiel : l'évêque, Mgr Hubert, qui venait d'être nommé au siége de Condé ; le sous-préfet, M. de Mirevault ; le président, Bonhomme de la Fardouyère ; les juges, les membres du parquet.

A ce sujet une discussion assez vive s'engagea entre lui et Lajardie.

— Comment ! s'écria celui-ci, tu veux aller chez l'évêque?

— Certainement.

— Alors tu romps avec nous, qui t'avons appelé à Condé, et ton premier acte est un acte d'hostilité contre nous.

— Ce n'est point ainsi qu'il faut envisager les choses : Mgr Hubert, quand il n'était encore que l'abbé Guillemitte, a été curé d'Hannebault, je suis d'Hannebault ; mon père entretenait de bons rapports avec son curé, je l'ai vu moi-même assez souvent tous les ans aux vacances ; je ne peux pas, en arrivant dans une ville où il est l'autorité la plus haute, ne pas lui faire une visite : c'est une affaire de convenances.

— Il ne s'agit pas de convenances, mais de politique ; es-tu notre homme, ou es-tu l'homme de l'évêché?

— Je suis moi : d'ailleurs laisse-moi te faire remarquer que pour aller à l'évêché une fois en visite, je ne suis pas l'homme de l'évêché ; qui saura que j'ai été à l'évêché?

— Toute la ville, une heure après que tu en seras sorti ; tu auras donné un triomphe à nos ennemis et une mortification à nos amis. Songe que cela peut t'aliéner bien des gens qui auraient été à toi parce que ta lutte avec Brix leur inspirait confiance, et que d'autre part cela ne t'amènera pas un seul des clients de Brix ou d'Évette.

— Sans doute cela est fâcheux, mais il n'est pas possible qu'il en soit autrement.

En effet cette visite fut la première qu'il fit, et Mgr Hubert le reçut à bras ouverts, affectueusement, comme un enfant du pays dont il avait été longtemps le curé; il parla même du docteur Brix sans laisser paraître le plus léger mécontentement.

— Je m'intéressais beaucoup à lui, dit-il, et j'aurais été peiné de son échec s'il avait été battu par un autre que par vous.

Comme Lajardie l'avait dit, la visite de Claude à l'évêché fut rapidement connue, et tout le monde en parla le soir même, les uns pour la blâmer, les autres pour l'approuver; la conclusion des gens avisés fut que le nouveau médecin était un malin qui voulait se mettre bien avec tout le monde.

Mais le dimanche suivant, ils reçurent un démenti; au lieu d'aller à la messe, comme on s'imaginait qu'il irait, Claude resta chez lui à travailler avec ses ouvriers : les personnes qui passèrent devant sa porte pour se rendre à l'église eurent le chagrin d'être assourdies par des coups de marteau et, regardant par la claire-voie de cette porte dont les volets n'étaient pas clos, ils aperçurent le docteur en manches de chemise, cognant des clous à tour de bras.

Un dimanche! Pendant l'office!

Alors ceux qui l'avaient approuvé le blâmèrent, et ceux qui l'avaient blâmé lui rendirent leur estime: la conclusion des gens avisés fut que c'était un maladroit.

Ce fut aussi l'avis de Lajardie :

— A ta place, dit-il, j'aurais fait tout le contraire de ce que tu as fait; je n'aurais point été à l'évêché et j'aurais été à la messe; il est permis de se mettre mal avec le clergé et de protester contre sa manière d'agir, c'est affaire d'opinion; mais afficher qu'on n'a pas de croyances reli-

gieuses est autrement grave, car enfin il faut une religion, et surtout le respect des religions.

Ses visites officielles terminées, Claude voulut voir chacun de ses confrères, et pour ne pas faire de jaloux il commença par le plus âgé.

C'était un bonhomme de quatre-vingts ans, admirablement conservé, plein de verdeur et de vigueur, qui depuis trente ans n'exerçait plus, n'étudiait plus, n'ouvrait plus un livre de science, ne lisait plus que son journal et jugeait les médecins qui l'avaient remplacé avec une sévérité d'autant plus cruelle qu'il avait toujours eu l'esprit d'observation fortement développé : il s'appelait M. Carodon. Comme il ne se gênait pas pour donner son avis sur les prescriptions de ses jeunes confrères, il passait à Condé pour une sorte d'oracle ; quand il avait dit de vous : « C'est un âne bâté », ou bien : « C'est un gaillard qui entend son affaire », vous étiez classé; personne ne se permettait de penser que ce bonhomme, qui ne savait même pas le nom de tout ce qui s'est fait en médecine depuis cinquante ans, pouvait se tromper.

De tous les médecins de Condé, un seul s'était cru assez fort pour résister, en s'appuyant sur ses protecteurs, au despotisme du bonhomme; c'était Évette qui, ayant été appelé un soir, en plein salon, « âne bâté », s'était fâché; aussi le père Carodon, qui oubliait volontiers les blessures que sa main faisait et n'en voulait jamais à ceux qu'il avait le plus cruellement exécutés, avait-il voué une véritable haine à celui qui avait osé se révolter : pour cette raison, il reçut Claude comme un ami, tout au moins comme un allié.

— On m'a raconté que vous étiez un gaillard au courant de votre affaire, lui dit-il, j'en suis enchanté, vous pourrez river le clou à un de vos confrères, qui n'est qu'un âne bâté : j'ai nommé Évette.

— Je croyais...

— Il ne faut pas croire autre chose que ce que je vous dis; vous comprenez qu'à mon âge, et avec mon expérience, on ne porte pas un jugement à faux. Je dis qu'Evette est un âne bâté, c'est un âne bâté. Et de plus c'est un farceur, un charlatan. Toutes les fois qu'il dîne dans une maison considérable, on vient le chercher pour un cas pressant; alors il quitte la table sans mauvaise humeur, s'excuse gracieusement, disparaît, et revient d'autant plus vite qu'il a été tout simplement faire un tour dans la rue. Quand on le rencontre en voiture, il écrit toujours, car lire est vulgaire, tandis qu'écrire provoque l'admiration : « Comme il travaille! » Je ne dis pas qu'il ne travaille pas, mais c'est à une chose unique; il cherche des formules nouvelles pour amener adroitement son nom dans l'*Etoile* toutes les fois qu'il y a un accident pour lequel il a été appelé ou non. Malgré ses occupations, il se laisse volontiers arrêter dans la rue par tout le monde et donne des consultations partout où il se trouve, sans examen, sans recherches; et son système est l'épouvante; sous pretexte qu'on doit avertir les malades pour qu'ils se préparent à paraître devant Dieu, il leur fait des peurs horribles, mais sans jamais employer des mots effrayants. Les pauvres malheureux se cramponnent à lui, le veulent à tout instant, dix fois par jour, et quand ils guérissent, ce qui arrive souvent, car ils n'ont jamais été sérieusement malades, ils crient au miracle : « J'étais perdu, le docteur Évette m'a sauvé! » et, ayant crié fort, ils sont obligés de payer en conséquence. Quand vous aurez maille à partir avec lui, ce qui arrivera vite et sûrement, car il manœuvrera pour vous obliger à quitter le pays, venez me trouver, je vous aiderai à lutter; vous me plaisez, vous êtes un gaillard bien bâti et j'aime les hommes qui sont des hommes.

Si Évette devait manœuvrer pour obliger Claude à

quitter Condé, il reçut celui-ci, cependant, de façon à laisser croire qu'il était enchanté de l'avoir pour collègue : il causa amicalement, en bon camarade, et il prit plaisir à donner à son nouveau confrère toutes sortes de renseignements utiles, notamment sur les médecins de Condé.

Tous, les meilleures gens du monde, mais n'étant pourtant point parfaits; l'un instruit, intelligent et ne jouissant pas d'une grande autorité dans le public cependant, parce quon s'imaginait, à tort bien certainement, que c'était un ivrogne; l'autre, bon père de famille, sobre, rangé, mais n'ayant pas non plus grande influence, parce que le public s'imaginait, à tort assurément, qu'il n'entendait rien à la médecine.

Tous y passèrent, même Brix, « un bon garçon, doué de toutes les qualités, mais qui, se fiant trop à ces qualités naturelles, ne travaille peut-être pas assez. »

— Aussi, dit Évette en terminant, suis-je enchanté de votre arrivée; au moins, dans un cas grave, je serai sûr de trouver une lumière pour m'éclairer; j'ai passé de durs moments, car, je puis le dire entre nous, à l'exception de vous et moi, il n'y a pas un médecin à Condé.

Ce mot d'Évette fut celui de ses six autres confrères « vous et moi », encore ce « vous » n'était-il là que par politesse; en réalité il y avait « moi ».

VI

Parmi les visites forcées auxquelles Claude était condamné, il y en avait une qui, à l'avance, l'ennuyait plus que toutes les autres, — c'était celle qu'il devait à la veuve de son prédécesseur, Mme Gillet.

Il avait toujours eu peu d'estime pour le docteur Gillet, et ce qu'il avait appris çà et là depuis son arrivée à Condé sur le compte de celui-ci n'avait amoindri en rien cette répulsion qui tout d'abord était un peu instinctive.

Or, il ne pouvait pas voir Mme Gillet sans lui parler de son mari et sans prononcer en quelque sorte l'oraison funèbre de celui qu'il remplaçait, sinon avec la solennité d'un éloge académique, au moins avec une conviction apparente.

C'était là un devoir de convenance auquel il se sentait peu propre, ayant toujours été d'une maladresse excessive, toutes les fois qu'il avait été forcé de dire ce qu'il ne pensait pas, gauche, embarrassé, cherchant ses mots pour les accommoder aux circonstances et bien souvent ne les trouvant pas.

Si encore il avait éprouvé de la sympathie pour cette jeune veuve, cela l'eût aidé, inspiré ; il eût pensé à la femme, non au mari ; il n'en était rien : la femme et le

mari lui étaient également antipathiques, l'un pour ceci, l'autre pour cela.

On la disait belle, cette jeune veuve, et comme il ne l'avait jamais vue, il était tout disposé à croire ce que tout le monde affirmait ; mais cette beauté était justement le principal grief qu'il avait contre elle. Comment une jeune fille de vingt-quatre ans, belle et élégante, consent-elle à épouser un homme de soixante ans qui n'a pas au moins pour lui le prestige que donne le nom ou le talent ? De quels rayons glorieux Gillet avait-il pu envelopper ses soixante ans? Il était vulgaire, grossier, brutal, et il n'avait que la position qu'il avait su acquérir par l'intrigue et maintenir par la violence unie à la bassesse ; en tout, un fort vilain homme qu'on ne pouvait ni estimer ni aimer.

C'était donc par intérêt et rien que par intérêt qu'elle avait consenti, elle jeune, belle, intelligente, instruite, distinguée de manières et d'esprit (au moins la représentait-on ainsi), à devenir la femme de ce vieillard si peu séduisant.

Cela n'était point de nature à lui concilier la sympathie de ceux qui ne subissaient point le charme de son esprit et de sa beauté.

Pour l'excuser, ceux qui la connaissaient disaient que, se trouvant à vingt ans sans un sou pour vivre par suite de la ruine et de la mort de son père, et cela après avoir été élevée dans l'espérance d'être un jour une des riches héritières de Condé, elle n'avait accepté Gillet que sous le coup du désespoir.

Mais pour Claude le désespoir n'avait jamais été une excuse suffisante : explication, oui ; circonstance atténuante, oui ; et c'était tout.

De là sa gêne pour se présenter chez elle : que dirait-il ? comment se comporterait-il ? Il se sentait capable de com-

mettre quelque grosse sottise qu'il ne pourrait que regretter sans la racheter : son rôle n'était pas heureusement de juger Gillet ni Mme Gillet ; il n'avait qu'à être convenable, et il voulait l'être.

Décidé à faire cette visite, il se mit donc en route pour le boulevard du Château où demeurait Mme Gillet, dans un vieil hôtel de belle apparence.

En acceptant pour mari un homme de soixante ans, Mme Gillet ou plus justement Mlle Nathalie Lerissel n'avait vu que la position que cet homme occupait à Condé ; comme il était le médecin le plus occupé de la ville, comme il tenait sa maison sur un bon pied, recevant souvent et recevant bien, elle avait cru, ainsi que tout le monde, qu'il avait une certaine fortune. Mais lorsqu'il était mort elle avait constaté avec rage que cette fortune consistait en trois ou quatre mille francs de rente au plus. Pour briller, pour occuper convenablement son rang de maire, Gillet avait dépensé presque tout ce qu'il gagnait, et ç'avait été avec grande peine qu'il avait pu économiser un petit capital de soixante à quatre-vingt mille francs. Quelle chute pour cette jeune femme, qui avait fait un mariage d'argent et qui se trouvait indignement volée ! Sa jeunesse, sa beauté, son honneur, elle avait vendu tout cela pour cent mille francs, et pendant deux ans elle avait eu à subir, le sourire aux yeux et la tendresse sur les lèvres, le dégoût que lui inspirait ce mari vieux et vulgaire. Il l'avait trompée, volée. Et à sa mort il fallait qu'elle abandonnât cette maison, ce vieil hôtel qui par son air aristocratique l'avait jusqu'à un certain point déterminée à ce mariage. Cependant elle ne l'avait point abandonné, car dans son désastre le ciel, qui lui devait bien quelque pitié, lui était venu en aide. Un de ses oncles, frère de son père, était mort laissant orpheline une jeune fille de dix-huit ans ; le tuteur que le conseil de famille avait donné

à cette enfant était un entrepreneur de travaux publics qui, courant les quatre coins de la France, ne pouvait se charger de sa pupille. Que faire de celle-ci ? La tenir enfermée jusqu'à son mariage dans un pensionnat? Cela était dur pour une jeune fille qui avait achevé son éducation et qui possédait une vingtaine de mille francs de rente en bons immeubles. Alors Mme Gillet, veuve depuis un mois, s'était présentée et elle avait généreusement offert de prendre avec elle , dans sa maison, cette jeune orpheline, sa cousine, qui ne serait plus seule, et qui trouverait assurément, dans le milieu où elle serait ainsi placée, à faire un excellent mariage. Que fallait-il pour cela ? Tout simplement qu'elle, Mme Gillet, pût après son deuil continuer le train de maison qu'elle avait eu pendant l'existence de son mari. Véronique verrait le monde et elle ferait son choix sans se laisser éblouir par le premier prétendant qui se présenterait. Seulement pour continuer ce train de maison, il fallait que Véronique participât aux dépenses qu'il entraînait, puisque malheureusement la mort du docteur avait été une ruine. Cette proposition arrangeait trop bien les choses pour n'être pas acceptée par le tuteur et la pupille : celui-ci se trouvait débarrassé d'une charge tout à fait gênante, et celle-là échappait au pensionnat où elle n'avait nulle envie de retourner.

C'était ainsi que Mme Gillet avait pu garder sa maison du boulevard du Château, où, avec quatre mille francs de rente, elle vivait comme si elle en avait eu douze mille.

Tout en suivant son chemin, Claude cherchait ce qu'il dirait bien de son prédécesseur qui ne fût pas trop niais ou trop vide, mais il avait beau s'appliquer, il pensait à tout autre chose ; ce sujet déplaisant lui échappait sans cesse, si bien que quand une femme de chambre le laissa seul dans le salon où elle l'avait introduit, il n'avait rien du tout trouvé.

Mais au lieu de continuer ses recherches, il se mit à examiner ce salon meublé bourgeoisement, provincialement à la mode de vingt ans auparavant, au temps sans doute où Gillet, étant parvenu à se faire nommer maire de Condé, avait commencé à recevoir.

Cela ne l'intéressant pas, il alla au piano et regarda la musique qui était rangée dans un casier ; les reliures fatiguées disaient qu'on les avait souvent maniées, et les titres qu'on lisait sur leur dos disaient aussi que celle qui jouait cette musique était une femme d'une instruction poussée assez loin et d'un goût élevé.

Des livres étaient alignés sur les tablettes d'une étagère, il en lut les titres : le choix aussi était excellent : c'était en poésie, en roman, en voyages, le meilleur de ce qui a paru en ces dix dernières années.

Évidemment musique et livres n'avaient point appartenu au mari, ils étaient la propriété de la femme, en faveur de qui ils portaient bon témoignage.

La porte s'ouvrit et cette femme elle-même parut : Claude la savait belle, il fut cependant surpris ; grande, svelte, sanguine, brune de cheveux, rosée de carnation, elle était vraiment superbe ; c'était un type de beauté saine et forte, admirable pour un peintre, plein d'intérêt pour un médecin. Ce n'était pas cependant que tout fût irréprochable en elle ; il s'en fallait de beaucoup ; la tête était un peu petite, les yeux noirs étaient trop enfoncés sous des sourcils touffus, les lèvres étaient trop minces ; il y avait de l'obstination dans le front, de la dureté et de l'ironie dans la bouche, dont la lèvre supérieure était garnie d'un duvet que sa couleur noire rendait trop apparent ; mais ces critiques de détail, qu'on ne saisissait et qu'on ne pouvait préciser qu'à la longue, disparaissaient dans l'impression que produisait l'ensemble. Claude avait passé l'âge où l'on ne voit dans la femme que la tête et

dans la tête que les yeux, de plus il était médecin ; il fut saisi par la pureté des attaches, le modelé de la poitrine, la vigueur de la taille, la souplesse de la démarche, et il apprécia à toute sa valeur la beauté de cette femme dans les veines de laquelle courait une séve exubérante.

Chose étrange, ou tout au moins qui l'étonna, il l'eut à peine regardée en la saluant, qu'il se trouva la langue déliée et l'esprit ouvert ; en cherchant il n'avait rien trouvé à dire; sans chercher il parla facilement, légèrement, longuement ; pour un peu il eût fait l'éloge de Gillet à qui maintenant il reconnaissait quelques mérites puisqu'il avait été assez intelligent pour devenir le mari de cette belle créature.

Pour Mme Gillet, elle parla beaucoup moins, mais ce qu'elle dit elle le dit bien, en un langage correct et élégant : d'ailleurs comment ne parlerait-on pas bien, lorsque les paroles passent entre des dents magnifiques, bordées de gencives d'un rose purpurin, et lorsque la voix qui les prononce est d'un timbre harmonieux.

— Depuis quelque temps j'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur, dit-elle, de votre savoir, et j'ai été d'autant plus sensible aux mérites qu'on s'accordait à vous reconnaître que vous deviez succéder à M. Gillet : c'était une consolation pour moi de penser qu'il était dignement remplacé. Oserai-je vous avouer que dans la satisfaction que me cause votre arrivée à Condé se mêle un sentiment d'intérêt personnel : celui d'une malade qui a la certitude de pouvoir recourir aux talents d'un bon médecin.

A ce mot, Claude ne put retenir une exclamation de surprise :

— Malade ! vous, madame ?

— Mon Dieu oui, monsieur ; vous savez mieux que personne qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Je

ne me porte pas aussi bien qu'on pourrait le croire. J'ai besoin de soins, je le sens, et si vous le permettez, vous, médecin, je dirai que je le sais. En effet, j'ai entendu parler beaucoup de médecine : M. Gillet avait l'habitude de me raconter chaque soir les cas intéressants qui s'étaient présentés à lui dans la journée. Il le faisait avec des détails d'autant plus précis qu'il voyait que je l'écoutais avec curiosité ; je l'interrogeais, il me donnait les explications que je désirais, et si parfois ces explications ne paraissaient pas suffisantes à mon ignorance, je les complétais avec des livres. Vous voyez donc que j'ai une certaine teinture des choses de la médecine. C'est d'ailleurs une science que j'aurais aimée passionnément si j'avais été homme. Malheureusement je ne suis qu'une femme, c'est-à-dire une ignorante. Si grande que soit cette ignorance, j'en sais encore assez cependant pour me rendre compte de mon état mieux que ne le ferait une femme du monde. Voilà pourquoi je vous dis que j'aurai besoin de vos conseils.

— Je suis heureux, madame, de me mettre à votre disposition ; votre choix est un honneur pour moi.

— Nous reparlerons de cela plus tard, si vous le voulez bien ; Dieu merci rien ne presse pour le moment.

En venant chez Mme Gillet il s'était dit qu'il ferait une visite de quelques minutes seulement, aussi courte que les convenances le permettaient, mais les minutes s'ajoutèrent les unes aux autres sans qu'il eût conscience du temps écoulé.

Enfin il se leva, mais avant de sortir du salon il resta encore assez longtemps debout, devant Mme Gillet, sans trop savoir ce qu'elle disait ni ce qu'il lui répondait, mais la regardant : une main appuyée sur un guéridon, l'autre pendante, la tête haute, la poitrine développée, la taille bien assise sur les hanches, serrée dans sa robe

de laine noire qui des pieds au cou modelait ses formes si pures de dessin, elle était ainsi tout à son avantage: le bouillonné de crêpe anglais lui-même qui la serrait aux poignets et au col lui était seyant; par sa vigueur et sa netteté il éteignait jusqu'à un certain point ce qu'il y avait en elle d'un peu trop dur.

Cependant il fallait partir.

Comme ils arrivaient sur le perron, la porte de la rue s'ouvrit, et Claude vit entrer dans la cour une jeune fille en deuil, accompagnée d'une femme de chambre.

— Ma cousine, dit Mme Gillet, la désignant d'un mouvement de tête ; Mlle Véronique Lerissel.

Claude, qui se tenait le chapeau à la main, salua en s'inclinant, car Mlle Véronique, ayant traversé la cour, qui était petite, avait gravi les trois marches du perron. Rentrant chez elle et se croyant seule, elle avait dès la porte relevé le grand voile de crêpe qui l'enveloppait et sous lequel elle étouffait, la température étant douce et molle.

Mme Gillet n'eût pas dit à Claude que cette jeune fille était sa cousine, qu'il eût deviné leur parenté à l'air de famille qui existait entre elles : même charpente, même taille, même carnation. Au premier coup d'œil on voyait clairement que le sang sain et généreux de deux frères était passé dans leurs veines et que leur origine était commune.

Mais la ressemblance s'arrêtait à ces points de contact ; pour le reste les contrastes étaient nombreux et frappants, même en faisant aussi large que possible la distance qui doit séparer une jeune fille de dix-huit ans d'une femme de vingt-six.

Ce qui était vigueur dans la femme était douceur dans la jeune fille ; si les yeux noirs et perçants de l'une avaient de la dureté, ceux de l'autre, grands, profonds et mouil-

lés, avaient une expression touchante ; la bouche puissante de Nathalie, faite pour les paroles ardentes de la passion, était caressante chez Véronique, et de ses lèvres charnues, nettement dessinées en arc, teintées d'un incarnat humide, il ne pouvait sortir que des paroles de douceur ou de tendresse ; le front, despotique et voluptueux chez celle-ci, portait chez celle-là tous les caractères de la pureté unie à une humeur enjouée et facile ; également brune, drue et plantureuse, la chevelure, à la regarder d'un peu près, n'était nullement la même : celle de Véronique avait un soyeux et un velouté qui manquaient à celle de Nathalie plus grosse de grains, plus rude, plus violente de ton. Et ce n'était pas seulement sur la tête de l'une et de l'autre que les différences se lisaient, c'était encore sur toute la personne : ce qui était provocant chez Nathalie tout naturellement et sans coquetterie, était chaste chez Véronique, tout aussi naturellement et sans la moindre recherche : la poitrine et la taille, aussi bien que la démarche et le maintien.

Sur les marches du perron il n'était guère possible qu'une conversation suivie s'engageât ; après quelques paroles de politesse banale, Claude salua les deux femmes et sortit.

— Quand on pense, se disait-il en descendant le boulevard du Château, qu'il y a des honnêtes gens convaincus que la province est exclusivement peuplée de monstres et que c'est à Paris seulement qu'on peut trouver quelques belles femmes : je voudrais mettre une de ces Parisiennes lymphatiques aux tissus infiltrés, à côté de ces deux Normandes, la comparaison serait intéressante.

Et il faisait cette comparaison plutôt au point de vue médical qu'au point de vue esthétique, tout en suivant son chemin les yeux fixés à terre, lorsqu'une main, en se posant sur son épaule, le tira de sa méditation.

C'était Lajardie qui l'arrêtait.

— D'où diable sors-tu avec cette figure d'un profond philosophe cherchant le grand inconnu?

Claude n'avait pas de raison pour cacher sa visite à Mme Gillet:

— Je viens de voir deux femmes vraiment superbes, dit-il.

— Alors tu sors de chez Mme Gillet.

— Justement.

— Et qui t'a mis dans cet état violent d'admiration, Mme Gillet ou Mlle Véronique?

— C'est toutes les deux.

— Bigre, tu vas bien pour tes débuts à Condé.

— Sache d'abord que dans cet état violent, comme tu dis, il y a au moins autant de curiosité que d'admiration : je me demandais comment deux femmes pouvaient se ressembler autant et en même temps être si différentes l'une de l'autre ; je ne dis pas moralement, mais physiquement.

— Affaire d'hérédité, monsieur le docteur : les frères Lerissel étaient fils d'un marchand de bois et depuis leur enfance ils avaient toujours vécu en plein air, par les grands chemins, dans les forêts qu'ils exploitaient, durs à la fatigue, sobres, de vrais sauvages, et ce genre d'existence avait fait d'eux des gaillards superbes ; leurs exploits en marches ou en tours de force sont célèbres dans le pays ; tout le monde te racontera ces tours et ils t'amuseront. Pour mourir il a fallu que l'un se suicidât, — le père de Mme Gillet, — et que l'autre fût écrasé par un arbre, — le père de Mlle Véronique. Ils ont transmis leur santé et leur force à leurs filles ; seulement comme ils avaient épousé des femmes qui différaient entre elles autant qu'un chêne diffère d'un roseau, ces femmes ont aussi donné à leurs filles un peu de leur nature. La mère

de Mme Gillet était une fille de la campagne, vigoureuse ; la mère de Mlle Véronique était une fille de la ville, chétive et sentimentale ; comprends-tu, maintenant ? l'une est un tempérament passionné ; l'autre est une âme tendre ou plus justement sera, car je crois que pour le moment elle n'est rien du tout ; en tout cas, je n'ai rien entendu dire sur elle.

— Et tu es plus affirmatif pour le tempérament passionné ?

— Je le suis avec la voix publique.

— La voix publique ?

— Mettons la malignité publique, si cela te paraît blessant pour ton idole.

— Et où prends-tu cette idole ? J'ai vu aujourd'hui Mme Gillet pour la première fois, je ne la connaissais pas il y a une heure, comment veux-tu qu'elle soit mon idole ? je l'ai trouvée belle, tout simplement, et je l'ai admirée comme une statue.

— Qu'elle ait la pureté de forme du marbre, c'est possible, mais elle n'en a pas la froideur, sois-en certain. Coquette et passionnée, avec cela on va loin.

— Et jusqu'où a-t-elle été ?

— Jusqu'à se faire épouser par Gillet qui n'avait nulle envie de se marier, car tu t'imagines bien que c'est elle qui l'a séduit, entraîné, subjugué. On dit même que Gillet ne se décidant point assez vite, elle a séduit un ami de celui-ci, le banquier Thivolet, qui exerçait sur Gillet une influence toute-puissante. Mais cela, bien entendu, je l'ignore : c'est un bruit, rien qu'un bruit de la voix... de la malignité publique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle tient à plaire et à plaire à tous. Tout homme qui ne subit point son ascendant est à ses yeux un ennemi ; en ne reconnaissant pas la puissance de ses charmes, il lui fait injure. Te voilà averti, tiens-toi sur tes gardes. Surtout

n'oublie pas que c'est une femme qui épouse, et que c'est là qu'est le danger.

— Tu plaisantes?

— Qui sait ? Toi aussi tu es beau garçon, bien bâti, solide, fait pour plaire à une femme comme elle. Que tu lui plaises, mon Dieu, je n'y vois pas de mal, si cette liaison doit se borner à quelques entrevues de curiosité : je trouve légitime qu'elle désire savoir ce qu'il y a en toi ; de même que de ton côté tu peux avoir envie de voir ce qu'est cette belle créature. Mais je serais désolé que les choses allassent plus loin. Dieu te garde d'un amour pour une femme de cette nature, et Dieu te garde aussi d'un amour de cette femme pour toi ! La vois-tu prise de l'idée de se faire épouser par toi?

— Ma position de fortune me met, il me semble, à l'abri d'un pareil danger.

— Si ta position restait ce qu'elle est en ce moment, il est évident que tu ne serais pas un mari bien désirable pour une femme qui sait calculer ; mais elle va changer, cette position ; bientôt elle peut valoir, elle doit valoir celle qu'avait Gillet. Alors crois-tu que tu serais à l'abri des entreprises de notre belle veuve?

— Si elle veut se marier, sois certain qu'elle trouvera beaucoup moins mal que moi.

— Tu oublies qu'elle n'a pas trouvé mieux que Gillet ; et elle était jeune fille alors, et elle n'avait pas fait parler d'elle, c'est-à-dire qu'elle était plus facile à marier que maintenant.

— Cependant elle ne s'est pas mariée.

— Parce qu'elle a eu la mauvaise chance de ne rencontrer que des gens qui savaient raisonner et calculer ; mais avec un homme qui paye quinze cents francs une maison qu'il peut avoir pour douze cents, tout est possible.

Claude se mit à rire.

— Sais-tu ce que je souhaite? continua Lajardie: c'est que tu te prennes d'amour pour la jeune fille, pour Véronique ; elle a vingt mille francs de rente.

— Et moi j'ai vingt mille francs de dettes.

— Tu as ta position, tu as la jeunesse, tu as le talent, tu as enfin des avantages personnels auxquels une jeune fille est toujours sensible. Fais-toi aimer, sois diplomate, manœuvre habilement et je ne trouve pas du tout impossible qu'elle te veuille pour mari. Songe qu'elle est orpheline et qu'elle ne dépend que d'elle. Il a bien fallu que je me fasse aimer du papa Cordhomme, moi, pour qu'il me donne sa fille. Une fois que tu seras le mari de Véronique, tu pourras garder ta belle veuve si tu la trouves toujours aussi belle.

— C'est ainsi que tu comprends le mariage?

— Oh! entre cousin et cousine, chez soi, portes closes: il faut être pratique en ce monde, et je ne vois que ce moyen raisonnable d'avoir ces deux femmes qui sont vraiment désirables: avoir l'une pour femme et l'autre pour maîtresse.

— Au revoir, dit Claude.

— Tu te fâches parce que je ne témoigne pas à la belle Mme Gillet le respect qui lui est dû?

— Justement, au revoir.

Et il s'éloigna à grands pas, trouvant inutile d'engager une discussion avec Lajardie : à quoi bon? leurs idées sur l'amour et le mariage n'étaient nullement les mêmes.

Puis ne voulant pas penser à Lajardie, il retourna par le souvenir auprès de Mme Gillet et de sa cousine, se demandant ce qu'était Nathalie à dix-huit ans et ce que serait Véronique à vingt cinq.

Mais il ne voulut pas s'abandonner davantage à cette

pensée ; précisément parce que ces deux femmes lui avaient plu, il devait les chasser de son souvenir. La belle affaire vraiment s'il allait devenir amoureux de l'une ou de l'autre, et comme ce serait bien débuter à Condé ! Dans sa vie, de longtemps, il ne pouvait pas y avoir place pour l'amour. Il devait travailler, rien que travailler, et par bonheur il se sentait parfaitement maître de lui : aime qui veut bien aimer.

VII

Tout en faisant ses visites, il s'occupait activement de son installation; il avait hâte de quitter l'hôtel, d'être chez lui, surtout de commencer ses consultations.

Il pressait donc les ouvriers et dix fois par jour il venait en passant leur dire un mot, ou même quand cela lui était possible il s'installait près d'eux pour les surveiller; il avait en effet sur l'accommodation de son appartement des idées personnelles qui n'étaient pas celles de ses ouvriers, et ce n'était pas trop d'une main ferme pour les faire exécuter.

Il n'y avait pas d'ailleurs que ses idées particulières et son goût qui le dirigeaient dans les ordres qu'il donnait; il y avait en plus une raison toute-puissante qui le dominait et l'enchaînait : — l'économie.

Pour quitter Paris et venir à Condé, il s'était trouvé bien embarrassé, bien empêché; un déménagement coûte cher, et plus encore un emménagement avec une installation nouvelle et tout ce qui est l'accessoire de cette installation; mille choses imprévues, sans compter celles qui ne l'étaient que trop : cheval, voiture, harnais.

Toute sa fortune se composait de quelques centaines

de francs, péniblement gagnées, parcimonieusement amassées; où prendre le reste ?

Il fallait l'emprunter.

A qui?

Sans doute il pouvait s'adresser à Lajardie qui, connaissant sa position et voulant l'avoir à Condé, ne pourrait pas le refuser. Cependant il ne l'avait pas fait. D'abord parce que Lajardie, qui mieux que personne savait dans quel besoin d'argent il se trouvait, ne lui en avait point proposé, et puis parce que le Lajardie de maintenant n'était plus le Lajardie avec lequel il avait vécu pendant plusieurs années en communauté d'idées et de sentiments; ce n'était plus du tout le même homme; des changements aussi rapides que profonds s'étaient faits en lui, et tandis que le poëte, c'est-à-dire l'esprit enthousiaste et généreux, s'était rapetissé, l'homme d'affaires avait démesurément grandi, accentuant ses côtés pratiques et positifs. Autrefois deux natures se combattaient en lui : maintenant l'une paraissait avoir succombé sous l'autre, et l'on ne voyait plus rien subsister de celle qui, autrefois, le faisait partir pour la gloire, tout feu et tout flamme, quitte à s'arrêter en chemin pour viser l'affaire et l'atteindre. Maintenant c'était pour l'affaire qu'il partait tout d'abord, et il ne paraissait nullement disposé à l'oublier en chemin. Plus de contradiction en lui, ni dans son esprit, ni dans ses idées, ni dans ses sentiments, ni même dans sa personne. Autrefois cette lutte entre deux principes, entre deux natures, se manifestait jusque sur la physionomie, dans les mouvements, dans l'attitude, dans tout; cette physionomie changeait à chaque instant, hardie et timide, téméraire et prudente, enthousiaste et sceptique ; tantôt le regard dominait ou menaçait, tantôt il cajolait et s'humiliait. Maintenant le calme s'était fait ; le vêtement avait de la dignité, l'attitude prenait de l'importance, la physionomie était une,

et ce qu'elle traduisait au dehors, c'était un esprit apaisé, avisé, aiguisé, qui étudiait les hommes et les choses en vue d'en tirer profit, — et, autant que possible, un profit immédiat.

A ce nouveau Lajardie près de qui il allait vivre, Claude n'avait pas voulu demander un service d'argent, sans savoir comment et quand il rendrait ce qu'il aurait emprunté, et même s'il pourrait jamais le rendre : ç'aurait été pour celui-ci un trop grand embarras dans le moment, et dans l'avenir sans doute une trop vive inquiétude

Il s'était donc adressé à l'ami qui déjà l'avait obligé en lui cédant son appartement de la rue des Saints-Pères. Ce n'était pas seulement un hasard de camaraderie qui les avait liés l'un à l'autre, c'était la sympathie de deux esprits, l'accord de deux cœurs faits pour se comprendre et s'entendre: à la lettre de Claude, Jacques Niobey, que la mort de son père et de sa mère avait mis à la tête d'une petite fortune, avait répondu par une ouverture de crédit illimité :

« Tu prendras ce qui te sera néces aire et nous compte-
» rons plus tard, si la maladie qui a tué mon père et ma
» mère et dont je porte le germe me donne... un plus tard:
» si elle ne me le donne point, au lieu de rendre cette somme
» à mes neveux, qui n'en auront pas besoin, tu voudras
» bien la garder comme un souvenir que te laisse ton ami
» dévoué et affectionné. »

Précisément parce que le prêt lui était fait dans ces conditions, il le voulait aussi petit que possible, — de là sa retenue et sa sévère économie en tout : l'indispensable, rien de plus.

Ayant cheval et voiture, il lui fallait pour domestique un homme et non une femme ; et cet homme, pour répondre à tout ce qui était exigé de lui, devait être à la fois cuisinier, palefrenier, cocher, jardinier, valet de chambre

et portier; puis à côté de ces qualités professionnelles, il devait en avoir d'autres morales, non moins difficiles à rencontrer, l'honnêteté, la discrétion et surtout une disposition à se contenter de peu. Heureusement, lors de son dernier voyage à Hannebault pour le règlement des affaires de son père, Claude avait rencontré un de ses anciens camarades de jeu du temps qu'il n'était qu'un gamin, qui semblait en état de satisfaire à toutes ces exigences; c'était un grand et beau gars, appelé Espérance, qui, ayant été incorporé dans les cuirassiers, avait trouvé moins fatigant d'être l'ordonnance d'un officier que de faire l'exercice; là il avait pris des habitudes de domesticité, et rentré au village, il ne s'était senti aucune vocation pour le travail des champs, pas plus que pour la vie à la campagne: il lui fallait la ville et le monde. Il avait demandé à Claude de l'emmener à Paris; il ne serait pas exigeant pourvu qu'on lui fît quitter Hannebault. Arrivé à Condé, Claude avait pensé à Espérance, et bien que la position d'un domestique dans une petite ville ne ressemblât en rien à celle d'un domestique à Paris, celui-ci avait accepté: au moins il ne travaillerait plus la terre; et puis à Condé, il y avait des femmes de chambre jolies et pleines de chic, et, pour lui, c'était là une considération déterminante, sa plus grande exigence, disait-il.

Enfin, six jours après son arrivée à Condé, Claude eut la satisfaction de s'asseoir dans son cabinet, devant sa table de travail; les tapissiers et les autres ouvriers menuisiers, serruriers, avaient achevé leur tâche; la maison était prête; un bon cheval était dans l'écurie, un cabriolet sous la remise, et Espérance se tenait prêt à ouvrir la porte aux clients, s'il s'en présentait.

C'était une vie nouvelle qui de ce jour commençait pour lui; ne vaudrait-elle pas mieux que celle qu'il venait de briser?

Et s'enfonçant dans son fauteuil, il retourna par la pensée à Paris.

Avait-il vraiment été sage de le quitter, et avec l'argent que Jacques Niobey lui avait si généreusement prêté n'eût-il pas pu attendre encore? et attendre, c'était le succès, sans doute, c'était le bureau central, les hôpitaux, l'agrégation, le professorat et la Faculté de médecine.

Mais ce regret ne fit que traverser son esprit; restant à Paris, il n'eût jamais consenti à demander cet argent à son ami, et dès lors il lui eût été impossible d'attendre plus longtemps: il n'était pas homme à emprunter sans avoir la certitude qu'il pourrait rendre; et à Paris, cette certitude n'était pas tellement solide qu'il pût embarquer dessus son honneur et sa dignité: s'il avait des chances pour réussir, combien plus encore en avait-il pour échouer misérablement et sombrer?

A Conde, au contraire, les termes du problème étaient renversés: c'était l'arrivée au port et non le naufrage qui était la probabilité.

Il est vrai que ce port ne ressemblerait en rien à celui vers lequel, plein d'espoir et d'ambition, il s'était mis en route au sortir de l'École; bien petit il serait, bien modeste, mais sûr au moins et à l'abri des dangereuses tempêtes.

Là il pourrait travailler tranquillement, honnêtement, étudier, et dans les heures de loisir que lui laisserait sa besogne quodidienne poursuivre quelque recherche utile, écrire quelque livre solide qui rappellerait son nom à ses anciens camarades plus heureux que lui; en réalité que valaient le bruit du succès, l'éclat de la renommée? n'est-ce pas en soi qu'est la récompense pour ce qu'on peut faire de beau ou de bien?

Il en était là de ses réflexions philosophiques, lorsqu'on frappa un coup à la porte de son cabinet donnant sur le

vestibule : c'était Espérance qui annonçait qu'un client attendait dans le salon.

Enfin !

Et tout joyeux, Claude se leva pour aller ouvrir la porte qui faisait communiquer son cabinet avec ce salon.

Quel était son premier malade ? Mme Gillet peut-être ? Pourquoi pas ?

Mais s'arrêtant brusquement, il voulut chasser cette idée : quelle folie ! et il fit deux ou trois fois le tour de son cabinet ; quand il ouvrit la porte, il était calme, maître de lui.

La personne qui l'attendait n'était point Mme Gillet ; c'était une vieille campagnarde d'une soixantaine d'années, voûtée par le travail, tannée par les intempéries des saisons ; elle était debout dans un coin du salon, contre le lambris, et avec un maintien craintif elle tenait à sa main une paire de gros souliers ferrés recouverts d'une couche de boue encore fraîche ; son jupon court, de grosse futaine, laissait voir ses pieds chaussés de bas de laine tricotés à la main : évidemment elle venait de se déchausser.

Claude lui fit signe d'entrer. Elle hésita un moment, puis n'osant marcher sur le milieu du tapis, elle rasa la muraille.

Dans le cabinet elle parut tout aussi mal à son aise ; elle regarda craintivement autour d'elle, et ne se rassura qu'après avoir aperçu une corbeille à papiers dans laquelle elle se hâta d'aller déposer ses souliers qui pesaient si lourdement au bout de sa main, et plus encore sur ses principes de civilité.

Ce fut seulement quand elle se fut débarrassée de ce fardeau qu'elle put raconter ce qui l'amenait ; elle le fit longuement, minutieusement.

— Je suis venue à vous, monsieur le docteur,parce que votre père était un bien brave homme, serviable au pauvre monde. Alors je me suis dit que le fils d'un bon père devait être un brave homme aussi.

Claude l'écouta attentivement, avec toute la patience qu'exigeait son verbiage : puis, quand elle eut tout expliqué, comme elle avait une plaie a la jambe, il lui fit lui-même un premier pansement nécessaire et écrivit son ordonnance en l'expliquant longuement.

C'était fini. Cependant, bien qu'elle eût été reprendre ses souliers, elle ne bougeait pas. Enfin, elle dit :

— Il faut que je vous paye. Combien ?

— Qui auriez-vous consulté si je n'étais pas venu à Condé?

— M. Évette ou M. Vassal.

— Combien prend M .Évette?

— Un écu.

— Et M. Vassal?

— Vingt sous.

— Eh bien ! donnez-moi un écu.

— Je ne suis qu'une pauvre femme.

— Alors ne me donnez rien.

— Ce n'est pas juste ; si vous voulez, je vous donnerai au prochain marché une... elle s'arrêta : — Vous mangez seul, pas vrai ? Eh bien ! je vous donnerai une demi-livre de beurre, du bon, du fin,

Et elle se décida à partir, mais après quelques pas elle se retourna :

— Excusez-moi, monsieur le docteur, rapport au tapis; la prochaine fois je mettrai mes sabots ; je les laisserai à la porte.

Et Claude la regarda s'éloigner en souriant doucement : elle ne l'avait pas payé, sa première cliente, mais elle lui avait dit une parole qui valait le plus bel honoraire : on venait à lui parce qu'il était le fils de son père.

VIII

En venant à Condé, il s'était tracé une ligne de conduite à l'égard de ses confrères, qu'il entendait suivre avec rectitude et sans jamais s'en écarter : jamais une parole de critique sur personne ; jamais un empiétement sur le terrain d'autrui ; une concurrence loyale, confraternelle, presque amicale.

Il eut bientôt à mettre ces principes en pratique et de façon à bien montrer comment il entendait agir avec ses confrères.

Un matin qu'il était en train de déjeuner, on vint le chercher en toute hâte : il s'agissait d'un cas grave, très-pressant. M. Trempu s'était cassé la jambe ; M. le docteur Évette, chez qui on avait couru, venait de partir pour Paris, d'où il ne rentrerait pas avant deux jours au moins, et le docteur Brix, qui le remplaçait ordinairement, était absent pour toute la journée.

Claude était assez au courant des hommes et des choses de Condé pour savoir que ce M. Trempu était une sorte de personnage : membre de toutes les confréries et de toutes les associations pieuses ou charitables, il était en relations avec la haute société de la contrée, qui lui témoignait une certaine considération en récompense des services qu'il

rendait et des besognes fastidieuses dont on se déchargeait volontiers sur lui sans qu'il les refusât jamais.

Laissant là sa côtelette à peine entamée, Claude prit son chapeau et, accompagné de la personne qui était venue le chercher, il courut chez M. Trempu.

En chemin on lui raconta comment le malheur était arrivé : M. Trempu, ainsi qu'il le faisait souvent, s'était rendu la veille à une propriété abandonnée l'hiver, qu'il possédait à une lieue de la ville ; le soir il n'était pas rentré; Mme Trempu ne s'était pas inquiétée parce que toutes les fois que son mari était surpris par la nuit en cette mauvaise saison, il couchait dans cette propriété ; c'était seulement en ne le voyant pas arriver le matin qu'elle avait eu l'idée que quelque chose de grave avait pu se passer. On s'était rendu à la propriété et on avait trouvé M. Trempu étendu dans la cave ; il était tombé dans l'escalier, avait roulé jusqu'à la dernière marche, et n'avait pas pu se relever, sa jambe étant cassée ; il avait voulu se traîner, mais il était trop gros, trop lourd ; il avait appelé à son aide ; la maison était entourée d'herbages, sa voix n'avait point été entendue ; il avait passé une partie de la journée et toute la nuit dans cette cruelle position, et on l'avait rapporté à moitié mort.

Claude le trouva en effet en fort mauvais état, et ce qu'il y avait de fâcheux, c'était qu'on ne pouvait réduire la fracture à cause de l'irritation des muscles qui produisait des contractions convulsives et aussi parce qu'il y avait un gonflement considérable, de la tension et de la douleur.

— Il faut me remettre la jambe, geignait le blessé.

Claude expliqua que cela n'était pas possible pour le moment ; il faudrait pour cela employer des extensions violentes, qui augmenteraient l'irritation et pourraient amener des accidents sérieux.

— Il va me laisser mourir ! s'écria le malheureux.

Mme Trempu fit un signe à Claude pour l'attirer dans la chambre voisine.

— Est-il donc perdu ? demanda-t-elle à voix basse.

— Mais pas du tout ; ce que j'ai dit est la vérité : il faut commencer par combattre l'irritation et la douleur : on ne tentera la réduction que plus tard.

Et il expliqua que, lorsqu'il y avait fracture avec déplacement, il fallait remettre à leur place les os luxés ; c'était ce qu'on appelait la réduction qui, dans l'espèce, était impossible pour le moment. Mme Trempu se montra manifestement embarrassée.

— Êtes-vous bien certain, dit-elle enfin, qu'il n'y a pas autre chose à faire et qu'on peut attendre ?

— Absolument certain ; je ne puis pas répondre du malade, mais je vous affirme que la marche que j'indique est la seule à suivre, et je suis convaincu que si le docteur Évette était ici à ma place, ce serait celle qu'il ordonnerait.

— Vous en êtes sûr ?

Claude ne se fâcha pas de ces doutes.

— Si vous voulez une consultation, dit-il, appelez celui de mes confrères qui vous inspire confiance ; son avis calmera vos inquiétudes.

Mme Trempu était une femme économe : elle se faisait soigner, elle, son mari et sa famille, par abonnement (un abonnement qui avait été longuement marchandé et fixé au plus bas prix) ; Évette, en ne se trouvant pas à Condé, manquait à l'engagement qu'il avait contracté avec elle, et par là lui imposait une dépense imprévue : un médecin de plus à payer, c'était déjà beaucoup pour son économie ; deux, ce serait trop.

— Je m'en rapporte à vous, dit-elle avec une certaine satisfaction ; car maintenant qu'elle avait mis sa conscience en repos par cette insistance, elle était bien aise que Claude

ne fit pas l'opération ; il faudrait le payer pour cette opération beaucoup plus cher que pour une visite, tandis qu'en attendant le retour d'Évette ce serait celui-ci qui ferait cette opération et il n'y aurait rien à lui payer : quelques visites à Claude, un beau merci, elle s'en tirerait à bon marché. Cette pensée l'adoucit ; jusque-là elle avait accablé son mari de reproches pour sa maladresse ; après le départ du médecin elle daigna lui adresser quelques paroles d'intérêt et voulut bien le plaindre ; elle admit alors qu'on pouvait tomber dans l'escalier d'une cave, bien que cela ne lui fût jamais arrivé à elle ni à personne de sa famille ; mais dans sa famille on était sobre, on ne mangeait pas trop, on n'engraissait pas au point de devenir impotent et de tomber ; on avait les os sains et solides.

Claude revint le lendemain matin : son malade était mieux, mais la réduction ne pouvait pas être tentée encore, et elle ne pouvait pas l'être avant un certain temps.

Quand il se présenta le soir, Mme Trempu lui montra d'un air heureux une dépêche d'Évette ; celui-ci annonçait son départ de Paris, il arriverait à Condé dans la nuit.

— Alors, je n'ai qu'à me retirer, dit Claude, et je n'aurai pas besoin de revenir ; vous communiquerez mes ordonnances à mon confrère, il verra ce que j'ai fait aussi bien que si je le lui expliquais moi-même.

Mme Trempu poussa un soupir de soulagement ; évidemment elle avait craint qu'il ne continuât ses visites ; ce fut avec effusion qu'elle le remercia de ses soins et de sa discrétion.

Claude s'en revint chez lui très-satisfait ; s'il n'était que médiocrement sensible au contentement de cette vieille avare, il l'était beaucoup plus à la tournure qu'un heureux concours de circonstances avait donnée à cette affaire.

— Ma foi, se disait-il tout en marchant, il faudrait qu'Évette eût véritablement le caractère mal fait pour n'être point content de moi ; il ne me trouvera pas auprès de son malade, et il pourra lui-même faire la réduction de la fracture ; c'est une bonne chance qui a permis que ce pauvre bonhomme ne fût pas en état de subir la réduction, je l'aurais faite ; Évette aurait pu croire que je m'étais hâté pour lui enlever cette opération ; ce cas est réellement à souhait pour montrer à tous la façon dont je comprends les relations entre confrères.

Et après avoir passé sa soirée à travailler, il se coucha avec la conscience satisfaite d'un homme qui, ayant rempli son devoir, s'en voit récompensé par le succès.

Ce fut deux jours apres seulement que Claude rencontra Évette sur la place Saint-Étienne, mais celui-ci n'était pas seul ; en compagnie d'un gros bourgeois à face rougeaude, il était engagé dans une conversation qu'on devait croire importante à la juger par la pantomime ; il levait les bras au ciel, secouait la tête brusquement, et dans ces mouvements violents sa grande redingote noire lui battait les jambes comme une robe, tandis que ses longs cheveux plats se rabattaient sur sa face pâle et rasée. Claude allait continuer son chemin malgré son envie d'avoir des nouvelles de leur malade, lorsque son confrère l'interpellant de loin le pria de l'attendre quelques minutes.

Alors il se promena en long et en large, regardant Évette et se demandant curieusement ce qui se disait dans cet entretien étrange : Évette donnait-il une consultation sur la place publique ? A un certain moment, son interlocuteur lui tira la langue. Si Claude avait mieux connu son confrère, il ne se fût pas posé cette question, et il eût su qu'il assistait bien réellement à une consultation. En effet, parmi les procédés qu'Évette employait pour augmenter sa clientèle, la consultation dans la rue était un de ceux

qui lui réussissaient le mieux. Jamais il ne rencontrait une personne de sa connaissance sans s'arrêter pour la saluer et lui adresser quelques mots de politesse : puis tout en causant il arrivait quelquefois qu'il l'examinait à fond dans les yeux. — Comme vous me regardez ! — Est-ce que vous vous sentez bien ? — Mais... — Donnez-moi votre pouls, je vous prie, montrez-moi votre langue. — Mais, docteur.... — Bon, ne vous effrayez pas; cela ne sera rien ; mais il faut prendre des précautions ; vous ferez ceci et puis cela ; mieux vaut prévenir que guérir ; ce n'est pas une consultation que je vous donne, bien entendu ; si cela n'allait pas mieux, cependant, faites-moi appeler. Et il était bien rare qu'après cet avertissement on ne le fît pas, en effet, appeler ; quelle maladie plus grave que la peur ?

Sa consultation terminée, Évette vint à Claude vivement et se confondit en remercîments.

— Et le malade ? demanda Claude.

— J'ai fait la réduction.

— Ah ! vraiment ?

Claude se retint et ne manifesta pas son opinion. A quoi bon, puisqu'il était trop tard : ils se séparèrent.

Comment le malheureux blessé avait-il supporté cette réduction dans l'état où il se trouvait ? Ce fut ce que Claude se demanda plus d'une fois pendant les quelques jours qui suivirent cette rencontre. Comment surtout en supporterait-il les suites ? Un de ses confrères, le docteur Graux, lui apporta une réponse à ces questions.

— Vous savez que le bonhomme Trempu est mort ou qu'il va mourir ? Évette, en rentrant de Paris, a voulu faire la réduction pour bien prouver que vous aviez mal soigné son malade, et le pauvre bonhomme succombe à cette opération hardie ; c'est tout simplement un assassinat ; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que vous en supporterez la responsabilité auprès du public imbécile. Vous souve-

nez-vous de ce que je vous avais dit d'Évette lors de votre visite? Vous voyez si j'avais raison.

Le bonhomme Trempu eut un enterrement magnifique; tout ce qui, à Condé, appartenait au monde de la dévotion et des bonnes œuvres y assista, et, bien entendu, l'on ne parla que de cette mort aussi malheureuse qu'extraordinaire.

— Ah ! si le docteur Évette avait été à Condé, les pauvres ne pleureraient pas aujourd'hui l'excellent homme qui leur a rendu tant de services ! Mais en son absence on a appelé le nouveau médecin, le docteur Claude, qui n'a rien fait.

— Il paraît qu'il a refusé une consultation que Mme Trempu lui proposait.

— Il a affirmé qu'il n'y avait qu'à attendre, et Mme Trempu a été éblouie par l'étalage de son savoir.

— Quand le docteur Évette est arrivé, il a fait le possible ; mais il était déjà trop tard.

— C'est une grande perte.

— A qui le dites-vous !

IX

Cette mort troubla Claude.

Il fit son examen de conscience, se demandant avec inquiétude si, pour vouloir mettre une parfaite correction dans ses relations avec ses confrères, il n'avait pas, dans le cas présent, sacrifié jusqu'à un certain point son malade. Qu'il eût continué à visiter le blessé après le retour d'Évette, et celui-ci n'eût pas sans doute opéré la réduction ; il se serait arrêté devant une opposition formelle, et se serait rendu aux bonnes raisons qui défendaient cette opération. En tout cas, il y eût eu une discussion entre eux, et les propos qui couraient maintenant la ville n'eussent pas pu prendre naissance. Dès ce moment, la part de responsabilité de chacun eût été nettement faite.

La seule circonstance atténuante qu'il trouvât en sa faveur, fut de se dire qu'il eût été indigne à lui de croire à l'avance, qu'un confrère pouvait agir comme Évette venait de le faire avec ce malheureux homme.

Mais ce n'était pas là une excuse suffisante, car les avertissements ne lui avaient pas manqué ; en effet, que ne lui avait-on pas dit d'Évette?

Pour celui-ci Évette était dévoré d'ambition, âpre au gain, capable de tout sacrifier, l'amitié, la famille, l'honneur,

pour réussir; — pour celui-là c'était un fourbe ne disant pas un mot qui ne fùt un mensonge, toujours biaisant, toujours se dérobant, ne prenant que des sentiers détournés pour marcher à son but, et, une fois engagé dans ces sentiers, employant toutes les ruses du renard et du loup qui chassent ; — pour un troisième c'était un sceptique ou plus justement un indifférent qui n'avait pas plus de principes moraux que de croyances religieuses et qui affectait des dehors pieux, portant dans sa poche un chapelet à gros grains, allant tous les jours à la messe avec un énorme livre sous le bras, uniquement pour gagner la clientèle du monde dévot, qui pour l'heure présente avait l'influence et la puissance dans la ville; — pour cet autre, la jalousie et l'envie passaient encore chez lui l'amour du gain, et il suffisait qu'un de ses confrères s'élevât au-dessus des autres pour qu'il devînt aussitôt son ennemi implacable et qu'il employât tous les moyens, l'intrigue et la calomnie, la bassesse ou l'audace pour le perdre; « Évette manœuvrera de façon à vous obliger à quitter le pays », avait dit le bonhomme Carodon.

Une pareille unanimité eût dû inspirer de la prudence à Claude : avec un tel homme ce n'était pas de la courtoisie qu'il fallait déployer, c'était de la précaution. Tout ce qu'il dirait pour sa décharge : le malade était le client d'Évette et non le sien; on ne doit pas admettre sans preuve les propos de la médisance ou de la rivalité, tout cela ne changerait pas le fait, qui était là, dans toute sa brutalité : M. Trempu était mort, et les probabilités étaient pour qu'il ne mourût point, s'il avait été intelligemment soigné.

Si tout était fini pour le pauvre bonhomme, tout ne l'était pas encore pour Évette, et Claude se promit bien de s'expliquer sur cette mort avec son confrère.

L'occasion ne s'en fit pas attendre, et le lendemain de

l'enterrement, comme Claude allait sortir de l'hôpital, il aperçut Évette qui arrivait portant très-ostensiblement, pressé sur sa poitrine, son gros livre d'office, car venant à l'hôpital en sortant de la messe de huit heures, Évette n'avait pas le temps de rentrer chez lui pour y déposer son gros livre, de sorte qu'on le voyait pendant une partie de la matinée parcourir les rues de la ville avec ce livre, enseigne apparente de ses pieux sentiments; à huit heures, il se rendait de chez lui à l'église; à huit heures et demie de l'église à l'hôpital, et enfin vers dix heures de l'hôpital chez lui; mais comme il était rare qu'il prît ce chemin directement, on le rencontrait jusqu'aux environs de midi faisant ses visites et pressant toujours sur son cœur ce fameux livre dont tout le monde à Condé connaissait le format, la grosseur et la couleur, pour le voir passer et repasser pendant quatre heures tous les matins.

En apercevant Claude, Évette vint à lui, en saluant bas et le sourire aux lèvres, mais les yeux qu'il rencontra en approchant lui firent remettre son chapeau et rentrer son sourire.

— J'ai à vous parler de M. Trempu, dit Claude.

— Hélas! c'est un grand malheur; nous l'avons soigné et Dieu l'a rappelé à lui.

— Nous ne l'avons pas soigné de la même manière.

— Sans doute, chacun a sa manière.

— Vous l'avez tué.

— Ah! permettez, mon confrère...

— Permettez vous-même, monsieur. Je ne veux pas engager de discussion médicale avec vous, et je ne vous accuse pas d'avoir tenté la réduction de la fracture, avec la conviction à l'avance que votre malade succomberait, bien que tout vous indiquât qu'il en serait fatalement ainsi si vous faisiez cette réduction. Je vous accuse d'avoir voulu prouver que j'avais mal soigné votre client et de n'avoir

pas craint, pour faire cette démonstration, de risquer la vie de ce pauvre homme. S'il guérissait, ce qui n'était guère probable, à vous le mérite; s'il succombait, à moi la responsabilité. Je ne l'accepte pas, et je vous préviens que je la rejetterai sur celui qui doit la porter et la porter seul. A partir d'aujourd'hui, nos situations sont bien nettement prises; il n'y a et il n'y aura plus désormais rien de commun entre nous.

Et Claude s'éloigna sans saluer, la conscience soulagée d'avoir pu dire son fait à Évette : c'était un ennemi, eh bien! mieux valait un ennemi déclaré que caché : on se tient sur ses gardes, et l'on voit venir; d'ailleurs que pouvait cet ennemi? Il ne serait pas assez maladroit pour lui donner prise.

Il n'avait donc pas à s'inquiéter d'Évette et il ne s'en inquiéterait pas : sûr de lui-même, il n'avait qu'à continuer son chemin tout droit en plein jour.

Mais il ne tarda pas à reconnaître que tout en suivant le droit chemin et en se tenant sur ses gardes on peut n'être pas à l'abri des attaques de celui qui suit les sentiers détournés pour vous tendre des embûches.

En arrivant à Condé il avait trouvé son service à l'hôpital assez mal organisé, au moins pour les infirmières, qui étaient des sœurs. Gillet, devenu vieux, s'était relâché dans sa surveillance et même dans ses visites, qu'il faisait le moins souvent et le plus vite possible, s'en remettant aux sœurs pour tout ce qui n'était pas vraiment grave. Ces sœurs, au nombre de quatre, une vieille, sœur Sainte-Juste, et trois jeunes, étaient maîtresses absolues dans l'hôpital, ne faisant que ce qu'elles voulaient, même en médecine, dirigeant tout, ordonnant tout. Claude qui, au lieu d'être vieux et paresseux, était jeune et plein d'activité, plein de zèle, n'avait pas pu supporter que les choses continuassent ainsi, et tout en reconnaissant que les sœurs agissaient le

plus souvent pour le mieux, il avait voulu être maître chez lui. Lorsqu'on avait vu le jeune médecin interroger lui-même chaque malade au lieu de s'en rapporter à ce qu'une sœur lui disait, veiller à ce que ses prescriptions fussent strictement exécutées, ne rien laisser à l'initiative des sœurs, il y avait eu un mouvement sinon de révolte, au moins d'étonnement et de mécontentement. Avec une fermeté douce, Claude avait maintenu son autorité, et pour être bien sûr qu'on ne tenterait pas d'y échapper, au moins en ce qui touchait ses prescriptions, il avait pris l'habitude de demander à chaque malade si ce qu'il avait ordonné la veille avait été exécuté, et comment. Il avait fallu plier et obéir; mais ce n'avait pas été sans regrets et sans plaintes qu'on l'avait fait. — Eh quoi! la sœur Sainte-Juste elle-même ne pourrait plus employer l'onguent du père Arsène, qui avait opéré tant de guérisons miraculeuses? — On avait renoncé à l'onguent du père Arsène, de même qu'on avait renoncé aux douces habitudes contractées peu à peu sous le faible gouvernement de Gillet, et dont il fallait se défaire maintenant tout d'un coup sous la tyrannie de son jeune successeur. — Cela est dur, ma sœur. — Oh! oui, ma sœur.

Claude avait senti ce mécontentement, mais en le voyant se maintenir dans une mesure raisonnable, il ne s'en était pas plaint. Il fallait pardonner quelque chose à ces bonnes filles qui en somme n'avaient pas tout à fait tort de regretter le temps passé, plus doux, et surtout plus agréable pour elles. Avec du calme et de la patience, il viendrait bien à bout d'effacer les dernières résistances qui se manifestaient encore quelquefois; s'il manœuvrait adroitement, la sœur Sainte-Juste elle-même céderait sans se plaindre.

Cependant, loin de s'effacer, ces résistances, qui pendant un moment avaient paru s'affaiblir sensiblement, se réveillèrent tout à coup et s'affirmèrent presque nettement.

Un matin qu'il faisait sa visite, un malade auquel il demandait s'il avait mangé l'œuf qu'il lui avait ordonné la veille répondit négativement :

— Vous n'aviez pas faim? dit Claude.

— Si, monsieur le docteur, mais l'œuf n'était pas du tout cuit.

— Vous me paraissez bien difficile.

— Il était tout à fait cru, le plat n'avait pas été sur le feu.

— Donnez-lui-en un aujourd'hui qui soit un peu plus cuit, dit Claude en s'adressant à la sœur Sainte-Juste.

Celle-ci s'inclina sans répondre.

Le lendemain, Claude recommença sa question.

— Et pourquoi donc avez-vous le pouls si faible? vous n'avez donc pas mangé votre œuf?

— Je n'ai pas pu; celui qu'on m'a servi n'était pas un œuf, c'était un morceau de charbon; alors, comme je ne le mangeais pas, on m'a dit que je n'aurais rien.

Claude regarda la sœur; celle-ci, qui se tenait droite, immobile, les yeux baissés, ne broncha pas.

— Ma sœur, dit-il, vous voudrez bien faire donner quatre tasses de bouillon de poulet à ce garçon aujourd'hui : à midi, deux heures, quatre heures, six heures.

Sans répondre, la sœur s'inclina.

Claude, sa visite faite, sortait de l'hôpital pour n'y revenir ordinairement que le lendemain matin; ce jour-là il revint dans la journée, à trois heures, et il alla au lit de son malade :

— Vous avez pris votre bouillon?

— Non, monsieur le docteur, on ne m'en a pas donné.

— Comment!

Il se retint.

— C'est aujourd'hui quatre-temps, dit la sœur Sainte-Juste, il n'y a pas de bouillon de poulet.

Sans répondre, il alla lui-même à la cuisine, y prit un blanc de poulet, le rapporta à son malade et fit manger celui-ci devant lui.

Le lendemain, comme il questionnait le même malade, celui-ci, au lieu de lui répondre, lui demanda de sortir de l'hôpital.

— Mais vous n'êtes pas guéri.

— Je voudrais m'en aller chez nous, répéta le malade en regardant avec crainte la sœur Sainte-Juste... J'ai bien besoin chez nous; maintenant je guérirai bien chez nous.

— Ma sœur, dit Claude, je vous prie de me laisser seul un moment avec ce garçon.

La sœur hésita durant une seconde, puis elle s'éloigna sans se retourner, suivie des autres sœurs.

Claude se pencha sur le malade et lui parlant à l'oreille :

— Maintenant, dites-moi pourquoi vous voulez vous en aller, et ne craignez rien.

— Hier soir on a voulu me faire lever pour dire la prière, j'ai répondu que j'avais trop froid et que je ferais ma prière dans mon lit, comme quand j'étais tout à fait malade; alors la sœur Sainte-Juste m'a dit qu'il fallait réchauffer ceux qui se refroidissaient en se levant et elle m'a pris mon édredon et mon tricot. Voilà la vérité vraie, je vous la dis, parce que vous êtes un brave homme, mais laissez-moi m'en aller.

— Vous resterez ici, et je vous promets qu'on ne vous tourmentera pas.

X

S'il cédait, c'en était fait évidemment de son autorité. L'heure des ménagements était passée, celle de l'énergie avait sonné; parce qu'il avait été doux, on avait cru qu'il était faible et qu'on pouvait tout oser avec lui; il fallait qu'il agît, qu'il fît un exemple, ou bien sa situation à l'hôpital deviendrait intolérable.

Cependant, avant d'agir, il voulut se donner le temps de la réflexion et ne pas prendre une résolution sous le coup immédiat de la colère qui, toujours violente et emportée chez lui, ne pouvait être que mauvaise conseillère.

Il acheva donc sa visite rapidement, sans dire un seul mot à la sœur Sainte-Juste qui, revenue près de lui, l'accompagnait, marchant les yeux baissés, à pas glissés, sans plier les jambes, sans remuer les épaules ni les bras.

En sortant de l'hôpital, il gagna la campagne, ayant besoin de solitude et de mouvement. Il se calmerait en marchant, il raisonnerait. Mais la marche et la solitude ne produisirent point l'effet qu'il en attendait, car un fait matériel le ramenait à chaque instant au souvenir dont il aurait voulu se dégager, — ce fait, c'était le froid.

On était en effet dans la seconde quinzaine de décembre et le temps depuis une huitaine déjà s'était mis au froid;

il gelait dur pendant les nuits et la neige, qui en ce pays fond ordinairement assez vite, couvrait la terre. Dans la campagne, aussi loin que la vue s'étendait, on ne voyait qu'une nappe blanche coupée çà et là par des haies dont les arbres et les cépées inclinaient leurs branches sous le poids qui les chargeait. Les bœufs, qu'on laisse en toute saison dans les herbages, se tassaient autour du hangar où était emmagasinée la provision de foin qu'on leur distribuait trois fois par jour, et au-dessus de leurs groupes flottait une légère vapeur formée par leur respiration et la chaleur qu'exhalait leur corps. Sur quelques grands chênes à la cime arrondie, on voyait des troupes de corneilles qui, ne sachant où chercher leur nourriture sous cette couche de neige, restaient là à crier la faim.

Ce tableau d'hiver et le froid qui saisissait Claude au visage le faisaient revenir sans cesse à la même idée : comment, par ce temps rigoureux, avait-on pu enlever à ce pauvre malade son tricot et son édredon, et cela dans l'hôpital de Condé, qui, ayant été aménagé dans un ancien couvent aux salles vastes et hautes, éclairées par d'immenses fenêtres, est mal clos et tout à fait glacial quand la température s'abaisse au-dessous de zéro? Hélas! comme il était légitime, ce cri du malheureux : « Je voudrais m'en aller chez nous », car si pauvre que pût être ce chez-lui, on y trouvait sans doute du feu dans l'âtre ; de toutes les cheminées qu'on apercevait dans la campagne, de celles qui sortaient d'un toit de chaume, aussi bien que de celles qui couronnaient la toiture en ardoise ou en tuile des maisons plus riches, montaient en petits tourbillons blancs ou jaunes des colonnes de fumée : partout on se chauffait.

Il avait beau marcher, il avait beau s'isoler, réfléchir, raisonner, faire appel au calme, il ne pouvait apaiser l'irritation qui continuait de l'enfiévrer, car après avoir

tourné et retourné la question en tout sens, la conclusion à laquelle il arrivait était toujours la même, — il devait agir, agir avec énergie ; et cela n'était pas pour le satisfaire.

Il n'était nullement l'adversaire des sœurs de charité, et pour les avoir vues à l'œuvre pendant ses années d'internat dans les hôpitaux de Paris, il savait quels services on peut attendre d'elles, lorsqu'on fait appel à leur foi et à leur esprit de dévouement; il lui déplaisait donc de se mettre en opposition avec elles, dès son arrivée à Condé.

Que ne dirait-on pas de cette attitude ? Personne ne resterait dans la juste mesure. D'un côté les ennemis des sœurs l'accableraient d'éloges dont il n'aurait que faire. De l'autre, leurs partisans le poursuivraient d'accusations qu'il ne mériterait pas davantage. S'il agissait, ce n'était pas pour plaire à ceux-ci, pas plus que ce n'était pour déplaire à ceux-là, c'était par esprit de justice, pour son droit, pour sa dignité.

Arrivé à ce point de son colloque avec lui-même, il n'hésita plus et reprit le chemin de Condé.

Sans doute il était fâcheux, sous tous les rapports, d'indisposer et de se mettre à dos une partie de la ville, alors surtout qu'il avait si grand besoin d'être bien avec tout le monde; mais il ne s'agissait pas de lui seul en cette affaire; avant tout il s'agissait de l'hôpital, dont la direction lui était confiée, et l'intérêt de tous primait le sien.

Après sa consultation il se rendit chez la supérieure, qu'il connaissait un peu pour lui avoir déjà fait une visite lors de son arrivée à Condé : c'était une femme froide, sévère de maintien, intelligente et qui s'occupait activement de la direction de sa communauté; elle sentirait sans doute la valeur des raisons qui le faisaient s'adresser à elle tout d'abord et sans qu'il se fût déjà plaint à personne.

On l'introduisit dans un parloir qui avait pour tout

meuble une rangée de chaises en paille disposée le long de la muraille, une table en chêne ciré, placée au milieu de la pièce, un grand christ en bois appliqué sur le mur passé à la chaux, et devant chaque chaise, sur le carreau mis en couleur rouge et si bien frotté qu'il reflétait la lumière comme un miroir, un petit tapis de laine gris : avant qu'il eût fait un seul pas dans ce parloir, la sœur qui le précédait lui poussa du bout du pied deux de ces petits tapis; il les prit et s'en servit comme de deux patins pour glisser sur ce carreau et gagner la chaise que la sœur lui avançait.

Il n'eut pas longtemps à attendre; presque aussitôt la supérieure arriva. Alors il lui expliqua longuement et avec modération tous ses griefs.

La supérieure l'écouta attentivement sans l'interrompre, et sans qu'un seul signe, un seul mouvement vînt montrer au dehors ce qui se passait en elle : savait-elle déjà ce dont on lui parlait, l'apprenait-elle pour la première fois? Il fut impossible à Claude de se former une idée à ce sujet : elle écoutait, voilà tout.

— Tout d'abord, dit-il, lorsqu'il fut arrivé au bout de son récit, j'avais espéré qu'il n'y avait qu'à attendre et que le temps calmerait les froissements que mes exigences de chef de service avaient pu provoquer. Malheureusement il n'en a rien été : la patience que je m'imposais a été prise pour de la faiblesse; les avertissements que je donnais n'ont point été écoutés, et aujourd'hui on en est venu à ne tenir aucun compte de mes prescriptions; ce que j'ordonne, on ne l'exécute pas; dans ces conditions je viens vous demander le remplacement, par une autre, de la sœur qui, selon moi, suscite les difficultés dont je me plains, la sœur Sainte-Juste, car il m'est impossible de rester plus longtemps chargé d'une aussi lourde responsabilité.

Il avait parlé lentement, avec calme, mais aussi. avec fermeté.

La supérieure, sans lui adresser une question, se leva :

— J'aviserai, dit elle.

— J'aurai l'honneur de vous revoir, dit Claude.

— Quand vous voudrez, monsieur le docteur.

Mais ce ne fut pas quand il voulut qu'il revit la supérieure : la première fois qu'il se présenta, elle ne pouvait pas recevoir, la seconde elle était souffrante, la troisième elle était absente. Il lui écrivit, elle prit huit jours pour répondre qu'elle était à sa disposition. Il crut qu'ils allaient enfin décider le renvoi ou le maintien de la sœur Sainte-Juste ; mais il n'en fut rien. Dans une affaire aussi grave, la supérieure n'avait pas cru devoir agir seule, elle avait consulté le directeur de la communauté. Celui-ci n'avait pas encore répondu. Lorsqu'elle aurait sa réponse, elle s'empresserait de prévenir M. le docteur, qui sans doute voudrait bien attendre encore.

Et en attendant, Claude vit reparaître une à une toutes les habitudes prises du temps de Gillet, et qu'il avait eu tant de peine à déraciner : l'onguent du père Arsène opéra de nouveau des cures miraculeuses.

Évidemment on se moquait de lui avec tous ces délais, ou bien on espérait le lasser.

De nouveau il voulut voir la supérieure, mais il ne put pas parvenir jusqu'à elle; il dut lui écrire pour lui demander une entrevue qu'elle lui fixa trois jours après.

Il ne se plaignit pas de ces retards et de ces échappatoires, seulement il déclara qu'en présence de la situation qu'on lui faisait il était décidé à s'adresser à la commission administrative pour exiger le remplacement de la sœur Sainte Juste : il attendrait huit jours encore, pas une heure de plus.

— Nous ne savons que trop que la commission admi-

nistrative est toute-puissante, dit la supérieure, et que nous sommes entre ses mains.

Cette résignation ne désarma pas Claude ; le neuvième jour après cette visite, il adressa à la commission un mémoire très-modéré dans sa forme, mais précis dans tous ses détails pour formuler ses plaintes et sa demande.

Quelle affaire! quand on sut dans la ville que le docteur Claude exigeait le renvoi de l'hôpital d'une des sœurs de charité.

Ce qu'il avait pressenti se réalisa : il y eut des gens qui dans la rue vinrent lui donner des poignées de main d'une chaleur tout à fait gênante; il y en eut d'autres, au contraire, qui le foudroyèrent de regards indignés.

Que de propos, que de clameurs!

— C'est un brave, notre nouveau médecin, il me va tout à fait.

— C'est donc le diable ce docteur Claude; non content d'avoir tué ce bon M. Trempu, le voilà maintenant qu'il persécute les bonnes sœurs, car vous savez que c'est de la persécution toute pure; il veut remplacer les religieuses par des infirmières laïques.

Lajardie arriva furieux :

— Tu es donc fou? attaque le clergé si tu veux et je t'aiderai ; mais respecte au moins la sœur de charité, sacrebleu! C'est bien grave, ce que tu fais là ; ma femme est indignée contre toi.

— Et toi ?

— Je suis comme ma femme.

Claude dédaigna de se défendre : que répondre à l'indignation ?

Dans les paroles de Lajardie il y avait un mot sérieux, cependant : « C'est bien grave ce que tu fais là » ; mieux que personne il sentait cette gravité. La lutte était engagée, comment se terminerait-elle? La commission lui

donnerait-elle raison? Que ferait-il si elle lui donnait tort? Il n'aurait qu'à se retirer, et il le ferait sans hésitation. Mais alors? Cette interrogation se dressait devant lui menaçante et terrible.

Il avait cru à des intrigues, à des batailles dans la commission; quelle fut sa surprise d'apprendre que la discussion avait été calme et que les membres qui, par leurs opinions, leurs relations ou leurs attaches, devaient combattre sa demande et peut-être même la faire rejeter, ne lui avaient opposé qu'une faible résistance.

La commission s'étant prononcée pour le changement de la sœur Sainte-Juste, la supérieure se soumit à cette exigence plus complétement qu'on ne le lui demandait. Elle envoya à Évette toutes les sœurs qui étaient dans le service de Claude et à Claude toutes celles qui étaient dans le service d'Évette.

Alors Claude s'expliqua cette faible résistance d'une partie de la commission, qui tout d'abord l'avait si fort étonné : il avait été joué, et, sans doute, ce n'était pas seulement dans la commission qu'il l'avait été.

XI

Seul à se défendre contre Évette, il eût très-probablement succombé dans cette lutte, où les armes des adversaires n'étaient nullement égales. Mais il eut pour lui la plupart de ses confrères, qui, en cette circonstance, mettant la dignité professionnelle au-dessus des jalousies personnelles, expliquèrent hautement la mort du bonhomme Trempu et aussi le rôle que Claude avait dû prendre dans l'affaire de la sœur Sainte-Juste.

D'ailleurs, à côté de cette dignité professionnelle qui les amenait à défendre leur jeune confrère, il y avait en plus les vieilles rancunes provoquées par les procédés d'Évette, qui les poussaient à prendre parti contre celui-ci : si Claude pouvait devenir un concurrent gênant, Évette était depuis longtemps déjà un rival dangereux ; on n'eût pas défendu Claude rien que pour le plaisir de le défendre, mais on plaidait sa cause pour le plaisir de démolir Évette.

Grâce à ce secours, Claude put sortir de ces deux affaires moins malheureusement qu'il ne l'avait craint tout d'abord, et tous les malades ne s'écartèrent pas de lui comme cela eût pu très-bien arriver, si ces quelques voix ne s'étaient point élevées en sa faveur.

Parmi ceux qui lui vinrent à ce moment se trouva un de ses anciens camarades de collége, nommé Lerondel : il était arrivé au dernier degré de la phthisie, et après avoir usé successivement tous les médecins de Condé, qui naturellement n'avaient pas pu le guérir, il s'adressait à Claude, qui avait à ses yeux un mérite que les autres avaient eu aussi à tour de rôle, mais qu'ils n'avaient plus, — la nouveauté.

Claude l'avait connu au collége déjà débile, et cette faiblesse de santé, autant qu'une excessive paresse naturelle, en avaient fait un détestable élève qui n'avait rien appris, absolument rien, pas même un peu d'orthographe, et qui, pendant le temps de ses études, avait usé plus de fonds de culottes à se traîner sur les bancs, que de livres. Devenu maître d'une grosse fortune par la mort de ses parents, il n'avait eu d'autre souci que d'administrer cette fortune, et il l'avait fait parcimonieusement, avaricieusement, rognant sur tout, poursuivant ses débiteurs et ses créanciers, les saisissant sans pitié, vendant leurs pauvres meubles, les réduisant à la misère et s'en vantant. N'aimant que lui seul au monde, n'ayant confiance en personne, il n'avait eu garde de se marier, et il vivait solitaire dans une vaste et belle maison de la Courtine, n'ayant avec lui que deux domestiques qu'il martyrisait quand les forces lui revenaient et qu'il cajolait quand elles l'abandonnaient, prodiguant caresses et surtout promesses pour être bien soigné.

— On prétend que tu es un grand médecin, dit-il à Claude, après l'avoir fait appeler ; ce n'est pourtant pas pour cela que je m'adresse à toi, car je n'ai qu'une médiocre confiance dans les médecins, je suis payé pour cela ; si je te demande conseil, c'est parce que je me souviens de ce que tu étais au collége, disant toujours franchement ce que tu pensais. Es-tu toujours franc ?

— Je le crois.

— Alors, s'il en est ainsi, dis-moi ce que tu penses de ma santé.

Claude l'examina, l'interrogea.

— Eh bien! demanda Lerondel en étant obligé de s'asseoir, tant son angoisse était violente et en le regardant de ses yeux excavés et vitreux, avec une physionomie qui, passant de la langueur et de l'affaissement à une animation fébrile, avait pris une expression d'épouvante, — eh bien! qu'est-ce que j'ai? parle... parle franchement surtout.

Claude, en voyant cette physionomie se modifier ainsi, avait compris à quel malade il avait affaire.

— Tu as une affection de poitrine qui commence, c'est-à-dire qui est facilement guérissable.

— Ah! mon ami! s'écria Lerondel en lui prenant les deux mains, tu es bien le bon garçon que j'avais connu au collége, honnête et franc. Tu m'aurais dit que je n'avais rien, je t'aurais fait payer ta consultation et ne t'aurais pas revu. Mais tu m'as parlé franchement, tu m'as dit que j'avais une maladie de poitrine, tu n'as pas voulu me tromper, m'endormir, tu es mon ami, tu seras mon médecin. Alors tu crois que je peux guérir?

— Comment! si tu peux guérir! mais tu dois guérir.

— Que faut-il faire? Tout ce que tu voudras je le ferai. Ne crains rien, je t'obéirai. Tu n'auras jamais eu de malade plus docile. Je veux guérir, car je peux te le dire maintenant, j'ai une peur effroyable de la mort, et je crois bien que c'est cette peur qui me rend surtout malade : je suis jeune; j'ai de la fortune; je tiens à la vie et je m'y cramponne. Tu es sûr que ma maladie commence? Bien sûr?

— C'est-à-dire qu'il y a longtemps qu'elle a commencé, mais elle n'a pas fait de progrès menaçants; tu en es à

la période où la guérison est certaine, quand le malade est prêt à tout sacrifier pour l'obtenir.

— Je suis prêt à tout.

— Quand tu étais au collége, tu tenais à ton argent.

— J'y tenais, parce que je n'en avais pas beaucoup, et aussi pour les plaisirs qu'il me donnait; maintenant j'en ai davantage, et quand il s'agit de ma santé, je ne regarde pas à le dépenser pour moi; seulement laisse-moi te dire tout d'abord que si cela n'est pas indispensable, je voudrais ne pas aller dans le Midi; on n'y envoie que les condamnés à mort.

— Au point où tu en es, le Midi ne serait d'aucune utilité pour toi : ce n'est donc pas le Midi que je veux t'ordonner; tu achèteras un coupé ou une calèche, ce que tu voudras; ce qu'il te faut c'est une voiture fermée dans laquelle tu puisses sortir les jours de froid et de mauvais temps; tu ne boiras plus que du château-laffitte ou du château-yquem, tu ne mangeras plus que ce que tu pourras te procurer de meilleur en viande, en gibier et en primeurs; bien entendu, tu apporteras une extrême modération dans la boisson et dans le manger. Aimes-tu la lecture ?

— Non, ça m'endort, et, quand j'ai dormi le jour, mes nuits sont mauvaises.

— Alors, qu'aimes-tu comme distraction ?

— Le domino, le bezigue et le billard.

— C'est parfait; tu prendras un secrétaire sous le prétexte de te faire la lecture et d'écrire tes lettres, et, en réalité, tu le feras jouer au domino, au bezigue et au billard; il sera bon aussi que tu le fasses manger avec toi, cela te distraira; en te parlant il t'empêchera de manger trop vite, et quand tu n'auras pas faim, le voir dévorer — un secrétaire dévore toujours — te donnera appétit. As-tu une maîtresse ?

— Heu...

— L'aimes-tu? J'entends donnerais-tu ta fortune ou ta vie pour elle?

— Ni ma fortune, ni ma vie, ni...

— Cela suffit, ne me dis pas à combien tu l'estimes : je vois que tu peux la quitter sans souffrance; tu la quitteras donc; il ne te faut aucun souci, aucune fatigue. Je t'engage de même à te débarrasser de toutes les affaires qui pourraient te tracasser.

— Je n'en ai qu'une; mais elle est grosse : ce sont les procès que je soutiens contre la ville et contre la fabrique de Saint-Étienne. Il s'agit de trois cent mille francs légués par une de mes tantes à l'église et à la fabrique. J'ai fait annuler le testament en première instance; maintenant nous sommes en appel, et trois ou quatre procès se sont greffés sur celui-là. C'est mon tourment; mais il en vaut plusieurs à lui tout seul. Comme on est sûr que je gagnerai encore, on me harcèle de tous côtés : le maire, le sous-préfet, les curés, l'évêque, pour que je laisse, moi aussi, par testament cette somme à la ville et à la fabrique. Mon testament, je ne veux pas le faire.

— Cela ne tue pas.

— Au contraire; quand on n'a plus rien à faire en ce monde, on s'en va; j'ai toujours vu cela. Ne me parle donc pas de testament, ou bien alors avoue franchement que je dois mourir..... bientôt. Est-ce ton sentiment?

— Mais pas du tout.

— Eh bien alors! n'en parlons pas. Je te promets de faire tout ce que tu m'as conseillé. Tu viendras me voir tous les jours. Cela me fait du bien de t'entendre : tu m'as remonté; je sens que tu me guériras.

Le meilleur de tous les remèdes est assurément l'espérance : Lerondel se trouva mieux et sa confiance en Claude s'établit si solidement qu'il se crut sauvé : dans ses pro-

menades il faisait arrêter sa voiture pour parler aux personnes de sa connaissance qu'il rencontrait, et ses paroles étaient toujours les mêmes : « Vous voyez, cela va bien, me voilà sauvé, quel fameux médecin que Claude ! »

Cette confiance et cette foi étaient si robustes qu'elles persistèrent lorsque le mieux disparut devant la marche fatale de la maladie : « Vous voyez, cela va bien », disait-il toujours à ceux qui le regardaient, effrayés de son état, et se demandant combien de jours il avait encore à vivre.

— Croirais-tu, disait-il à Claude, qu'ils sont encore à tourner autour de moi pour me décider à faire mon testament comme au temps où j'étais si mal; ah ! tu m'as ramené de loin ; aussi, ce testament je ne le ferai pas.

— Cela te débarrasserait de ces gens.

— Suis-je perdu ?

— Mais non.

— Alors je ne le ferai pas.

Ce n'était pas seulement autour du malade qu'on tournait pour le décider à faire ce testament, c'était encore autour du médecin, pour que celui-ci pesât sur le malade.

Lajardie fut le premier qui toucha cette question de testament avec Claude.

—Tu as inspiré une si belle confiance à Lerondel, que cet imbécile se croit immortel. On voudrait l'amener à faire son testament, il ne veut rien entendre, et même il se fâche.

— C'est mon métier d'inspirer confiance.

— Sans doute, mais dans le cas présent tu pourrais rendre un service considérable à la ville et à la fabrique, et laisse-moi te dire que cela serait un acte d'habileté ; tu ramènerais ainsi à toi le monde clérical que tu as exaspéré par ta lutte avec les sœurs ; de plus, tu ferais acte de bon citoyen.

— Avant d'être bon citoyen, je dois être bon médecin.

Lajardie n'ayant rien obtenu, ce fut son beau-père,

M. Cordhomme, qui, dans l'intérêt des pauvres de la ville, représenta à Claude de quelle importance il était que Lerondel se décidât à faire un testament; ces trois cent mille francs avaient été déjà donnés une fois, et si ce testament n'était pas fait, ils iraient à des héritiers éloignés et qui n'en avaient nul besoin; le procès engagé devant la cour devant être inévitablement perdu.

Le beau-père ne réussit pas mieux que le gendre.

— Ce qui soutient mon malade, répétait Claude, c'est l'espérance: si d'un mot je lui enlève cette espérance, il est perdu; je ne prononcerai jamais ce mot.

Après Lajardie et M. Cordhomme une dizaine de personnes qui, elles aussi, n'avaient en vue que l'intérêt des pauvres vinrent plaider la cause de la ville et de la fabrique. Claude fit toujours la même réponse.

Enfin, comme on n'obtenait rien de lui, Mgr Hubert voulut faire lui-même une tentative, lui qui avait su décider tant de testaments; il ne parla pas d'intérêts matériels, il ne parla que d'intérêts spirituels; ce pauvre malade se faisait si bien illusion sur son état qu'il ne voulait pas qu'un prêtre l'approchât, et cependant il n'avait jamais perdu les sentiments religieux qu'il avait reçus dans sa jeunesse; le laisserait-on mourir sans confession? Il était mourant, on ne pouvait le sauver, devait-on tout sacrifier à la pensée, à l'espérance bien faible, de le conserver quelques jours de plus ou de moins?

— Oui, Monseigneur; tout sacrifier pour prolonger la vie et adoucir la mort, c'est là le devoir du médecin comme je le comprends.

Quand Lerondel mourut sans avoir fait ce testament si ardemment souhaité, rares furent les gens qui n'accusèrent pas le docteur Claude d'avoir fait perdre cent cinquante mille francs aux pauvres et même somme à la fabrique.

Et pourquoi? Dans quel intérêt?

XII

On aurait sans doute discuté longtemps encore les raisons cachées qui avaient pu, plus ou moins légitimement, décider le docteur Claude à ne pas intervenir dans l'affaire du testament Lerondel, si un nouveau sujet de conversation plus immédiat n'était venu alimenter la curiosité publique.

La session d'assises allait s'ouvrir, et au rôle de cette session figurait un assassinat accompli à quelques lieues de Condé, dans les bois de Rudemont, sur la personne d'une pauvre fille à moitié idiote, une marchande de balais que toute la ville avait connue.

Le crime avait été commis dans des conditions particulières d'atrocité : la malheureuse fille avait été assommée avec tant de violence, que le crâne avait été brisé à plusieurs endroits, le corps avait été broyé, écharpé, puis, après la mort, on l'avait transporté au plus épais d'un hallier des bois de Rudemont, et si bien caché là, dans les houx et les ronces, sous des feuilles et des branchages, qu'on ne l'avait découvert qu'au bout de quelques jours. La justice avait commencé ses investigations, et, grâce à

la sagacité du juge d'instruction, M. Legrain, elle avait pu trouver les coupables : c'étaient deux charbonniers, les frères Vilaine, qui vivaient en plein bois dans une hutte. Condamnés dix fois pour délits de chasse, rébellion contre les gardes, pillage de bois, ils étaient fatalement désignés au soupçon par leur détestable réputation. Le crime connu, on avait tout de suite couru chez eux; ils n'avaient pu donner l'emploi de leur temps le jour présumé du crime; la terre qui servait de pavage à leur hutte avait été récemment grattée, enlevée par places; et sur une porte, au haut du battant, se voyaient des taches qui, selon l'avis du juge d'instruction, devaient être des débris humains, de la cervelle qui avait sauté en l'air et s'était collée au haut de la porte quand la malheureuse fille avait été assommée. Soumis à l'examen du docteur Évette, l'expert ordinaire du parquet de Condé, ces taches avaient été reconnues constituées par des débris humains et spécialement par du tissu musculaire. Ainsi s'était trouvée justifiée l'hypothèse du juge d'instruction et démontrée presque jusqu'à l'évidence la culpabilité des frères Vilaine.

Comme cela était intéressant pour la curiosité publique d'une petite ville ! Il ne s'agissait pas là d'un crime dont on ne connaissait pas la victime et les auteurs; ce n'étaient pas des récits de journaux plus ou moins habilement faits qui entretenaient l'émotion; cette victime, tout le monde l'avait vue lorsqu'elle parcourait les rues de la ville portant sur son dos une botte de balais liés par une grosse hart et criant de sa voix claire : « Balais de bouleau, balais de gênet, balais de bruyère, balais, balais, balais ! » Et les frères Vilaine, on revoyait en parlant d'eux leur figure noire et leur air sauvage qui avaient épouvanté tant d'enfants quand on leur faisait peur de Croquemitaine. Le juge d'instruction, c'était M. Legrain qui autrefois avait eu une véritable célébrité dans toute la contrée pour avoir été battu

comme plâtre par un mari outragé, un simple charpentier. L'expert, c'était le docteur Évette, le médecin le plus en vue de la ville depuis la mort de Gillet. Dans cette affaire devait débuter le nouveau procureur de la République, M. Bassaget, qui était arrivé, précédé d'une grande réputation comme orateur. Enfin le président des assises serait aussi quelqu'un du pays, bien connu de tous, M. Hairies de la Freslonière, qui pendant les vacances habitait sa terre du Camp-Héroult, achetée par lui après la port de M. Céneri d'Éturquerais. On parlait de M. Louis Mérault pour la défense : au moins on disait que M. Bassaget voulant avoir un adversaire digne de lui, dont il était sûr de triompher tant la culpabilité des frères Vilaine était évidente, devait faire désigner comme défenseur d'office le meilleur avocat du barreau de Condé, celui qui, en ces dernières années, s'était mis au premier rang par le talent aussi bien que par le caractère. Cela ferait une belle affaire; les places à l'audience seraient vivement disputées, et il était bon de s'en assurer à l'avance.

Dans Condé, il n'y avait peut-être que Claude qui ne se préoccupât pas des frères Vilaine. Pour lui, c'était un crime comme un autre; ne connaissant ni la victime ni les accusés, il n'en prenait pas souci; il n'aurait jamais à se mêler de cette affaire.

Un matin, en ouvrant la porte de son salon pour recevoir les personnes venues à sa consultation, il trouva, l'attendant, Louis Mérault, qu'il ne connaissait que pour l'avoir rencontré trois ou quatre fois, par hasard, mais pour qui il éprouvait une certaine sympathie.

En quelques mots, Louis Mérault expliqua qu'il venait comme avocat et non comme malade, c'est-à-dire qu'il priait le docteur Claude de vouloir bien procéder à une contre-expertise dans l'affaire Vilaine.

— Moi, monsieur?

— Votre exclamation m'oblige à vous dire pourquoi je m'adresse à vous ; c'est que ce que j'ai pu voir et apprendre depuis que vous êtes à Condé m'a inspiré autant d'estime pour votre personne que de confiance en votre savoir, et aussi parce que les accusés que je défends étant des misérables, je ne puis recourir qu'à un médecin assez désintéressé pour faire passer la question d'humanité avant celle d'argent. Ce n'est pas seulement parce que je suis leur avocat que je m'intéresse à eux ; j'ai encore une autre raison pour vouloir que leur défense soit aussi complète que possible. Ils sont de Rudemont, et vous savez peut-être que le marquis de Rudemont était mon cousin et que ma femme est la fille du marquis. Sans un procès dont vous avez sûrement entendu parler, nous serions aujourd'hui héritiers de la terre de Rudemont. Mais si j'ai perdu tous droits sur cette terre, je me considère toujours comme ayant des devoirs à remplir envers les gens que le père de ma femme faisait vivre et protégeait ; c'est une part d'héritage que les tribunaux n'ont pas pu m'enlever et que je tiens à exercer aussi largement que possible. C'est vous dire que je vous serai personnellement reconnaissant du concours que je viens vous demander en faveur de ces malheureux.

— L'expertise a été faite.

— Et si elle a été mal faite?

— Cela n'est guère probable.

— Cela est possible en tout cas : la principale charge qui pèse sur les accusés, la seule qui ait quelque valeur est celle qui résulte de la constatation faite par l'expert de débris humains trouvés par lui sur la porte de la hutte des frères Vilaine. S'il s'était trompé ; si ces débris humains n'étaient pas des débris humains?

— Le docteur Évette a fait des études trop sérieuses pour que j'admette cela.

— Évette est l'expert habituel du parquet, il voit par les yeux du parquet en qui il a toute confiance ; ce n'est pas lui qui a eu l'idée de la cervelle humaine éclaboussée, et collée sur cette porte, c'est le juge d'instruction ; l'expert peut très-bien avoir subi l'influence de l'accusation ; cela s'est vu ailleurs qu'à Condé. Les accusés nient et se défendent avec une apparence de raison. Mon devoir est donc de faire faire une contre-expertise et je viens vous demander de vous en charger. Nous avons très-peu de temps à nous. Nommé d'office, je n'ai pu étudier le dossier que très-tard ; si vous me refusez votre concours, ces malheureux sont privés de leur principal moyen de défense.

— Mais je n'ai jamais parlé en public ; puisque, par une singulière anomalie, la loi qui interdit au juge d'instruction de paraître à l'audience ne porte pas la même interdiction contre l'expert, je serais obligé de venir soutenir mon rapport devant les jurés et je le ferais très-mal, tandis que mon confrère, qui est beau parleur, qui sait se faire écouter, qui a de l'autorité près de la cour, soutiendrait très-bien le sien. Il me semble que je serais placé ainsi dans des conditions d'infériorité qui nuiraient assurément à la cause de vos clients.

— Évidemment vous ne parlerez pas comme Évette, qui plaide très-habilement ses rapports ; mais le rôle de l'expert est-il de plaider, et ne croyez-vous pas que dans un tribunal où depuis vingt ans l'expert n'a été que l'avocat de l'accusation, le substitut du ministère public, car Évette n'a fait que continuer Gillet, il serait bon qu'un homme de science fît entendre enfin le langage de la science, simplement, sans phrases ? Ne croyez-vous pas que cela serait d'un bon exemple ? Enfin, ne croyez-vous pas qu'un avocat ne saurait pas faire rendre justice à cet expert ?

— Encore faudrait-il que cet expert fût au-dessus de tout soupçon.

— Mais il me semble...

— Je suis mal avec le docteur Évette; si l'expertise dont vous voulez me charger contredisait celle de mon confrère, ne serait-il pas possible qu'on vît dans cette contradiction une inimitié personnelle, une jalousie de métier et non la sincère expression d'une opinion raisonnée? Sans doute, je suis vivement touché de votre démarche, elle est un témoignage de sympathie...

— D'estime.

— ... Dont je sens tout le prix, mais il me semble que je suis dans de mauvaises conditions pour servir votre défense; en outre, permettez-moi d'ajouter que j'ai un intérêt personnel à ne pas me mettre en opposition avec M. Évette, précisément parce que nos rapports sont mauvais; cela pourrait me faire passer pour ce que je ne suis nullement, — un homme de rancune; je n'ai déjà blessé que trop de personnes dans cette ville, où j'étais venu avec l'espérance de vivre en paix, et où je trouve malheureusement la guerre.

— Et croyez-vous qu'en vous abstenant de prendre parti dans cette affaire, cela vous ramènerait les gens que vous avez blessés? Il me faut pour ma défense une contre-expertise, je ne puis la demander à aucun médecin de Condé, parce que ceux qui consentiraient à combattre Évette n'auraient pas l'autorité de le faire. Si vous me refusiez, je serais donc forcé de m'adresser à Caen, à Rouen, ou à Paris, ce qui serait bien difficile, impossible avec le peu de temps dont je dispose. Alors que diraient ici ces gens dont vous vous préoccupez? Que vous avez peur d'Évette. Croyez-vous que cela serait bon pour votre réputation? Au contraire vous acceptez, alors que dit-on? Si vous confirmez son rapport, vous êtes magnanime. Si vous le combattez, comme vous le faites en termes convenables et modérés, en savant, on est obligé de reconnaître votre conve-

nance et votre modération. Vous voyez donc, mon cher docteur, que tout vous fait un devoir d'accepter, — la justice, et aussi votre propre intérêt. Je vais donc en toute hâte faire le nécessaire pour que vous puissiez procéder à cette contre-expertise, de manière à pouvoir venir soutenir votre rapport à l'audience, sinon le premier jour, au moins le deuxième.

XIII

La première audience avait été désastreuse pour les accusés.

Le public avait été scandalisé par leur tenue sauvage, indigné par leurs réponses brutales. Ils s'étaient défendus aussi mal que possible, ne trouvant à opposer aux accusations que des dénégations violentes, mais maladroites, s'insurgeant contre l'évidence elle-même, s'emportant, vociférant, en tout des brutes capables assurément de tous les crimes.

Par contre il n'y avait qu'une voix sur le président Hairies de la Freslonière, qui pour la première fois présidait les assises à Condé : il avait été parfait; assurément il était impossible de mieux diriger une audience, il veillait à tout et sur tous, sur les huissiers, les gendarmes, les jurés, les assesseurs, les accusés, le public, ayant un mot, un coup d'œil pour chacun, attentif à ce que rien n'accrochât et que tout concourût à l'effet général, exactement comme un chef d'orchestre qui conduit ses musiciens ou un régisseur qui mène ses comédiens ; avec lui le spectacle de la justice était merveilleusement réglé, et lorsque cela était nécessaire il donnait lui-même; par un mot spirituel il réveillait l'attention, et si un témoin par-

lait d'une voix trop faible pour être entendu de tout l'auditoire, il repétait la déposition clairement, peut-être l'arrangeait-il un peu, mais si peu! Et quel suprême dédain dans la façon dont il disait à un témoin insignifiant: « C'est bien, allez vous asseoir! » Et quelle dignité lorsque les accusés manquaient de respect à la cour! A un certain moment, dans l'interrogatoire, il avait relevé les condamnations prononcées pour braconnage contre les accusés:—Eh bien, après, s'était écrié Vilaine l'aîné, c'est-il donc à dire que pour tuer les chevreuils on tue les filles? — Nous avons payé déjà pour ça, dit le jeune, faut-il donc payer encore? faut-il entendre ça? ah, malheur! j'aime mieux m'en aller; tiens, François, *vit-en, vit-en.* — Je passe, dit le président. — Vous passez parce que vous n'avez rien à dire, cria Vilaine le jeune, *vit-en*, François. — C'était par le regard seul que le président avait répondu, mais quel regard!

Parfait aussi, le procureur de la République; pour son début il avait conquis tous les suffrages; on n'était pas plus froid, plus maître de soi; d'un mot jeté dans le débat tout en se curant les ongles, il résumait une déposition et la précisait dans ce qu'elle avait d'accablant pour les accusés.

Seul, Louis Mérault n'avait pas été à la hauteur de sa réputation; il avait semblé n'avoir qu'un souci, calmer les accusés, et il avait mal réussi; à la vérité sa cause était bien mauvaise et mieux que personne assurément il sentait les difficultés de sa tâche.

Dans la seconde audience, après d'assez longues dépositions de témoins, Évette vint développer son rapport: il le fit d'une voix agréable, doucereuse, insinuante et, sans entrer dans des détails techniques qui auraient pu fatiguer l'attention de MM. les jurés, il raconta comment l'assassinat avait été commis, et plus d'une fois il provoqua l'émotion de l'auditoire; sans doute il n'avait pas été

témoin de cette scène, mais cependant, par les observations qu'il avait faites, il pouvait la reconstituer : le grattage du sol et les taches de la porte prouvaient jusqu'à l'évidence que c'était dans cette hutte que la malheureuse marchande de balais avait été massacrée. Quant à ces taches, il suffisait du plus léger examen pour constater qu'elles étaient formées de débris humains et de chair musculaire.

Le président constata que le docteur avait été au-devant de toutes les questions qu'on pouvait lui poser; puis se tournant vers le défenseur :

— Vous n'avez rien à demander au témoin? dit-il d'un air bonhomme.

— Non, monsieur le président. J'aurais beaucoup de choses à dire sur cette déposition et surtout sur l'émouvante description de la scène de meurtre qui nous a été faite avec un talent de conteur qu'on doit d'autant plus admirer que l'expert n'en a pas été témoin; mais cela est de peu d'importance en ce moment, et je veux m'en tenir à la question capitale, celle des taches, et, sur cette question, je demande à la cour de vouloir bien entendre, dès maintenant, un savant qui pourra la traiter avec compétence.

— Il serait mieux de continuer l'audition des témoins dans l'ordre fixé.

— Ma demande a pour but d'épargner le temps de la cour et de MM. les jurés.

— Allons, soit; faites entrer le médecin Claude.

Il excellait dans l'art des nuances, le président, et à la façon dont il prononçait le nom ou la profession d'un témoin, on pouvait deviner à quelle valeur il estimait la déposition de ce témoin : Évette avait été M. le docteur Évette; Claude était le médecin Claude; cela disait tout; les jurés seraient vraiment bien bons d'écouter ce médecin.

Claude fit son entrée, et il sentit tous les yeux ramassés sur lui, mais cela ne le troubla pas; il s'avança jusqu'à la barre, calme et résolu. Pendant que le président lui adressait les quelques mots qui composent la formule du serment, il regarda les accusés, et un sentiment de profonde pitié lui serra le cœur : ils étaient là sur leur banc, entourés de gendarmes, et l'on voyait leurs yeux affolés, effarés, courir çà et là sans se fixer sur personne: on eût dit deux bêtes sauvages ramassées sur elles-mêmes qui, se sentant perdues, ne pensent plus qu'à vendre chèrement leur vie.

— Dites je le jure, souffla l'audiencier qui se tenait près de lui.

— Parlez, dit le président; adressez-vous à MM. les jurés, dites tout ce que vous avez à dire.

Et aussitôt le président se plongea dans son dossier avec une mimique qui signifiait clairement que tout ce que « le médecin Claude » avait à dire ne pouvait être d'aucun intérêt pour lui. Il pouvait bien lui accorder la parole par condescendance, par bienveillance pour la défense, mais quant à l'écouter, c'était autre chose, il avait mieux à faire.

Cependant, si attentif qu'il parût être à l'étude de son dossier, il ne perdait pas Claude des yeux ; et celui-ci ayant fait le geste de fouiller dans la poche de son habit, pour en tirer un papier sans doute, il l'arrêta vivement :

— Je vous avertis que vous ne devez pas lire ; faites votre déposition oralement, parlez.

— Je ne connais pas les accusés, dit Claude, je les vois aujourd'hui pour la première fois, ce que j'ai à dire se borne donc uniquement à l'examen que j'ai fait de taches se trouvant sur une porte. Cette porte à 1m95 de hauteur, elle est en bois de sapin qui n'a jamais été peint. Les taches se trouvent dans la partie supérieure de cette porte

à 20, 38, 40, 45 et 50 centimètres de la traverse horizontale; elles sont au nombre de cinq ; elles offrent une teinte jaune rougeâtre ; elles ont une épaisseur variable et semblent avoir été faites par une matière projetée.

Matière projetée, c'était bien ce que le juge d'instruction avait deviné et ce qu'Évette avait confirmé ; cette matière était de la cervelle ou du tissu musculaire, et elle avait été projetée par la violence des coups qui avaient écharpé la malheureuse.

Claude allait-il donc arriver à la même conclusion qu'Évette? Ce fut ce qu'on se demanda dans l'auditoire. En tout cas leur manière de parler ne se ressemblait guère : autant l'une était abondante, élégante, diserte, autant l'autre était sobre, sévère et sèche; Évette s'avançait jusqu'au banc des jurés, souriant, caressant des yeux, du geste, de la voix. Claude restait à sa place, immobile, regardant les jurés dans les yeux, et ne soulignant ses phrases que d'un court mouvement de main.

Il continua.

— J'ai enlevé pour les soumettre à l'examen microscopique une très-faible partie de ces taches, et ce sont les résultats de cet examen que je dois vous faire connaître. La tache située à 20 centimètres de la traverse horizontale a donné lieu à cinq préparations microscopiques. Elles sont toutes composées de cellules polyédriques plus ou moins régulières, mais facilement isolables par une légère pression; ces cellules à parois minces présentent des replis et des granulations agglomérés par places, jaune plus ou moins foncé. Les autres taches, qui ont donné lieu au même nombre de préparations, sont composées des mêmes éléments, auxquels sont joints quelques débris calcinés, et, pour une tache, celle du milieu, trois cellules pierreuses.

Le président et le procureur de la République écoutaient ces détails sans broncher, mais ceux qui, dans le pu-

blic, pouvaient regarder Évette avaient vu celui-ci se troubler et pâlir.

— De ces observations, continua Claude sans hausser la voix, j'ai cru pouvoir conclure : 1° que les taches ne sont pas formées par du tissu musculaire, ni par aucun autre tissu de nature animale.

Il y eut un mouvement dans l'auditoire.

— 2° Qu'elles sont principalement produites par de la pomme, laquelle pomme, cela est indiqué par les débris calcinés, a été cuite devant le feu.

De la pomme cuite!

Après quelques secondes, il s'éleva un brouhaha qui alla croissant avec une rapidité électrique ; et au-dessus des exclamations s'élevèrent quelques éclats de rire.

— Le respect dû à la justice commande le silence le plus absolu, s'écria le président.

Mais les efforts des huissiers furent impuissants à rétablir le silence ; pendant qu'ils s'évertuaient inutilement, le procureur de la République fit passer un mot au président ; celui-ci leva les deux bras ; il se fit une faible accalmie :

— Messieurs les jurés, dit-il, nous allons suspendre l'audience, une circonstance nous y oblige.

L'audience suspendue, le tumulte se déchaîna : chacun quitta sa place et l'on entoura Claude et Évette, qu'on accabla de questions ou plus justement d'une seule question, la même pour l'un pour l'autre.

— Est-ce possible?

— Non, disait Évette.

— Oui, disait Claude.

Et chacun discutait, les uns blâmant, les autres approuvant, ce coup de théâtre qui, ainsi que l'expliquait Louis Mérault, n'avait point été amené volontairement, mais était dû simplement aux circonstances difficiles dans lesquelles Claude s'était trouvé placé.

Au bout d'un quart d'heure, la sonnette des jurés tinta et l'audience fut reprise.

M. Bassaget se leva et déclara qu'en présence d'un rapport aussi insolite et d'un examen fait dans des conditions qui ne présentaient pas de garanties suffisantes, il éprouvait le besoin d'entourer la justice de nouvelles lumières, et qu'on allait mander un micrographe habile pour procéder à une nouvelle expertise.

L'audience fut donc renvoyée au lendemain; puis quand le micrographe habile fut arrivé, on procéda à cette nouvelle expertise, qui confirma les conclusions de Claude.

C'était bien de la pomme cuite.

Alors le ministère public déclara que, malgré sa conviction intime, il abandonnait l'accusation, la preuve matérielle du crime lui faisant défaut.

Quelle chute pour Évette!

Quel triomphe pour Claude!

XIV

Dans ce triomphe, ce fut Claude qui triompha le moins.

Sans doute il était heureux, il était fier d'avoir arraché à la mort ces deux pauvres diables, mais il était fâché que ce sauvetage ne se fût point fait plus simplement.

Libre, il n'eût certainement pas procédé ainsi ; il eût fait avertir Évette que « le tissu musculaire » si ingénieusement découvert dans les taches de la porte était tout simplement de la « pomme cuite », et il était à croire qu'après avoir affirmé le « tissu musculaire » l'expert du parquet affirmerait tout aussi nettement « la pomme cuite » dans son second rapport, fait comme le premier en honneur et conscience. Cela rentrait dans le caractère du personnage, qui s'arrangerait pour tirer honneur et profit de sa sottise : « il est de l'homme de se tromper, il est de l'honnête homme seul de confesser son erreur » ; c'eût été là pour Évette une belle occasion de faire en public étalage de son humilité ; il eût abaissé l'orgueil humain et il se fût frappé la poitrine en disant : « C'est ma faute, c'est ma très-grande faute. »

Mais Claude n'avait pas eu cette liberté : ce n'était pas

lui, ignorant des règles et des usages de la justice, qui dirigeait l'affaire, c'était l'avocat Mérault, et il était juste que celui qui avait la responsabilité eût aussi le commandement. Malgré sa répulsion pour l'éclat et les coups de théâtre, il avait donc dû se conformer à ce qu'on exigeait de lui : avant tout il fallait penser à ces deux innocents, les sauver, et le temps parlait en maître.

Ce n'était pas seulement un sentiment de convenance et de discrétion qui avait été froissé en lui par la tournure tapageuse qu'avait prise cette affaire ; c'était encore l'esprit de prudence sage et avisé avec lequel il considérait sa situation présente aussi bien que son avenir qui s'était inquiété.

En effet, il n'y avait pas que le seul Évette battu dans ce procès, et au milieu du tumulte de l'audience Claude avait entendu un mot dit par un homme fin, un malin, l'avoué Pioline, qui lui avait donné à réfléchir :

« — Voilà des pommes cuites collées en pleine figure de l'expert qui couvrent le tribunal de leurs éclaboussures. »

Il n'y avait pas à se dissimuler que cela était grave et menaçant : Claude avait déjà bien assez d'adversaires à Condé, et ce n'était pas chose indifférente de voir s'ajouter à cette liste un conseiller à la cour, un juge d'instruction, un procureur de la République, et très-probablement, par esprit de corps, le tribunal tout entier. Qu'ils ne fussent pas gens à vouloir se venger, on pouvait dans une certaine mesure l'admettre; mais qu'ils fussent capables de pratiquer héroïquement le pardon ou l'oubli des injures, c'était ce qu'il ne fallait pas croire trop facilement.

Il n'eut pas que des ennuis dans cette affaire cependant, et à la récompense qu'il trouva dans sa conscience pour avoir sauvé de l'échafaud ces deux hommes qui n'étaient pas coupables du crime qu'on leur reprochait, s'ajoutè-

rent d'autres satisfactions qui, pour être d'un ordre moins élevé, avaient néanmoins leur prix.

Les fréquents rapports qu'il eut avec Louis Mérault amenèrent entre l'avocat et lui des relations suivies, et comme une sympathie réciproque les attirait l'un vers l'autre, ces relations ne tardèrent à prendre un caractère d'intimité amicale : isolé comme il l'était à Condé, sans parents, sans amis, car Lajardie de plus en plus indigné s'éloignait de lui chaque jour davantage, il lui fut agréable de voir s'ouvrir devant lui la maison de M. et Mme Mérault.

Ce n'était pas pourtant que cette maison fût celle où l'on pouvait espérer rencontrer le plus de distractions à Condé. Il s'en fallait de tout. La vie que menaient l'avocat et sa femme n'était point une vie bruyante, exclusivement prise par ces plaisirs ou ces obligations du monde qui dévorent les heures; elle était bien simple au contraire, recueillie, réservée, remplie, et par cela même charmante. Une famille unie, une femme jeune, jolie, aimant tendrement son mari; un mari, homme de cœur et de talent, en adoration devant sa femme et portant ce culte si loin, que chaque jour il déposait devant le portrait de cette idole, placé dans son cabinet de travail, un petit bouquet qui était une offrande pieuse; trois enfants ressemblant à leur mère et doués de cette exubérance de bonne humeur que donne la santé ; quelques amis intelligents en communauté parfaite d'idées et de sentiments, c'était là seulement ce qu'elle pouvait offrir ; mais c'était assez pour qu'elle fût attrayante et douce à qui sentait son charme. Où donc à Condé aurait-on trouvé mieux que cette petite maison de la Courtine, où Louis Mérault, obligé d'abandonner la magistrature, s'était établi peu de temps avant son mariage et qu'il n'avait pas voulu quitter quand sa situation d'avocat avait grandi? De plus riches, de plus élégantes, de plus luxueuses, oui, facilement; mais aucune de

plus amoureusement soignée, arrangée, où se fît sentir plus gracieusement la main délicate d'une femme de goût. Quels palmiers, quelles fougères valaient les vertes branches de houx ou de fragon aux fruits rouges, que Denise, pendant l'hiver, allait couper avec ses enfants dans les bois de Rudemont (ces bois qui lui avaient appartenu), et qu'elle disposait harmonieusement partout, dans des potiches et des vases? quelles plantes de serre valaient les herbes et les fleurs des prairies qu'ils cueillaient en été le long de l'Andon? Où causait-on mieux que dans ce modeste salon ainsi orné, où l'on n'avait pas besoin des bavardages et des médisances de la ville pour soutenir la conversation, et où l'on s'intéressait aux choses de l'esprit et à ce qui se disait, s'écrivait, se passait au delà de l'horizon de Condé?

Lorsque, sa journée de travail finie, Claude venait le soir passer une heure avec ses nouveaux amis, il se laissait gagner par le bonheur qui se dégageait de cette heureuse existence, et là il oubliait les inquiétudes que les occupations de sa profession, les courses dans les campagnes, les stations au chevet des malades n'avaient pas toujours pu dissiper; aussi venait-il les voir souvent, certain de sortir de chez eux plus tranquille pour l'heure présente, et surtout plus rassuré pour l'avenir.

Malheureusement son temps ne pouvait point se passer entièrement dans cette maison de la Courtine, et au dehors il ne trouvait que trop d'occasions de revenir aux soucis que lui causaient les hostilités dont il était l'objet, heureux encore quand on ne les lui rappelait pas d'une façon directe et en les précisant, comme cela lui arriva avec le bonhomme Carodon, ce vieux médecin de quatre-vingts ans qui lui avait fait une réception si bizarre.

Depuis l'affaire Vilaine il avait plusieurs fois rencontré le vieux médecin dans les rues de la ville, mais celui-ci,

étant toujours accompagné, s'était contenté de lui faire un signe de main amical sans lui adresser la parole, au grand contentement de Claude qui ne tenait pas du tout à entendre le bonhomme s'expliquer sur le compte d'Évette, sa bête noire.

Un jour il en fut autrement; passant sur le boulevard, il se trouva face à face avec M. Carodon, qui se promenait seul au soleil.

— Arrêtez, jeune confrère, dit le vieillard, et donnez-moi votre bras, nous allons faire un tour de promenade ensemble ; j'ai à vous parler.

Mais au lieu de prendre le bras que Claude lui offrait, il se recula de deux pas et touchant la poitrine du jeune confrère de la pomme d'ivoire de sa canne :

— Vous savez, dit-il, que depuis que vous êtes à Condé vous ne faites que des bêtises.

— Mais...

— Et voilà pourquoi vous me plaisez; donnez votre main; c'est celle d'un gaillard qui n'a pas peur de faire une sottise quand il estime qu'il est de son devoir de la faire. J'aime cela, moi. C'était comme ça que nous étions de notre temps, plus crânes que malins. Ah ! saperlotte, comme ils ont changé les jeunes confrères ! Pas tous, puisque je vous félicite. Ah ! je les connais bien vos sottises, je les ai notées. Première : vous faites le bon confrère avec cet âne bâté d'Évette, vous vous retirez délicatement d'auprès de son malade; il tue le malade parce qu'il est un âne et un coquin, mais comme en même temps il est un malin, il l'inscrit à votre compte, ah ! ah ! Deuxième : vous voulez être maître dans votre service et, sans vous douter que les révoltes dont vous avez à vous plaindre sont soufflées par votre ennemi, vous demandez le remplacement de la sœur Sainte-Juste; du coup, vous voilà mal avec tous les amis des sœurs, qu'on excite contre vous.

Troisième et quatrième, car lorsqu'une bêtise est double, il faut la compter double : du même coup en refusant d'intervenir auprès de Lerondel pour que celui-ci fasse son testament, vous exaspérez la mairie et la fabrique, les libéraux et les cléricaux. Cinquième : vous ne voyez dans l'affaire Vilaine que la vérité à dévoiler, et vous le faites si adroitement que vous vous attirez la haine de deux ou trois magistrats et peut-être de tous ceux qui composent le tribunal de la ville que vous habitez et où vont être vos intérêts. Voilà de nobles bêtises et pour lesquelles je vous estime.

Il lui serra la main.

— Mais vous en avez fait d'autres qui ne sont que maladroites. Je prends la fleur. Vous avez un tapis qu'on dit raccommodé ; à Condé on a un tapis neuf ou l'on n'en a pas du tout ; un tapis raccommodé, cela indique que vous voulez briller et que vous n'avez pas le moyen de le faire. Dans votre salon se trouve un tableau représentant des femmes nues; il n'y a que les débauchés qui aiment à regarder des nudités. Vous êtes disposé, n'est-ce pas, en m'écoutant, à me répondre que c'est moi qui vous dis des bêtises ? Eh bien, non, malheureusement. Vous avez donc oublié, mon pauvre enfant, que vous viviez en province, et vous n'avez pas deviné que tous ces braves gens qui habitent ces maisons que nous apercevons là, sous nous, seraient disposés à vous regarder comme un ennemi par cela seul que vous ne seriez pas, que vous ne penseriez pas, que vous ne vivriez pas comme eux ? Réfléchissez à cela, et puisque vous êtes en province, soyez provincial. On ne sait pas ce qui arrive dans la vie. Tant que vous serez fort vous n'avez rien à craindre des ennemis que vous vous êtes attirés ; on ne s'attaque pas aux forts ; on ménage, on respecte ceux qu'on craint. Mais si vous faiblissiez, si par votre faute ou par celle des circonstances

vous tombiez dans une situation critique, vous seriez perdu, car vous auriez tout le monde contre vous — et vous n'auriez pour vous qu'un vieux bonhomme de quatre-vingts ans, celui qui vous serre la main ; mais que peut un vieillard, que peut un homme seul contre tous?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

Depuis sa visite chez Mme Gillet, Claude n'avait revu ni la jeune veuve, ni Mlle Véronique : trois ou quatre fois seulement il les avait rencontrées dans les rues de la ville, mais comme elles marchaient enveloppées dans leurs voiles de grand deuil, il n'avait même pas pu distinguer leur visage derrière ce rideau de crêpe noir : il les avait saluées ; elles s'étaient inclinées et ç'avait été tout.

Mais au lieu de considérer cela comme une mauvaise chance, il se disait au contraire que c'en était une bonne, et qu'il était heureux que les choses s'arrangeassent ainsi : la première impression qu'elles avaient produite sur lui avait été trop vive ; avec le temps elle perdrait nécessairement de son intensité ; la tolérance, comme il disait en bon langage médical, s'établirait, peu à peu il s'habituerait à elles, et plus tard s'il les rencontrait, s'il les voyait souvent, elles seraient pour lui des femmes comme d'autres, rien de plus, rien de moins.

Qu'il les eût fréquemment rencontrées, au contraire, après sa première visite et il eût très bien pu arriver qu'elles fussent devenues — celle-ci ou celle-là, et à vrai dire il ne savait laquelle des deux — dangereuses pour sa tranquillité.

La veuve, on ne devait pas songer sérieusement à elle pour dix raisons plus fortes les unes que les autres : sa position, sa réputation, et même sa nature, qui faisaient d'elle une de ces femmes qu'on n'épouse pas.

La jeune fille, il ne fallait pas davantage penser à elle, et cela pour cette raison justement contraire qu'elle était une femme que tout homme devait être heureux d'épouser; or n'y aurait-il pas folie à admettre la possibilité ou tout au moins la probabilité d'un mariage entre une héritière de quatre ou cinq cent mille francs de fortune et un pauvre diable de médecin qui n'avait que des dettes?

En raisonnant ainsi, Claude ne se posait pas en philosophe misogame ou misogyne, car il ne haïssait ni le mariage, ni les femmes, ni l'amour, bien au contraire.

Lorsque le soir, seul dans son cabinet de travail, les portes closes, dans le silence et la solitude, il réfléchissait à la situation qu'il s'était faite en venant à Condé, cette question de la femme et de l'amour était celle qui le touchait le plus sensiblement et le plus profondément.

Le sacrifice de son ambition, il l'avait accompli, sinon sans douleur, au moins avec fermeté; il ne serait point ce qu'il avait désiré, ce qu'il avait voulu, ce qu'il avait poursuivi pendant plusieurs années de lutte et de misère; cela était décidé, et il n'y avait pas à revenir en arrière pas plus qu'à se consumer en regrets stériles qui ne pouvaient que le paralyser ; cela était fini et bien fini ; il serait un homme de travail, de devoir, et son activité, pour s'exercer sur un tout petit théâtre, éclairé par une bien faible lumière, et au milieu de gens qui n'auraient peut-

être pas d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre, n'en produirait pas moins (il voulait le croire et il s'encourageait par cette pensée) de bons et utiles résultats : son sort serait celui de bien d'autres, qui, partis pleins d'audace pour le beau pays de l'espérance, ont les ailes de trop faible ou de trop lourde envergure pour ce grand vol, et s'arrêtent en chemin ; combien parmi ceux-là ne trouvent pas d'abri où se reposer, et roulent dans les précipices qu'ils n'ont pas pu traverser; lui, il l'avait, il l'aurait cet abri.

Mais l'amour, mais la femme?

Il avait vingt-huit ans, le cœur tendre, et les globules rouges qui roulaient dans son sang dépassaient de beaucoup en nombre et en richesse la moyenne ordinaire.

A Condé, que faire de cette jeunesse, de ce cœur et de ce sang?

Sans doute il y a partout des femmes qui ne demandent pas mieux que d'accepter avec plaisir la jeunesse ou le cœur qu'on leur apporte; mais pour son bien ou pour son mal il était ainsi fait que chez lui le tempérament, si impérieux qu'il fût, était dominé par le sentiment, plus puissant encore. La femme seule, petite chose; la femme avec l'amour, l'idéal de la félicité ; le contact de deux épidermes, médiocre jouissance, incomplète et fugitive, qui, pour devenir le bonheur le plus grand et le plus parfait que la créature humaine puisse goûter, exige que les deux cœurs se fondent en un, dans un même élan de désir, pour mourir dans un même anéantissement de béatitude.

Après avoir renoncé à la vie intellectuelle, faudrait-il donc qu'il renonçât encore à la vie sentimentale?

Où la trouver, à Condé, la femme qui provoquât cet élan ?

Mme Gillet ? Mlle Véronique?

Mais justement il ne devait penser ni à l'une ni à l'autre.

Et malgré tout, il y pensait; malgré ses efforts pour les chasser de devant ses yeux, il les revoyait toutes les deux, l'une avec sa beauté provocante, l'autre avec son charme doux et pénétrant.

Comme elle lui paraissait vaste, morne et vide, sa maison, lorsqu'il rentrait la nuit après une soirée passée dans l'intimité de ses amis Mérault! Il était de règle qu'Espérance, qui couchait au-dessus de l'écurie, dans un des petits pavillons du jardin flanquant la porte d'entrée, ne devait jamais l'attendre. Et il était de règle aussi, en vertu des exigences d'une rigoureuse économie, que le feu et la lumière devaient être éteints. Dans le vestibule, sur une petite table, étaient disposées une bougie et des allumettes. Le frottement du phosphore éclatait dans le silence, et la faible lueur de la bougie perçait difficilement les ténèbres où flottaient ces ombres bizarres qui habitent toujours les maisons vides. Que ce vestibule était sonore, froid et triste! Il entrait dans son cabinet de travail pour voir si son domestique n'avait pas placé sur son bureau quelque carte ou quelque lettre apportée pendant son absence. Il s'asseyait dans son fauteuil, et, tout en regardant machinalement les quelques petits charbons qui, sous leur enveloppe de cendres blanches, achevaient de se consumer dans l'âtre, il se laissait aller à la rêverie.

Quelle vie heureuse que celle de Louis Mérault et de sa femme! ils s'aimaient et leur amour les enveloppait d'une atmosphère de bonheur qui faisait rayonner sa douce chaleur sur tout ce qui les entourait. Chez eux tout parlait au cœur; la tendresse qui se dégageait d'eux vous pénétrait, et on ne les quittait jamais sans se sentir meilleur, l'esprit apaisé, l'âme adoucie, plus compatissant aux faibles, plus juste pour les méchants. Étaient-ils donc des êtres privilégiés au-dessus de l'humaine nature? des anges? Non. Ils s'aimaient.

Et leur maison, comme elle était charmante! Cet intérieur, comme il était doux ! Qu'y trouvait-il donc de merveilleux ou d'extraordinaire? Rien. Rien que les cris joyeux de trois enfants pleins de vie, et partout la trace discrète laissée par la main d'une femme gracieuse, attentive à plaire à l'homme qu'elle aime, en assurant son bien-être et son repos, et en réjouissant ses yeux dont elle attend le sourire pour sa récompense.

Alors à cette maison Claude comparait la sienne, comme à leur vie il comparait la sienne aussi.

Ne l'aurait-il jamais cette chaude maison? Ne seraitelle jamais la sienne cette heureuse vie d'amour?

Ne verrait-il jamais une femme tendre et aimante comme Denise animer et échauffer sa maison solitaire? Tout aussi bien que Mérault il saurait la rendre heureuse cette femme, et trouver dans son cœur des trésors d'amour pour payer le bonheur qu'elle lui donnerait.

N'entendrait-il jamais chez lui cette musique des enfants qui égaye tout, chasse les plus noirs soucis, et remue si délicieusement le cœur?

Pourquoi donc ne seraient-elles pas les siennes, ces joies de l'amour et de la famille? Il ne s'en trouvait pas indigne et il sentait bien que s'il les avait jamais, il saurait les apprécier à leur valeur et les garder précieusement.

Par malheur, il ne suffit pas d'être digne d'une chose pour l'obtenir; il faut la gagner, et s'il avait jamais femme, enfants, intérieur, amour, c'est qu'il les aurait gagnés par son travail : quelle femme présentement accepterait pour mari le médecin Claude?

C'était donc au travail qu'il devait penser, et rien qu'au travail qui seul pouvait lui donner ces joies qu'il désirait : l'heure de jouir n'avait pas encore sonné pour lui, mais seulement celle de peiner.

Plus tard.

. . .

Quand viendrait ce plus tard ? Dans combien de mois, combien d'années ? C'était ce qu'il ne fallait pas se deman- trop impatiemment pour ne pas allonger ces mois et ces années d'attente.

Ah ! comme il eût voulu les abréger en se donnant tout entier à ce travail ! Mais c'était là le mauvais de sa position qu'il ne pouvait pas, comme l'artiste ou comme l'ouvrier, doubler son travail en doublant les efforts ou le temps qu'il lui consacrait ; le médecin ne va pas au-devant du travail et n'en prend pas tout ce qu'en veut son courage ; il l attend et n'en prend que ce que la confiance publique ou la vogue lui donne.

Heureusement pour Claude, le tapage qu'avait fait le procès Vilaine avait singulièrement aidé à provoquer cette vogue en sa faveur. Tout le monde avait parlé de l'histoire des pommes cuites, et les journaux l'avaient racontée à la France entière : partout avait retenti le nom du médecin qui avait trouvé ces fameuses pommes, et ce nom avait pénétré jusque dans les maisons les plus reculées du pays : un fameux médecin, disaient les uns ; un fameux intrigant, disaient les autres; le savoir de ce médecin avait été discuté, attesté par celui-ci; il avait été nié par celui-là, et le résultat obligé de cette agitation, arrivant après le testament Lerondel, le changement des sœurs et la mort du père Trempu, avait été d'augmenter dans une proportion considérable le nombre des clients de Claude. A tous il n'inspirait pas confiance ; quelques-uns même étaient prêts à se tourner contre lui; mais on voulait voir, on voulait essayer de lui.

Maintenant ce n'était plus seulement une pauvre paysanne qui venait à sa consultation, s'adressant à lui par cette unique raison qu'il était fils de son père, « un bien brave homme serviable au pauvre monde » ; et quand il ouvrait la porte de son cabinet, il apercevait dans son

salon, l'attendant, des malades de toutes les classes, des riches et des pauvres, des bourgeois et des paysans.

Un jour qu'il venait de pousser cette porte, ses yeux furent attirés et retenus, bien qu'il y eût quatre personnes auxquelles il adressa un salut circulaire, par une femme vêtue de noir, élégante dans sa toilette aussi bien que dans son attitude : elle se tenait assise devant la cheminée avec un écran dans la main, et par conséquent on ne la voyait que de dos. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle tourna lentement la tête : c'était Mme Gillet.

II

Arrivée la dernière, Mme Gillet dut attendre son tour, et chaque fois que Claude ouvrit la porte, il la vit auprès de la cheminée; mais soit qu'elle eût trop chaud, soit toute autre raison, elle avait changé de position, et, son écran à la main pour la protéger de la flamme qui la frappait maintenant obliquement, elle faisait face à la porte du cabinet de consultation; quand Claude paraissait, elle levait la tête et leurs regards se croisaient.

Il remarqua qu'elle n'était plus en grand deuil; pas de lourd voile de veuve, pas de chapeau de crêpe, pas de châle de laine, mais du jais dans la dentelle du chapeau, du jais autour des manches, du jais sur le corsage, du jais sur le manteau, du jais le long de la robe, de sorte qu'avec tout ce jais elle était chatoyante et éblouissante, comme si sa toilette avait été composée d'écailles de serpent; cela produisait un effet bizarre qui attirait l'œil et troublait l'esprit.

Claude avait encore une autre raison pour l'examiner: que lui voulait-elle? que venait-elle faire? Le consulter sans doute; mais si cela était ainsi, comment paraissait-elle si peu souffrante? Ce n'était pas là une malade.

Ces demandes n'étaient pas les seules qu'il s'adressât,

car s'il pensait à elle, en même temps il pensait aussi à lui. Dans quelles dispositions allait-il la recevoir ? L'impression qu'elle avait produite la première fois qu'il l'avait vue s'était-elle affaiblie ? La tolérance s'était-elle établie? Pouvait-il présentement la revoir sans danger? Était-il bien réellement, bien sincèrement convaincu que c'était folie d'éprouver pour cette belle créature un autre sentiment qu'une admiration platonique? La conviction qu'on va faire une folie empêche-t-elle qu'on fasse cette folie ?

Mais le moment était mal choisi pour examiner ces questions; il devait écouter ses malades, les interroger, subir leurs redites, et penser à ce qu'il convenait de leur ordonner.

Enfin le dernier de ces malades s'en alla : le tour de Mme Gillet était arrivé.

Pour tout le monde Claude se contentait d'ouvrir sa porte et de s'incliner, mais pour Mme Gillet il s'avança jusque dans le salon, la fit passer devant lui, et ferma sa porte au verrou, — ce qu'il faisait toujours d'ailleurs; — puis revenant à Mme Gillet, il lui poussa un fauteuil devant la cheminée.

— Non, dit-elle, je vous remercie, il fait très-chaud chez vous, si vous le permettez, je me débarrasserai de mon manteau.

Et avant que Claude eût pu répondre, elle ôta ce manteau; alors elle apparut la taille bien prise dans sa robe pailletée de jais qui modelait sans les serrer ses épaules tombantes et sa poitrine, ronde, ferme, d'une saillie modérée; puis ayant jeté ce manteau sur un meuble, elle revint au fauteuil qui lui avait été avancé, avec une démarche onduleuse et souple ; elle s'assit et relevant la tête par un gracieux mouvement de cou :

— C'est une malade qui vient vous demander conseil, dit-elle.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas fait dire de passer chez vous? j'avais eu l'honneur de me mettre à votre disposition.

— Je n'ai pas voulu vous déranger; malade je le suis, mais pas au point cependant de ne pouvoir pas venir de chez moi ici; il me semble que cela est beaucoup plus inquiétant de faire appeler le médecin que de l'aller trouver; et puis..... faut-il tout dire?

— Ne vous adressez-vous pas à votre médecin?

— Pas encore, je réponds à votre question : franchement j'avais envie de venir chez vous; on dit de votre intérieur des choses si étonnantes dans Condé, que je voulais mesurer de mes propres yeux jusqu'où va la... badauderie de mes compatriotes. Eh bien, elle va loin, très-loin. Il est charmant, cet intérieur; votre salon est très-original; votre tapis, qui a tant fait parler, est magnifique, et ce cabinet est meublé avec un goût parfait; ce que j'en aime surtout, c'est la sobriété, la discrétion : un bureau pour vous, un fauteuil, un divan, et vos livres dans ces bibliothèques, vos instruments dans ces vitrines; ce qu'il faut, rien de trop.

Parlant ainsi, elle se tournait vers chacune des choses qu'elle examinait avec des mouvements d'une flexibilité serpentine pleine de grâce.

— Mais je bavarde, continua-t-elle, ce n'est pas de vous qu'il s'agit, c'est de moi : je suis malade, docteur.

— Qu'éprouvez-vous donc, madame? Expliquez-moi ce que vous ressentez, je vous prie; car, à vous regarder, on ne voit pas du tout que vous êtes malade.

— Cela a bien l'air du compliment d'un homme aimable.

— Point, je vous assure, c'est une constatation de médecin.

— Eh bien, docteur, je ne mange pas, ou plutôt je mange mal; pendant quatre ou cinq jours je ne puis rien prendre, puis pendant deux ou trois jours je dévore. Je dors très-mal aussi : mon sommeil est agité, fiévreux ; mes réveils sont anxieux, quelquefois j'étouffe, quelquefois je suis glacée; ma respiration est alors haletante et j'éprouve dans le côté des douleurs assez vives.

— Est-ce que cette gêne de respiration est causée par une sorte de boule qui remonte et obstrue le passage de l'air ?

En parlant il la regardait; il la vit rougir et détourner la tête.

— Ah! docteur, dit-elle avec confusion, ne m'adressez pas de pareilles questions : si j'avais ressenti cette boule, je n'aurais jamais osé vous en parler.

— Cependant...

— Je vous ai dit que j'avais beaucoup entendu parler médecine et que j'avais lu aussi certains livres de médecine. Je sais ce qu'est cette boule. Une femme de mon âge ne confesserait pas cela à un médecin... tel que vous. Ce que je ressens n'est pas du tout ce que vous avez pu supposer un instant. Si c'était cela, je n'en parlerais à personne et je me soignerais moi-même.

— Et vous soigneriez-vous bien ? La lecture des livres de médecine peut devenir dangereuse pour les gens du monde qui ne se sont pas préparés à cette lecture par des études spéciales. Ou bien ils se soignent avec des remèdes fantaisistes pour des maladies qu'ils n'ont pas; ou bien ils se découvrent, n'ayant rien, des maladies épouvantables qui les tourmentent et même qui les rendent malades de peur.

— Est-ce pour moi que vous dites cela, et croyez-vous

que je suis une malade imaginaire? S'il en est ainsi, détrompez-vous, et pour cela examinez-moi.

— Avez-vous souvent la fièvre?

— Je ne crois pas, car je suis malhabile à me tâter le pouls, mes connaissances en médecine étant plutôt théoriques que pratiques; voulez-vous voir?

Tout en parlant, elle avait retiré son gant, ce qui, à vrai dire, n'était pas très-utile et n'indiquait pas des connaissances anatomiques bien précises, ce gant ne montant pas assez haut pour cacher l'artère radiale. Puis, quand elle fut dégantée, elle tendit à Claude une main aux doigts élégamment allongés, aux ongles nacrés, où dans le tissu de la chair rose on voyait courir un réseau de veines bleues. En lui prenant le poignet, il sentit que cette chair était ferme et douce.

— Pouls d'une force moyenne, dit-il, et d'une égalité parfaite; vous n'avez pas la plus légère fièvre. Vous m'avez parlé des irrégularités de votre appétit; est-ce que la bouche est ordinairement mauvaise, la digestion pénible?

— Non.

— Voulez-vous me montrer votre langue?

Elle se mit à rire comme si cette question avait quelque chose d'insolite de la part d'un médecin.

— Mais volontiers, dit-elle.

Et comme en ce jour d'hiver le temps était sombre, elle se leva et s'approcha de la fenêtre.

Naturellement Claude se leva aussi et se plaça entre la fenêtre et elle, à contre-jour, pour la bien voir en face.

Elle se tenait en plein jour, la tête levée, le cou tendu, les épaules effacées, la poitrine bombante; ses lèvres étaient entr'ouvertes par un sourire et ses yeux légèrement troublés avaient pris une étrange expression.

Ils étaient tout près l'un de l'autre, Claude se pencha un peu vers elle, alors elle ferma brusquement les yeux et un frisson la fit tressaillir de la tête aux pieds.

Il étendit vivement le bras pour la retenir, mais elle se mit à rire.

— Ce n'est rien, dit-elle, une mèche de vos cheveux qui m'a effleuré la joue; vous voyez, j'avais oublié de vous le dire, que je suis sottement nerveuse.

Comme le pouls la langue ne révéla qu'un excellent état de santé.

— Et cependant je suis malade, dit-elle, je le sais, je le sens; vous n'avez pas oublié que je vous ai parlé d'étouffements et de respiration haletante; n'y a-t-il rien du côté de la poitrine ou du cœur ? ne croyez-vous pas qu'il serait bon de m'ausculter?

Elle dit cela en baissant les yeux qu'elle avait tenus jusque-là franchement levés sur ceux de Claude.

— Cela est complétement inutile, dit-il; vous pouvez vous rassurer; vous avez des malaises gênants, pénibles, insupportables, vous n'avez pas de maladie véritable. Votre vie est sédentaire, n'est-ce pas?

— Plus que sédentaire; c'est une existence de marmotte pendant la période du sommeil.

— Et elle n'a pas toujours été aussi calme?

— Oh ! non. Quand j'étais jeune fille je faisais au contraire beaucoup d'exercice, je marchais, je montais à cheval, je courais les campagnes et les forêts. Quand je me suis mariée, cette vie a complétement changé : M. Gillet était un vieillard, vous le savez, il aimait la tranquillité, le chez-soi, les relations du monde maintenues dans un étroit rayon; j'ai adopté ses goûts qui n'étaient pas les miens; je le devais, et puis j'étais heureuse de lui payer ainsi ma dette de reconnaissance, car il n'a jamais été qu'un excellent père pour moi. Après la

mort de M. Gillet, ce sont les convenances du veuvage qui m'ont retenue.

— Il faut maintenant que ces exigences, moins impérieuses d'ailleurs, cèdent devant celles de la santé. Il faut que vous sortiez, que vous marchiez deux heures, trois heures, quatre heures par jour, non en vous promenant, mais activement. Cela ne doit pas être impossible ; vous avez avec vous une parente; si elle vous accompagne dans ces courses elle se trouvera tout aussi bien que vous du conseil que je vous donne. Rien n'est plus mauvais pour des natures riches que de ne pas dépenser un peu de cette richesse, dont l'excès devient à la longue une cause de souffrance. Voilà le point essentiel dans votre traitement; en plus vous y joindrez l'emploi de quelques prescriptions que je vais vous marquer.

Et sans la laisser répliquer, il s'assit devant son bureau pour écrire son ordonnance; ce qu'il fit en quelques lignes. Puis lui tendant cette ordonnance pliée en deux:

— Faites cela, dit-il, et je vous promets que les choses iront pour le mieux.

— Vous en êtes sûr?

— Je vous l'affirme. Au reste dans quelques jours j'irai voir comment vous vous trouvez.

— Oh! non, dit-elle vivement, ne venez pas; vous savez que j'ai des idées un peu folles sur les visites des médecins; je viendrai moi-même, si vous le permettez.

Claude n'avait qu'à s'incliner.

D'ordinaire il conduisait ses clients jusqu'à la porte de son cabinet seulement, mais pour Mme Gillet il sortit de la maison, traversa le jardin, et lui ouvrit lui-même la grille du boulevard.

— Au revoir, dit-elle, à bientôt.

Et elle lui tendit la main.

III

S'il s'était demandé ce que Mme Gillet venait faire chez lui, lorsqu'il l avait aperçue, il se le demanda bien mieux encore lorsqu'elle fut partie.

Car, pour la maladie, il était assez difficile de l'admettre.

D'ailleurs cette maladie fût-elle réelle, il n'en restait pas moins, cette explication acceptée, toutes sortes de points d'interrogation bizarres et mystérieux à propos de ce qui s'était dit et de ce qui s'était passé dans cette visite.

Pourquoi, lorsqu'il lui avait demandé si elle n'éprouvait pas la sensation d'une boule la serrant à la gorge, s'était-elle récriée si fort, en disant qu'elle ne serait pas venue le consulter ? Pourquoi cette confusion avec un médecin? N'était-il pas un médecin pour elle, et rien qu'un médecin?

Pourquoi s'était-elle dégantée en lui tendant la main pour qu'il tâtât son pouls, elle qui connaissait les choses de la médecine ?

Pourquoi ce frisson lorsqu'il s'était penchée vers elle? Si nerveuse qu'elle fût, il y avait eu là plus qu'un effet nerveux ordinaire : pour avoir la joue effleurée par une

mèche de cheveux on ne tressaille point des pieds à la tête, si chatouilleuse qu'on soit.

Pourquoi avait-elle mis une certaine affectation à représenter Gillet comme un vieillard ? pourquoi surtout avait-elle dit qu'il n'avait été qu'un père pour elle ?

Tout cela était étrange, pour ne pas dire plus : comment l'effarement pudibond dont elle avait été prise à propos de la question purement médicale qu'il lui avait adressée, sur la boule hystérique, pouvait-il se concilier avec cette confidence tout intime, plus qu'intime qu'elle lui avait faite sur la vieillesse et la paternité de Gillet ? Et puis était-il bien certain qu'elle avait eu la joue effleurée par une mèche de cheveux ? Pour lui, il ne s'en était pas aperçu, et il n'avait été sensible qu'au frisson.

Claude n'appartenait point à la catégorie de ces heureux qui s'en vont de par le monde la tête de trois quarts, le nez au vent, la poitrine bombée, la taille cambrée, la jambe tendue, pleinement convaincus qu'ils n'ont qu'à regarder une femme d'une certaine manière — la leur — pour que cette femme soit instantanément subjuguée ; un coup d'œil, une victime ; il ne marchait pas le nez au vent, et quand il avait rendu visite à Mme Gillet, il ne l'avait pas du tout regardée de cette certaine manière qui aurait pu faire d'elle une victime ; donc l'idée ne se présenta pas à son esprit que Mme Gillet était venue à lui en victime ; d'ailleurs cette idée lui eût-elle été soufflée par la fatuité, le raisonnement le plus simple l'eût aussitôt chassée : ce n'était pas le lendemain de sa visite que Mme Gillet était venue à lui, alors qu'elle pouvait être encore sous le charme de cette visite, c'était plusieurs semaines après, alors que le charme, s'il avait jamais existé, devait avoir perdu sa puissance.

Si plus d'une des questions qu'il s'adressait ainsi resta sans réponse, il y en eut une cependant qui put, dans une

certaine mesure, se résoudre d'une façon simple et naturelle : c'était bien la curiosité qui, ainsi qu'elle l'avait dit elle-même, l'avait amenée ; elle avait voulu voir un intérieur dont on parlait à Condé, et la maladie n'avait été qu'un prétexte; quant au reste, il fallait l'expliquer, si cela en valait la peine, par la bizarrerie du caractère, un peu de coquetterie féminine, un besoin, une affectation d'originalité, et n'y plus penser.

Mais s'il devait renoncer à examiner plus à fond ce qu'il y avait d'étrange dans l'attitude aussi bien que dans les paroles de Mme Gillet, il ne s'ensuivait pas qu'il devait renoncer à s'interroger lui-même sur cette visite; tout au contraire, cet examen s'imposait, et il devait être fait sincèrement, sans complaisance comme sans réticence.

Était-ce en homme fermement convaincu « qu'il y aurait folie à éprouver pour cette belle créature un autre sentiment qu'une admiration platonique » qu'il avait reçu Mme Gillet?

En réalité, pendant qu'elle était restée près de lui, il n'avait pas pensé à se demander si c'était folie de la regarder; il l'avait regardée.

Lorsqu'elle lui avait tendu sa main dégantée, il n'avait pas davantage pensé à se demander s'il était sage de regarder ces doigts allongés, ces ongles nacrés, pas plus qu'il n'avait penser à se demander s'il était prudent de remarquer que la chair du bras qu'il tâtait était ferme et douce au toucher.

Lorsqu'elle avait été agitée de cet étrange frisson, il n'avait point réfléchi, avant d'étendre le bras vers elle, qu'il pouvait être dangereux de la recevoir et de la tenir sur sa poitrine, il avait été troublé par ces beaux yeux qui s'étaient à demi fermés, par ces lèvres qui s'étaient entr'ouvertes, il avait été secoué, entraîné par l'émotion qu'il voyait et il n'avait pas du tout raisonné son mouvement instinctif.

Évidemment cela était absurde.

Sage et prudent, on ne se laisse pas ainsi secouer et entraîner par des mouvements irréfléchis, alors qu'à l'avance on s'est dit et répété vingt fois, cent fois qu'avec une femme comme cette Nathalie, dont on lui avait tant parlé, on doit se tenir étroitement enfermé dans une rigoureuse réserve.

Mais qui peut être certain de rester sage et prudent quand sous l'influence d'une excitation extérieure le sang s'échauffe et bouillonne? Or, de toutes les femmes qu'il avait vues jusqu'à ce jour, Mme Gillet était celle qui précisement avait produit le plus profondément sur lui cette excitation.

Était-ce à dire qu'elle était plus parfaitement belle que toute autre ? — Non, sans doute ; — qu'elle était douée de qualités extraordinaires qui la mettaient au-dessus de l'humaine nature ? — Pas davantage. Mais enfin, telle qu'elle était, elle le troublait et faisait battre son cœur à coups pressés. Physiquement, elle exerçait sur lui une influence, une attraction dans lesquelles le plus ou moins de beauté, le plus ou moins de qualités, n'étaient absolument pour rien.

Ce que Lajardie lui avait dit d'elle, aussi bien que ce qu'il avait appris par des propos entendus çà et là, la lui avaient fait connaître sous un jour peu favorable : elle avait eu des amants avant son mariage, disait-on ; elle en avait eu pendant son mariage ; elle en avait encore depuis son veuvage : tout cela, quoique non prouvé, n'était point de nature à susciter chez lui une sympathie bien vive.

Mais s'il s'était rappelé ce que Lajardie lui avait dit, ou les bavardages du monde, ç'avait été lorsque s'en allant tout seul visiter quelque malade, par les chemins de la campagne ou des bois, il avait occupé sa solitude en pensant à elle : l'esprit se souvient et discute ; les yeux voient

et sentent ; en présence de cette femme dont on lui avait si souvent parlé, il ne s'était pas rappelé, il avait regardé, et alors il l'avait vue éclairée d'une lumière toute différente, car cette lumière, au lieu de la recevoir dans des conditions plus ou moins défavorables, elle l'avait projetée elle-même pleine de rayons éblouissants et brûlants, — surtout brûlants.

Et c'était bien là, il devait en convenir, le caractère véritable de l'impression qu'elle avait produite sur lui, c'était quelque chose de matériel et de brutal qui ne donnait place ni à la sagesse, ni à la prudence, ni au raisonnement, ni à rien de ce qui se laisse diriger et maîtriser par la tête. Ce n'était, en effet, ni à son esprit, ni à son cœur qu'elle plaisait, c'était à sa chair, uniquement à sa chair, et en la voyant c'était cette chair qui palpitait, c'était elle qui parlait et commandait impérieusement.

Aussi, dans ces dispositions, le mieux était-il pour lui qu'il l'évitât désormais, et fît tout pour ne plus être exposé aux tentations qui, dans cette visite, l'avaient plus d'une fois troublé.

La belle affaire, en vérité, s'il se laissait entraîner à quelque folie.

Alors qu'arriverait-il ?

Ou bien elle lui résistait, et c'était là le probable, car il n'avait pas la fatuité de s'imaginer qu'elle pouvait ressentir pour lui ce qu'il ressentait pour elle, et de cette résistance il pouvait très-bien résulter chez lui un sentiment de désir tout-puissant et même d'amour qui le conduisait loin, très-loin. Amoureux, sérieusement amoureux d'une femme comme Mme Gillet, comme cela lui rendrait la vie facile et agréable à Condé !

Ou bien elle lui cédait, et il se trouvait jeté dans l'inconnu. Serait-ce un simple caprice ? Serait-ce une passion ? Il n'était pas de ceux qui se disent fièrement qu'on

n'aime pas la femme qu'on n'estime point, et il savait que dans la passion vraie l'estime ou tout autre sentiment de ce genre n'a rien à faire. On aime parce qu'on aime. De même il savait tout aussi bien que ce n'est pas seulement le cœur qui aime, et que les sens peuvent allumer de dévorantes passions. Nathalie, avec sa beauté violente, n'était-elle pas femme précisément à inspirer une de ces passions ? Jusqu'où irait cette passion ? Combien durerait-elle?

Si l'on pouvait être effrayé à la pensée de devenir amoureux sans espoir de Mme Gillet, combien plus encore pouvait-on l'être à la pensée de devenir son amant.

Bien des hommes, à sa place, ne se seraient sans doute point inquiétés de cette perspective, qui sous un certain côté n'avait rien que de fort agréable, et ils se seraient lancés dans l'aventure en se disant. « Quand j'en aurai assez, je romprai » ; mais il savait que c'est là le plus souvent un imprudent calcul; on ne rompt pas quand on veut; on rompt quand on peut, et il faut pouvoir : où sont les passionnés qui peuvent ?

Et puis parmi tout ce que Lajardie lui avait dit, il y avait une parole qui était restée mieux que les autres dans son esprit : « C'est une femme qui épouse. »

Mari de Mme Gillet !

Cela n'était-il pas encore plus effrayant que tout ce qu'on pouvait prévoir et craindre ?

En arrivant à Condé, il avait pu très-bien, et sans fausse modestie, répondre à Lajardie que sa position de fortune le mettait à l'abri de toute poursuite matrimoniale. Une femme de tête, sachant calculer, qui avait fait un mariage d'argent, ne devait pas penser à prendre pour mari un pauvre petit médecin qui n'avait que des dettes. Mais, à cette heure, cette position si médiocre en commençant était en train de s'améliorer, et, si elle n'avait pas donné

encore des résultats bien solides, elle paraissait au moins pleine de promesses. Une femme réduite à une misérable médiocrité, et se trouvant dans l'impossibilité de se bien marier, ne pourrait-elle pas se laisser séduire par le mirage de ces promesses? Elle avait épousé un médecin vieux, parce qu'il avait, croyait-elle, une belle position. Il n'était donc pas tout à fait fou d'admettre qu'elle pouvait avoir l'idée d'épouser un médecin jeune, sur le chemin d'arriver à une position égale à celle qui l'avait une première fois tentée.

Tout bien examiné et pesé, il devait donc persévérer fermement dans sa résolution d'éviter Mme Gillet.

V

Si elle revenait ?

Ce fut la question qu'il s'adressa pendant plusieurs jours et qui lui fit jeter un coup d'œil anxieux dans son salon, chaque fois qu'il ouvrit la porte de son cabinet.

Était-elle là ?

Une semaine s'étant écoulée sans qu'il la vît, il commença à se dire qu'il était bien possible qu'elle ne revînt point et que tous les raisonnements qu'il avait échafaudés, les combinaisons qu'il avait arrangées ne fussent que des chimères enfantées par la vie solitaire qu'il menait depuis son installation à Condé. Elle avait vu ce qu'elle avait eu envie de voir. Sa curiosité satisfaite, elle resterait chez elle, et il n'aurait point à se défendre contre des tentations qui n'auraient probablement pas pris naissance dans son imagination surexcitée, si Condé n'avait pas été pour lui une sorte de Thébaïde. De tout cela il ne lui resterait qu'un souvenir innocent, nuancé d'une légère teinte de ridicule. Ne se moquerait-il pas de lui-même plus tard, en se rappelant qu'il avait eu peur d'une femme qui lui avait paru d'autant plus dangereuse qu'elle était plus belle ? C'était vraiment une heureuse chance qu'il n'eût point eu un ami, un confident à qui

il aurait conté cette belle peur. Comment avouer à ce confident que cette Mme Gillet, si redoutée, n'était même pas revenue? Cela eût vraiment trop prêté à rire.

Il ne pensait donc plus qu'elle pouvait venir, lorsqu'un jeudi de la seconde semaine après la visite qu'elle lui avait faite, il la trouva assise dans son salon à la place même où il l'avait déjà vue, causant tranquillement avec une paysanne arrivée avant elle.

Il s'arrêta sur le seuil de son cabinet, interdit; pour elle, inclinant la tête en avant, elle lui adressa un doux sourire, et pendant que la paysanne passait dans le cabinet, elle continua à le regarder avec un air d'intelligence, comme pour lui dire : « Me voilà ! je vous avais promis de revenir, je suis une femme de parole. »

Lorsque Claude rouvrit la porte, il s'était cuirassé de sa mine la plus froide et de son attitude la plus digne, mais elle ne parut pas y faire attention et ce fut gaiement qu'elle entra dans son cabinet, ce fut en souriant qu'elle lui tendit la main.

— Bonjour, docteur.

— Madame...

— Il faut convenir que le salon d'attente d'un médecin est un endroit curieux dans lequel on apprend toutes sortes de choses intéressantes, dit-elle en s'asseyant. Savez-vous ce que cette bonne villageoise, qui est une riche, une très-riche villageoise, m'a demandé ? Si vous étiez vraiment un aussi bon médecin qu'on disait, si vous écoutiez les malades avec patience sans vous fâcher, et enfin, car c'était là qu'elle en voulait venir, si vous ne faisiez pas payer une pauvre femme de la campagne moins cher qu'une dame de la ville. Que pensez-vous que je lui ai répondu? Qu'il était convenable de vous payer d'après le temps qu'on vous prenait et qu'après dix minutes le prix de la consultation était doublé, après

vingt minutes triplé. J'étais bien certaine qu'elle ne me ferait pas attendre trop longtemps; et de fait elle n'est pas restée avec vous les dix minutes du prix simple.

Tout cela fut débité rapidement; gaiement, légèrement, d'une voix spirituelle et avec le sourire dans les yeux, si bien que Claude, oubliant la réserve qu'il s'était imposée, se mit à sourire aussi.

— Si j'étais pressée de vous voir, continuait-elle, ce n'était pas sous le coup d'intolérables souffrances, car je vais mieux, beaucoup mieux, et c'est d'après mon expérience personnelle que j'ai pu dire à cette bonne femme que vous étiez un grand médecin. Quelle heureuse inspiration vous avez eue de m'ordonner ces promenades, elles m'ont fait autant de bien moralement que physiquement. Croiriez-vous que je ne connaissais pas la campagne l'hiver ! Ces promenades m'ont révélé des beautés que je ne soupçonnais pas. Comme les champs sont plus variés d'aspect l'hiver que l'été ! comme les matins ont de belles couleurs claires, comme les soirs sont splendides avec le soleil qui semble se débarrasser de ses rayons pour se mettre à la portée des humains ! Et les nuages, changent-ils assez souvent en ouvrant des profondeurs infinies dans un ciel qui n'est plus éternellement bleu ! Et puis on respire, l'air froid fouette le sang.

Il l'écoutait stupéfait, se demandant si c'était bien la femme dangereuse qu'il avait redoutée.

Dangereuse, oui, elle l'était par sa beauté, mais pas du tout avec le caractère qu'il lui avait sottement attribue.

Si elle l'avait encore entretenu de sa prétendue maladie, il serait resté sur ses gardes se demandant dans quel but elle continuait cette comédie; mais de cette maladie il n'était plus question que d'une façon incidente, et comme pour justifier la visite de remercîment qu'elle

lui faisait, car cette visite était bien un remercîment et rien de plus.

Elle continua :

— Je vous dois donc tous mes remercîments : non-seulement vous avez soulagé mes malaises, mais encore vous m'avez ouvert l'esprit. Cependant je ne suis pas entièrement guérie, et je crois que du côté de la poitrine ou du cœur il y a encore à faire, beaucoup à faire.

— Vous êtes mieux, n'est-ce pas ?

— Beaucoup mieux.

— Eh bien, continuez ; le mieux ira toujours en augmentant, et ce qui vous inquiète encore se dissipera tout seul ; tout seul — il répéta en insistant — et sans médecin.

Elle se leva, et précisément parce qu'il la vit disposée à partir, il eut le désir de la retenir : il eût voulu pouvoir s'excuser de tout ce qu'il avait si sottement imaginé ; il eût voulu surtout la voir plus longtemps, ce qui maintenant était sans danger.

Elle se dirigea vers la porte et il l'accompagna en parlant de choses indifférentes ; arrivée dans le jardin, elle se retourna vers la maison.

— Vous êtes vraiment très-bien logé, dit-elle, et vous avez fait votre choix en homme de précaution.

— C'est mon ami Lajardie qui l'a fait pour moi ; j'ai ratifié seulement ce qu'il avait arrêté à l'avance.

— Alors, la femme que vous épouserez devra toute sa reconnaissance à M. Lajardie : elle trouvera cette maison parfaite.

A ce mot, Claude releva la tête.

— J'avoue, dit-il, qu'en prenant cette maison je n'ai pas pensé à la femme que j'épouserais, car je n'ai pas l'intention de me marier.

Ils se regardèrent.

— Est-ce le mariage, ou bien sont-ce les femmes que vous détestez ? dit-elle.

— Je ne déteste ni les femmes, ni le mariage... loin de là.

— Cependant ?

Claude se dit que l'occasion se présentait belle pour lui, et il voulut en profiter : l'heure était venue d'être héroïque... à tout hasard.

— Je n'ai aucune honte à avouer que je suis sans fortune, dit-il, et si bien sans fortune que je n'ai que des dettes ; quelle femme voudrait de moi ?

— Mais celle qui vous aimerait.

— Pour qu'elle pensât à moi il faudrait qu'elle n'eût elle-même rien, et ce serait une mauvaise affaire pour elle comme pour moi, de marier nos deux misères.

Il y eut un moment de silence, et ils firent quelques pas côte à côte sans se regarder.

— Il me semble, dit-elle, qu'on voit tous les jours des héritières prendre pour mari des hommes sans fortune, mais ayant pour eux une intelligence supérieure, une position, un bel avenir.

— Dans ma position présente, je crois que la seule héritière qui m'accepterait serait une bossue, une scrofuleuse, une poitrinaire, un laideron, et moi je ne l'accepterais pas, car je veux aimer celle que je prendrai pour femme, si jamais je me marie, c'est-à-dire dans cinq ou six ans, dix ans...

— Comment ! vous voulez attendre dix ans pour vous marier?

— Je veux attendre au moins que ma position soit faite, et, si je la fais, cela ne sera pas assurément avant cinq ou six ans.

Il dit cela d'une voix nette, en homme convaincu, puis oubliant un peu le rôle qu'il s'était imposé :

— Vous voyez, dit-il, que je ne déteste ni les femmes ni le mariage, comme vous le pensiez tout à l'heure, et c'est précisément parce que je mets le bonheur dans l'amour et dans le mariage, que je ne veux me marier que quand je serai assuré de pouvoir donner à ma femme une position qui soit en rapport avec la tendresse que je ressentirai pour elle.

Ils avaient été, en marchant, jusqu'à la porte de sortie; puis, tournant sur eux-mêmes, ils étaient venus tout en parlant jusqu'à la rivière. Maintenant il fallait retourner au boulevard.

— Je vois avec plaisir, dit-elle après un moment de silence, que le mauvais exemple n'est pas contagieux pour vous et que vous ne pensez pas à imiter M. Lajardie, qui, lui, n'a cherché dans le mariage que l'héritière.

— Lajardie aimait Mlle Cordhomme, il me semble; il m'a parlé d'elle en homme sérieusement épris.

— Tous deux étaient épris, mais ils ne l'étaient pas l'un de l'autre; M. Lajardie était épris de la fortune de M. Cordhomme; et Eugénie Cordhomme était éprise du mariage beaucoup plus que du mari lui-même. Quand on sait la vie qu'elle menait chez ses parents, on comprend qu'elle ait voulu l'échanger contre une autre. Si M. Cordhomme a amassé une belle fortune, c'est par une économie sévère, que quelques personnes qualifient même de sordide. Chez ces gens riches on déjeunait avec une seule côtelette : le père prenait la noix, la mère le gras, la fille l'os. Eugénie a cru qu'en acceptant pour mari un homme qui avait été un poëte, et qui avait mené pendant quelques années une existence d'artiste, elle allait sortir de l'atmosphère avaricieuse qui l'étouffait. La pauvre fille a mal calculé : l'homme qui garçon était poëte et dépensait largement l'argent qu'il n'avait pas

est devenu, aussitôt son mariage, le bourgeois le plus étroitement bourgeois de la province, et il n'a plus pensé qu'à amasser l'argent qu'il avait : elle déjeune toujours avec l'os de sa côtelette, et elle a l'honneur de voir son mari manger la noix et le gras, que son père et sa mère se partageaient ; ce sera seulement quand elle aura un enfant que les choses changeront; elle lui passera son os, et elle aura droit au gras, dont son mari se privera pour elle.

Comme Claude levait la main pour l'interrompre :

— Ne croyez pas que je calomnie votre ami, dit-elle en riant; voici un fait qui vous prouvera son économie. Après le mariage tout le monde part en voyage, le père, la mère, le mari, la femme. Eugénie avait emporté sa bourse particulière, formée avec les louis qui, depuis son enfance, lui avaient été donnés non pour qu'elle les dépensât, mais pour qu'elle les amassât; en tout mille francs. Un jour, sous prétexte qu'il n'a que des billets de banque, son mari lui emprunte cette bourse, et elle n'en a jamais revu un sou. La chose s'est découverte parce qu'au retour M. Cordhomme, qui lui aussi n'avait que des billets de banque, a voulu emprunter la bourse de sa fille; alors celle-ci, ne pouvant la représenter, a dû avouer ce qu'elle en avait fait. Mais j'ai trop bavardé; nous voici à la grille. Au revoir, docteur, au revoir et merci.

Il la regarda s'éloigner, la taille cambrée, marchant légèrement.

— Quel malheur qu'on ne puisse pas l'aimer, se dit-il, elle est vraiment charmante.

V

Autant il s'était senti inquiet après la première visite de Mme Gillet, autant il se trouva rassuré après la seconde.

Elle était prévenue.

Maintenant elle savait qu'il n'était pas un mari possible pour elle, si l'idée lui était venue de le prendre pour mari : cinq ou six ans, n'est-ce pas l'éternité dans la vie d'une jeune veuve qui ne paraît pas disposée à s'ensevelir pour jamais dans son voile de crêpe ?

Maintenant, quoi qu'il pût arriver, il n'aurait pas de reproches à s'adresser ; il avait mis sa conscience en repos, et, poussant les choses jusqu'à l'extrême, il avait été jusqu'à dire que pour lui le bonheur de la vie était dans l'amour et dans le mariage.

Une femme intelligente comme elle et fine — car elle était bien réellement très-intelligente et très-fine — savait comprendre à demi-mot et deviner ce qui n'était qu'indiqué.

Elle était donc fixée, bien fixée.

Reviendrait-elle ?

Les jours s'écoulèrent, les semaines, sans qu'il la vît, et même sans qu'il entendît parler d'elle.

C'était fini.

Et ce ne fut pas sans regret qu'il s'arrêta à cette idée.

Sans doute ce regret était absurde et en opposition absolue avec la logique : puisqu'il trouvait Mme Gillet dangereuse, il devait être bien aise de ne pas la revoir; mais il n'était point de ces hommes parfaits qui se laissent diriger par la seule logique, lui obéissent en tout et pour tout : c'est l'esprit qui comprend la logique; mais par malheur ce n'est pas l'esprit qui mène les natures passionnées.

La vie du médecin de province, bien plus que celle du médecin de Paris ou des grandes villes, exige l'activité et le mouvement : il faut aller au loin visiter les malades et le jour comm la nuit faire des courses de cinq, six, dix lieues et plu a travers les campagnes et les bois : pendant que le cheval trotte sur la route solitaire, on a le temps de réfléchir et, bercé par le roulement de la voiture, de voyager dans les pays imaginaires, porté sur les ailes capricieuses de a rêverie. Claude aimait ces longues courses, et jamais il ne refusait d'aller dans quelque village éloigné, même par les chemins de traverse les plus impraticables. — Ce n'est pas un *feignant*, disaient de lui les paysans, qui lui étaient reconnaissants — en paroles — de son intrépidité à braver les cahots et la fatigue.

Combien de fois, dans ces courses, la logique et la passion n'engagèrent-elles pas en lui des disputes et des querelles à propos de Mme Gillet ! — Penser à la revoir est fou, disait l'une. — Peut-être, disait l'autre; mais il n'en est pas moins vrai que cela serait très-doux. — Ce n'est pas avec ce qui est doux qu'on fait sa vie. — La vie et le bonheur sont deux. — Et la sagesse ? — Et l'amour ? — Quelle folie ! — Quelle bêtise !

Et la conclusion de ces dialogues où triomphait la contradiction était toujours la même : une question : la reverrait-il ? reviendrait-elle ?

Il la revit, et ce fut elle qui revint.

Un matin parmi ses lettres il en trouva une bordée de noir et dont les initiales du cachet étaient formées d'une N et d'un G; l'écriture de l'adresse était élégante, couchée, liée, mais avec plus de fermeté, plus de décision, plus d'originalité qu'on n'en trouve ordinairement dans la fade écriture anglaise qu'on enseigne couramment aux jeunes filles bien élevées, et qui est si commode pour remplir quatre pages quand on n'a rien à dire :

« Mon cher docteur,

» Si vous le voulez bien, j'irai vous demander conseil » tantôt; mais je suis tellement souffrante que, malgré » les curieuses études de mœurs qu'on peut faire dans » votre salon, je n'arriverai que vers la fin de votre con- » sultation. Je me sens incapable d'attendre et d'écouter, » ou de ne pas écouter (c'est encore plus difficile), les » bavardages des personnes que je pourrais rencontrer » chez vous. Le but de cette lettre est de vous prier, au » cas où je ferais mal mes calculs, de m'attendre quelques » minutes. Je viendrai certainement : j'ai trop grand » besoin de vous, pour me laisser retenir, même par la » souffrance.

» Recevez mes remercîments et croyez à toute ma » reconnaissance.

» NATHALIE GILLET. »

Malade?

Après tout, cela était possible; il n'y a pas de santé, si riche qu'elle soit, qui mette à l'abri de la maladie.

Mais alors, si elle était vraiment malade, pourquoi ne lui demandait-elle pas de venir chez elle? Quand on est sérieusement malade, il est beaucoup plus naturel d'appeler le médecin que de l'aller trouver.

Le prétexte qu'elle avait mis en avant — la peur du médecin — était-il sincère? Non, sans doute. Mais elle pouvait en avoir un autre. Dans une ville comme Condé, où une femme ne peut pas recevoir un homme trois fois sans qu'il soit aussitôt de notoriété publique, incontestée, que cet homme est son amant, il n'était que juste de reconnaître qu'une femme veuve, voulant se remarier, devait prendre de scrupuleuses précautions pour protéger sa réputation. N'était-il pas déjà bien grave qu'elle vînt ainsi chez lui ?

Ce jour-là, les malades qui étaient déjà venus à sa consultation trouvèrent que le succès l'avait gâté; il ne se montrait plus aussi patient que lors de son arrivée à Condé, et si, après lui avoir raconté trois fois la même chose on la recommençait une quatrième, il vous arrêtait. Une mère ayant voulu lui expliquer longuement, minutieusement, en femme qui s'y connaît, la maladie de son fils resté dans le salon, il alla chercher ce jeune homme en disant que celui-ci exposerait mieux que personne des souffrances qui étaient les siennes.

Enfin son salon se trouva vide avant que Mme Gillet arrivât.

Il attendit, mais sans pouvoir travailler, sans même pouvoir lire, marchant en long et en large, dans son cabinet, fiévreusement, avec impatience.

— Quelle folie ! se disait-il.

Mais il le disait des lèvres seulement et par acquit de conscience.

Ce n'était pas à lui qu'il pensait d'ailleurs, c'était à elle : il la revoyait à la place où elle s'était assise la première fois toute chatoyante sous ses ornements de jais, dont l'éclat était encore moins ardent que celui de ses yeux noirs si troublants

Il appela Espérance pour lui recommander d'être at-

tentif et de frapper à sa porte aussitôt que quelqu'un arriverait.

Cela fait, il s'assit dans son fauteuil; mais il n'y put pas rester; il se leva, recommença à marcher et s'assit de nouveau.

Un frôlement se fit entendre enfin dans le salon, et avant qu'Espérance l'eût averti, il ouvrit vivement la porte de son cabinet.

C'était elle.

Elle s'était assise sur une chaise à côté de la porte d'entrée et elle se tenait là dans une pose alanguie.

— Sans doute je vous ai fait attendre, dit-elle, pardonnez-le-moi.

Ce fut lui qui s'excusa: il était tout à sa disposition.

Elle se leva et se dirigea vers le cabinet de consultation; il la suivit, et, après avoir fermé la porte, il poussa le verrou; sans doute ce fut là un mouvement d'habitude irréfléchi, puisqu'il n'y avait plus personne dans le salon et que l'heure de la consultation était passée.

Elle était restée debout, il lui avança un fauteuil dans lequel elle se laissa aller lentement: ce fut lentement aussi qu'elle releva sa voilette.

Alors il constata que sa physionomie n'était pas celle qu'elle avait lors de ses premières visites: si son visage ne portait pas les traces de la souffrance, il portait au moins, bien manifestement, celles de l'émotion et du trouble: les yeux étaient voilés, les lèvres étaient plissées, la respiration semblait plus pressée. Dans toute sa personne, dans son regard, dans son attitude, dans ses mouvements, il y avait quelque chose de doux et de fatigué qui contrastait vivement avec son énergie ordinaire.

Ainsi elle était, ou au moins elle avait été réellement malade.

Placée comme elle l'était, elle faisait face à la fenêtre

et se trouvait éclairée en plein, ce qui était une condition tout à fait favorable à sa beauté, faite pour le grand jour, sans ombres.

Elle resta ainsi longtemps sans parler, sous le regard de Claude, qui l'examinait.

Elle-même le regardait aussi dans les yeux comme si elle avait eu des raisons pour diagnostiquer, elle la malade, ce qu'éprouvait son médecin : malheureusement pour sa curiosité, l'œil du médecin, à force d'être interrogé anxieusement par les patients qui cherchent à devancer leur arrêt, apprend l'art difficile de ne rien dire, et elle ne put pas lire dans celui de Claude ce qu'elle paraissait chercher.

— Vous voyez bien, n'est-ce pas, docteur, dit-elle, que je suis souffrante, et je vous laisse me regarder pour que mon visage et mes yeux parlent pour moi : ne me trouvez-vous point pâlie ?

— Un peu.

— Dites beaucoup ; soyez sincère, je sais comprendre la vérité. Du temps où j'entendais parler médecine tous les jours, je me suis toujours élevée contre ce système qu'ont beaucoup de médecins d'endormir leurs malades en leur cachant la vérité. Si cela peut être utile avec des natures faibles et peureuses, cela est exaspérant pour ceux qui ont de la tête ou du cœur. C'est dans cette catégorie que je vous prie de me ranger, et voilà pourquoi je vous demande de me répondre sincèrement, franchement : comment me trouvez-vous ?

Parlant ainsi elle tourna doucement la tête d'un côté, puis de l'autre, comme elle eût fait devant un peintre, pour prendre une pose tout à son avantage.

Il n'y avait qu'une réponse pour Claude, s'il avait eté décidé à répondre sincèrement : « admirable », mais ce ne fut pas celle-là qu'il fit.

— Évidemment, dit-il, vous n'êtes point dans un état normal; vos yeux ont un éclat, votre parole a un accent qui trahissent de l'agitation.

— J'ai la fièvre, voyez comme je brûle.

Et au lieu de lui donner son poignet pour qu'il lui tâtât le pouls, elle lui mit dans la main sa main nue.

Cette main de la malade était frémissante, brûlante, mais moins frémissante et moins brûlante encore, à coup sûr, que celle du médecin.

Ils restèrent ainsi la main dans la main, en face l'un de l'autre.

La situation, en se prolongeant, devenait embarrassante. Claude ne pensait pas à abandonner la main de Mme Gillet, et celle-ci ne faisait aucun mouvement pour retirer la sienne.

De ses yeux, franchement levés, elle continuait d'interroger ceux de Claude, qui commençaient à parler sous le voile dont ils avaient voulu tout d'abord s'envelopper.

Mais si ce qu'elle cherchait à lire dans les yeux de son médecin était une indication médicale sur sa maladie, mouvement d'inquiétude ou de confiance, c'était bien inutile, car ce médecin ne paraissait guère penser à la médecine en ce moment : sa face pâle d'ordinaire s'était colorée, ses artères temporales s'étaient gonflées, ses narines s'étaient dilatées, et, avec une expression de sourire vague, ses lèvres, plus rouges que de coutume et légèrement tremblantes, s'étaient entr'ouvertes.

— Docteur, dit-elle enfin en retirant doucement sa main par un geste qui était presque une caresse, docteur, vous ne m'écoutez pas ?

— Je vous regarde.

— Il faut m'écouter.

— Parlez alors, je vous prie.

Et détachant ses yeux de sur elle, il les abaissa sur

le tapis en faisant un effort manifeste pour être attentif.

— Je vous écoute, dit-il en insistant sur ce mot plus encore pour lui peut-être que pour elle.

— La dernière fois que je suis venue, dit-elle, je vous ai parlé comme une femme guérie, en ne me plaignant plus que de ce que je ressentais du côté du cœur ou de la poitrine. Vous m'avez assuré que cela se dissiperait comme le reste en continuant le régime que vous m'aviez ordonné. Je l'ai continué en l'observant religieusement, et, quel que fût le temps, quel que fût mon état de souffrance, je suis sortie tous les jours en faisant de longues courses. Le mieux n'a pas continué, et à vrai dire, c'est une aggravation qui s'est prononcée. J'ai persisté quand même, l'aggravation s'est accentuée encore. Présentement voici mon état : je souffre, je souffre beaucoup. Rien d'aigu, mon Dieu, mais quelque chose de permanent et d'exaspérant, des douleurs sourdes, des malaises vagues qui échappent à une localisation lorsqu'on veut se les préciser; je souffre de partout et de nulle part. Mais les effets de ces malaises se précisent facilement, eux ; et la gêne dans la respiration en est le point principal. Combien de fois suis-je obligée de me lever dans la nuit, cherchant de l'air, ouvrant mes fenêtres par n'importe quel temps : j'étouffe. Ah! mes nuits si vous les connaissiez!

Elle s'arrêta comme si elle éprouvait encore un de ces étouffements.

C'était attentivement que Claude l'écoutait. Peut-être eût-il été moins attentif si elle avait parlé d'une maladie spéciale, particulière, facile à préciser. Mais ces malaises vagues, ces étouffements, ces réveils la nuit, ces fenêtres ouvertes, toutes ces plaintes qui n'avaient rien de spécifique, provoquaient chez lui le trouble et l'émotion; le médecin s'expliquait ce que l'homme sentait.

Elle continua :

— C'est seulement après plusieurs heures que mes insomnies cèdent et que je puis prendre un peu de repos. Encore ce repos est-il le plus souvent troublé par des rêves qui me laissent baignée de sueur. Alors la fièvre vient, et, avec elle arrivent des hallucinations bizarres. Faut-il les expliquer?

Elle dit cela en baissant les yeux et en détournant le visage.

Ce n'était plus le médecin qui écoutait, c'était l'homme, celui qui depuis plusieurs semaines pensait chaque jour à cette jeune femme.

— Expliquez, dit-il.

— Un mot suffira, je pense : il y a en moi deux natures, l'une spirituelle, l'autre corporelle, et elles sont le plus souvent en complet désaccord. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

Elle le regarda, et la rougeur de son front, le trouble de ses yeux humides, une sorte de confusion qui se montrait dans son attitude générale complétèrent ce qu'elle avait indiqué.

Claude aussi la regarda longuement et, sans répondre, d'un signe de tête, d'un mouvement des yeux, il lui dit qu'il avait compris.

— Vous voyez, continua-t-elle, comment le mal moral s'ajoute au mal physique.

Elle se tut, et il se fit un moment de silence dans lequel ils entendirent l'un et l'autre leur respiration singulièrement accélérée, Claude celle de Mme Gillet, Mme Gillet celle de Claude.

Insensiblement ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre; Mme Gillet en parlant, Claude en écoutant s'étaient penchés en avant et maintenant leurs genoux se touchaient, leurs deux souffles se mêlaient en une chaude vapeur qui leur enflammait le visage.

— Évidemment, dit Claude, il y a dans l'existence que vous menez un état qui n'est pas normal; il ne l'est ni pour votre jeunesse, ni pour votre nature; de là ces malaises, ces troubles, ces indispositions que vous ressentez.

Elle secoua la tête...

— Permettez-moi de vous répondre avant de vous laisser aller plus loin, dit-elle, j'ai fait la part de tout cela; elle n'est pas suffisante pour expliquer ce que j'éprouve. D'ailleurs, permettez-moi de vous répondre encore qu'en parlant ainsi vous n'êtes pas sincère, comme je vous ai demandé de l'être; vous pensez à autre chose qu'à ce que vous me dites...

— Mais...

— ... et autre chose que ce que vous me dites.

— Je vous assure...

— J'ai trop entendu parler médecine autour de moi, et j'ai écouté trop sérieusement ce qu'on disait pour me faire illusion sur mon état, et pour m'en tenir à ces paroles vagues avec lesquelles on endort les inquiétudes des malades. Soyez donc franc, et laissez-moi être ferme. Quand je suis venue vous consulter pour la première fois, je vous ai dit que soit à la poitrine, soit au cœur j'avais quelque chose de grave. Pour ne pas m'effrayer sans doute, vous n'avez pas voulu vous livrer à un examen sérieux. Mais maintenant l'heure de ces ménagements est passée, et vous devez comprendre que tout ce qui aurait pour but de me rassurer, sans cet examen, serait de nature au contraire à m'effrayer un peu plus que je ne le suis, et pourtant, je l'avoue sans fausse honte, je le suis déjà bien assez comme cela.

Elle recula son fauteuil et regarda Claude en plein dans les yeux; alors levant la main droite à la hauteur de son visage et tenant son bras courbé par un geste plein d'une noble résolution :

— Regardez-moi donc, dit-elle, ne me croyez-vous pas le courage d'avoir une maladie mortelle!

Il fut ébloui, le regard qu'elle venait de lui jeter l'avait secoué jusqu'au plus profond de ses entrailles; sur son front empourpré perlèrent des gouttelettes de sueur; pour se contenir il se croisa les bras sur la poitrine.

Elle s'était levée et, devant lui, elle restait debout, souriante..

Il recula alors, car un mouvement irrésistible le poussait vers elle, et malgré lui ses bras s'ouvraient pour la saisir.

— J'attends, dit-elle toujours souriante.

Et comme il restait immobile :

— Vous avez donc bien peur pour moi? dit-elle.

Ce n'était pas pour elle qu'il avait peur, c'était pour lui. S'il la touchait, assurément il ne serait plus maître de sa raison déjà si chancelante, et au contact de cette chair il serait, quoi qu'il voulût, entraîné...

— Que dois-je faire? continua-t-elle, dois-je rester debout, dois-je m'asseoir? Guidez-moi, je vous prie.

Et du regard elle l'interrogea avec un air d'innocence et d'embarras.

— J'ai beaucoup entendu parler d'auscultation, continua-t-elle, mais à vrai dire je ne sais pas au juste en quoi cela consiste, et puis chacun a sa manière, n'est-ce pas?

Au fait, c'était d'auscultation qu'il s'agissait; ce mot le ramena dans la réalité : c'était au médecin qu'elle parlait.

— Debout, assise, comme vous voudrez, dit-il.

— Alors debout.

Et elle fit quelques pas vers la fenêtre du côté du divan. Puis tendant le bras à Claude :

— Voulez-vous avoir la complaisance de m'aider à enlever mon paletot?

Il fit ce qu'elle lui demandait; puis tandis qu'elle déposait ce paletot et son chapeau sur le fauteuil qu'elle venait de quitter, Claude alla à la fenêtre pour laisser tomber les rideaux de mousseline, car le cabinet étant au rez-de-chaussée, quelqu'un en passant dans le jardin eût pu jeter un regard indiscret par la fenêtre; bien qu'il fût habitué à cette manœuvre, qu'il faisait plusieurs fois par jour, il embrouilla les embrasses et fut plus longtemps que de coutume à disposer les rideaux.

Quand il se retourna, elle était debout à trois pas de lui : elle avait défait le corsage de sa robe ainsi que son col et elle se montrait les épaules et les bras nus, la poitrine couverte seulement d'une fine chemise de toile.

Si Claude n'avait point été absorbé dans son maniement des rideaux, il lui eût peut-être dit qu'elle pouvait garder son corsage, mais ce n'était pas maintenant qu'elle l'avait défait qu'il convenait de lui adresser cette observation.

D'ailleurs, il n'y pensait guère : il la regardait, et le sentiment d'admiration qui l'avait envahi et fasciné ne laissait place en lui à rien de ce qui n'était pas elle : ses yeux ne pouvaient pas se détacher de ce buste qu'aucune baleine n'avait jamais comprimé et qui avait la beauté saine et forte d'un marbre antique.

Pendant quelques secondes elle se laissa contempler ainsi les yeux baissés, la tête légèrement inclinée en avant, puis d'une voix un peu tremblante :

— Si vous voulez, dit-elle, j'y suis.

Il s'approcha d'elle, les bras ouverts, frémissant des pieds à la tête, puis, s'étant arrêté un moment, il passa derrière elle, et brusquement il lui posa la main gauche à plat sur l'épaule, et des quatre doigts réunis sur une même ligne, de sa main droite il frappa sur la main gauche.

Au contact de cette main brûlante sur sa chair, elle avait frissonné, mais elle n'avait pas relevé ni tourné la tête.

Après avoir exploré par la percussion le côté droit de la poitrine, il explora de la même manière le côté gauche.

Elle ne pouvait pas le voir, mais, au bruit de sa respiration et à la chaleur de sa main, elle pouvait deviner ce qui se passait en lui.

Tout à coup elle sentit que sur son épaule il appuyait sa tête.

— Respirez, dit-il, toussez.

Si la respiration était embarrassée, la voix par contre était parfaitement nette.

Il se redressa.

— Eh bien, où en suis-je? dit-elle en se retournant et en le regardant en face.

Mais, au lieu de répondre à cette interrogation, il lui prit le bras, et, après l'avoir soulevé, il appuya sa tête sur le côté gauche de la poitrine; puis, le laissant retomber, il appliqua son oreille sur la poitrine même.

Dans ce mouvement un peu brusque, l'épaulette de la chemise glissa le long du bras.

Claude, éperdu, releva à demi la tête et la regarda; elle-même le regardait palpitante, les lèvres ouvertes.

VI

Le premier mot de Claude lorsqu'elle parla de rentrer chez elle, fut pour demander quand ils se reverraient.

— Quand tu voudras.

— Eh bien ! ce soir, j'irai te faire une visite.

Elle était debout devant la glace en train de natter ses cheveux qu'elle avait entièrement défaits. Peut-être eût-elle pu regagner sa maison sans se recoiffer ainsi complétement à fond ; mais cette longue chevelure abondante et touffue qui lui enveloppait les épaules de ses noires cascades et tombait jusqu'à ses genoux était assez belle pour qu'une femme cédât à l'orgueil de la montrer pour la première fois, dans toute sa splendeur, à l'homme aimé.

Au mot de Claude elle tourna la tête à demi vers lui, tenant dans ses mains une de ses lourdes nattes.

— Ce soir si tu veux, dit-elle, cependant...

— Cependant ?

— Je veux dire qu'il serait peut-être bon... maintenant de penser à ce qui est raison et prudence. Si tu viens chez moi trois ou quatre fois, toute la ville saura que nous nous aimons. Le veux-tu ?

Elle se retourna tout à fait et le regarda en face.

— Si tu le veux, reprit-elle après un moment de silence

qu'elle sembla ne pas vouloir rendre embarrassant en le prolongeant, si tu le veux, cela sera ainsi, je n'ai rien à dire, tu es le maître. Que veux-tu ?

Elle dit ces derniers mots en le regardant à la dérobée et en dessous sans qu'il pût saisir ce rapide coup d'œil.

— Te voir, répondit-il.

— Et moi aussi je veux te voir ; en venant ici je t'ai prouvé combien ardemment je le voulais ; le passé, il me semble, doit être le garant de l'avenir; pour toi j'ai sacrifié ce qui est le plus cher à la femme, la retenue; je suis prête maintenant à sacrifier mon honneur si tu le veux.

Il était resté assis sur le divan et il la regardait debout devant la glace, contemplant ses épaules nues dont la blancheur rosée contrastait puissamment avec le noir des cheveux, admirant les mouvements onduleux de son torse qui se pliait avec souplesse chaque fois qu'elle levait les bras.

A ce mot il se redressa pour venir à elle, mais plus prompte que lui elle se retourna et d'un bond elle fut sur sa poitrine, lui jetant les bras autour du cou et le serrant dans une étreinte passionnée.

— Je t'aime, tu m'aimes, qu'importe le reste ! dit-elle, la honte, la mort pour une minute de bonheur, et ce bonheur je viens de le goûter sous tes baisers; maintenant ma vie est remplie. Voilà comme je t'aime, et non depuis une heure, mais depuis que pour la première fois je t'ai vu.

Le faisant reprendre sa place, elle s'assit sur ses genoux sans desserrer le collier qu'elle lui avait jeté autour du cou : et ainsi posée, la tête rejetée un peu en arrière, la taille cambrée dans la main de Claude, la poitrine collée contre lui, elle continua, lui parlant de si près qu'il sentait la chaleur de son souffle lui enflammer le visage :

— On se moque, dans notre monde bourgeois, de ces grands sentiments qui naissent tout à coup, et je crois

bien que je m'en moquerais aussi si on m'en parlait. Cependant ce sentiment irrésistible je l'ai éprouvé foudroyant en te voyant. Comment? pourquoi? Es-tu plus beau qu'un autre? Je ne sais pas. Je le crois. En tout cas, tu m'as fait éprouver ce que je n'avais ressenti auprès d'aucun homme. Après un quart d'heure passé près de toi, je t'ai aimé comme si je te connaissais depuis des semaines, depuis des mois. J'ai été prise, envahie complétement, et si bien que je ne t'aimerai jamais davantage. Il faudrait être habile à démêler ses sentiments, éloquente à les traduire pour t'expliquer avec quelle violence je fus poussée vers toi; mais ce que je puis te dire au moins, c'est que pendant ce quart d'heure je fus la plus heureuse des femmes, folle de joie, ivre de bonheur. Après ton départ, ce fut un anéantissement stupide : d'un rêve qui m'avait enlevée dans un ciel radieux je tombai dans une nuit noire et glacée. Cela à la lettre, et tel que je te le dis en ces quelques mots qui peignent bien mal, bien froidement mon bouleversement de joie et ma mort. Une chose te peindra mieux que des explications l'état dans lequel j'étais : j'avais lu dans les journaux que ton petit nom était Étienne; toute la soirée et toute la nuit, je répétai ce nom comme une douce musique : Étienne, Étienne.

Il avait pris une de ses tresses, et tout en écoutant il la baissait lentement d'un bout à l'autre, depuis l'extrémité des cheveux jusqu'à la nuque, où son visage se cachait.

— Et toi, dit-elle en lui attirant la tête pour l'avoir en face d'elle, quel effet ai-je produit sur toi? En ai-je produit un seulement ce jour-là?

Longuement elle le regarda, après s'être détachée de lui et s'être reculée de deux pas pour le mieux voir et l'embrasser des pieds à la tête.

Puis revenant à lui, elle prit un des coussins du divan,

le jeta à terre et s'assit dessus, de manière à appuyer ses deux mains et sa tête sur Claude et à le bien voir en renversant son cou à demi.

Comme il voulait la relever :

— Non, dit-elle, aux pieds de mon maître, de mon Dieu.

Et elle resta ainsi le regardant, les yeux perdus dans une muette extase.

— Ne parle pas, disait-elle de temps en temps, laisse-moi te regarder, laisse-moi librement noyer mes yeux dans les tiens.

Et lui machinalement tenant entre ses mains les tresses qu'elle laissait pendre derrière elle, les pressait dans ses doigts, les maniait amoureusement; et le contact de ces cheveux qui craquaient, faisait passer en lui un courant électrique venant d'elle, comme par ses doigts passait en elle un courant venant de lui.

Après quelques minutes, elle lui prit les deux mains dans les siennes, et secouant la tête comme pour dissiper la molle langueur qui l'anéantissait :

— J'ai été trop loin, continua-t-elle, pour ne pas continuer et aller plus loin encore, car tu te demanderais assurément comment après avoir éprouvé les sentiments dont je te parle, j'ai pu rester si longtemps sans te voir. C'est que tout d'abord j'ai voulu ne pas te revoir. Je t'ai dit que pendant toute la soirée et la nuit j'ai répété ton nom ; mais le matin la réflexion est venue. Je ne sais pas ce qu'est pour toi le matin ; pour moi c'est l'heure triste et grise de la raison, l'heure ou l'examen de conscience vous fait revenir sur les joies qu'on a goûtées pour les analyser, les mesurer, examiner où elles peuvent vous conduire, et finalement les gâter où les amoindrir. Cet examen de conscience me montra que si je m'abandonnais au sentiment qui venait de naître en moi, j'étais perdue, je veux dire que je perdais mon libre arbitre et la direction de ma vie

pour être entraînée dans ton rayonnement et m'absorber en toi.. La veille, cette perspective m'eût été l'espérance la plus belle et la plus enviable. Mais ce n'était plus le soir, c'était le matin sombre : la raison parlait, je ne te voyais plus seul, je me voyais moi-même. Comprends-tu quel trouble doit apporter dans l'âme d'une femme qui a été élevée chrétiennement et qui, jusqu'à cette heure, a vécu honnêtement, estimée et honorée, la pensée qu'un homme est maître de sa vie et de son honneur, et qu'il n'a qu'un geste à faire, qu'un regard à laisser tomber sur elle pour qu'elle se jette dans ses bras? Cela je le compris dans cette heure de méditation, et je mesurai la grandeur du danger dont j'étais menacée. Je voulus m'en défendre : je voulus lutter contre toi, et échapper à ton influence; me le pardonneras-tu jamais?

Elle se mit à genoux devant lui avec un élan passionné et vivement, à plusieurs reprises, elle lui embrassa les mains.

— Voilà ce que j'ai fait, continua-t-elle, car il faut tout dire. J'ai cherché à voir ceux qui ne t'aiment pas, et n'ai pas eu de peine à en trouver ; car tu as des ennemis, à Condé. Je les ai interrogés; je les ai poussés à me dire de toi tout le mal que leur soufflaient la jalousie et l'envie. Et je t'assure qu'ils m'en ont conté de toutes les couleurs ou plutôt d'une seule, de la noire. Mais le mal qu'on nous dit de celui que nous aimons ne produit qu'un effet certain, c'est de nous exaspérer contre ceux qui parlent. A chaque accusation contre toi j'opposais une réponse toujours la même: il est donc bien fort, qu'on l'attaque si violemment. Je te dirai plus tard quels sont ceux contre lesquels tu dois te garder.

— Que m'importe ; j'aime mieux ne pas les connaître.

— Ce système n'ayant pas réussi à arracher de mon cœur l'amour qui y était entré, j'ai été peu à peu si bien en-

vahie, si bien enlacée par cet amour, que j'ai été trop faible pour lutter. Je suis venue à toi, non pas le premier jour que je suis sortie de chez moi, mais le dixième, car j'ai pu encore m'arrêter plus d'une fois en chemin, et la main sur ta sonnette retourner en arrière. Comment je suis sortie de cette entrevue? folle de joie et d'enthousiasme. Et je peux bien te l'avouer maintenant, c'est cette joie qui beaucoup plus que les promenades et tes remèdes a amené cette amélioration extraordinaire dans ma santé, dont je suis venue te remercier. Hélas! cette seconde entrevue n'a pas ressemblé à la première, et tu m'as dit une parole qui m'a jetée dans cette fièvre que tu as pu constater tout à l'heure. Faut-il que je te répète cette parole?

— Nous avons dit beaucoup de choses.

— De douces et des cruelles, cela est vrai ; mais parmi ces dernières il y en a eu une plus désespérante que les autres.

Elle fit une pause, et levant vers lui un regard navré :

— Ah! qu'elle m'a été dure! J'ai chancelé et j'ai cru que j'allais défaillir sous le coup. Comment ne t'es-tu pas aperçu de l'effet que tu produisais en moi en disant que tu ne voulais pas te marier avant cinq ou six ans, dix ans peut-être? Je suis rentrée morte. Je te passe le récit de mes angoisses depuis ce jour. D'ailleurs dans cette parole il y avait une consolation et une espérance : si tu ne voulais pas te marier et si tu le déclarais si nettement, cela était la preuve que ton cœur était libre, puisqu'en même temps tu disais que pour toi le bonheur est dans l'amour ; c'est là que j'ai puisé l'inspiration qui m'a amenée ici aujourd'hui. Aucune femme sans doute ne se déciderait à l'aveu que je vais te faire, mais je ne ressemble peut-être pas aux autres femmes, et je le fais la tête haute, le cœur palpitant : — Quand il a été prouvé pour moi que je t'aimais et que rien ne pouvait me détacher de cet amour qui avait

pris ma vie ; — quand, d'autre part, j'ai vu par tes propres paroles que tu étais libre ou plutôt que tu étais enchaîné par la seule raison ; — quand par mes yeux j'ai vu, aussi bien que par une muette entente, par une mystérieuse sympathie, par l'éclat et la douceur de tes regards, la rougeur de ton front, la chaleur de tes mains, l'expression de ton visage et de toute ta personne, que je ne t'étais pas indifférente, car tu ne me supposes pas, je pense, aveugle ou insensible, au point de n'avoir pas remarqué l'émotion que je produisais sur toi ; alors après de terribles nuits de fièvre et d'insomnie, dans lesquelles il m'a fallu étouffer de mes propres mains tout ce que j'avais appris à révérer, alors je me suis décidée à venir à toi, puisque tu ne venais pas à moi ; et je suis venue ; et maintenant me voici dans tes bras, sur ton cœur, à toi pour la vie, ta maîtresse, ton esclave, si tu le veux, ta femme.

VII

Ce n'était pas sur le ton de l'interrogation qu'elle avait dit les quelques mots qui avaient été la conclusion de son long discours : « si tu le veux... ta femme » ; ce n'avait pas été davantage sur celui de la prière.

Elle ne demandait pas une réponse à Claude, et même elle ne lui permit pas d'en faire une, car avec ses lèvres elle lui ferma la bouche.

Il lui suffisait d'avoir prononcé ce mot décisif, pour lequel tout ce qu'elle avait dit avec un élan si violent qu'il ne devait pas laisser place à la réflexion, n'avait été qu'une préparation.

C'était une position qu'elle avait prise : je suis ta femme ; et c'est parce que je suis ta femme que tu me serres dans tes bras ; je suis venue à toi, et tu m'as acceptée ; cela est l'explication et la justification de ma conduite : je me suis engagée, liée, mariée à toi.

Quant au reste, c'est-à-dire quant à sa position à lui, quant à savoir s'il se considérait comme engagé, lié, marié à elle, c'était à lui à le décider dans sa conscience, en examinant ce que son devoir d'honnête homme lui ordonnait ; elle ne voulait même pas le demander : elle s'était donnée, non vendue.

Aussi lorsqu'elle reprit la parole, ne revint-elle pas à ce sujet, — au moins tout de suite.

Dans un duo d'amour, ce ne sont pas d'ailleurs les paroles les plus éloquentes qui prennent la première place, c'est un silence ou bien c'est un regard, un sourire, un baiser, une caresse. N'est-ce pas la musique de la voix qui remue le cœur plutôt que ce que dit cette voix. C'est l'accent qui transporte, le geste qui émeut, et les choses les plus ordinaires ou les plus futiles peuvent provoquer l'enthousiasme et donner le bonheur tout aussi bien que les plus profondes et les plus belles et même mieux que les plus profondes et les plus belles bien souvent. Que d'heures peuvent sembler trop courtes à des amants, dans lesquelles ils n'ont rien dit d'essentiel ; cependant elles ont été si bien remplies qu'ils en garderont à jamais un délicieux souvenir qui aura sa marque dans les pages de leur existence, et elles laisseront en eux un vivifiant parfum dont leur cœur sera à jamais embaumé.

Le temps s'écoula, et le jour en s abaissant les ramena dans les réalités de la vie, que ne leur avaient point rappelées les sonneries de la pendule : pour la seconde fois elle se prépara à partir et pour la seconde fois il lui adressa sa question :

— Quand nous reverrons-nous?

— Dois-je te répéter quand tu voudras, répondit-elle ; cela ne signifierait rien et nous pourrions ainsi tourner sur nous-mêmes sans avancer. Il n'y avait à ta question qu'une réponse à faire, au moins une réponse essentielle, et je l'ai faite : je te verrai quand tu voudras, toutes les fois que tu le voudras, et seulement quand tu le voudras. Il faut que cela soit bien précisé entre nous : je suis à toi ; mais tu n'es à moi que dans la mesure que tu voudras; tu as tous les droits sur moi; je n'ai sur toi que ceux que tu voudras me donner, et cela non pas d'une façon générale, à l'avance,

pour toujours, mais d'une façon particulière, pour telle circonstance et non pour toutes. Ce n'est donc pas à toi de m'adresser cette question : « Quand nous verrons-nous ? » C'est à moi.

Ce fut lui à son tour qui la prit dans ses bras, et qui l'attira contre sa poitrine en même temps qu'il se penchait vers elle : dans ce mouvement elle se trouva de profil; alors il lui effleura l'oreille de ses lèvres, et dans une parole qui était en même temps une caresse et un baiser :

— Ce soir, dit-il, cette nuit.

— Oui, murmura-t-elle avec un long frémissement, cette nuit.

Et se dégageant doucement, elle le regarda dans les yeux en l'interrogeant.

En effet si la question de temps était décidée, celle de lieu ne l'était pas, et c'était la principale.

Comme il ne répondait pas à l'interrogation de ses yeux, elle la précisa par la parole.

— Où ?

— Mais le mieux, il me semble, sera qu'au milieu de la nuit, je m'introduise chez toi : cela n'est-il pas possible ?

— Je le crois, mais...

— Cela t'effraye ?

— Beaucoup; si l'on te rencontre dans la ville ?

— Un médecin peut circuler la nuit, alors même qu'on le reconnaît, sans provoquer la curiosité et les bavardages.

— Si l'on te suit ?

— J'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

— Si par hasard, sans te suivre, on te voit entrer chez moi ?

— Cela est une affaire d'adresse et de précaution.

— Pour ceux du dehors, oui, cela est juste, mais pour ceux du dedans : je ne suis pas seule chez moi ; j'ai des domestiques, j'ai, tu le sais, ma cousine Véronique ; on peut m'entendre ouvrir les portes : on peut me rencontrer dans les escaliers ou dans la cour ; on peut te rencontrer toi-même. Tu n'as pas pensé, n'est-ce pas, à tout cela en me demandant s'il ne t'était pas possible de t'introduire chez moi cette nuit ?

— J'ai pensé à nous.

— Sois tranquille, mes objections n'ont pas pour but de chercher des prétextes pour ne pas nous voir ; mais enfin, à moins d'être fous tous deux, et nous ne devons plus l'être en ce moment, il faut raisonner, n'est-ce pas ? Tu viens chez moi ; une fois, vingt fois cela nous réussit ; mais une nuit on te voit, on te reconnaît, quelqu'un du dehors, quelqu'un de la maison, cela importe peu. Alors qu'arrive-t-il ? La nouvelle, n'est-ce pas, court la ville comme un éclair : — Le docteur Claude s'introduit la nuit dans la maison de Mme Gillet. — Pour qui ? — Pour elle ou pour sa cousine ? Cette question ne s'était pas présentée à ton esprit, n'est-ce pas, mais tu vois quelles conséquences terribles elle entraîne : Véronique ou moi, nous sommes perdues. Tu m'estime, assez, j'en suis sûre, pour ne pas croire un instant que je puisse laisser le doute effleurer la réputation de ma cousine, dont je suis l'amie, la sœur et par la faute du malheur, — la mère. Je n'aurais donc qu'une chose à faire : avouer à tous la vérité. Laquelle confesser ?

Elle était en face de lui, elle lui prit les deux mains et pendant quelques secondes elle le regarda dans les yeux.

— Laquelle ? reprit-elle. Dois-je dire ? « C'est pour moi que vient M. Claude qui va être mon mari. » Ou bien : « C'est pour moi que vient M. Claude qui est mon amant ? »

Elle se tut de nouveau, et pendant quelques secondes elle plongea dans ses yeux ; puis, au moment où il allait

répondre, du bout de ses doigts elle lui ferma la bouche.

— Quand même tu m'autoriserais à répondre que c'est mon mari que je reçois, ne crois pas que cela arrange les choses. Assurément le plus grand bonheur que je puisse espérer, c'est d'être ta femme un jour. Mais ce n'est pas ainsi que je veux le devenir. Si jamais tu dois me donner ce titre, je ne veux pas que tu y sois contraint, je veux que ce soit librement, par amour, par estime, par reconnaissance. Je le veux pour moi, pour mon bonheur et pour ma fierté. Et je le veux pour toi plus encore, car il ne faut pas que ton amour soit atteint par les propos qu'on aurait tenus sur ta femme. Au contraire, ce que je puis seulement répondre, c'est que celui que je reçois est mon amant. Et ne crois pas que je t'en voudrais si tu m'obligeais à faire cette réponse ; tu serais dans ton droit ; et jamais, jamais je ne t'en voudrai de rien : te remercier, te bénir, oui ; t'accuser, non. Enfin, j'ai fait cette réponse, et toute la ville sait que tu es mon amant. Quelle est ma position ? Honorée, estimée de tous jusqu'à ce jour, me voilà méprisée, montrée au doigt dans la rue, et partout l'objet des médisances et des railleries. Où est l'homme, où est la femme qui comprendrait que mon amour est assez grand pour légitimer ma faute, à mes yeux au moins. — et même pour excuser un crime ? ce n'est pas à Condé qu'on pourrait les trouver. Tu vois donc qu'il serait difficile que tu vinsses chez moi.

— Alors tu renonces à nous voir ?

— Moi ! s'écria-t-elle, je renoncerais à la première nuit que tu me donnes ! mais pour cette nuit je sacrifierais mon honneur, ma vie, tout, s'il fallait la payer de ce prix. Non, non, je n'y renonce pas, seulement je cherche le moyen de l'assurer dans des conditions moins dangereuses que celles que nous ferait ta venue chez moi. Ainsi, pourquoi ne viendrais-je pas ici, moi ?

— La nuit !

— Me crois-tu femme à avoir peur ! Je n'ai jamais eu peur; d'ailleurs il me semble que quand on est porté par l'espérance, on ne s'effraie de rien. Toute la question se résume donc à savoir si tu peux me recevoir et comment je puis entrer ici sans être vue ou reconnue, non par les gens du dehors — je les dépisterai bien, si j'en rencontre, — mais par ton domestique.

— Mon domestique couche dans le pavillon à côté de l'entrée, et non dans cette maison.

— Il faut passer devant ce pavillon.

— A moins qu'on ne passe par une porte qui ouvre sur la ruelle du Pré.

— Cette petite porte que j'ai vue cachée dans le lierre; alors nous sommes sauvés, donne-moi la clé de cette porte, et ce soir, entre minuit et une heure, je serai près de toi, dans tes bras, mon bien-aimé. Attends-moi et ne t'inquiète de rien, ne crains rien pour moi; tu verras que l'amour donne un cœur ferme et des pieds agiles. Maintenant, adieu, laisse-moi partir; la séparation est moins cruelle quand on a la certitude de se revoir bientôt et qu'avec le souvenir on emporte l'espérance. Va, va vite chercher cette clé, qui désormais sera perdue pour ton domestique.

Mais avant de prendre cette clé et pour ne pas éveiller la curiosité d'Espérance, il fallait éloigner celui-ci : cela fut facile en l'envoyant faire une course dans la ville.

Lorsque Claude rentra dans son cabinet, il trouva Nathalie prête à partir.

— La clé, dit-elle vivement.

Il la lui tendit, et elle l'embrassa, toute rouillée qu'elle fût.

— A quoi tient la vie, dit-elle, sans cette clé qu'aurions-nous fait; que serions-nous devenus? Avec elle, au contraire, notre bonheur est assuré. Pour ne pas éveiller les

soupçons tu ne viendras pas chez moi, je ne reviendrai jamais chez toi le jour, nous ne parlerons jamais l'un de l'autre ; nous nous connaîtrons à peine. Mais le soir, aussitôt que ma cousine sera endormie et que mes domestiques seront couchées, tu me verras arriver pleine de tendresse et d'amour : la nuit sera à nous ; si tu ne veux pas de moi, si tu as à travailler, ou bien si tu as besoin de repos après une journée de trop grande fatigue, je te quitterai heureuse quand même puisque nous nous serons vus et que nous nous serons embrassés. Avec un baiser, tu me feras tout faire, tout supporter. Maintenant, sois tranquille, mon Etienne bien-aimé, tu n'entendras plus le mot mariage sortir de mes lèvres. Je pourrai souffrir de n'être pas ta femme, de ne pas porter ton nom, de ne pas marcher, appuyée sur ton bras, devant tous et la tête haute ; surtout, je souffrirai de ne pouvoir te donner une douce vie d'intérieur et de ne pouvoir pas me consacrer à toi tout entière. Mais ce qui scellera mes lèvres, ce qui me permettra d'attendre, ce sera que je n'aurai rien à craindre : je veillerai sur toi et je saurai te rendre assez heureux pour qu'il n'existe pas d'autre femme à tes yeux que celle qui t'adorera. Maintenant, adieu, et renvoie-moi ou je ne partirai jamais. Allons, chasse-moi comme le chien qui vous fatigue de ses caresses. A ce soir !

VIII

On a défini le remords un reproche d'un crime ou d'une faute que s'adresse une honnête conscience. En général, ce reproche suit la faute, et à parler correctement cela doit être ainsi. Cependant il est des natures à imagination vive et à conscience sensible chez lesquelles le remords existe avant que la faute soit commise.

C'était précisément là ce qui s'était passé chez Claude : se représentant la faute qu'il commettrait s'il devenait jamais l'amant de Mme Gillet, il s'était à ce sujet adressé les discours les plus éloquents, et pendant plusieurs semaines sa conscience lui avait imposé les remords de cette faute avec une intensité qui n'eût certes pas été plus grande, si au lieu d'être coupable seulement en imagination, il l'avait réellement été en fait : tout ce qu'un homme intelligent, sachant raisonner et prévoir peut se dire, il se l'était dit ; et toutes les conséquences qui pouvaient, qui devaient résulter de sa faiblesse, il les avait à l'avance prévues et pesées.

La faute faite, il ne revint point en arrière pour la déplorer ou pour examiner à nouveau une situation dont il connaissait les dangers, ne les ayant que trop longuement étudiés.

A quoi bon ? Il était trop tard.

Il avait succombé en connaissance de cause, et c'était une circonstance aggravante au lieu d'en être une atténuante, voilà tout.

D'ailleurs comment eût-il pu avoir une pensée de regret alors que dans ses veines et ses nerfs vibraient encore les délicieuses émotions qu'elle y avait provoquées, et qui, après qu'elle était partie, la faisaient toujours présente, prolongeant, continuant les heures de bonheur qu'elle venait de lui donner? Rentré dans son cabinet, après l'avoir accompagnée jusqu'au boulevard, étendu sur le divan où il l'avait tenue entre ses bras, la tête appuyée sur le coussin où elle avait posé sa tête, il restait là, engourdi, alangui dans une douce béatitude et ne pensait qu'à elle, respirant son parfum resté vivace et provoquant, entendant la musique de sa voix, la revoyant comme si elle avait laissé, photographiée sur la glace, devant laquelle elle s'était recoiffée, son image vivante et parlante.

Elle était sa maîtresse !

Eh bien ! en pouvait-il être une plus belle, une plus désirable ? Irrésistiblement séduisante avant, ne l'était-elle pas encore plus puissamment après, et toutes les promesses qu'elle avait données ne les avait-elle pas réalisées au delà, bien au delà de ce qu'il avait pu espérer ou imaginer ?

Cette maîtresse était dangereuse !

Eh bien ! c'était là un malheur contre lequel il ne pouvait rien désormais, car voulût-il se soustraire à l'influence qui venait de s'emparer de lui, il sentait bien qu'il n'aurait pas la force de résister à l'élan de passion qui était en elle tout-puissant, et qu'elle communiquait irrésistiblement par le regard, par la voix, par le geste, par l'attitude de toute sa personne, de la tête aux pieds.

Pourquoi lutter avec la certitude d'être vaincu ?

Ne valait-il pas mieux s'abandonner à ce torrent de

passion? Aimer, être aimé, n'est-ce pas toute la vie? Des longs jours, des années qu'on passe sur la terre, que reste-t-il de bon, si ce n'est le souvenir de quelques heures d'amour?

Quelle qu'elle fût cette maîtresse, elle les lui donnerait ces heures rares et précieuses qui remplissent une vie; déjà elle les lui avait données.

Et puis était-elle vraiment aussi dangereuse qu'on le prétendait?

Ce qu'on disait d'elle était-il vrai?

Que ne disait-on pas de lui-même dans cette petite ville?

Et cependant il avait la conscience d'être innocent de toutes les accusations dont on le chargeait.

Pourquoi n'en serait-il pas de même de Nathalie?

Il avait blessé les envieux.

Par sa beautė, par sa supériorité ne pouvait-elle pas avoir blessé les jaloux?

Ce n'était pas pour le besoin de la justification de Nathalie qu'avaient été prononcées ces paroles du vieux Carodon, qui n'étaient pas sorties de sa mémoire : « Vous avez donc oublié que tous ces braves gens seraient disposés à vous regarder comme un ennemi, par cela seul que vous ne seriez pas, que vous ne penseriez pas, que vous ne vivriez pas comme eux; » mais combien justement pouvaient-elles s'appliquer à elle, qui n'était pas, qui ne pensait pas, qui ne vivait pas comme ceux qui l'accusaient!

Son domestique étant venu l'avertir que le dîner était servi, il dut abandonner son divan pour s'aller mettre à table; mais il n'était guère en disposition de manger, et après avoir machinalement vidé quatre ou cinq fois son verre, il reprit sa pensée interrompue, et surtout sa dis-

cussion contre les accusations dont on avait chargé sa maîtresse.

Le matin il était disposé à admettre ces accusations comme étant jusqu'à un certain point fondées, maintenant il n'en voulait plus reconnaître une seule comme possible.

Et cependant pas un mot n'avait été échangé entre eux à propos du passé, elle n'avait rien expliqué, rien nié, elle n'avait pas tenté la plus légère justification ; mais elle avait fait mieux : elle s'était donnée et par cela seul tout avait absolument changé : ce qui était vrai le matin était devenu faux le soir, et maintenant les accusations qu'il avait entendu porter contre elle autrefois, étaient pour lui une blessure personnelle.

Il n'avait pas apporté dans l'ameublement de sa chambre, qui ne servait qu'à lui seul, le soin et le goût qu'il avait eus pour son salon et pour son cabinet, qui étaient ses appartements de réception ; aussi l'ameublement de cette chambre était-il des plus simples, et réduit à ce strict nécessaire que peint le mot « chambre de garçon. » Il voulut la faire digne, autant que possible, de celle qui allait la visiter. Et pour cela il mit tout lui-même en ordre avec des précautions amoureuses ; les livres qui encombraient la table de nuit furent rangés ; les boîtes d'allumettes, les paquets de tabac, les cigares disparurent ; enfin, au risque de provoquer la curiosité d'Espérance, il s'en alla couper dans son jardin, à la clarté des étoiles, des branches de laurier-tin en fleur et de buisson ardent aux fruits rouges et jaunes, puis il les disposa en grosses gerbes dans des potiches empruntées aux étagères du salon pour les placer sur la cheminée et sur la table de sa chambre, qui par ce seul ornement se trouva tout de suite égayée.

Cela lui prit un certain temps, mais point assez encore cependant pour gagner le moment où elle devait revenir.

Que faire en attendant ?

Il voulut lire, mais il ne put point appliquer son attention sur les pages d'un livre, pas plus qu'il ne put rester en place ; il voyait trouble, les lettres dansaient devant ses yeux.

Après son départ, il avait pu s'absorber dans ses souvenirs, mais à mesure que s'avançait son retour, ce n'était plus le souvenir des heures écoulées qui berçait sa tête et son cœur, c'était l'espérance de celles qui allaient sonner qui provoquait son désir et enflammait son sang.

Incapable de demeurer en repos et fatigué de tourner sur lui-même, il voulut sortir, et tout naturellement ses pas le portèrent sur le boulevard du Château : il faisait nuit sombre, et le boulevard était complétement désert ; toutes les maisons étaient fermées et comme sur ce boulevard il n'y a ni boutiques ni magasins de vente de détail, c'était seulement aux fenêtres des premiers étages ou au rez-de-chaussée, derrière des volets clos, qu'on apercevait des lumières.

Mais que lui importait? parmi toutes ces maisons il n'y en avait qu'une qui le préoccupait, la sienne ; dix fois il passa devant, allant d'un bout à l'autre du boulevard, puis ne voyant personne et n'entendant aucun bruit, il se cacha derrière le tronc d'un orme vis-à-vis de cette maison et regarda : deux fenêtres étaient éclairées au premier étage et à chaque extrémité de la maison : l'une était celle de Nathalie sans doute, l'autre celle de sa cousine : laquelle était celle de Nathalie? il avait oublié de le demander, et ce fut en vain qu'il attendit, espérant qu'une ombre, en se dessinant sur les rideaux, répondrait à sa question ; par-dessus le mur sombre de la cour, ses yeux allèrent inutilement de l'une à l'autre de ces fenêtres sans pouvoir s'arrêter à celle-ci plutôt qu'à celle-là.

Des passants le firent partir de derrière son orme, où il n'osa plus revenir, car d'un moment à l'autre maintenant

Nathalie pouvait sortir et il ne fallait pas qu'il la suivît ; il fallait qu'il l'attendît.

Rentré chez lui, il alluma une bougie dans son vestibule et toutes celles de sa chambre, puis cela fait, bien que la nuit fût fraîche il descendit dans son jardin : il attendrait moins impatiemment en marchant, en écoutant, et comme Espérance était couché et endormi, il n'y avait pas à craindre d'attirer son attention.

Les bruits de la ville étaient éteints et dans le silence de la nuit, on n'entendait que le clapotement de la rivière sur les cailloux et contre les roseaux qui, secoués par le courant, s'entre-choquaient, avec un bruissement continu;pas de vent, pas de lune ; au ciel quelques étoiles perçant de leur scintillement le sombre azur.

Il voulut marcher pour occuper machinalement son attente, mais ses pas sur le gravier l'empêchant de bien entendre les bruits du dehors, il alla prendre une chaise de jardin et s'assit le dos contre la petite porte par laquelle Nathalie devait entrer.

Comme il fallait qu'elle fût vaillante pour venir ainsi, seule au milieu de la nuit, par les rues désertes ! mais c'était bien réellement une femme de volonté et d'énergie, qui, ainsi qu'elle le disait, n'avait assurément jamais eu peur de rien ni de personne.

Il n'était donc pas à craindre qu'elle se laissât retenir par la réflexion, ou arrêter en chemin par quoi que ce fût, et elle allait venir, certainement.

Cependant les heures s'écoulèrent, et il entendit les horloges de la ville, celles du château, des églises, des couvents, du séminaire sonner les unes après les autres de leurs voix graves ou argentines.

Tout d'abord il avait été calme et maître de lui, mais maintenant chaque sonnerie le faisait sursauter d'impatience : encore une ; et puis une autre, et rien ; les vibra-

tions des cloches éteintes, tout rentrait dans le silence.

Si elle ne venait pas?

Cette porte fermée qu'il ne pouvait ouvrir, cette ruelle muette, cette immobilité à laquelle il était condamné, exaspéraient son attente.

Enfin il crut entendre un faible bruit dans la ruelle, mais il s'était trompé déjà tant de fois qu'il eut peur de se tromper encore ; une branche craqua et presque aussitôt on tâta la porte, puis une clef heurta doucement contre l'entrée de la serrure. Maintenant le doute n'était plus possible : c'était elle.

— Je suis là, dit-il à voix basse.

La porte s'ouvrit ; il saisit vivement Nathalie dans un de ses bras, puis de l'autre il poussa doucement la porte, dont le pène claqua.

Elle voulut marcher près de lui, mais il la souleva de terre et la porta, la tête penchée sur elle, les lèvres jointes aux siennes, sans qu'elle pût parler.

La porte de la maison était restée entre-bâillée, il la poussa du pied, et une fois entré, sans lâcher Nathalie suspendue à son cou, il glissa un verrou, puis la portant toujours il monta son escalier.

Ce fut seulement au milieu de sa chambre qu'il la posa les pieds sur le parquet ; alors vivement elle se débarrassa du manteau de laine à capuchon qui l'enveloppait et la faisait ressembler à une paysanne dans sa mante du vieux temps : de cette mante elle sortit en toilette habillée, les épaules nues, des fleurs dans les cheveux.

— Tu vois, dit-elle en détachant la queue de sa robe soigneusement relevée, et en la faisant bouffer d'un coup de pied, tu vois que l'esclave s'est parée pour son seigneur.

Et comme il restait debout devant elle, immobile, évidemment ébloui :

— Eh bien! dit-elle, que fais-tu donc?

— Je t'admire.

— Toi ! mais c'est à moi de t'admirer.

Et lentement elle le regarda, elle le contempla de la tête aux pieds ; ses yeux brillaient sous ses sourcils relevés en arc, ses lèvres s'étaient entr'ouvertes et sur son visage rayonnant, aussi bien que dans toute sa personne se montrait un mélange d'étonnement joyeux et d'admiration :

— Comme tu es fort ! dit-elle.

IX

Elle revint le lendemain, le surlendemain, tous les jours.

— Profitons des nuits sans lune, dit-elle.

Et à l'avance, sur un almanach, ils étudièrent les heures du lever et du coucher de la lune : pour eux il fallait qu'elle n'éclairât pas de onze heures du soir à cinq heures du matin.

Après la seconde nuit, Nathalie ne voulut plus que Claude l'attendît derrière la porte du jardin.

— C'est à moi de veiller sur ta santé, dit-elle ; si solide que tu sois, tu pourrais t'enrhumer à rester ainsi exposé au froid, et je ne veux pas que tu sois malade : et puis à quoi bon m'attendre ainsi : la première surprise a été délicieuse ; mais tous les soirs ce ne serait plus une surprise. D'ailleurs si je te savais derrière cette porte, je viendrais quand même à heure fixe pour ne pas te faire attendre, et cela pourrait être dangereux ; ne faisons pas d'imprudences, pas de folies ; gardons-nous soigneusement pour notre amour, pour notre bonheur. Tu m'attendras dans ton cabinet, si tu as à travailler ; dans ta chambre, si tu as besoin de dormir, et tu n'auras qu'à laisser la porte d'entrée entr'ouverte ; j'arriverai. Il y a de jolis

vers, n'est-ce pas, sur l'Amour mouillé qui, par le froid, le vent et l'orage, est recueilli et réchauffé; tu me réchaufferas aussi, et pour ta peine je ne t'abandonnerai point le cœur malade lorsque je te quitterai.

Il trouvait qu'un pareil arrangement avait quelque chose d'humiliant pour sa dignité d'homme; c'eût été à lui de courir les rues la nuit, pour aller voir sa maîtresse chez elle; mais puisque ces visites étaient impossibles, il fallait bien, s'il n'allait pas près d'elle, qu'elle vînt près de lui.

Mais ce n'était pas sans hésitations qu'au moment de se séparer il lui demandait si elle viendrait le lendemain; quelquefois même, il insistait pour qu'elle ne vînt pas lorsque le temps était mauvais ou menaçant.

Elle riait de ses recommandations et de ses craintes, déclarant fièrement que ce ne serait jamais le temps, si détestable qu'il fût, froid ou pluvieux, qui l'arrêterait.

— Est-ce que tu t'imagines, disait-elle, qu'une fois sortie de chez moi, en route pour venir ici, je suis sensible à la pluie ou au froid ? Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il gèle, ce n'est pas à l'heure présente que je pense, c'est à celle qui m'attend près de toi. Si tu veux tout savoir, apprends que j'aime ces courses nocturnes, non-seulement parce qu'elles m'amènent dans tes bras, mais encore pour les émotions qu'elles me donnent, pour elles-mêmes, pour le danger bravé, pour les combinaisons plus ou moins ingénieuses qu'elles m'obligent à inventer afin de les préparer et de les rendre possibles. Cela te paraît peut-être bizarre que je me plaise à me donner de la peine; mais c'est que tu ne me connais pas encore. Je suis ainsi: j'ai plaisir à lutter contre ce qui est difficile; cela me provoque, m'intéresse, m'enthousiasme, m'émeut; et j'ai besoin d'émotion. Il faut croire qu'il y a dans mon caractère un peu de cet esprit d'aventure de nos ancêtres les Normands du

Nord, qui leur faisait tout braver pour le gain et aussi pour le plaisir de se dépenser.

Évidemment elle était sincère en parlant ainsi et elle n'exagérait pas : elle aimait ces courses nocturnes, elle les aimait pour elles-mêmes, comme elle le disait, et aussi pour les difficultés qu'elle rencontrait à les arranger.

En réalité, ces difficultés étaient assez grandes, car depuis qu'elle avait ouvert sa maison à sa cousine Véronique, elle avait dû adopter un genre de vie régulièrement réglé, en rapport avec leurs situations de jeune veuve et d'orpheline, qui ne laissait guère de place à l'imprévu, à la fantaisie, ni à la liberté.

Comme elles ne sortaient pas le soir, on venait les voir avec la certitude de les trouvez chez elles : quelques amis de leurs pères, quelques parents, des amis de Gillet, et parmi ceux-ci le plus fidèle, le banquier Thivolet, qui, disaient les gens qui savent tout, avait été l'amant de Nathalie avant son mariage qu'il avait fait, pendant ce mariage, et qui l'était encore depuis son veuvage; mais c'était là un bruit qui, il faut le dire, était difficilement admis, la laideur de Thivolet, qui ressemblait à un vieux satyre, autant que son âge de soixante-cinq ans, rendant absolument invraisemblable une liaison de ce genre, entre une femme belle comme la jeune veuve et ce vieux financi r, qui n'avait pour lui que son argent dont il était d'ailleurs ménager et parcimonieux jusqu'à la sordidité la plus ladre, qui vivrait jusqu'à cent ans, et de qui l'on ne pouvait rien attendre, pas même son héritage.

Venant au hasard, sans entente préalable, ces amis ne formaient point des réunions fixées d'avance à tel ou tel jour, de sorte qu'il arrivait assez fréquemment des soirées où Nathalie et Véronique restaient seules chez elles, en tête à-tête.

Mais pour cela Nathalie ne se trouvait pas libre plus tôt,

car Véronique, qui aimait l'intimité, prolongeait alors la soirée aussi tard que possible. D'une nature tendre, ayant besoin d'affection dans le malheur qui l'avait frappée, elle s'était fortement attachée à sa cousine, qu'elle aimait d'une affection solide et dévouée, et elle n'avait pas de plus grand bonheur, au milieu de la vie triste et solitaire qu'elle menait, n'ayant que des parents éloignés, des amis plus ou moins négligents, que de se rattacher étroitement à sa cousine qu'elle regardait et qu'elle traitait comme une sœur aînée, empressée à prévenir ses désirs, attentive à lui plaire, l'écoutant en tout, lui obéissant pour tout, — excepté seulement pour ce qu'elle considérait comme étant sans importance.

— Il n'est pas encore l'heure, disait elle vivement, quand elle voyait Nathalie regarder la pendule; quelle idée as-tu de nous faire maintenant coucher comme les poules, toi qui autrefois ne voulais jamais te coucher?

Et elle continuait le livre qu'elle lisait haut, ou le morceau de piano qu'elle jouait, ou l'ouvrage de couture qu'elle avait commencé. Alors il fallait que Nathalie éteignît la lampe pour qu'elle consentît à rentrer dans sa chambre.

Véronique chez elle, Nathalie n'avait pas encore sa liberté; il fallait attendre que les domestiques fussent couchées et elle ne pouvait pas aller souffler leur lampe comme elle le faisait pour celle de sa cousine; mais elle arriva, par un moyen détourné, à les obliger à les éteindre elles-mêmes: sous un prétexte d'économie et pour arrêter des dépenses d'huile qui devenaient trop lourdes, dit-elle, elle établit cette règle que toutes les fois qu'il n'y aurait pas de monde chez elle, toutes les lumières devaient être éteintes à dix heures; et comme elle savait se faire obéir, il en fut ainsi.

Sans doute elle ne pouvait pas avoir l'idée de s'en

aller dès dix heures à travers Condé, mais elle voulait que la maison fût solidement endormie avant de partir; et elle voulait avoir aussi le temps de se préparer.

La façon dont Claude l'avait admirée la première fois qu'elle était sortie de sa mante en grande toilette, lui avait inspiré le désir de recommencer.

Aussitôt qu'elle était seule dans sa chambre, elle faisait sa toilette avec le même soin et la même coquetterie que si elle se fût préparée à un bal ou à une réunion dans lesquels elle aurait voulu briller.

Autant que possible elle variait sa toilette, de manière à ne se montrer jamais sous le même aspect, et, comme sa garde-robe n'était pas celle d'une mondaine Parisienne, cette exigence lui imposait des prodiges d'invention d'autant plus difficiles qu'elle ne pouvait pas travailler dans la journée à sa toilette du soir. Mais le difficile ne l'arrêtait jamais. Un soir qu'elle était à bout, elle revêtit un costume de Vénitienne qu'elle avait fait faire deux ans auparavant pour un bal masqué, et le lendemain elle passa la culotte et la veste bleue de Chérubin, qu'elle avait portées dans une représentation au profit des pauvres, où l'on avait joué le deuxième acte du *Mariage de Figaro*. D'ailleurs quand elle ne trouvait rien pour sa toilette, elle sortait d'embarras avec sa coiffure qu'elle savait varier sans cesse, en en tirant toujours un admirable parti.

— Je veux être ton sérail, disait-elle à Claude émerveillé de ses inventions, et il faut que tu trouves en moi toutes les femmes que ton cœur ou ta tête peuvent désirer.

— Je n'en désire aucune autre que toi; je crois d'ailleurs que je n'aime pas le changement.

— Parce que ton cœur est tendre et timide, mais si sans blesser ces sentiments je t'offre une femme nouvelle

que tu ne connaissais pas, qui n'est pas aujourd'hui la même qu'hier, et qui sera autre demain qu'elle n'a été aujourd'hui, cela ne sera pas pour te déplaire, n'est-ce pas ?... au contraire.

Sa toilette achevée, elle la relevait avec soin, puis par-dessus elle endossait une mante à capuchon, qui lui venant d'une vieille tante datait de quarante ou cinquante ans; bien fin eût été celui qui, sous ce costume de vieille paysanne, dans lequel elle était cachée des pieds à la tête, eût reconnu la belle et élégante Mme Gillet. Ainsi déguisée, les pieds chaussés de caoutchoucs qu'elle passait par-dessus ses bottines, pour glisser sans bruit, elle ouvrait doucement la porte de sa chambre dont les gonds étaient bien huilés, la refermait à clé, et à tâtons, avec la légèreté silencieuse d'une souris, elle descendait l'escalier. Si elle avait été obligée d'ouvrir la grande porte du boulevard elle n'eût pas pu, malgré toute son adresse, le faire sans bruit; mais au lieu de sortir par là, elle sortait par une petite porte de remise, qui, au temps où Gillet avait chevaux et voitures était employée pour le service de l'écurie. Une fois arrivée dans cette remise, maintenant vide, elle écoutait, et lorsqu'après un certain temps aucun pas n'avait retenti sur le pavé du trottoir ou sur le gravier de la chaussée, elle se glissait dehors, et vivement, rasant les murailles, avec lesquelles se confondait sa mante sombre, elle s'éloignait. C'était seulement au bout de quelques minutes qu'elle prenait une allure plus calme, s'arrêtant de temps en temps pour prêter l'oreille, toujours disposée à se dissimuler dans l'embrasure d'une porte. S'il lui était impossible de se cacher, ou de trouver à droite ou à gauche une rue pour éviter les gens venant au-devant d'elle, — car pour ceux qui venaient derrrière il eût fallu qu'ils fussent bien souples pour la rejoindre, — au lieu d'accélérer

son pas elle le ralentissait, et quittant les murs elle prenait la démarche d'une vieille fée de théâtre, le dos voûté, les jambes hésitantes, les bras tremblants. Qui eût abordé cette pauvre vieille, quelque garde-malade sans doute s'en allant passer la nuit dans une maison, au chevet d'un mourant ? Quant aux voleurs de rues, elle ne les craignait pas; il n'y en a point à Condé, où ils ne feraient pas leurs affaires.

Elle continuait son chemin, émue, mais résolue et sans crainte; c'était elle qui faisait peur aux chats, et quelquefois aussi à des couples qui tâchaient de se cacher dans l'enfoncement des portes ou dans les angles sombres, tournant soigneusement la tête du côté du mur, au lieu de la tourner vers elle.

Autant que possible elle ne prenait pas deux soirs de suite les mêmes rues, et pour arriver chez Claude elle changeait toujours sa route : une fois elle venait par le boulevard; une autre fois par la rue du Pré qui longe la rivière et se continue par la ruelle. Là elle redoublait de précautions, car il était aussi dangereux qu'on la vît entrer chez lui que de la voir sortir de chez elle, le départ et l'arrivée étant les deux moments critiques; aussi plus d'une fois dépassa-t-elle la maison comme si elle continuait son chemin.

Enfin elle ouvrait la petite porte; puis une fois dans la maison, elle se débarrassait de sa mante; alors vivement elle montait l'escalier; la porte ouverte un éclat de lumière la frappait dans les yeux, un air chaud lui soufflait au visage; elle s'arrêtait un moment souriante, palpitante, puis avec une révérence :

— Comment me trouves-tu ? disait-elle.

Mais lorsqu'après l'avoir regardée, il allait répondre, d'un bon souple et rapide elle sautait dans ses bras.

X

Un soir, au lieu de se montrer ainsi en toilette, elle apparut dans sa mante, et, s'arrêtant sur le seuil en souriant à Claude :

— Si monsieur voulait m'aider à défaire mon manteau, dit-elle d'une voix respectueuse, dans laquelle il y avait en même temps de la raillerie.

Il s'approcha rapidement, et alors il vit qu'elle se tenait comme si elle avait un bras embarrassé.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il.

— Je prie monsieur de dénouer le cordon du cou, dit-elle toujours sur le même ton. Là, c'est cela.

Il fit ce qu'elle lui indiquait, et, en lui enlevant sa mante, il s'arrêta tout surpris : sur ses cheveux, elle portait un petit bonnet de linge tout simple ; sa robe était de mérinos noir avec un col blanc uni ; autour de sa taille était noué un tablier en calicot blanc ; enfin à son bras elle tenait un assez grand panier couvert.

— C'est la nouvelle femme de chambre, dit-elle, qui vient servir le souper de monsieur, si monsieur a faim et veut souper ce soir.

Elle se mit à rire aux éclats.

Puis, avant qu'il fût revenu de sa surprise, elle s'approcha de lui en reprenant son sérieux, les yeux baissés:

— Est-ce que monsieur n'embrasse pas sa femme de chambre, dit-elle, il y a des maisons où ça se fait; si ça ne se fait pas ici, je ne resterai pas longtemps dans votre boîte: je ne suis pas exigeante pour les gages, mais je tiens aux égards... beaucoup d'égards...

Il l'embrassa dans une longue étreinte.

— Allons, dit-elle, monsieur n'embrasse vraiment pas mal; je crois que son service me conviendra. Seulement, voilà le diable, quand un maître est trop bien avec sa femme de chambre, celle-ci abuse de sa position pour se faire servir, c'est obligé; donne-moi donc des serviettes, que nous mettions la table. Ah! mon Dieu! j'ai *tutéyé* mon maître!

Tout cela était débité avec un enjouement qui ravissait Claude, et il restait à la regarder pendant qu'elle étalait les serviettes sur la table.

— Eh bien? dit-elle.

— Que tu es belle!

— Ça c'est bien, mais si tu admirais tout haut, j'en serais peut-être heureuse.

— Serais-tu blessée si je te comparais à un animal?

— Ça dépend de l'animal.

— A une belle chatte: tu en as la grâce et la légèreté, et ta taille allongée et souple se plie et se redresse avec des mouvements rapides, doux et onduleux qui ont véritablement quelque chose de félin; tes yeux aussi sont félins quand tu les relèves, comme en ce moment pour me regarder, et que dans leur iris vert tes pupilles semblent se dilater et se rétrécir.

Elle vint à lui doucement, s'appuyant, se frôlant, se couchant contre lui en relevant à demi la tête pour le regarder.

— Et dans ce mouvement même, dit-il, crois-tu que tu ne ressembles pas à la chatte qui vient se faire caresser ou se caresser elle-même.

— Les chattes sont gourmandes, dit-elle en riant; allons dans la salle à manger chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

Ils descendirent ensemble et, dans le buffet, ils prirent des assiettes, des fourchettes et des couteaux.

Comme il atteignait deux verres qu'il allait emporter:

— Pourquoi faire deux verres? dit-elle; trop d'égards, pas assez de tendresse. Nous ne faisons donc pas un seul et même être?

Lorsqu'ils furent remontés et qu'ils eurent placé les assiettes sur la table, elle tira de son panier tout ce qu'elle avait apporté: des crevettes rouges, une terrine de foie gras, une aile de volaille, un pot de gelée de fruits, des gâteaux secs, des poires et des pommes; enfin, roulé précieusement dans une serviette, une bouteille de vin qu'elle développa avec soin.

— Aimes-tu le *montrachet?* demanda-t-elle.

— Probablement; mais, à vrai dire, je n'en sais rien

— Tu n'es pas gourmand, n'est-ce pas?

— Pas encore.

— Ça viendra. Je te rendrai gourmand; c'est un bon vice à avoir; ne te récrie pas. Il y a de bons vices et il y en a de mauvais; les mauvais on n'en parle même pas; mais les bons, — j'entends ceux qui élargissent le cercle de nos plaisirs, — il me semble qu'il est d'une belle éducation de les développer en nous: ça complète.

Tout en parlant, elle avait arrangé la table gracieusement, coquettement, relevant avec les feuilles vertes du laurier-tin les tons jaune pâle des doyennés et des calvilles.

— Maintenant, veux-tu bien te mettre à table, dit-elle en

jetant au loin son tablier, pas en face l'un de l'autre, n'est-ce pas, côte à côte, tout près.

Ils s'assirent.

— Tu n'aurais pas eu cette idée-là, toi, n'est-ce pas, de souper ainsi, dit-elle en se tournant vers lui.

— Nous avons si peu de temps à passer ensemble.

— Tu es affamé des joies du cœur; moi je suis affamée de toutes les joies qu'on goûte en ce monde, même de celles que donne l'estomac; c'est bon, c'est exquis les joies du cœur, mais les crevettes aussi, c'est bon.

Disant cela, elle mordillait de ses dents blanches les œufs rouges d'une grosse crevette qu'elle tenait du bout des doigts, et ses lèvres entr'ouvertes étaient d'un ton rouge carminé aussi vif que celui des œufs qu'elle grignotait.

— Quand je pense, dit-elle en s'arrêtant, que je ne t'avais encore jamais vu manger. Voyons, manges-tu bien? Allons, mange.

Elle se recula un peu, en fermant les yeux à demi pour mieux voir et aussi peut-être par un mouvement de coquetterie, car elle devait savoir que sa beauté gagnait à s'adoucir.

— Oui, oui, dit-elle avec un mouvement de tête approbatif, c'est bien, c'est très-bien; cependant on pourrait te reprocher de manquer de conviction. Et moi, que penses-tu de moi, je te prie? Regarde un peu si tu veux bien.

Elle se versa du vin, et lentement elle leva son verre à la hauteur de la lampe, de manière à ce que la lumière traversât sa transparence dorée, puis après l'avoir passé à plusieurs reprises sous ses narines palpitantes, elle le porta à sa bouche, et le cou tendu, la tête légèrement renversée, regardant Claude en glissant les yeux en dessous et de côté, elle se mit à boire tout doucement, mais d'un trait, et ne quitta le verre que lorsqu'il fut vide.

Alors souriant, les lèvres humides :

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Adorable ! et ce n'est pas à toi à coup sur qu'on pourra adresser le reproche de manquer de conviction.

— Je l'espère bien : il faut mettre de la passion dans toutes ses jouissances ; et il faut trouver des jouissances dans tout ce qui est bon, sans en négliger ou en sacrifier une seule. Donne-moi une tranche de foie gras, je te prie.

Comme il se taisait, la regardant manger en oubliant de manger lui-même :

— Tu ne parles pas ? dit-elle.

— Je t'admire, comme tout à l'heure.

— En silence ! toujours ; voilà qui est maladroit ; si tu m'admires, dis-le ; si tu es heureux, pousses des cris et des soupirs de joie ; tu ne comprends donc pas que cela me rendra heureuse moi-même, et que mon bonheur s'ajoutera au tien, comme le tien s'ajoutera au mien ; comme c'est drôle de penser qu'il y a des gens assez infirmes pour supprimer celui-ci ou celui-là des cinq sens qui leur ont été donnés par le bon Dieu ; moi je tâche de multiplier les miens et de leur faire jouer, à tous, en même temps, leur partie dans le concert du bonheur. Certes, je ne te range pas parmi ces gens, et cela est superflu à dire, n'est-ce pas, mais enfin tu me permettras bien de te reprocher ta réserve et ta discrétion.

En prenant elle-même la parole elle se mit à lui raconter, comme elle le faisait chaque fois qu'elle venait d'ailleurs, les incidents de sa course nocturne.

— Son panier sous sa mante l avait bien gênée, bien embarrassée, et plus encore peut-être inquiétée : si elle était obligée de courir, comment ferait-elle ? Cette question l'avait obsédée pendant tout le temps qu'elle avait mis à venir du boulevard du Château au boulevard de l'Andon.

Par bonheur elle n'avait rencontré que de rares personnes qui n'avaient pas fait attention à elle.

— Il fallait vraiment l'envie folle que j'avais de souper avec toi, dit-elle, pour me charger de ce panier; car ce n'est pas pour courir seulement qu'il est gênant, c'est pour tout. Tu penses bien, n'est-ce pas, que je n'ai pas été sans examiner, en imagination, toutes les aventures qui peuvent m'arriver pendant ces courses : il faut tout prévoir, c'est le moyen le meilleur de ne pas se laisser prendre par la surprise. J'ai donc prévu qu'une nuit ou l'autre un homme pouvait ne pas se laisser épouvanter par ma mante grotesque et ma tournure vénérable : alors à quoi crois-tu que je sois résolue? A me sauver? Oui, si cela est possible? Mais si je ne peux pas me sauver? A faire le mouvement de lui jeter les bras autour du cou, en lui disant des mots aimables d'une voix chevrotante. Alors, sois sûr que ce serait lui qui se sauverait.

— Je voudrais avoir ta confiance, mais cela m'est impossible, et quand je t'attends, aussi bien que qand tu repars, je tremble et ressens les angoisses les plus poignantes.

— On dirait vraiment que tu n'es jamais sorti la nuit dans Condé, qui est le château de la Belle au bois dormant de minuit à cinq heures du matin. Les seuls bruits qu'on entende sont ceux des heures qui sonnent, des fontaines qui coulent, des ruisseaux qui clapotent sur les pavés, et des chats qui s'appellent. Quant aux gens qu'on rencontre bien rarement, ils sont si épouvantés d'être dans les rues la nuit, ou si pressés de se coucher, qu'ils ne ralentiraient pas leur marche hâtée pour dire un mot aimable à la plus belle des femmes. Rassure-toi donc et dors en m'attendant, aussi bien que quand je m'en vais. Pour moi, je suis si rassurée que je voudrais allonger ces promenades ; si je ne le fais pas, c'est qu'en venant je suis pressée d'arriver près

de toi, et qu'en retournant je suis lasse ; sans cela je prendrais le chemin des écoliers, rien que pour le plaisir de flâner dans le silence et dans la solitude : l'ombre m'attire au lieu de m'effrayer, et je ne vois pas un coin bien noir, un auvent mystérieux sans que ma curiosité s'éveille ; plus d'une fois je me suis arrêtée sur le pont du Pré pour regarder la rivière couler, et si je ne crache pas dans l'eau pour faire des ronds, je prends un vif intérêt à voir les herbes se tortiller dans le courant comme de longues chevelures ; si l'endroit n'était pas mauvais à cause des pêcheurs d'écrevisses qui vont en maraude tendre leurs balances, je viendrais souvent par là. Et les fenêtres éclairées, crois-tu que cela n'est pas curieux ? que se passe-t-il derrière ces persiennes ? pourquoi ces ombres derrière ces rideaux ? Une promenade de nuit à travers la ville est plus instructive qu'une promenade de jour ; en tout cas, elle apprend toutes sortes de choses qu'on ne soupçonnait même pas et qui sont tout autres. Je ne comprends pas qu'un homme intelligent ne se relève pas la nuit de temps en temps rien que pour se promener en ouvrant les yeux et les oreilles ; mais les hommes ne sont pas curieux, l'apparence et l'à peu près leur suffisent. Pour moi, j'aime à aller au fond des choses ; l'inconnu m'attire ; et à propos de ces courses qui t'inquiètent, tu dois te dire qu'étant libre je tiens à user de ma liberté.

— Même jusqu'au danger ?

— Parbleu ! surtout jusqu'au danger.

XI

Les choses étant ainsi, ils auraient continué de se voir toutes les nuits chez Claude, si les conditions qui assuraient dans une certaine mesure la sécurité de leurs rendez-vous avaient pu leur être toujours favorables.

Mais ces conditions, tout naturellement, étaient en dehors ou au-dessus de leur volonté.

Ils n'étaient pas maîtres qu'il y eût ou qu'il n'y eût pas de lune.

Ils n'étaient pas maîtres d'empêcher la neige de tomber et d'étendre dans la cour de Nathalie et dans les rues un tapis blanc, où les pas auraient laissé des empreintes compromettantes.

Enfin, ils n'étaient pas maîtres non plus de faire que les clientes de Claude fussent ou ne fussent pas prises de mal d'enfant pendant la nuit. A son arrivée à Condé, et sans prévoir qu'il donnerait ses nuits à une maîtresse, Claude avait établi la règle de faire payer double ses visites de nuit, ce qui, dans une ville où l'on compte bien, l'avait mis à l'abri des coups de sonnette intempestifs; mais, pour les accouchements, cette règle n'était pas applicable, et, dans ce cas, il fallait bien qu'il sacrifiât Nathalie à ses clientes.

Ces contre-temps étaient aussi pénibles pour l'un que pour l'autre, et tous deux s'en fâchaient également, mais avec cette différence cependant que Nathalie ne se soumettait point sans révolte, comme Claude : elle argumentait, elle se défendait, et finalement elle s'ingéniait à trouver quelque moyen pour se voir quand même.

Pendant la première phase où la lune avait malencontreusement brillé de onze heures du soir à cinq heures du matin, Nathalie avait cru arranger les choses en recommandant à Claude de passer deux fois par jour devant chez elle, en allant à l'hôpital et en en revenant, et, docile à cette recommandation, Claude avait pris tous les jours par le boulevard du Château, heureux d'apercevoir, à l'aller et au retour, sa maîtresse qui l'attendait derrière les vitres de sa chambre, ou accoudée sur l'appui de sa fenêtre.

Mais lors de la seconde phase de la lune, Nathalie avait déclaré que cette manière de se voir, si agréable qu'elle fût, ne lui suffisait pas et qu'elle voulait mieux et plus. Alors elle lui avait exposé un plan qu'il n'avait pas eu la force de repousser, malgré les dangers qu'il y avait à l'adopter.

— Je veux te voir en plein air, je veux marcher avec toi, appuyée sur ton bras. Sois tranquille, ce n'est pas dans les rues de Condé. Tu sais que j'ai été élevée à Clevilliers, et tu sais aussi que Clevilliers est à moitié enveloppé par les bois de Rudemont. J'ai une tante, qui habite encore Clevilliers; je la vois une fois ou deux par an. Je vais aller lui faire ma visite. Je coucherai chez elle, et mardi — ce n'est pas ton jour de consultation, — à midi, je t'attendrai au *carrefour de l'If ;* veux-tu m'y rejoindre; nous aurons jusqu'au soir pour nous promener ?

Il voulut tenter quelques objections, elle les repoussa

toutes : le *carrefour de l'If*, qu'il trouverait sur la carte, était le triage le plus désert des bois de Rudemont ; ils n'y rencontreraient sûrement personne en cette saison ; d'ailleurs elle connaissait tous les chemins et tous les sentiers, et elle se chargeait de le conduire de façon à éviter les surprises.

La femme peut facilement repousser les sottises ou les imprudences que son amant lui propose, mais l'homme ne peut pas aussi aisément se soustraire à celles dans lesquelles sa maîtresse le pousse ; elle a le droit de reculer effrayée ; lui, son devoir est d'avancer quand même et témérairement ; il céda.

Le mardi, à dix heures du matin, il quitta donc Condé pour se rendre au carrefour de l'If ; la course était assez longue, plus de deux lieues ; elle devait être faite à pied et il ne voulait pas que Nathalie fût exposée à attendre.

S'il s'adressait volontiers à lui-même toutes sortes d'objections raisonnables avant de prendre un parti dont la réflexion lui montrait les dangers, il ne s'en adressait plus jamais, sa résolution arrêtée, et, sans revenir en arrière, il allait alors droit de l'avant.

Quand Nathalie lui avait proposé cette promenade, il avait essayé de lui montrer les dangers qu'il voyait ; elle n'avait pas voulu les voir avec lui et comme lui ; maintenant qu'il n'y avait plus à s'occuper des dangers qu'elle pouvait amener, ce qui eût été la gâter, la seule chose raisonnable était de penser aux plaisirs qu'elle promettait et de se préparer de cœur et d'esprit à les goûter dans leur plénitude, ce qu'il fit.

Le temps d'ailleurs était à souhait pour provoquer les idées riantes, donner de l'élan au cœur, des ailes à l'imagination, du ressort à l'esprit. On était au commencement de mars, et il faisait la première belle journée de la saison, une de ces journées printanières où, après un long et triste

hiver, on est heureux de se sentir vivre, de respirer un air tiède, d'ouvrir les yeux à une claire lumière. Il avait soufflé un grand vent la veille et le hâle avait commencé à sécher la route, qui résonnait sous le pied. Lavé, débarrassé de ses nuages gris ou noirs, et des brouillards qui l'avaient sali pendant tant de sombres jours, le ciel jusqu'en ses profondeurs infinies ne montrait qu'un azur tendre, d'où tombaient les réjouissants rayons d'un soleil vivifiant qui bientôt allait tout réveiller sur la terre. Déjà, en bien des endroits, ce réveil avait sonné : sur les branches nues des cépées du chemin les oiseaux sifflaient d'une voix forte, et on en voyait qui, coquettement, faisaient leur toilette en lissant leurs plumes du bout de leur bec ; dans les herbages enclos de haies on entendait des hennissements de chevaux, des meuglements de génisses, et tout à coup, à travers les branches, l'attention excitée par une galopade, on apercevait des poulinières qui couraient gaîment, la crinière relevée, la queue au vent en panache ; au loin, dans les champs labourés, attelés aux charrues et aux herses qui commençaient les travaux de printemps, des chevaux s'arrêtaient tout à coup, et, malgré le fouet des charretiers, la tête levée, fièrement ils envoyaient une réponse ou un appel à ces camarades, qui, plus heureux qu'eux, couraient en liberté.

Ces tableaux qui se déroulaient devant lui, à mesure qu'il avançait, n'étaient pas faits pour engendrer la mélancolie, aussi marchait-il allègrement.

La douceur du temps avait fait ouvrir les portes, et dans les villages bien des gens se tenaient sur leurs seuils ; en voyant passer « le médecin » plus d'une fois on voulut l'arrêter pour lui dire un mot à propos de sa dernière ordonnance, ou pour lui demander un conseil qui peut-être pouvait en économiser une nouvelle ; il n'y a pas que les paysans pauvres qui sont ingénieux à chercher les moyens

d'obtenir du médecin qui passe une consultation gratuite, non-seulement sur leur mal présent, mais encore pour leurs maux à venir.

Mais il ne se laissa pas prendre à ces invitations plus ou moins ingénieuses qu'il connaissait : « Un autre jour ! il était pressé. »

Et de fait il hâtait le pas, ayant peur d'arriver après midi ; il n'avait jamais été au *carrefour de l'If;* il ne connaissait le chemin que pour l'avoir étudié sur la carte ; il pouvait s'égarer.

Cependant il ne s'égara pas, et après avoir traversé Clévilliers, il prit le chemin qui conduisait droit au *carrefour de l'If*, situé à deux ou trois kilomètres de la dernière maison du village.

De loin il aperçut le feuillage sombre de l'If, qui en une large masse noire se dessinait au milieu des arbres dénudés, et bien qu'il ne fût pas encore midi, il avança rapidement : il voulait arriver avant elle.

Tout en marchant, il jetait à droite et à gauche du chemin un coup d'œil rapide pour sonder le bois, formé d'une vente de trois ou quatre ans de pousse, avec des baliveaux qui çà et là la dominaient de leurs larges cimes : Nathalie avait dit vrai, le triage était le plus solitaire de la forêt ; non-seulement on ne voyait rien, ce qui, à vrai dire, n'était que bien naturel au milieu de ces cépées qui entrelaçaient leurs tiges touffues ; mais encore on n'entendait rien, le vent se taisait dans les branches raides, et n'apportait ni des grincements de roues, ni des sonneries de grelots, ni des coups de hache : bien évidemment on ne travaillait pas dans cette partie des bois de Rudemont.

A mesure qu'il approchait l'if se montrait à lui superbe et imposant avec son tronc rouge aux dimensions colossales, qui, à quatre ou cinq mètres de haut, se divisait et s'étalait en grosses branches se confondant en une cime

énorme : sous l'ombre épaisse et sombre de cette cime, rien n'avait pu croître, ni arbustes, ni plantes, ni herbes, de sorte que dans un assez grand rayon entièrement dénudé, la vue s'étendait librement.

Il ne vit pas Nathalie ; et il éprouva de la satisfaction à ne pas la trouver là, attendant ; ce serait lui qui l'attendrait.

Mais comme il se promenait en long et en large, regardant au loin dans le chemin qui s'en allait droit et voûté en se rapetissant vers le village de Clévilliers, il fut tout surpris d'entendre une voix retentir au-dessus de lui :

— Tu es exact au rendez-vous, c'est bien, disait cette voix.

Vivement il se retourna et regarda en l'air, mais sans rien voir au milieu du feuillage sombre.

Alors partit un joyeux éclat de rire :

— Sois tranquille, dit la voix avec son accent naturel, c'est-à-dire avec celui de Nathalie, ce n'est pas le diable, ou si c'est lui, il s'est incarné en moi sans que je m'en aperçoive.

Et elle sortit de derrière le tronc de l'if.

— J'étais cachée là, dit-elle, dans un trou qu'ont creusé le tonnerre ou les ans, et qui m'a bien souvent servi de cachette dans mes années d'enfance.

Après l'avoir embrassé longuement, elle lui prit le bras, et le secouant d'une façon mutine :

— Enfin, je te tiens, dit-elle, tu es bien à moi, en plein jour, à la lumière du soleil, marchons côte à côte, comme mari et femme.

Il ne broncha pas.

Cependant elle se reprit vivement :

— Comme deux amants qui ont toute une journée à eux, une journée d'intimité, de liberté. Oh ! mon cher Étienne, que je suis heureuse !

Elle était rayonnante, et Claude s'arrêta pour la contempler. Jamais elle ne lui avait paru aussi belle, non de cette beauté fascinante, provoquante du soir, quand elle arrivait chez lui parée pour le plaisir, mais d'une beauté robuste et saine, avec quelque chose de discret et de retenu dans la joie, qu'il n'avait pas encore remarquée en elle. Cette discrétion se traduisait en tout : dans sa toilette très-simple, composée d'une robe à jupe courte, d'un petit paletot de gros drap et d'une toque en plumes ; dans ses yeux dont l'éclat ardent était voilé par une expression de douceur et de tendresse ; dans toute sa personne enfin, plus calme, plus contenue, plus recueillie.

— Sais-tu à quoi je pense? dit-il en lui baisant le poignet qu'il avait porté a ses lèvres, c'est qu'une belle chose n'arrive à l'épanouissement complet de sa beauté, que dans le cadre qui lui convient et qui s'harmonise avec elle; jamais je ne t'ai vue aussi belle que tu l'es en ce moment, au milieu de cette nature douce et forte.

— Tu raisonnes tes sensations, dit-elle, moi je les entasse ; fais comme moi : nous sommes ici dans mon pays ; laisse-toi guider par moi ; donne-toi à moi en tout : viens, marchons.

Il y a des endroits qui provoquent en nous un saisissement grave, où notre cœur troublé se pénètre d'émotions profondes; où l'on entend des voix mystérieuses qui nous parlent d'un monde immatériel et infini.

La mer a cette voix, les forêts l'ont aussi, avec un accent tout autre, il est vrai, mais cependant non moins éloquent, non moins puissant.

Se tenant par la main, Claude et Nathalie marchaient en silence au milieu d'un chemin qui, partant du *carrefour de l'If*, s'élève sur une colline encombrée de roches granitiques et schisteuses culbutées en un chaos sauvage, où, çà et là, groupés ou isolés se dressent des sapins au sombre

feuillage, des bouleaux pleureurs, et un peu partout des genèvriers, des genêts, des joncs marins et des fougères. Bien que la saison n'eût point encore fait bourgeonner les bouleaux, la colline n'offrait pas cet aspect uniformément gris et roussi qui fait la tristesse des bois en hiver : des houx verts aux baies rouges se mêlaient à de grosses touffes de buis, et plus humblement, sur la terre même au milieu des lierres rampants, des mousses veloutées et des scolopendres au feuillage sombre et luisant, on apercevait parfois, dans un endroit abrité, une plante de violettes ou de primevères qui ouvrait ses premières fleurs sous les chauds rayons du soleil : l'air qui leur soufflait au visage était doux, et en passant à travers les sapins, il chantait une chanson mélancolique qui s'élevait ou s'abaissait selon la force de la brise; lorsqu'ils cheminaient sous un de ces groupes de sapins, ils trouvaient la terre moelleuse au pied, feutrée des aiguilles rousses tombées de leurs branches et qui s'étaient accumulées là en un tapis élastique; dans le taillis des oiseaux sifflaient, des merles, des fauvettes ; sur les arbres de haute futaie, les chênes, les charmes, les hêtres, des tourterelles, des pigeons ramiers roucoulaient amoureusement; et dans les profondeurs du ciel, par échappées, ils apercevaient de temps en temps, au caprice des branches, des éperviers qui, s'élevant de la plaine, décrivaient des cercles concentriques au-dessus des petits oiseaux tout affairés au travail de leurs nids et surpris sans défense.

L'impression qu'en se prolongeant produisait ce chemin qui se faisait de plus en plus âpre, à mesure qu'il escaladait les pentes de la colline, élevait le cœur et donnait des ailes à l'esprit.

Ils se tenaient toujours par la main et de temps en temps ils se serraient longuement les doigts; de temps en temps aussi Nathalie se penchait vers son amant, et sans

s'arrêter elle marchait, la tête appuyée contre lui, écoutant les battements de son cœur qui, frappant contre son oreille, résonnaient en elle : ils ne parlaient point; à quoi bon des paroles? Par leurs yeux, par leurs mains, par tout leur être ils échangeaient leurs sensations en un langage autrement étendu que celui qui se traduit par des mots.

A un certain moment elle lui abandonna le bras, et, se penchant dans les feuilles sèches qu'elle écarta du bout des doigts, elle cueillit un brin de violette qui venait d'éclore. Alors elle revint à Claude, puis après avoir délicatement entr'ouvert les pétales de la corolle, elle donna au calice de la fleur un long baiser, et tendant la violette à son amant :

— Je lui ai donné mon cœur, dit-elle, toute mon âme, et elle les gardera, en les embaumant; la veux-tu; les veux-tu?

Le haut de la colline était encore plus tourmenté que ses pentes; c'était une mer de granit aux vagues agitées; on ne trouvait plus là que quelques rares arbustes, et partout où la couche de terre végétale était suffisante pour entretenir la végétation, un tapis de bruyères. Le chemin finissait, n'ayant pu se frayer un passage à travers les amas de roches et les crevasses profondes qui les séparaient.

Si l'œil au milieu de ce cahos ne voyait plus de sentiers, Nathalie en sut trouver un cependant, et guidant Claude par la main, elle le conduisit à travers les roches, tantôt se glissant entre leurs fentes, tantôt passant sous leurs amas, formant toiture, tantôt escaladant leurs éboulements, marchant droit son chemin, sans embarras et sans hésitation. Allant ainsi, ils arrivèrent enfin sur une sorte de promontoire qui s'avançait dans la forêt et se terminait là par des pentes abruptes et infranchissables. Ce promontoire, où l'on ne pouvait arriver que par la route qu'ils avaient suivie, formait le point culminant de la

contrée, et de là la vue s'étendait sur une vaste étendue de pays, où au delà des bois, les champs, les prairies, les maisons, les rivières, les villages et les villes se mêlaient, se brouillaient jusqu'à l'horizon vaporeux dans lequel tout se noyait confusément en une ligne bleue.

Ils s'assirent au pied d'un roc sur la bruyère sèche, et longtemps ils restèrent se tenant par la main, les yeux perdus dans ces espaces sans bornes; puis, s'abattant contre lui, elle l'étreignit longuement dans ses bras.

— N'est-ce pas que cela est beau ! dit-elle ; cette place est celle où, bien souvent, de dix-huit à vingt ans je suis venue rêver d'amour, certaine de n'y être dérangée par personne et de pouvoir jouir librement de mes rêveries. Voilà pourquoi, j'ai voulu t'amener ici, toi qui as réalisé tous mes rêves de jeune fille, les plus splendides comme les plus ardents, et qui as fait dépasser à la réalité les fantaisies les plus folles de l'imagination. Que ne nous sommes-nous connus alors, je serais ta femme !

Ce mot, dans un pareil moment, lui fut une blessure : de fait, elle l'était, sa femme ; elle était la femme désirée, adorée, respectée entre toutes, la seule qu'il eût jamais aimée, qu'il aimât, qu'il pût jamais aimer, mais précisément par cela même, ce rappel le ramenait brutalement et douloureusement à la réalité de leur situation.

— C'est avant de savoir que nous nous aimerions, dit-il, que je t'ai expliqué les raisons qui m'empêchaient de me marier en ce moment.

Elle était trop fine pour ne pas sentir que le mot qu'elle avait prononcé avait été une fausse note ; aussi tâcha-t-elle de pallier le mauvais effet qu'elle avait produit.

— C'était à la jeune fille d'alors que je pensais, dit-elle, et non à la femme que je suis présentement. N'aurais-tu pas été heureux de devenir le mari d'une jeune fille innocente, ignorante, tendre, qui t'aurait aimé, comme tu

mérites de l'être? Ah ! si tu l'avais connue la jeune fille qui venait rêver ici, tu aurais vu qu'elle était digne de ton amour et de ton respect. Hélas! les années, les malheurs, le mariage l'ont changée, et je comprends qu'à tes yeux je ne sois plus cette jeune fille. Et cependant si tu savais ce qu'a été ce mariage! si tu savais comme il s'est fait! Tu sais que j'ai perdu ma mère étant jeune encore; mon père, absorbé par ses affaires ne pouvait pas s'occuper de mon éducation; il m'a mise au couvent, où je suis restée jusqu'à dix-huit ans. Alors je suis revenue près de mon père, habitant avec lui, l'hiver Condé, l'été Clévilliers, car aimant son village natal, il s'y était arrangé une belle propriété. A cette époque, la fortune de mon père était considérable, et je pouvais prétendre aux plus riches partis : c'était ce qu'il me disait lui-même en me répétant sans cesse : « Tu sais que tu peux choisir le mari qui te plaira, il y a de quoi le payer et je ne marchanderai pas pour ton bonheur. » Mais je n'étais pas pressée de prendre un mari ; je voulais qu'il m'aimât pour moi-même et non pour ma dot, je voulais l'aimer passionnément, enfin je le voulais doué de qualités personnelles et sociales qui ne se rencontrent pas facilement réunies. A vingt ans, je n'avais pas encore trouvé celui qui devait faire battre mon cœur : bien des prétendants s'étaient présentés, je n'en avais accepté aucun. C'est à ce moment que se place la catastrophe qui a changé ma vie et l'a faite ce qu'elle est présentement. Mon père était engagé dans des entreprises considérables ; des maisons avec qui il était en relation firent faillite ; il se vit ruiné. C'était un homme d'un caractère passionné, énergique jusqu'à la violence, qui ne supportait ni une résistance, ni un échec ; il avait mis toute son ambition dans la fortune ; la ruine était pour lui une douleur au-dessus de ses forces; il se brûla la cervelle. Tu as dû entendre raconter cela, mais je tiens à te le dire, ce

que je fais le front haut, car je ne rougis pas de ce suicide qui a été l'acte raisonné d'un homme fier, ne voulant pas survivre à sa chute. Je trouve cela noble et grand, et j'espère qu'à sa place j'aurais eu le courage d'agir comme lui. J'ai entendu des gens blâmer le suicide ; mais je n'ai jamais compris leurs raisons, et pour moi ces gens-là étaient des lâches ; est-ce que la question de la vie ne se résume pas en ceci : l'existence nous sera-t-elle douce ou amère? Le bon l'emportera-t-il sur le mauvais? Si le bon doit l'emporter, vivons et faisons tout pour nous assurer la plus grande somme de bonheur possible ; si c'est le mauvais, mourons et débarrassons-nous d'une vie qui ne serait qu'une suite de souffrances. Mon père mort, les prétendants ne se présentèrent plus, tu le penses bien, et avec mon éducation, mes goûts et mes exigences, je n'en cherchai pas parmi ceux qui auraient été heureux d'épouser une fille ruinée, mais belle. Quatre années s'écoulèrent, elles furent longues, pénibles, pleines de privations et d'humiliations. Un jour, M. Gillet, que je voyais souvent, me demanda si je voulais être non sa femme, mais sa fille. Je me récriai. Il insista, et quand il m'eut convaincue que ce qu'il me demandait franchement serait loyalement tenu, je finis par accepter. J'aurais une position dans le monde. Cette position, je l'ai eue ; mais la douce vie d'intérieur avec le bien-aimé, l'intimité du tête-à-tête, l'accord de deux volontés et de deux cœurs, je ne les ai jamais eus. Voilà comment, cher Etienne, tu es le premier homme que j'ai aimé, le seul que j'aimerai. Voilà comment tu es celui que j'avais rêvé à cette même place, le parant de toutes les qualités qui se sont trouvées en toi, et qui ont fait de moi ton esclave, ta maîtresse, ta chose, le jour où nous nous sommes rencontrés. Enfin voilà comment j'ai pu m'écrier tout à l'heure dans un élan de reconnaissance en même temps que de regret : « Que ne nous sommes-nous

connus plus tôt, j'aurais été ta femme ! » Comprends-tu maintenant ce que j'ai voulu dire et sens-tu que tu peux aimer entièrement comme elle t'aime la jeune fille qui venait ici, il y a six ans, et qui s'y trouve encore en ce moment ?

Abrités du vent par le rocher contre lequel ils s'appuyaient, exposés aux rayons du soleil, qui réchauffaient la pierre, assis assez mollement sur la bruyère sèche, sans craindre une indiscrétion ou une surprise, seuls avec eux-mêmes, comme ils l'auraient été dans une chambre bien close ou dans un désert, ils purent rester là jusqu'au soir perdus dans leur amour.

Nathalie était une femme de précaution qui savait penser aux choses de la vie; lorsque la journée s'avança, elle tira des poches de son paletot des tranches de pain garnies de jambon qu'elle avait apportées soigneusement enveloppées, et ils s'amusèrent à faire la dînette comme des enfants, et avec l'appétit formidable de grands enfants. De leur place, ils entendaient régulièrement le bruit de gouttes d'eau que pleurait une roche située un peu au-dessous d'eux; ils descendirent jusque là, et dans le creux de sa main il recueillit les gouttes d'eau claire et limpide qui tombaient du rocher pour qu'elle pût boire; puis à son tour dans la coupe rose de la main qu'il lui tendait, il but l'eau qu'elle avait recueillie pour lui.

Le temps passa vite, si vite qu'ils ne voulurent pas croire que la nuit pouvait déjà les menacer; cependant elle arrivait rapide; il fallait profiter des dernières lueurs du jour pour sortir du cahos; par bonheur, la lune, leur ennemie, vint en cette circonstance à leur aide, et, brillant au ciel pur, elle éclaira leur descente jusqu'à Clévilliers.

Là, ils devaient se séparer, Claude pour revenir à pied, Nathalie pour rester à Clévilliers quelques heures encore

en attendant le passage d'une voiture qui la ramènerait à Condé.

Dix fois, ils s'embrassèrent pour se séparer, dix fois ils revinrent l'un à l'autre.

Enfin elle lui dit :

— Il est impossible qu'une journée aussi splendide meure ainsi brusquement, il faut la prolonger : je te verrai cette nuit.

— Mais la lune?

— La lune se couche à deux heures du matin, je me lèverai quand elle se couchera.

— Mais tu seras brisée de fatigue!

— Jamais fatiguée; encore, toujours, trop.

XII

Une journée aussi belle devait avoir des lendemains : ils avaient été trop heureux pour résister au désir de vouloir l'être encore.

Mais comment retrouver une journée pareille ? Où se voir ?

S'ils avaient été favorisés par le hasard qui n'avait mis personne sur leur chemin, ils pouvaient ne pas rencontrer de nouveau la même chance, les probabilités même étaient pour qu'ils ne la rencontrassent point. Se revoir bientôt et souvent aux roches de Clévilliers eût donc été une imprudence : il fallait réserver cette promenade comme une ressource suprême ; et, d'autre part il fallait avoir la sagesse à ne pas s'exposer à ce que ce souvenir, qui devait rester à jamais radieux, pût se confondre avec d'autres souvenirs moins francs : ces heures devaient être uniques dans leur existence et pour toujours — sacrées.

Pleinement d'accord sur ce point, mais en même temps d'accord aussi dans leur désir de retrouver des journées semblables, ils cherchèrent, elle de son côté, lui du sien, les moyens de réaliser ce désir.

Un soir elle arriva toute joyeuse : une idée superbe ; ils iraient à Paris.

Si la campagne est douce à ceux qui s'aiment, Paris a aussi des plaisirs à leur offrir, tout différents, il est vrai, mais par cela même enviables : ils seraient ensemble librement du matin au soir et du soir au matin ; ils mangeraient ensemble en tête-à-tête ; ils iraient ensemble au théâtre ; ensemble ils entendraient une bonne pièce, dans une baignoire, les mains unies ; ensemble ils riraient, ils pleureraient, ils seraient émus, ils jouiraient ; que de délicieux souvenirs à rapporter, qui occuperaient, qui égaieraient les heures de séparation.

Il n'était pas très-facile à Claude d'aller à Paris, puisqu'il lui fallait quitter ses malades, mais enfin cela n'était pas absolument impossible; la saison n'était pas mauvaise ; il n'avait pas de cas sérieux réclamant impérieusement sa présence ; et l'assiduité, le zèle, la conscience qu'il avait mis dans l'exercice de sa profession depuis qu'il était à Condé pouvaient, jusqu'à un certain point, lui permettre de prendre une courte vacance.

Ils iraient donc à Paris ; quelle joie ! Ils arrangèrent leur voyage. Elle partirait seule pour Verneuil, où elle avait une parente, puis le lendemain elle monterait à Verneuil dans le même train que Claude ; ils arriveraient à Paris ensemble et descendraient dans un hôtel peu fréquenté : M. et Mme Claude !

Bien entendu c'était elle qui disposait des choses ainsi : ils n'avaient plus qu'à fixer le jour de ce voyage; ce qu'ils firent.

Mais la veille de ce jour, Nathalie se montra sombre et préoccupée.

Pourquoi cette tristesse au moment d'un départ qu'elle avait si hardiment souhaité, et dont elle s'était promis tant de joies? Cela était étrange; plus qu'étrange, inquiétant.

Il fallut longtemps pour qu'elle se décidât à parler; mais

tendrement forcée, malgré elle, par obéissance, pour ne pas le tourmenter, elle avoua la vérité.

— Eh bien ! oui, ce voyage à Paris que j'ai voulu, pour lequel je t'ai tant pressé, m'inquiète maintenant ; à force de m'imaginer et de goûter à l'avance toutes les joies de ce voyage, il s'est présenté à mon esprit des circonstances possibles dans lesquelles ces joies si grandes qu'elles fussent, seraient dépassées par la douleur, une douleur telle, si violente et si cruelle que son idée seule m'inspire une frayeur mortelle.

— Mais, quelle idée ?

— Tu connais beaucoup de monde à Paris, n'est-ce pas . tu as des amis, des camarades. Nous pouvons rencontrer un de ces amis, un de ces camarades, et de telle sorte qu'il te soit impossible de l'éviter. Il te salue, il t'aborde, il te parle. Je suis à ton bras. Quelle est mon attitude ? Que suis-je pour cet ami à qui tu ne me présentes pas ? Que suis-je pour toi, sous des yeux étrangers ? Ta maîtresse. J'aime mieux ne pas aller à Paris.

Elle se tut, et il s'établit un silence pénible.

Claude s'était brusquement levé, et il marchait par la chambre à pas inégaux et heurtés ; de temps en temps, il la regardait longuement, ouvrait les lèvres comme s'il allait parler, puis,par un mouvement nerveux, il fermait la bouche et se la scellait.

Elle reprit la parole :

— Si je renonce à Paris, dit-elle, pour cela je ne renonce pas aux journées que nous devons passer ensemble : nous avons arrêté un voyage ; nous en ferons un ; seulement nous en ferons un autre que celui que nous avions projeté. Ce que je ne veux pas, c'est qu'une souffrance se trouve mêlée à mon bonheur, mais je veux mon bonheur, et il me semble que ce bonheur sera complet si nous voyons la mer ensemble ; sa grande voix nous parlerait ; elle nous

laisserait au cœur un souvenir aussi intense que celui des bois de Clévilliers. En choisissant bien, nous pouvons être assurés de ne rencontrer personne de connaissance et d'être librement... M. et Mme Claude. Pour cela il n'y a qu'à prendre pour but de notre promenade un endroit où jamais baigneurs, jamais curieux n'ont été; que dis-tu de Ouistreham, à l'embouchure de l'Orne? c'est un village perdu, n'est-ce pas, qui n'a jamais vu que des matelots et des pêcheurs.

Il fut convenu qu'ils iraient à Ouistreham; ce petit village au lieu de Paris, une mauvaise auberge au lieu du café Riche, le changement était radical; mais qu'importait, ils seraient ensemble, ce n'était pas en dehors d'eux qu'ils devaient trouver le bonheur, mais en eux ; non par d'autres, mais par eux.

Ce qui avait été tout d'abord arrêté pour le voyage de Paris s'accomplit, c'est-à-dire que Nathalie quitta Condé pour aller à Verneuil deux jours avant que Claude quittât Condé pour aller à Caen ; ce fut dans la gare de cette ville qu'ils se rencontrèrent, Claude arrivant par le train du Mans, Nathalie par celui de Paris.

Il était six heures du matin et le soleil n'était levé que depuis quelques minutes : personne dans la gare que des commissionnaires, des garçons d'hôtel et des cochers.

Ils ne prirent pas de voiture, mais serrés l'un contre l'autre, se réchauffant mutuellement après le froid de la nuit, ils descendirent sur le quai : la rivière aux eaux rousses fumait dans son lit de pierre, et contre les vitres des maisons élevées sur l'autre quai, les rayons obliques du soleil levant brillaient comme dans des miroirs, l'air était piquant, le ciel pâle n'avait pas de nuages, la journée s'annonçait belle.

— Dieu est avec nous, dit Nathalie.

Ils avaient décidé de faire la route à pied ; une quin-

zaine de kilomètres n'étaient pas pour les effrayer, au contraire ; il n'y avait qu'à suivre le cours de la rivière, c'était bien simple; ce serait charmant.

Et de fait cela fut charmant : un chemin d'herbe à peine frayé côtoyant la rivière, un pays plantureux, des belles prairies égayées par des bœufs et des juments, des horizons doux aux regards, le bruit de l'eau clapoteuse sur laquelle se montrait de temps en temps un bachot de pêche : çà et là des guinguettes, un château, un petit village, des carrières, tout cela formait des tableaux changeants qui s'enchaînaient les uns aux autres pour le plaisir des yeux et de l'esprit. Comme ils étaient heureux de marcher côte à côte la main dans la main, la tête haute sans craindre aucune rencontre, parlant librement à pleine voix, riant aux éclats, et de temps en temps s'arrêtant pour s'embrasser, s'embrassant même sans s'arrêter.

Ils arrivèrent ainsi à un pont tournant, jeté sur la rivière à une assez grande hauteur, et reposant sur une pile centrale ; c'était là qu'ils devaient quitter la rive droite pour prendre la rive gauche. Au milieu de ce pont, ils s'arrêtèrent pour regarder la rivière qui, encaissée dans des digues de pierres et bordé des grands arbres à la cime tordue par le vent d'ouest, courait droit jusqu'à la mer où elle semblait se perdre : cette ligne d'eau de cinq à six kilomètres de long filant droit en se rétrécissant toujours dans un cadre vert, au milieu duquel sa blancheur éblouissait ; la mer qu'on entendait au loin sans la voir ; l'âpre senteur marine qu'on respirait, tout cela, quoique bien simple, produisait un effet saisissant qui remuait le cœur.

— Nous nous souviendrons du pont de Benouville, n'estce pas, dit-elle.

— Toujours.

Ils s'imaginaient que Ouistreham était un port, ils furent

surpris de trouver au-delà du village situé dans les terres, un petit hameau de cinq ou six maisons au bord du canal qui composaient tout ce port: heureusement parmi ces maisons il y en avait une bâtie en contre-bas dans un trou, qui était une auberge à matelots où mangeaient et buvaient les chauffeurs des remorqueurs; là on voulut bien leur donner à déjeuner dans une salle commune où des marins anglais buvaient de l'eau-de-vie dans des tasses, et leur promettre une chambre pour la nuit; — une bonne chambre.

Décidément cela n'était point Paris, mais ils avaient la mer que Paris n'eût pas pu leur donner.

Après un déjeuner qui, grâce au poisson frais, fut meilleur que l'apparence de l'auberge ne semblait le promettre, ils gagnèrent le rivage : la mer était basse, et la vue courait librement sur d'immenses étendues de sable que frangeait au loin, tout au loin, une mince ligne d'écume blanche. Ils firent quelques pas sur la grève, marchant silencieusement, étroitement serrés l'un contre l'autre; puis ils s'arrêtèrent d'un même mouvement et ils restèrent debout, la tête levée au vent, les yeux perdus dans les profondeurs qui s'ouvraient sans bornes devant eux, regardant, respirant, ne disant rien.

Ce fut elle qui la première rompit ce silence religieux :

— Enfin, dit-elle d'une voix profonde, avec toi.

Puis après ce premier moment de recueillement, elle l'entraîna à grands pas : elle avait besoin de marcher, de courir, de dépenser l'exubérance de force qui était accumulée en elle.

Tout à coup elle se mit à crier à pleine voix :

— Mon Étienne, mon Étienne bien-aimé !

Et comme il l'a regardait :

— Ne sens-tu pas, dit-elle, quel bonheur j'éprouve à t'appeler tout haut, à crier ton nom, que si souvent je

n'ose même pas prononcer tout bas de peur qu'on le devine sur mes lèvres.

Ils restèrent toute la journée à se promener sur la grève, se reposant de temps en temps seulement dans les dunes, abrités au fond d'un pli de terrain.

Mais lorsque le soleil s'abaissa et frappa la mer qui était remontée, de ses rayons obliques, un changement se manifesta dans Nathalie ; elle parla moins, elle ne courût plus ; son regard trahit la mélancolie et l'inquiétude. Cela devint si sensible à un moment où ils étaient assis auprès d'un petit fort construit au milieu des dunes, que Claude l'interrogea : longtemps elle se défendit, enfin elle dit :

— Crois-tu donc que je puisse être toujours gaie ; oui, quand j'oublie; mais le soir me rappelle la réalité en me faisant penser au lendemain ; voilà la cause de ma peur, de mon inquiétude, de ma tristesse : le lendemain ; quelle sera ma vie ? quel sera mon avenir ? C'est précisément parce que le présent est si heureux que l'avenir m'épouvante. Oh ! les lendemains assurés ! Tiens, ne parlons pas de cela; emmène-moi ; fais-moi oublier.

Quand ils rentrèrent dans leur auberge leur table était servie dans la salle commune où ils avaient déjeuné. Près de cette table des pêcheurs, des matelots soupaient. Parmi eux il y avait un magnifique gaillard qui les dominait tous par sa taille : il était vêtu d'un vieux pantalon rouge de cuirassier et d'une vareuse bleue échancrée au cou et retroussée au bras; sur ses cheveux frisés était posé en arrière un bonnet de laine rouge; son torse vigoureux, ses bras puissamment musclés, sa figure énergique faisaient de lui un type curieux de force et d audace. Il racontait aux marins qui l'écoutaient avec admiration qu'il avait déjà enlevé trois cents livres de chevilles de cuivre d'un navire naufragé, sur les bancs de Merville, et abandonné

par la marine parce que l'endroit était trop dangereux :
— Je l'aurai tout entier, disait-il.

Nathalie l'écoutait tout aussi attentivement que les marins et ne le quittait pas des yeux.

— Sais-tu pourquoi j'ai tant regardé ce ravageur ? dit-elle à Claude, le soir ; je te comparais à lui, et je me disais que tu étais aussi beau, aussi fort.

XIII

Il rentrait de ces promenades le cœur ému, l'esprit émerveillé, les sens enivrés.

Comme elle était charmante !

Et au souvenir de cette beauté qu'il retrouvait devant ses yeux telle qu'il l'avait vue dans la réalité, plus splendide même puisqu'elle se transfigurait alors dans la magie d'une évocation passionnée ; au souvenir aussi des joies qu'il avait goûtées et dont les vibrations n'étaient pas encore éteintes en lui, un profond sentiment de gratitude attendrie le pénétrait tout entier.

Alors il interrogeait sa conscience, se demandant si ce sentiment qu'il portait en lui, dans son cœur aussi bien que dans ses sens, était réellement ce qu'il devait être : peut-on donner le nom de gratitude à un sentiment qui reste à l'état latent et ne se montre pas au dehors ? par sa nature même la reconnaissance n'est-elle pas essentiellement expansive ? N'en est-il pas d'elle comme de la foi ? celle qui n'agit point, est-elle sincère ?

Qu'avait-il fait jusqu'à ce jour pour prouver cette gratitude à Nathalie ? Il avait été aussi tendre, aussi passionné aussi aimant qu'il pouvait l'être ; et de ce côté il ne trouvait aucun reproche à s'adresser.

Mais c'était tout : il l'avait aimée, il l'aimait comme il était aimé d'elle ; il rendait ce qu'il recevait ; voilà tout.

Ne pouvait-il, ne devait-il pas davantage?

Il y avait en elle une inquiétude, en réalité pleinement légitime et plus que justifiée ; qu'avait-il fait pour calmer cette inquiétude? Que lui avait-il répondu lorsqu'elle avait parlé de l'avenir et de lendemains assurés?

Rien.

Etait-ce là de la reconnaissance? Ce silence dont il payait le bonheur qu'elle lui donnait, n'était-il pas au contraire le plus cruel témoignage d'ingratitude dont il pût la frapper? Quelle blessure pour elle, dans son amour, dans sa dignité, dans son honneur, dans sa fierté !

Il était évident que chaque jour cette question de l'avenir s'imposait plus pressante, non-seulement à eux deux, dans leurs entrevues et leurs entretiens, mais encore à lui-même, dans ses réflexions solitaires.

Il fallait l'examiner, ne pas détourner d'elle lâchement les yeux ; mais au contraire porter sur elle une main courageuse et aller jusqu'au fond des choses.

Que lui répondrait-il le jour où elle lui dirait nettement : « Je n'envie pas d'autre position que celle que tu peux me donner présentement, si tu veux me prendre pour femme. »

Se renfermerait-il dans sa théorie et dans ses principes?

Cela n'étant ni franc, ni honnête, il ne le ferait pas ; alors que ferait-il ? car enfin il faudrait bien qu'il fît, qu'il dît quelque chose ; le moment était imminent où il ne pourrait plus se sauver par le silence ou des échappatoires indignes de son amour aussi bien que de lui-même.

Pour le forcer à répondre, elle n'avait qu'à pousser la question au lieu de la poser simplement comme elle avait

fait jusqu'à présent avec une réserve dont il devait lui savoir gré.

— Tu m'aimes?

— Oui.

— Tu me veux ta maîtresse?

— Oui.

— Ta femme?

— Non.

Pourquoi ne serait-elle pas sa femme?

Qu'avait-il à lui reprocher?

Qu'avait-il à désirer en elle, en dehors et en plus de ce qu'elle était?

Pouvait-il en rêver une plus belle, qui l'aimât davantage et qu'il aimât lui-même plus qu'il ne l'aimait?

Le temps était loin où il regrettait qu'il fût impossible de l'aimer; il l'aimait maintenant; et ce que présentement il considérait comme impossible c'était de ne l'aimer point, de ne la point adorer. Il l'aimait avec son cœur, avec son esprit, avec sa chair, il l'aimait entièrement, passionnément, follement.

La passion raisonne-t-elle?

Et puis, fût-il assez calme, assez froid, assez sage pour raisonner, quelles raisons la sagesse lui donnerait-elle pour enchaîner son amour, l'arrêter à un certain point qu'il ne devrait pas dépasser.

Son caractère, par malheur, n'était pas fait de façon à pouvoir tout peser, tout calculer; pour cela son cœur battait trop vite; il était un passionné, il le savait, il le sentait, et les passionnés ne se rendent pas facilement maîtres de leur volonté; ils obéissent et ne commandent pas.

Quand même dans le silence de la réflexion et loin d'elle, libre de toute influence il arriverait à prendre la ferme résolution de persister dans ses anciennes idées,

est-ce que cette révolution, tiendrait une seconde contre un sourire de cette bouche adorée, contre une inflexion de sa voix, moins que tout cela, contre un souvenir ! Il savait bien à l'avance qu'il n'aurait qu'à la voir, qu'il n'aurait qu'à l'entendre, qu'il n'aurait qu'à penser à elle pour redevenir l'esclave de son amour.

Au point où il en était arrivé, il fallait bien qu'il reconnût que la lutte était imposible contre cet amour qui s'était emparé de lui, qui chaque jour avait enfoncé au plus profond de son être quelque racine nouvelle et qui maintenant le tenait par toutes ses fibres.

Pour lutter d'ailleurs, il faut le vouloir, le vouloir fermement ; pourquoi l'aurait-il voulu ? Pour écouter la raison, pour faire triompher ses anciennes idées ? On ne s'arrache pas le cœur par raison ; on ne brise pas son bonheur et sa vie pour faire triompher des idées qu'on a eues, mais qu'on n'a plus.

Pour lutter il faut aussi, il faut surtout un terrain propre à la lutte et il faut un cas de guerre.

Quel cas de guerre entre eux ?

Elle, oui, elle pouvait en trouver un dans le cruel silence qu'il lui avait opposé jusqu'à ce jour.

Mais lui ! Où étaient-ils les griefs qu'il pouvait soulever justement ?

Elle ne l'aimait point? Cela n'eût pas été sérieux puisqu'il se sentait adoré.

Elle le trompait ? C'eût été folie d'en admettre la possibilité.

Son passé ? Il avait pu avant de la connaître, quand on lui parlait de ce passé, admettre dans une certaine mesure les propos du monde ; mais du jour où elle était devenue sa maîtresse, ces propos s'étaient évanouis en fumée : on avait dit ; qui, on ? Une femme est-elle déshonorée parce que l'envie et la jalousie soulèvent contre elle la médisance?

En somme, qu'y avait-il dans ces rumeurs plus ou moins vagues? Citait-on un fait certain? Il n'en avait entendu aucun. Il n'avait point par bonheur un de ces caractères jaloux et inquiets, toujours prêts à se tourmenter eux-mêmes et à aller chercher dans leur imagination surexcitée ce qu'ils ne trouvent point dans la simple réalité; au contraire, la confiance en ceux qu'il aimait était chez lui chose naturelle et habituelle : comment n'eût-il pas eu confiance en Nathalie, qui chaque jour lui donnait des épreuves de son amour, et qui jamais n'avait éveillé en lui le plus léger soupçon?

A serrer les choses de près et à les examiner scrupuleusement sous toutes les faces, il n'y avait qu'un point sur lequel la raison froide d'un homme avisé eût pu baser un refus valable : sa position.

Elle n'avait pas de fortune, et la prendre pour femme c'était marier deux misères, c'est-à-dire faire une double folie.

Mais justement il n'était pas cet homme avisé, et ce point faible n'avait pas pour lui la faiblesse qu'il eût pu avoir pour un autre; misère et bonheur n'étaient pas incompatibles à ses yeux; il ne croyait point que la misère exclut nécessairement le bonheur, et même à vrai dire, il pensait qu'elle est moins sensible à ceux qui sont heureux qu'à d'autres.

Sans doute, quand il avait pensé au mariage, autrefois, en ses rêveries de jeune homme, il s'était fait un idéal que devrait réaliser la jeune fille qu'il prendrait pour femme, et Nathalie s'écartait par bien des points de cet idéal caressé.

D'abord elle était femme, c'est-à-dire veuve, et non jeune fille; elle avait des idées arrêtées qui dans leur ensemble ne concordaient pas toujours avec celles qu'il avait lui-même; elle avait des goûts particuliers person-

nels, qu'elle ne semblait pas disposée à incliner ; son caractère allait dans l'énergie jusqu'à la violence ; sa volonté ne cédait jamais ; il y avait plus d'ardeur que de tendresse dans son tempérament : tout cela paraissait certain et il le voyait à peu près clairement, malgré l'auréole de rayons éblouissants dont elle était pour lui enveloppée.

Mais à supposer qu'il rencontrât jamais la jeune fille réunissant en elle toutes les qualités idéales dont ses rêveries l'avaient parée, posséderait-elle, d'autre part, cette jeune fille, les qualités non imaginaires mais réelles, non rêvées mais réalisées, mais connues et positives qui se trouvaient dans Nathalie : la beauté, la santé, l'esprit, l'intelligence, la vaillance, la passion ?

La jeune fille des anciens rêves l'aimerait-elle jamais comme l'aimait la femme de la réalité ?

Par son amour seul, Nathalie ne devait-elle pas lui être sacrée ?

Pour son amour seul, ne méritait-elle pas qu'il la prît pour femme.

C'était ainsi que, de raisonnements en raisonnements, ou plutôt de sensations en sensations, il arrivait à conclure à un mariage possible.

Pourquoi pas ?

Sans doute le chemin parcouru était long, et le point où il touchait était loin, bien loin de celui d'où il était parti ; mais il s'était fait si doucement, ce chemin, et il promettait de se continuer si doucement encore !

Quelle joie pour elle lorsqu'il lui dirait :

— Chasse toute inquiétude du lendemain, plus de soucis, plus de tourments ; jette sur l'avenir un regard assuré, car nous serons deux maintenant — mari et femme.

XIV

La règle établie par Nathalie de ne se voir que la nuit avait été fidèlement observée par tous deux; depuis qu'ils s'aimaient, elle n'était pas revenue chez lui dans la journée, et, de son côté, il s'en était tenu à la première visite qu'il lui avait faite.

Mais lorsque la période de deuil de Mme Gillet et de Mlle Véronique fut écoulée, celles-ci reprirent peu à peu leurs relations mondaines, et il arriva tout naturellement qu'elles se rencontrèrent, — Nathalie surtout, — quelquefois avec Claude, que ses succès avaient mis à la mode et qu'on invitait partout, qu'il fût ou ne fût pas le médecin de la maison : il occupait une position en vue, il était à marier, c'était assez pour qu'on tînt à l'avoir.

Ne voyant jamais assez sa maîtresse au gré de son désir, Claude était heureux de ces rencontres, et il pressait souvent Nathalie de les rendre aussi fréquentes que possible; mais celle-ci s'y refusait.

— N'aidons pas au hasard, disait-elle, contentons-nous de ce qu'il nous donne; ce sont des bonnes fortunes dont il faut profiter, mais qu'il ne faut pas violenter, ou bien nous ferons des imprudences ; si une fois je cherche à te

rencontrer quand cela ne devait pas arriver naturellement, je le voudrai le lendemain; toi tu le voudras le surlendemain ; alors, où nous arrêterons-nous ?

Évidemment c'était là le langage de la sagesse, et mieux que cela, c'était celui d'une discrétion qui, dans leur position, était véritablement admirable. Combien de femmes dans cette position eussent mené les choses de façon à rendre le mariage entre elle et lui nécessaire dans un bref délai. Rien n'était plus facile : il n'y avait qu'à se compromettre. Le connaissant comme elle le connaissait, elle savait bien qu'il n'était pas homme à reculer devant une réparation qu'il devrait. Quelle preuve éclatante qu'elle n'était pas la femme que Lajardie lui avait dépeinte, — la femme qui épouse.

Non-seulement elle apportait cette discrétion dans l'arrangement de leurs entrevues, mais encore elle la déployait dans son attitude, dans sa manière d'être, dans ses paroles, dans ses regards, lorsqu'ils se trouvaient publiquement en présence l'un de l'autre. Bien fin eût été celui qui eût pu dire, en basant ses paroles sur un fait, que cet homme et cette femme, en apparence si différents, s'aimaient. Point de regards furtifs, point de pressions de mains, point de contemplations muettes, point d'empressement à se rechercher et à s'isoler, aucune de ces savantes préparations, de ces précautions maladroites à force d'art, ou de ces imprudences spontanées qui si souvent trahissent les amants dans le monde. Elle eût eu à se garder d'un mari jaloux qu'elle n'aurait assurément été ni plus réservée, ni plus prudente. Pour qu'elle échangeât avec lui un regard franc, un de ses coups d'œil qui valent baisers et caresses, pour qu'elle lui prît la main et la lui serrât rapidement, pour qu'elle lui effleurât les cheveux du bout du doigt, il fallait qu'elle fût bien certaine à l'avance de ne courir aucun danger, et d'avoir pour elle cent bonnes

chances contre une mauvaise; encore cette proportion était-elle trop faible.

— Est-ce que Mme Gillet te fait peur? demanda Lajardie, à Claude, un soir après un dîner qui les avait tous réunis chez le maire de Condé; je vous examinais à table, c'est à peine si tu lui as adressé quelques paroles de politesse.

— Voulais-tu que je lui fisse la cour après ce que tu m'as dit d'elle.

— Et qu'est-ce que j'ai donc pu te dire d'elle?

— Que c'était une femme qui épousait.

— Tu as de la mémoire, toi, et de la prudence.

— Il me semble que les deux sont utiles.

— Et Mlle Véronique? Pourquoi ne lui fais-tu pas la cour? Si elle était décidée à épouser, cela ne serait pas une mauvais affaire pour toi, il me semble; je ne parle que de l'affaire; ce qui n'empêche pas que la jeune fille devienne de plus en plus charmante. J'ai envie d aller lui dire qu'elle a produit sur toi une vive impression.

— Ne fais pas cela! s'écria Claude vivement.

— Tiens, pourquoi donc? demanda Lajardie en le regardant curieusement.

Claude n'avait pas attendu cette interrogation pour sentir toute la maladresse du cri qui lui avait échappé.

— Parce que dans ma position, dit-il, il ne me convient pas de paraître chercher à attirer l'attention d'une jeune fille riche.

— Pas si riche que tu ne puisses prétendre à elle.

— Chez moi, c'est affaire de fierté, de dignité.

— Que tu es bête avec ta fierté! enfin si tu ne me permets pas d'être ton ambassadeur, ce que je regrette, car après t'avoir fait médecin à Condé j'aurais plaisir à faire ton mariage, tu ne peux toujours pas m'empêcher de dire à Mlle Lerissel que je t'ai rencontré le jour où tu l'as vue

pour la première fois, et que tu l'avais trouvée si jolie, si séduisante, que tu étais stupide d'admiration.

— Je t'en prie....

Mais lorsque Lajardie s'était mis une idée dans la tête, il n'écoutait rien. Quittant Claude, qui voulait le retenir, il alla s'asseoir à côté de Véronique. Que lui dit-il? Claude n'en sut rien. Il le vit parler avec animation, tandis que Véronique paraissait écouter avec embarras, sans lever les yeux, le front rouge, souriant vaguement d'un sourire doux et tendre. Heureusement Nathalie n'était pas près d'elle en ce moment : elle riait avec le banquier Thivolet dont elle raillait l'économie, devant tout le monde et à haute voix; qu'eût-elle pensé si elle avait entendu Lajardie? sa jalousie n'eût-elle pas été éveillée et en apparence très-justement? Pauvre femme, comme il eût été désolé de la faire souffrir et de l'inquiéter; la jalousie n'est-elle pas la plus horrible des tortures pour ceux qui aiment?

Comme Lajardie n'allait pas dans toutes les maisons où Claude et Nathalie se rencontraient, des aventures de ce genre n'étaient pas toujours à craindre, et bien qu'ils ne se regardassent guère, ils pouvaient le plus souvent goûter en toute tranquillité la joie d'être ensemble : elle était là; il entendait sa voix; il respirait le même air qu'elle; que faut-il de plus pour un amant!

Si grande que fût la joie de Claude lorsqu'il se rencontrait ainsi avec sa maîtresse, il avait toujours cependant persisté dans l'habitude de se retirer de bonne heure : sans doute il perdait quelques doux instants; mais quand Nathalie était absente et devait venir chez lui dans la nuit, il avait la certitude au moins d'être rentré en temps pour la recevoir sans la faire attendre; et en faveur des plaisirs de l'intimité, il pouvait sans regret sacrifier ceux du monde. On lui pardonnait ces fugues; il était méde-

cin, il avait à travailler, il se levait de grand matin ; on trouvait donc tout naturel qu'il se couchât tôt.

De toutes les maisons de Condé, la plus agréable à ce moment était celle d'une riche Anglaise, lady Sarah Barrington : c'était là qu'on recevait le mieux, le plus souvent, le plus luxueusement. N'appartenant à aucune famille du pays, placée par sa nationalité et son éducation au-dessus des querelles d'opinion et de parti; bien avec les cléricaux quoiqu'elle fût zélée protestante ; bien avec les libéraux quoiqu'elle fût la plus aristocrate des Anglaises, elle invitait tout le monde, et tout le monde était heureux d'aller chez elle; c'était un terrain neutre qui n'était devenu compromettant que le jour où lady Barrington avait ouvert chez elle un bazar dont le produit devait servir à payer l'érection, à Condé, d'une chapelle protestante; mais la guerre qui s'était alors allumée dans la ville s'était peu à peu apaisée, et l'on était retourné chez la riche Anglaise, ramené par cette raison décisive qu'on s'amusait chez elle.

Peu de temps après son installation à Condé, Claude était devenu le médecin de lady Barrington, qui l'avait tout de suite pris en affection et avait voulu qu'il fût toujours au nombre de ses invités. Claude s'était défendu de son mieux contre cette gênante bienveillance, mais il n'avait pas pu vaincre l'obstination amicale de sa riche cliente; pour ne pas fâcher celle-ci, il avait été contraint de venir aux dîners et aux fêtes qu'elle donnait, sinon toujours, au moins de temps en temps, et, bien entendu, il avait eu soin de choisir pour cela les jours où il savait rencontrer Nathalie, moins régulièrement invitée.

Un soir qu'il était ainsi venu à un dîner de gala où elle se trouvait avec un certain nombre des personnes les plus en vue de Condé : M. de Mirevault, le sous-préfet; M. Bonhomme de la Fardouyère, président du tribunal; Louis

Mérault et sa femme ; le comte Prétavoine (sans la comtesse, celle-ci n'accompagnant jamais son mari); le banquier Thivolet, il voulut, comme à l'ordinaire, se retirer de bonne heure, et, traversant un salon où se tenait Nathalie, il porta sa main à son oreille en passant devant elle, ce qui était le signe convenu entre eux pour dire qu'il partait; puis, sans la regarder, sans se retourner, il continua son chemin, se dirigeant vers le vestibule.

Mais, prêt à sortir, une pensée d'amour le retint : il ne l'avait pas assez vue, et comme elle ne devait pas venir chez lui cette nuit-là, il voulut la voir encore : elle était si belle. Jamais elle ne lui avait paru plus irrésistiblement séduisante : encore un regard, même s'il ne devait pas rencontrer le sien, et puis il partirait : il ne l'avait pas bien dans les yeux, il voulait la mieux prendre, et puis il l'emporterait.

Il revint sur ses pas, lentement, sans affectation, parlant aux personnes de sa connaissance venues pour la soirée et qu'il n'avait pas encore vues.

Arrivé dans le salon où il avait passé devant Nathalie, il ne la trouva plus; alors il pénétra dans le grand salon, croyant qu'elle était là, mais il ne la vit point; ce grand salon était en communication avec une serre; il entra dans la serre, Nathalie n'y était point; à son extrémité cette serre avait une petite pièce réservée aux joueurs; il alla jusque-là sans grande espérance, puisque Nathalie ne jouait jamais et que dans cette pièce il avait vu, un quart d'heure auparavant, Thivolet et le président Bonhomme de la Fardouyère attablés en face l'un de l'autre et jouant à l'écarté, sans personne autour d'eux.

Bien qu'il marchât sur le gravier, le bruit d'une petite cascade et d'un jet d'eau assourdissait ses pas.

En arrivant auprès d'un gros camellia branchu et touffu qui marquait le tournant du sentier et masquait à demi

la porte d'entrée du salon de jeu, il s'arrêta pétrifié.

Nathalie était là, lui tournant le dos, à côté de Thivolet, qu'il ne voyait aussi que de dos, tandis que le président leur faisait face, absorbé dans son jeu, les yeux attachés sur ses cartes.

Du bout de la main droite, Nathalie venait d'effleurer le cou du banquier entre les cheveux et la cravate, non par hasard, mais volontairement, avec une caresse de ses doigts dégantés.

Était-ce possible!

Non, assurément; c'était une hallucination, et il se tâta la poitrine, il se passa la main sur les yeux.

Quand il les rouvrit, Nathalie n'était plus là; elle était sortie par une porte latérale.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, d'instinct, il voulut la rejoindre, ou plutôt aller au-devant d'elle, dans le grand salon où elle avait dû passer par la bibliothèque en venant de la salle de jeu; il tourna donc sur lui-même pour revenir en arrière, mais dans ce mouvement, il se trouva face à face avec Louis Mérault, survenu sans qu'il eût entendu le bruit de ses pas.

— Tiens, vous ici, dit l'avocat, je vous croyais parti.

— Oui... c'est-à-dire...

Et Claude balbutia quelques mots incohérents.

Mérault alors leva les yeux sur lui et le regarda avec attention.

— Comme vous êtes pâle, dit-il, vous tremblez, qu'avez-vous?

Évidemment il fallait répondre quelque chose, mais quoi? Claude se sentait incapable de joindre deux idées.

— J'ai besoin d'air, dit il, je sortais... je sors.

Et il se dirigea vers la porte de la serre qui donnait sur le jardin.

— Je vais avec vous.

— Non, non... je vous remercie, ce n'est rien..., rien du tout.

Mérault n'était pas de ces amis indiscrets qui s'imposent quand même; il comprit que Claude voulait être seul et il le laissa sortir; s'il y avait un secret dans cette affaire, il n'était pas homme à chercher à le surprendre, ni même à vouloir le deviner.

L'air froid de la nuit n'apaisa pas l'effroyable tempête qui bouleversait Claude et dont les vagues frappaient la voûte de son crâne à la briser.

Après avoir fait quelques pas, il s'était arrêté dans l'ombre d'un arbre et il restait là tâchant de réfléchir, de ressaisir sa raison affolée.

Avait-il vu?

Était-ce possible?

Ces deux questions se heurtaient dans sa tête troublée, sans qu'il pût les examiner; il ne pensait pas; il sentait, et il était anéanti par la douleur du coup effroyable qui venait de s'abattre sur lui.

Qu'aurait-il dit à Nathalie s'il avait pu la rejoindre comme il l'avait tout d'abord voulu? Rien. Il l'aurait étranglée avec la violence d'une brute, — ce qu'il était à ce moment.

Mais cette brute, il l'était encore, il le sentait à la fureur qui bouillonnait dans ses veines, et non un homme capable de réflexion et de raison.

Ayant vaguement conscience de son état, il voulut se mettre dans l'impossibilité de se laisser entraîner par cette fureur sauvage et folle, si le hasard l'amenait en présence de Nathalie.

Plus tard...

Pour le moment il fallait échapper à l'irresponsabilité d'un véritable accès de folie. C'était cela qu'il fallait faire, et rien que cela.

Il sortit de dessous l'arbre où il était demeuré assez longtemps sans avoir le sentiment des minutes qui s'était écoulées, sans avoir été sensible au froid de la nuit, et il se dirigea vers le vestibule où il se fit donner son paletot, puis il quitta la maison de lady Barrington, à grands pas sans se retourner.

Cette maison n'est pas située à Condé même, mais à une assez longue distance de la ville, sur le penchant d'une colline qu'on appelle les Yvetaux ; des Yvetaux deux routes conduisent à la ville, une longue, la grande route qui fait des détours ; une plus courte, qui coupe et passe dans les prairies et les cours par un chemin de traverse assez fréquenté le jour, mais complétement abandonné la nuit ; ce fut ce chemin qu'il prit, voulant éviter les rencontres.

Il faisait une belle nuit lumineuse et la pleine lune brillait au ciel éteignant l'éclat des petites étoiles qui n'étaient que des points d'or dans l'azur sombre : désert était le chemin : silencieuses étaient les prairies où les bœufs et les vaches dormaient à demi noyés dans de blanches vapeurs qui rasaient l'herbe mouillée au-dessus desquelles émergeaient leurs têtes et leurs cornes ; on n'entendait que le bruit de l'eau courant dans les fossés et tombant par-dessus des vannes d'irrigation.

Comme tout cela était calme et doux !

Ce fut précisement ce calme et cette douceur qui saisirent Claude : le contraste entre ce qu'il voyait autour de lui et ce qu'il ressentait dans son âme le saisit fortement et tendit ses nerfs à les rompre.

La pluie, l'orage, l'ouragan, l'eussent peut-être calmé, cette poésie d'une belle nuit l'exaspérait comme une raillerie, et il se mit à marcher à pas pressés, si pressés qu'en quelques minutes il arriva aux premières maisons de la ville. Mais ne voulant pas rentrer encore, il revint

en arrière. Quatre ou cinq fois il parcourut ainsi ce chemin d'un bout à l'autre, toujours hors de lui. Alors il se dit que c'était peut-être cette marche violente qu'il l'empêchait de se calmer, et il entra dans un herbage pour s'asseoir; peut-être l'apaisement physique amènerait-il l'apaisement moral.

A son approche, des vaches couchées dans l'herbe se levèrent et vinrent le regarder curieusement de leurs grands yeux ronds qui brillaient dans la nuit et reflétaient la lumière de la lune : elles restèrent là assez longtemps, remâchant leur repas du soir placidement et laissant couler de leurs mufles noirs deux longs jets de salive.

Il s'était assis sur le tronc d'un arbre abattu, et, la tête enfoncée dans ses deux mains, il se répétait machinalement :

— Est-ce possible? est-ce possible ?

Et il se demandait s'il avait réellement vu ce qu'il avait cru voir ; les unes après les autres il se rappelait les circonstances dans lesquelles il avait vu cette main effleurer le cou du banquier; il les examinait, il les retournait en tous sens ; il se représentait la position du banquier, celle de Nathalie, celle du président ; et tout à coup au moment où la scène se retraçait devant ses yeux, il la repoussait violemment de ses mains jetées en avant, en s'écriant:

— Non, non, ce n'est pas possible !

Mais, malgré cette protestation de son amour, il revoyait ces doigts roses qui écrivaient en caractères de feu sur le cou du banquier: « Tu es trompé. »

Pourquoi trompé?

Depuis quand ?

Et pour qui?

C'était là le dernier coup; l'humiliation et le dégoût se mêlaient aux tortures de son amour : ce Thivolet, ce satyre, un être laid, vieux, ignoble. A cette pensée ses

poings se serraient convulsivement, et ses dents grinçaient avec rage, une nausée emplissait sa bouche.

Et puis, au plus fort de ce paroxysme, il revenait à l'impossibilité que cela fût : il avait mal vu, la lumière des lampes l'avait abusé ; il y avait eu un jeu d'ombre, quelque chose d inexplicable en ce moment, mais de réel ; de tous nos sens, celui qui se trompe le plus souvent, le plus facilement, n'est-ce pas la vue?

Les heures s'écoulèrent sonnant à toutes les horloges de la ville, sans qu'il eût conscience du temps ; il était dans le passé, dans le souvenir : il la revoyait belle, caressante, passionnée; il retrouvait sur ses lèvres l'empreinte de ses baisers; il sentait autour de ses épaules ses ardentes étreintes; il respirait le parfum de ses cheveux, et, à chaque évocation, tout son être lui criait : elle t'aime.

Mais alors?

Alors il était repris et emporté par les tourbillons vertigineux de l'incertitude, sans pouvoir s'arrêter à rien; incapable de croire aussi bien que de ne pas croire, allant d'un extrême à l'autre, éperdu, anéanti, furieux, ivre, se demandant avec angoisse s'il devenait fou.

De temps en temps, un bruit venait le distraire et lui faire prêter l'oreille; au loin sur la route sonore, on entendait un roulement de voiture: c'étaient les invités de lady Barrington qui rentraient en ville: avec qui Nathalie allait-elle revenir? avec Thivolet, peut-être... Véronique serait en tiers avec eux. Qu'importait! Le président aussi était en tiers dans la salle de jeu, et cela n'avait rien empêché: au contraire, cela avait peut-être inspiré cette caresse devenue plus provoquante par la bravade du danger.

Si jamais avec lui, jamais pour lui elle ne s'était laissé entraîner à pareilles bravades, cela prouvait-il qu'elle était prête à tous les sacrifices pour ce vieux banquier? Peut-être. Mais d'autre part cela pouvait aussi bien prouver

que les imprudences répugnaient à sa nature ardente, mais en même temps avisée, et que n'en ayant pas commis publiquement pour lui, elle n'avait pas dû en commettre davantage pour Thivolet.

C'était à se briser la tête contre un arbre, car plus il tâchait de raisonner, plus il s'enchevêtrait dans les contradictions et les absurdités au milieu desquelles tout se brouillait.

Évidemment il n'était pas en état de raisonner et passât-il la nuit entière sur ce tronc d'arbre, dans cet herbage, ni le froid, ni l'humidité ne régleraient les mouvements de son cœur.

Il fallait rentrer, il fallait, au lieu de chercher à raisonner, chercher à ne raisonner point : il se leva, et reprenant le chemin qu'il avait tant de fois parcouru, il se dirigea vers Condé.

Le lendemain il pourrait peut-être examiner la situation, peser les faits, prendre une résolution, et n'en pas changer aussitôt.

Dans sa chambre, au moment où il posait sa tête sur son oreiller, il respira le parfum des cheveux de Nathalie, dont cet oreiller était imprégné et son cœur se brisa.

La misérable, comme il l'aimait ! En une minute c'étaient tous ses souvenirs d'amour qui venaient de surgir devant lui et d'emplir cette chambre où ils avaient passé tant de nuits heureuses.

Comme elle était belle tordant ses cheveux devant cette glace.

Tout dans cette chambre, qui l'avait vue si souvent, parlait d'elle.

Ses gestes, ses attitudes, ses regards, il les retrouvait d'autant plus vivants que les objets matériels leur donnaient quelque chose de particulier et de précis.

Ici elle lui avait dit tel mot.

A ce meuble était attaché pour jamais le souvenir de telle caresse.

Pour ne plus être provoqué par ces objets, il souffla sa bougie ; mais il ne chassa pas ses souvenirs ; l'ombre, instantanément, se peupla de fantômes qui défilèrent devant lui.

Mais, hélas ! ce n'étaient plus que des fantômes : elle était morte ; mortes aussi étaient les joies qu'ils évoquaient.

XV

Ce fut seulement en passant son tablier d'hôpital qu'il recouvra l'exercice de la volonté : le devoir lui rendit la raison, le travail un certain calme; ceux qu'il soignait souffraient moins que lui et ils n'avaient qu'à souffrir; lui, avait à les guérir ou à les soulager.

Pour son mal, il n'y avait pas de remède, ou plutôt il n'y en avait qu'un, décisif, radical, — la rupture.

Il ne la reverrait jamais : cela seulement était raisonnable, digne son amour.

Et comme il arrive toujours, lorsqu'après les angoisses de l irrésolution et des luttes de la contradiction, on s'arrête à une résolution quelconque, cette pensée de la rupture lui fut un soulagement : c'était fini.

Comme ce n'était pas son jour de consultation, aussitôt après sa visite à l'hôpital, il se mit en route pour aller voir un malade dans un village situé à quatre lieues de Condé : huit lieues à pied, cela userait sa fièvre.

Le hasard du chemin le fit passer devant les roches de Clevilliers, que, des prairies que suivait la grande route, il aperçut au milieu des bois, se dressant sur leur promontoire élevé. Quelle différence entre le jour présent et le jour où il était venu là avec elle. Alors, les arbres n'a-

vaient pas de feuilles; les genêts ne festonnaient point les rochers de leurs riches couleurs d'or, comme maintenant; la forêt dépouillée n'avait pas sa parure de l'été, mais combien tout cela cependant était plus lumineux et plus splendide dans son souvenir, qu'il ne le voyait à cette heure dans la réalité. Au loin, confusément, tout au haut du promontoire, se montrait la roche au pied de laquelle ils étaient restés pendant toute cette journée et où elle lui avait dit de si douces paroles. Cette vue lui fit mal, et ce fut à grands pas qu'il s'éloigna de ces rochers. En revenant, il fit un détour pour ne pas les retrouver sur son passage.

Il avait espéré que cette course faite vivement le fatiguerait et lui donnerait ainsi quelques heures de sommeil, qui mieux que tout amèneraient un certain apaisement dans son trouble; mais il y a des circonstances où nous sommes insensibles à la fatigue. Il rentra à Condé aussi agité le soir qu'il l'était le matin.

Plus agité même, car la résolution qu'il avait prise le matin, n'avait pas résisté aux assauts qui incessamment, pendant toute la journée, l'avaient attaquée.

Assurément s'il avait vu ce qu'il avait cru voir, il devait rompre, et sans explication avec Nathalie, simplement, dignement.

Mais avait-il réellement vu?

Toute la question était là.

Il y avait des heures où il se disait qu'il était absurde de douter de ses yeux et d'un fait matériel.

Il y en avait d'autres, au contraire, où il se disait qu'il était criminel de douter de faits matériels eux aussi, qui protestaient contre une erreur de vision : l'amour, la passion de Nathalie, qui s'étaient si hautement affirmés, le bonheur qu'elle lui avait donné, le bonheur dont elle avait joui elle-même, tout ce qui s'était passé entre eux depuis

l'heure où elle était venue à lui jusqu'à cette fatale soirée.

Quel témoignage était bon ? Celui de ses yeux ? Celui de ses souvenirs ? Lequel croire ?

Si la perplexité d'un juge est grande en face de deux témoins également dignes de foi qui se contredisent, combien plus grande, plus poignante était la sienne en une affaire qui le tenait si profondément, étant son bonheur même, sa vie.

Avait-il pu se tromper ?

On lui eût dit deux jours auparavant qu'il récuserait ses yeux, qu'il aurait alors haussé les épaules de pitié, et pourtant il les récusait maintenant, convenant en lui-même que malgré tout une erreur était possible, et que ce geste avait pu n'être pas en réalité ce qu'il avait paru être.

S'il en était ainsi (et cela se pouvait), devait-il rompre sans explication comme il le voulait, sans que Nathalie sût quel était le motif de cette rupture ?

En pareille circonstance cette explication s'imposait, car ce n'est pas quand le doute est possible qu'on condamne un accusé sans l'entendre.

Et quel accusé ? une femme adorée.

Cette explication aurait donc lieu : il accuserait Nathalie en face, et franchement il la mettrait dans le cas de se défendre ; cela seul était juste. Si elle était condamnée, le doute ne serait plus possible, et pour jamais tout serait bien fini, sans appel pour elle, sans retours comme sans remords pour lui.

Ce fut à la fin de sa seconde nuit d'insomnie qu'il arriva à cette conclusion, définitive cette fois. Il avait été convenu avec Nathalie que si jamais en dehors de leurs jours de rendez-vous, fixés d'avance par la lune bien plus que par eux-mêmes, ils avaient absolument besoin de se voir pour une chose urgente et impérieuse, Claude n'irait

pas chez elle, mais qu'il passerait le matin par le boulevard du château en revenant de son hôpital, et qu'au moment où il arriverait devant elle, au lieu de la regarder d'un air indifférent comme tous les jours, il prendrait son carnet dans sa poche, et s'arrêterait un moment, comme pour écrire sur ce carnet. Alors que la lune brillât ou ne brillât point, Nathalie viendrait quand même dans la nuit. Jamais depuis qu'ils s'aimaient il n'avait mis ce moyen à exécution, le réservant pour une circonstance grave et ne voulant pas que par lui elle pût être exposée à un danger. Mais quelle circonstance plus grave pouvait se présenter que celle qu'ils traversaient? En arrivant devant chez elle, et en l'apercevant à sa fenêtre, il tira donc un carnet de sa poche et s'arrêta pour écrire. Heureusement le geste suffisait, car il eût été incapable de tracer une ligne, tant ses mains tremblaient. Regardant en dessous de son chapeau et de côté, il crut voir que Nathalie manifestait de la surprise, mais cependant elle ne fit aucun signe pour dire qu'elle viendrait ou ne viendrait point.

La journée fut éternelle à passer; enfin le soir arriva, puis la nuit, mais avec une terrible lenteur.

Il s'installa dans sa chambre après avoir tout préparé pour qu'elle pût entrer comme à l'ordinaire, mais ce ne fut point avec ses sentiments ordinaires qu il attendit; aux émotions de la tendresse, aux impatiences du désir, aux douces langueurs du souvenir avait succédé une horrible angoisse dont les étreintes ne se desserraient pas.

Les heures s'écoulèrent. Viendra-t-elle? Comme si ce n'était pas assez des tourments que cette seule question contenait en elle, le temps lui en apporta de nouveaux. Le ciel qui s'était empli de nuages noirs et compactes dans la journée, s'était éclairci dans la soirée. Il y avait des moments où la lune brillait d'un éclat splendide; il y en avait d'autres où elle s'éteignait complétement dans les

lourdes nuées qu'apportait le vent d'ouest. Le ciel s'obscurcissait, elle viendrait certainement ; il s'éclairait, elle ne viendrait peut-être pas.

A une heure après minuit seulement il entendit craquer le sable du jardin : c'était elle.

Il n'alla pas au-devant d'elle, mais il resta dans sa chambre, debout, écoutant le bruit de ses pas, qui à chaque marche qu'elle montait lui frappait sur le cœur.

Elle s'arrêta sur le seuil, et le regardant après avoir jeté sa mante :

— Mon Dieu! qu'as-tu? s'écria t-elle.

Il voulut parler, mais les mots s'arrêtèrent dans sa gorge convulsivement serrée, sans qu'il pût les articuler.

Elle vint à lui, les bras ouverts, mais de sa main levée, il l'arrêta.

Le geste était sans doute d'une énergie irrésistible, car elle resta immobilisée dans son mouvement.

Sans parler, ils demeurèrent vis-à-vis l'un de l'autre, se regardant : la face blême de Claude, ses joues et ses lèvres affaissées, ses mains tremblantes montraient que sa stupeur et le désespoir étaient arrivés en lui à leurs dernières limites, tandis que sur la figure de Nathalie se lisait la surprise et l'inquiétude; bouche béante, elle l'examinait, ne comprenant rien sans doute à son silence, qui, en se prolongeant, produisait un effet sinistre.

— Qu'as-tu? répéta-t-elle; que se passe-t il?

Il ne parla pas, mais venant à elle et la dépassant, il lui effleura la nuque du bout de ses doigts.

Vivement elle se retourna et le regarda jusqu'au fond de l'âme : les bras fortement croisés sur la poitrine, la tête légèrement penchée en avant, il la regarda aussi, et ils restèrent ainsi assez longtemps les yeux dans les yeux : Claude haletant, Nathalie sans respiration.

Deux fois elle l'avait interrogé, deux fois il n'avait pas

répondu; ne voulait-il point, ou ne pouvait-il point parler : il est vrai que ses yeux, ses gestes, son attitude parlaient pour lui et avec une terrible éloquence; cependant ce n'était pas assez, il fallait des mots précis.

Elle recula de deux pas et d'une voix un peu tremblante :

— Ne me répondras-tu pas? demanda-t-elle.

— J'ai répondu, dit-il d'une voix rauque.

— Que signifie ce signe que tu viens de me faire dans le cou?

— C'est ce que je demande, dit-il, que signifie ce signe? Que signifiait-il avant-hier?

Elle parut ne pas comprendre.

— Ne t'expliqueras-tu pas dit-elle; évidemment il s'est passé quelque chose de terrible. Quoi? Dis-le. Explique-toi. Parle; mais parle donc.

De nouveau il l'examina longuement de la tête aux pieds et des pieds à la tête comme si avec ses yeux il avait pu fouiller en elle et voir ce qu'il y avait dans ce cœur qui restait impénétrable pour lui.

Pâle, mais ferme, elle soutint ce regard sans détourner le sien.

— Avant-hier, dit-il enfin, j'étais dans la serre de lady Barrington, au moment où cette main, — il lui saisit la main violemment et la rejeta plus violemment encore, — a fait ce signe dans le cou de M. Thivolet.

Ce fut elle à son tour qui le regarda sans parler, laissant paraître sur son visage et dans toute son attitude les marques d'une stupéfaction qui disait qu'elle n'avait rien compris à ce qu'elle venait d'entendre.

— Cette main, dit-elle en regardant ses doigts meurtris par l'étreinte qui venait de les serrer.

— J'ai vu.

— Thivolet?

— J'ai vu.

Elle leva les deux bras au ciel et poussant un cri :

— Mon Dieu, il l'a cru !

— J'ai vu !

— Il l'a cru, il l'a cru !

Elle laissa retomber ses bras et parut anéantie, foudroyée ; puis tout à coup, vivement, elle alla au fauteuil où sa mante était posée et la prit.

Mais avant qu'elle l'eût mise, Claude était sur elle, terrible.

Elle redressa la tête et le regardant en face :

— C'était tout à l'heure, dit-elle, qu'il fallait me tuer, avant de parler, et de tes mains j'aurais reçu la mort sans me plaindre. Mais tu m'as outragée, toi, toi !

Elle fit deux pas vers la porte, et se retournant :

— Tout est fini ; nous ne nous reverrons jamais.

XVI

Ce que Claude attendait de cette entrevue, — c'était une certitude.

Qu'elle avouât ou qu'elle se défendît, au moins il saurait.

Le fier départ de Nathalie le laissa abasourdi.

Lorsqu'il entendit la porte d'entrée du rez-de-chaussée se refermer, un mouvement involontaire le poussa jusque dans l'escalier ; mais prêt à descendre pour courir après elle et la retenir, il s'arrêta.

Quoi lui dire ?

Il rentra dans sa chambre, qu'il se mit à parcourir à grands pas, en long et en large, furieusement.

Outragée ! C'était elle qui était outragée !

Etait-elle vraiment outragée ? Ou plutôt cette indignation n'était-elle pas un moyen de défense habile, qui lui permettait de ne pas nier aussi bien que de ne pas avouer ?

Et ses incertitudes reprirent plus cruelles.

Il était bien certain que s'il s'était trompé, Nathalie, violente comme elle l'était, avait pu éprouver un mouvement d'indignation furieuse en se voyant soupçonnée et accusée.

Mais, d'autre part, il n'était pas moins certain que, s'il

ne s'était pas trompé, Nathalie, adroite et fine comme elle l'était, avait dû jouer l'indignation pour se dispenser de répondre; on ne répond pas à l'outrage ; on courbe la fête ou on la relève; il n'était pas dans le caractère de Nathalie de la courber, elle l'avait relevée; quand on joue la comédie avec sa nature, on serre la réalité de bien près.

Le doute se dresserait donc ainsi toujours devant lui insaisissable, inattaquable ?

Il est vrai que pour rester sans éclaircissement possible maintenant du côté de Nathalie, cette terrible question pouvait peut-être se résoudre dans une certaine mesure, d'un autre côté : si Nathalie n'avait pas voulu répondre, d'autres pouvaient peut-être répondre pour elle.

Pour cela, il fallait aller au fond des rumeurs vagues qui couraient dans le monde sur les relations de Mme Gillet et de Thivolet; s'il y avait du vrai dans ces rumeurs, les probabilités seraient grandes pour croire qu'il ne s'était pas trompé; si, au contraire, elles n'avaient rien de fondé, ce serait un commencement de preuve pour admettre la présomption d'innocence.

Jusqu'à ce jour, loin de vouloir écouter l'écho de ces rumeurs lorsque le hasard l'amenait jusqu'à lui, il lui avait toujours obstinément fermé ses oreilles : comment eût-il supporté des bavardages qui lui étaient une blessure, qui étaient absurdes, il en avait la preuve chaque jour, et qui étaient inventés par la jalousie et la méchanceté aux abois.

Mais maintenant ses dispositions n'étaient plus les mêmes, et ce qui lui paraissait absurde quelques jours auparavant pouvait très-bien n'être plus que l'expression de la triste vérité.

Maintenant il fallait voir, il fallait écouter, interroger, entendre, et si immonde que pût être ce bourbier il fallait se jeter dedans et plonger jusqu'au fond;

En réalité cette femme qu'il avait aimée, qu'il adorait, il ne la connaissait point. Quelle était-elle ? il n'en savait, rien. Quel était son passé ? il l'ignorait. Le mal qu'on lui avait dit d'elle, il n'avait pas voulu l'entendre. Ce qu'elle avait dit d'elle-même il l'avait accepté sans l'examiner, sans le contrôler. Du jour où il l'avait aimée, il s'était livré, et tout avait été dit. Il y avait en lui un besoin de confiance qui excluait le soupçon, et parce qu'il aimait il trouvait tout naturel d'être aimé. Comme il n'y avait qu une femme pour lui, — elle, — il pensait qu'il n'y avait qu'un homme pour elle, — lui; — cela était logique, obligé; l'idée d'en douter ne s'était pas même présentée à son esprit; il avait la foi et il n'était pas homme à détruire lui-même cette foi par un esprit curieux ou jaloux; il est si bon de croire; il est si doux de s'endormir dans la confiance.

Mais le réveil avait sonné, et cette femme qu'il ne connaissait point il fallait qu'il apprît ce qu'elle avait été, pour savoir ce qu'elle pouvait, ce qu'elle devait être.

En somme cette enquête était assez facile; il n'y avait qu'à faire parler les curieux et les bavards qui à Condé n'étaient pas rares.

Mais de ce qu'une chose est facile en soi, il ne s'ensuit pas que nous soyons toujours disposés à l'entreprendre : il était facile de faire parler les gens de Condé sur le compte de Mme Gillet, car c'était pour eux un plaisir; mais il fallait les interroger, et cela était difficile pour Claude, car c'était pour lui une honte et une douleur ; ce n'était pas d'un cœur léger qu'il pouvait porter la main sur l'idole qu'il s'était plu à parer et à orner, et au moment d'écarter ses ornements pour voir ce qu'il y avait dessous, cette main tremblait : il y avait là quelque chose de misérable pour lui-même, qui le blessait profondément; d'impudique pour elle, qui l'arrêtait.

Ce fut ce sentiment qui le poussa à essayer de faire ses recherches lui-même sans s'ouvrir à un tiers: chercher à à voir n'était pas même chose que chercher à apprendre par des interrogations plus ou moins détournées ; c'était un fait direct, il n'avait pas à rougir devant un confident.

Pendant plusieurs nuits il alla s'embusquer sur le boulevard du Château, derrière un arbre, pour voir si Nathalie ne sortait pas : puisqu'elle venait chez lui, elle pouvait bien aller chez Thivolet, si elle était la maîtresse de celui-ci ; mais il en fut pour les angoisses de cette attente : il ne vit pas Nathalie sortir, et il ne vit pas davantage quelqu'un entrer chez elle.

Il fallait donc revenir au système des interrogations, et alors il examina la question de savoir à qui il pouvait s'adresser : non-seulement il fallait quelqu'un qui pût le renseigner, mais encore il fallait qu'il fût lui-même assez à l'aise avec ce quelqu'un pour pouvoir parler à peu près librement. Lajardie lui parut être de toutes les personnes de sa connaissance, celle qui répondait le mieux à cette double exigence.

Il alla chez Lajardie. D'avance il avait eu soin de se préparer : il prendrait tel chemin ; il dirait ceci; mais il ne prit pas plus le chemin qu'il avait choisi qu'il ne prononça les paroles qu'il avait arrangées : dix fois il fut sur le point d'entamer la question, dix fois il s'arrêta, suffoqué par le dégoût, et il serait bien probablement parti sans parler de Mme Gillet, si Lajardie n'avait amené lui-même la conversation sur elle.

— Sais-tu à quoi je pense depuis que tu es ici ? dit Lajardie, et l'idée que ton embarras m'inspire.

— Mon embarras ?...

— Ne dis pas que tu es dans ton état ordinaire ; si ce n'est pas de l'embarras que tu éprouves, c'est de la préoccupation, du souci, enfin c'est quelque chose. Eh bien,

ce quelque chose me faisait supposer que tu étais venu pour me parler d'une personne qui t'inspire un vif, un très-vif intérêt.

Claude ne fut pas maître de retenir un brusque mouvement de surprise : s'était-il donc trahi?

— Tu vois, dit Lajardie en riant, je ne m'étais pas trompé.

— Au contraire,tu t'es trompé et c'est là ce qui me fait faire ce mouvement : il n'y a personne qui m'inspire un très-vif intérêt.

— Mettons vif pour ne pas exagérer, et je pense qu'alors tu conviendras que tu voulais me parler de Mlle Lerissel et me demander ce qu'elle m'avait répondu lorsque je lui ai dit que tu la trouvais charmante.

Véronique ! C'était de Véronique qu'il s'agissait. Claude respira, bien que ce que Lajardie lui apprenait ne fût pas pour lui plaire.

— J'espère, répondit-il, que tu n'as pas dit un mot de cela à Mlle Véronique.

— Et pourquoi donc? Tu es vraiment bizarre lorsqu'on te parle de cette jeune fille. Tu prends tout de suite des airs effarouchés comme si tu avais peur d'elle. Et cependant tu la trouves charmante. Si tu n'as pas peur d'elle, as-tu peur de Mme Gillet?

Le mot paraissait s'appliquer si bien à la situation que Claude ne put pas ne pas rougir ; dans sa confusion il ne trouva rien à répondre; heureusement Lajardie lui vint en aide :

— Je comprendrais, dit-il, que tu fusses effrayé à la pensée d'épouser une jeune fille qui aurait été élevée par Mme Gillet, parce que Mme Gillet... mais ce n'est pas là du tout le cas de Mlle Lerissel,qui a été parfaitement élevée, honnêtement, modestement, et qui au lieu de participer aux fredaines de sa cousine, vit simplement à la maison,

comme une petite Cendrillon, ne sortant que très-peu, et soigneusement cachée aux yeux des profanes, c'est-à-dire de ceux qui viennent chez la belle Mme Gillet, pour la belle Mme Gillet. As-tu été jamais invité chez Mme Gillet? Non, n'est-ce pas? Pourquoi? Tout simplement parce que tu pourrais t'éprendre de la jeune fille, te faire aimer d'elle, l'épouser, et ainsi déranger les petites affaires de Mme Gillet qui vit de la fortune de sa jeune cousine, et qui par conséquent désire que celle-ci se marie le plus tard possible, en tout cas après elle.

L'occasion était trop favorable pour que Claude la laissât passer; cependant il hésita encore un moment; puis se décidant :

— Est-ce que Mme Gillet doit se marier? demanda-t-il d'une voix rauque.

— C'est-à-dire qu'elle veut se marier. Réussira-t-elle? J'en doute. Et je crois bien qu'elle en doute aussi maintenant, et même depuis assez longtemps déjà. Si séduisante, si adroite qu'elle soit, elle ne décidera jamais ce vieux coquin de Thivolet à l'épouser.

— Ah! c'est Thivolet?

— Thivolet est le gros lot qu'elle poursuit dans la loterie du mariage; la première fois ne l'ayant pas gagné, elle s'est contentée de Gillet; si la seconde fois elle ne le gagne pas davantage, il faudra bien qu'elle se contente encore d'un nouveau Gillet. Et je ne crois pas qu'elle le gagne; Thivolet est trop coriace, trop retors; et puis il la tient.

— Ah! il la tient?

— Quand une jeune fille veut se marier quand même, ce qui était le cas de la belle Nathalie après la ruine de son père, elle commet des imprudences, si avisée qu'elle soit. Elle a cru être habile en se donnant à Thivolet, calculant qu'elle le prendrait par l'habitude et la passion. Mais le

vieux corsaire, qui a un coffre-fort à la place du cœur, ne se laisse pas prendre par les femmes ; c'est lui qui les prend. Durement il a refusé d'épouser, mais comme il tenait à garder une maîtresse aussi agréable que cette belle fille, il lui a promis de lui laisser sa fortune par testament, et il l'a mariée à Gillet. Maintenant il opère toujours au moyen de la fascination du testament, et il la mariera au nouveau Gillet qui ne saura rien ou, qui croyant lui-même au testament, consentira à en profiter. Voilà le truc de Thivolet, et voilà comment ce vieux sapajou a pour maîtresse la plus jolie femme de Condé.

Chacune de ces paroles était une blessure pour Claude, elle le frappait au cœur, tournant et retournant le couteau dans la plaie, il ne put pas en entendre davantage ; il se leva les mains crispées :

— Voici une effroyable invention ! dit-il.

— Une invention ! Il est évident que je n'ai pas vu ce que je te raconte, et il est évident aussi que je n'ai reçu les confidences ni de Mme Gillet, ni de Thivolet ; mais quand on ne trouve pour expliquer l'intimité entre une femme comme Mme Gillet et un quadrumane comme Thivolet aucune raison raisonnable, il faut bien admettre qu'il y a du vrai dans cette invention, qui d'ailleurs est acceptée par tout le monde. Mais qu'elle soit fausse ou qu'elle soit vraie, cela est sans importance pour Mlle Véronique qui, je te le répète, est en dehors des roueries de sa cousine, roueries qu'elle ne soupçonne même pas; pour vivre près de Mme Gillet elle n'en est pas moins une honnête et pure jeune fille qui fera la meilleure des femmes, — la tienne, si tu écoutes mon conseil.

XVII

L'épreuve avait été trop cruelle pour que Claude osât la renouveler.

D'ailleurs, qu'apprendrait-il de plus ? Ceux qu'il ferait ou qu'il laisserait parler ne pourraient que lui répéter avec des variantes insignifiantes ce que Lajardie lui avait dit ; aucun n'apporterait un fait précis ou une preuve à l'appui de ses racontages ; « On dit, tout le monde le sait... » ; ce n'était pas de ce que tout le monde croyait savoir qu'il avait souci, mais de ce qu'un seul pouvait savoir avec certitude, pour l'avoir vu. Où étaient ceux qui avaient vu ? Aussitôt il irait à eux pour les interroger.

Le hasard lui amena un jour un de ces témoins. C'était à sa consultation, et il écoutait attentivement une femme qui avait tout l'air d'une servante. Cette femme, qu'il ne connaissait pas, bien qu'il crût l'avoir vue quelque part, se plaignait de douleurs qui, selon elle, étaient causées par son travail, l'obligeant à se traîner à genoux pendant plusieurs heures par jour pour laver le carreau d'un vestibule, ainsi que de plusieurs pièces et les marches d'un perron qu'elle avait à entretenir.

— La première chose que je vous conseille, dit Claude, c'est le repos pendant un certain temps.

— Oh ! monsieur, tout ce que vous voudrez, mais cela n'est pas possible ; certainement, madame est une bonne maîtresse, mais, pour le travail, elle ne cède rien ; avec elle, il faut que l'ouvrage soit fait au jour, à l'heure, et bien ; si on ne peut pas le faire, elle vous remplace, et je ne veux pas être remplacée ; si monsieur connaissait madame, il ne me parlerait pas de repos.

— Et qui donc est votre maîtresse ?

— Mme Gillet.

— Ah !

Mais il se retint. Cette exclamation n'était déjà que trop maladroite. Pourquoi serait-il surpris que Mme Gillet fût la maîtresse de cette fille ?

S'il n'y avait là-dedans rien d'étonnant pour cette fille, pour lui il y avait quelque chose d'étrange ; c'était un hasard surprenant que ce témoin, qu'il avait désespéré de rencontrer, vînt à lui juste à point pour qu'il l'interrogeât, car personne mieux que cette servante ne pouvait savoir ce qui se passait chez sa maîtresse.

— Il y a longtemps que vous êtes au service de Mme Gillet, dit-il.

— Trois ans.

Trois ans ? Que demander de plus ? Il la regarda attentivement : c'était une fille de la campagne, de vingt-six à vingt-huit ans, à l'air assez fin, en tout cas rusé avec quelque chose de réfléchi et de sournois qui disait qu'en lui parlant le langage de l'intérêt on devait obtenir d'elle à peu près tout ce qu'on voulait. Elle-même se chargea de confirmer cette présomption.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, dit-elle, j'ai besoin de gagner ma vie, et je ferai tout pour cela ; si je ne peux me soigner qu'en me reposant, eh bien ! je ne me soignerai pas.

S'il l'interrogeait ; s'il achetait ses confidenees.

— Elle est donc bien sévère, Mme Gillet ? demanda-t-il.

Mais à peine avait-il prononcé ces quelques mots, que le dégoût le serra à la gorge, il eut conscience que ce qu'il faisait là était misérable et honteux ; lui, recourir à de pareils moyens ! interroger une domestique, l'acheter ! jusqu'où se laisserait-il donc entraîner ? Dans quels bas-fonds roulerait-il ?

Vivement il se leva :

— Eh bien ! dit-il rudement, puisque vous ne pouvez pas vous soigner, il est inutile que nous allions plus loin.

— Mais monsieur..., dit la domestique stupéfaite.

Le visage de Claude, qui s'était fait aimable pour interroger, avait instantanément changé d'expression ; il était dur maintenant, exaspéré, reproduisant les mouvements de son âme.

— Il suffit, dit-il, au revoir.

Interdite, la domestique s'était levée, il marcha vers elle, de manière à la pousser vers la porte.

Alors il respira : Dieu merci il avait échappé à l'horrible tentation qui l'avait entraîné.

Il ne saurait rien ! Eh bien, cela valait mieux ainsi. Au moins il n'aurait pas profané son amour ; il ne se serait pas humilié à ses propres yeux ; s'il lui restait le mauvais souvenir d'un instant de faiblesse, il aurait la consolation, en tout cas, d'avoir réagi et finalement triomphé ; s'il y avait des hontes dans cet amour, elles ne seraient pas pour lui.

Alors il s'efforça de s'habituer à l'idée que la seule chose possible, la seule au moins raisonnable et digne, était le silence : c'était fini, il fallait que ce fût fini. Pousser son enquête plus loin était inutile. Il en avait trop appris pour admettre maintenant, sans preuves certaines, l'innocence de Nathalie ; et ce n'était pas en continuant d'interroger les

gens qu'il obtiendrait ces preuves d'innocence, tout au contraire ; dans ces conditions, le seul parti à prendre était donc de s'arrêter. Ce n'était pas de lui-même qu'il pouvait donner un démenti à ses yeux ; pour le faire il lui eût fallu s'appuyer sur quelque chose ; et ce qu'il avait trouvé n'avait pu, par malheur, que lui apporter une confirmation au lieu de ce démenti espéré et cherché. Que n'avait-elle parlé ! que ne s'était-elle défendue ! c'eût été un juge singulièrement partial et enclin d'avance à l'absolution qui l'eût écoutée.

Il voulut se plonger dans le travail pour tâcher de ne pas penser à elle : en ces derniers mois, emporté avec elle et par elle dans un tourbillon, il avait dû négliger toute étude sérieuse, se contentant de quelques notes prises au hasard et en courant, il s'appliqua à les revoir attentivement et à les mettre au net. Chaque soir, au lieu de se coucher pour ne pas dormir et rêver douloureusement dans de longues heures d'insomnie, il resta dans son cabinet, et en tendant toutes les forces de sa volonté, il travailla avec rage, heureux quand la fatigue le forçait à s'interrompre : il dormirait peut-être sans se réveiller en sursaut pour la chercher instinctivement près de lui, comme au temps heureux où elle s'endormait quelquefois dans son bras.

On était alors au milieu de l'été et les nuits étaient chaudes ; pour mieux travailler et respirer un peu, Claude laissait ouverte la fenêtre de son cabinet qui donnait sur le jardin, ne la fermant qu'au moment de s'aller coucher. Un soir, qu'il était minuit passé et qu'il écrivait, il crut entendre un léger bruit de pas sur le gravier de l'allée. Il leva la tête pour regarder, mais la nuit était noire, sans lune et sans étoiles, ses yeux aveuglés d'ailleurs par la clarté de sa lampe, se perdirent dans des profondeurs sombres. Il écouta et n'entendit plus rien : il s'était trompé assurément ; ce qu'il avait pris pour le bruit du

gravier était tout simplement celui de sa plume craquant sur le papier. Il se remit au travail, mais presque aussitôt le bruit recommença; cette fois il n'y avait pas de doute possible, on marchait dans le jardin ; une ombre parut dans le cadre de la fenêtre : c'était elle.

Vivement elle escalada la fenêtre et non moins vivement elle la referma ; puisse retournant, elle le regarda. Il s'était levé, et il la regardait aussi, respirant à peine. Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre pendant assez longtemps.

Ce fut elle qui fit le premier pas en avant.

— Comme j'ai eu tort de partir, dit-elle, je reviens.

Jamais parole plus douce n'avait retenti à son oreille ; cependant il se contint.

Elle continua :

— Avant de m'accuser, tu aurais dû te rappeler quelle était ma nature et comprendre qu'en m'entendant accuser injustement, l'indignation et la colère m'emporteraient.

— Injustement ?

— Injustement. Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure. C'est non-seulement l'injustice de cette accusation qui m'a fait perdre la raison, mais c'est aussi la pensée que tu pouvait me croire coupable... alors même que tes yeux portaient témoignage contre moi : témoignage pour témoignage, pourquoi n'as-tu pas cru celui de ton cœur ? Mais je t'aurais vu, moi, j'aurais récusé mes yeux, je n'aurais jamais cru que tu pouvais me tromper ; j'aurais cru que j'étais le jouet d'une hallucination, d'une erreur, je ne sais, mais assurément je n'aurais point eu l'idée que tu me trahissais. Je ne dis pas cela pour t'adresser des reproches, mais pour t'expliquer comment je suis partie, et aussi comment je reviens. Les reproches je me les suis adressés à moi-même pour le mouvement de colère folle qui m'a fait partir sans un mot d'explication, et je te

jure qu'ils ont été assez cruels pour me ramener plus tôt, si j'avais pu rentrer ici sans t'apporter la preuve que tu m'as injustement soupçonnée, injustement accusée.

Elle parlait lentement sur un ton désolé ; à ces derniers mots, elle haussa la voix et leva la tête par un geste plein d'assurance et de fierté ; dans ce mouvement le capuchon de sa mante tomba sur ses épaules, dégageant sa tête.

— Cette preuve, dit-elle, je l'ai enfin trouvée et je suis prête à te la donner.

Vivement il fit deux pas en avant, les mains tendues, mais elle recula en portant à sa poitrine par un geste de douleur la main qui semblait tenir la preuve matérielle qu'elle lui offrait.

— Ton mouvement, dit-elle avec désespoir, me brise le cœur. J'ai été folle de m'imaginer que tu me croirais quand je te dirais que je pouvais te prouver ton injustice et que tu aurais foi en ma parole. Mais non, tu n'as foi qu'en tes yeux ; toujours en tes yeux, n'est-ce pas ? Ah ! pauvre Étienne, quel malheur pour toi ! quelle souffrance pour moi ! Enfin je suis venue pour te donner cette preuve et je vais te la donner.

Elle le regarda longuement ; dans ses yeux il y avait autant de passion que de désespoir ; et sous ce regard Claude se sentit pénétré d'une émotion profonde.

— Je n'ai pas été sortie d'ici, dit-elle, que j'ai cherché comment je pourrais te convaincre que tu t'étais trompé, et alors j'ai été anéantie par le sentiment de mon impuissance : tu avais vu, tu croyais avoir vu. Comment te prouver que yeux t'avaient abusé ? Je ne pouvais pas invoquer de témoignage, n'est-ce pas ? Lequel, d'ailleurs ? Celui du président, tu n'en aurais pas voulu ; et puis comment le demander ce témoignage. De même pour la personne que tu accusais, tu en aurais encore bien moins voulu ; et pour moi l'impossibilité de la faire parler eût été la

même que pour le président. Que faire? J'ai cherché, longuement cherché, avec des angoisses affreuses. Enfin j'ai dû reconaître que jamais je ne réunirais des preuves négatives que je pourrais te mettre sous les veux : on ne prouve pas ce qui n'est pas par des preuves matérielles. Heureusement une inspiration du ciel est venue me faire comprendre qu'on pouvait le prouver par des preuves morales. C'est une preuve de ce genre que je t'apporte. Oh ! sois tranquille, ce n'est pas simplement ma parole : j'admets, puisqu'il le faut, qu'elle ne serait pas suffisante contre le témoignage de tes yeux. C'est mieux que ma parole, c'est plus. Tu sais combien j'aimais mon père. Tu sais aussi quel homme d'honneur il était.

Disant cela, elle prit dans la poche de sa mante un écrin rouge qu'elle ouvrit ; il renfermait un portrait sur émail qu'elle montra de loin à Claude : c'était celui d'un homme de quarante ans environ, au visage énergique, complétement encadré d'un collier de barbe noire.

Alors faisant passer ce portrait de sa main droite dans sa main gauche, et, étendant dessus sa main droite :

— Sur ce portrait, dit-elle, tu entends, sur ce portrait je te jure que tu t'es trompé.

Dans son geste, dans son accent, dans son regard, il y avait l'élan et l'éloquence de la vérité même.

Les yeux attachés sur ceux de Claude, elle avança lentement jusqu'à lui.

— Qui vas-tu croire maintenant, dit elle, tes yeux ou mon serment ?

Il ouvrit les bras, et, suffoquée, défaillante, elle s'abattit sur lui.

— Oh ! mon bien-aimé, dit-elle, comme tu m'as fait souffrir, et comme tu as souffert toi-même, n'est-ce pas?

XVIII

Elle revint le lendemain, le surlendemain, tous les soirs, et chaque fois plus ardente.

— Comme je t'aime, comme je t'aime! s'écriait-elle à chaque instant.

Jamais elle n'avait été plus passionnée ; jamais elle n'avait été si belle; sa beauté avait pris, en effet, un caractère qu'elle n'avait pas autrefois, plus douce, plus recueillie.

Des mots qui lui échappaient quelquefois montraient que d'autres changements s'étaient aussi faits en elle, et trahissaient comme une sorte de crainte vague :

— Vois-tu, sens-tu combien je t'aime? Dis-moi que tu le sens.

Il semblait qu'elle voulût en tout, et à propos de tout faire la preuve de son amour, l'étaler au grand jour, le montrer palpable et vivant, le traduire en faits matériels bien visibles, parfaitement tangibles, qui fussent l'image même, et non une pâle copie de ce qui était en elle.

— Crois-tu qu'une femme qui aime ainsi, disait-elle, peut tromper celui qu'elle aime; ne serait-ce pas pour elle-même la plus atroce des souffrances?

Il était pleinement sincère en répondant qu'il ne le croyait pas.

Il ne croyait pas qu'on peut affirmer une chose fausse en prêtant serment sur le portrait de son père.

Et il ne croyait pas davantage que Nathalie ne l'aimait pas comme elle disait l'aimer.

Il le voyait, cet amour; il le sentait; il en était pénétré; dans tout son être, de la tête aux pieds, dans ses veines, dans ses nerfs, dans son cœur il en était imprégné.

Et cependant...

Cependant les sentiments qui étaient en lui et qu'il avait maintes fois constatés avant la soirée chez lady Barrington, ils ne les retrouvait plus tels qu'ils étaient alors, avec leur intégrité, leur intensité.

Certes, chaque fois que, dans son escalier, il entendait le pas rapide et léger de Nathalie, ses artères battaient plus vite, et, dans ses veines, son sang, qui s'échauffait instantanément, lui envoyait au visage des bouffées brûlantes. Certes, il jouissait avec délices des heures passionnées qu'elle lui donnait et qu'elle recherchait aussi avidement que lui-même. Certes, il ne pouvait pas rêver une maîtresse plus belle, plus séduisante, plus provocante; il eût fallu être aveugle pour ne pas reconnaître que, loin de s'amoindrir, cette beauté allait se développant chaque jour, et il eût fallu être insensible pour ne pas être chaque jour plus délicieusement charmé par ses séductions, plus profondément touché par ses provocations. Si elle n'avait plus l'attrait de la nouveauté, elle en avait un autre plus irrésistible et plus fort : l'habitude qui l'avait assouplie et façonnée. Avec une docilité qui semblait n'être pas dans sa nature, elle s'était pliée à ses goûts, s'appliquant à leur plaire, empressée pour aller au-devant des désirs qu'ils pouvaient susciter, ingénieuse pour les contenter, souple pour les faire naître. Enfin, elle montrait constamment

en toutes choses, et sans se démentir un seul instant, qu'elle n'avait qu'un but : le rendre heureux et le laisser chaque fois, en le quittant, plus épris d'elle qu'elle ne l'avait trouvé en arrivant.

Tout cela était vrai ; il le voyait, il se le disait, et cependant...

Cependant ses émotions, ses sensations, n'étaient plus celles d'autrefois ; il fallait bien qu'il le reconnût et se l'avouât. Si elles étaient plus violentes, par contre, elles étaient, à coup sûr, moins tendres ; cela aussi, il le voyait et se le disait.

Il y avait là un fait étrange mais qu'il ne pouvait nier et qu'il s'expliquait, quand loin d'elle, dans le silence de la marche et de la réflexion, il pensait à ce changement. Pendant les premiers mois de leurs amours, il avait été transporté dans une sorte de temple merveilleux dont les fenêtres étaient vitrées de verres grossissants de couleur rose qui transfiguraient et poétisaient tout ce qu'on regardait à travers ces fenêtres; un jour une bourrasque s'était déchaînée sur ce temple et l'avait si rudement secoué, que toutes les fenêtres avaient été brisées; plus tard, on les avait vitrées à nouveau, mais cette fois les verres grossissants de couleur rose avaient été remplacés par des verres ordinaires à travers lesquels on voyait les choses telles qu'elles étaient dans la réalité, et non plus transfigurées, non plus poétisées, non plus teintes de ces belles nuances séduisantes qui appartenaient au verre et non à elles-mêmes.

Jamais, jusqu'au jour où cette bourrasque avait fondu sur eux, il n'avait vu sa maîtresse; il l'avait contemplée, il l'avait admirée, ébloui, aveuglé dans cette admiration, mais il ne l'avait point regardée d'un œil clair et sûr qui va jusqu'au fond de ce qu'il examine.

Maintenant il la regardait, il l'examinait, et il la jugeait.

Au temps de leur rupture il avait péniblement amassé tous les griefs que sa mémoire pouvait lui fournir contre elle, et il en avait formé une sorte d'arsenal dans lequel il avait été chercher une arme chaque fois qu'une défaillance ou un désir l'avait poussé vers elle : — « Céderais-tu devant une femme qui... » et il n'avait pas cédé. Mais ce n'est pas impunément qu'on évoque certains mauvais souvenirs pour leur donner un corps, et ce n'est pas impunément non plus qu'on prononce certaines paroles qui, par ce fait seul, prennent une sorte de solidité, car, plus tard, le jour justement où l'on voudrait les chasser, souvenir et paroles s'imposent. Cela s'était produit pour lui et quoique leur réconciliation fût complète, sans regrets comme sans arrière-pensée, ces souvenirs et ces paroles lui étaient revenus.

Bien que son point de vue fût changé depuis cette réconciliation, ou plus justement depuis leur rupture, il la voyait toujours aussi belle, telle qu'elle était autrefois, n'ayant perdu à ses yeux aucune des qualités qu'il lui avait tout d'abord reconnues; c'était la même perfection de formes, la même pureté, le même charme. Mais enfin la beauté, même chez une femme, n'est pas tout dans la vie, et précisément parce qu'il avait conscience de lui rendre pleinement justice de ce côté, il était péniblement affecté de ne pouvoir pas, sous tous les autres rapports, lui reconnaître les mêmes perfections.

De sorte que les mauvais souvenirs, se mêlant aux fâcheuses observations que l'esprit d'examen et d'analyse nouvellement nés en lui découvraient chez elle, la lui montraient parfois sous un aspect qui expliquait comment ses émotions et ses sensations n'étaient plus à cette heure ce qu'elles avaient été autrefois.

La pensée qui l'avait le plus souvent et le plus péniblement obsédé pendant le temps de cette rupture, et alors

qu'il admettait la réalité de la caresse faite à Thivolet, avait été celle qui se rapportait à la façon dont Nathalie s'était donnée, s'était offerte à lui, et, comme à ce moment il n'avait pas à la ménager, bien au contraire, il s'était dit qu'elle avait été vraiment bien facile. Quelle femme était-elle donc pour venir s'offrir ainsi? Et ce qui pendant quelques mois avait été à ses yeux un admirable élan de passion, était devenu, du jour au lendemain, un acte de dépravation. Ce qu'elle avait fait pour lui, n'avait-elle pas pu le faire pour un autre? La réconciliation opérée, il ne s'était plus posé cette question avec cette brutalité, mais par cela qu'elle avait hanté son esprit pendant plusieurs jours, elle y avait semé le doute qui s'était développé avec d'autant plus de force qu'il avait trouvé un fait personnel dans lequel il avait implanté ses racines : — Elle a été cela pour toi? Et ce n'était pas une femme calme, indifférente, tout au contraire, c'était une femme violente, ardente, allant jusqu'à l'extrême lorsqu'elle était entraînée par la passion, maîtresse alors toute-puissante de son esprit, de son cœur, aussi bien que de sa chair. De quoi une telle nature n'était-elle pas capable? Qui pouvait la retenir? Quelle confiance pouvait-on avoir en elle?

Déjà terribles en elles-mêmes, ces interrogations le devenaient plus encore lorsqu'il les rapprochait de certaines paroles qu'elle avait laissé échapper et que pour son malheur il avait recueillies dans sa mémoire trop fidèle. Lorsqu'elles avaient été prononcées, il en avait ri, et maintenant il en était épouvanté. — Comme tu es fort, lui avait-elle dit avec admiration, le jour où il l'avait portée de la petite porte de son jardin jusque dans sa chambre. — A Ouistreham, le comparant à ce superbe marin qui racontait ses prouesses, ne lui avait-elle pas dit encore : « Tu es aussi beau que lui, aussi fort! » Quelle qualité estimait-elle donc avant tout, dans celui qu'elle aimait?

Et puis comment avait-elle pu établir une comparaison entre un autre et lui? Même pour lui donner la supériorité cela n'était il pas blessant? Quand on aime réellement, on ne compare pas l'objet aimé à d'autres, par cette toute-puissante raison que les autres n'existent pas. Pour elle, ils existaient donc; combien de temps encore trouverait-elle qu'il leur était supérieur. La force? belle qualité en vérité, et bien propre à flatter le juste orgueil d'un homme intelligent!

Tandis qu'elle l'avait admiré pour cette force, elle n'avait jamais eu une parole d'intérêt pour les travaux et les recherches scientifiques dont il l'avait quelquefois entretenue; quant à sa conduite, elle l'avait à maintes reprises blâmée, lui reprochant sa faiblesse dans l'affaire Trempu, aussi bien que sa dureté dans l'affaire des sœurs et son obstination dans l'affaire du testament Lerondel. Et pour lui, ç'avait été là une blessure dont il ne s'était pas plaint, mais qui lui avait laissé une plaie au cœur, non pas tant pour le blâme en lui-même, que parce que ces reproches n'étaient point compatibles avec l'amour tel qu'il le comprenait et le voulait, c'est-à-dire l'union de deux personnes en un seul être, avec un seul cœur, avec une seule volonté, un seul goût, un seul sentiment sur toutes choses.

Ce n'était pas avec Nathalie qu'une telle union était à espérer, car si pour certaines choses elle s'était pliée à ses goûts, pour d'autres, et c'étaient les plus nombreuses comme les plus importantes, elle avait conservé sa volonté, son sentiment, ses idées, et elle les maintenait avec une énergie qui disait clairement qu'elle ne céderait jamais sur ces points, et que ce serait à elle au contraire qu'il faudrait céder.

Dans ces conditions, n'y avait-il pas certitude à l'avance que la vie d'intérieur calme, douce, remplie uniquement

par les simples joies de la famille, serait impossible avec une femme comme Nathalie : cette vie exigeant surtout des qualités de modération, de dévouement, d'abnégation, qui ne devaient point, semblait-il, se trouver dans sa nature violente faite bien plutôt pour les emportements de la passion.

Maîtresse adorable, elle serait une femme détestable.

Sans doute, il y avait loin de cette conclusion à celle à laquelle il était arrivé quelques mois auparavant. Mais à qui la faute si ces changements s'étaient faits en lui, et s'il se disait maintenant que sa maîtresse, elle le serait tant qu'elle voudrait, — mais sa femme, qu'elle ne la serait jamais.

XIX

S'il ne lui avait rien dit de ses dispositions alors qu'elles lui étaient favorables, à plus forte raison n'allait-il pas lui en parler alors qu'elles s'étaient modifiées. A quoi bon? Pouvait-elle faire qu'elles redevinssent ce qu'elles avaient été autrefois? Assurément non. Il y a en amour une virginité de cœur qu'on ne retrouve pas lorsqu'on l'a perdue. Quoi qu'elle voulut, quoi qu'elle tentât elle ne l'empêcherait pas de voir maintenant ce qu'il ne voyait pas autrefois, pas plus qu'elle ne pourrait l'empêcher d'être blessé maintenant par cela même qui autrefois l'avait ravi. Comment lui dire que ces soins, ces déguisements, ces changements, ces provocations qu'elle mettait dans sa toilette lors des premiers temps de leurs amours et qu'il trouvait alors charmants, n'étaient plus pour lui, à cette heure, qu'une mauvaise coquetterie dont il souffrait. Comment à propos de tout lui faire des observations analogues? Cela ne pouvait que la tourmenter et la désespérer, l'éloigner de lui peut-être; et il ne voulait ni l'un ni l'autre. S'il ne l'aimait plus comme autrefois, il l'aimait toujours cependant; et l'aimant il ne pouvait ni vouloir la faire souffrir, ni vouloir la perdre.

Il serait temps d'être franc le jour où elle l'interroge-

rait franchement, et ce n'était pas à lui d'aller au-devant des questions redoutables qu'elle ne paraissait plus disposée à lui adresser comme autrefois, et cela précisément sans doute parce qu'elle avait vaguement conscience du danger qu'il pouvait y avoir à les poser. La prudence qu'elle avait, il devait l'avoir comme elle: elle laissait aller les choses; comme elle, il devait les laisser aller et jouir du présent. Sans doute ce n'était pas là ce qu'il avait voulu, ni ce qu'il avait rêvé, mais dans la réalité telle qu'elle était et se continuait, il y avait encore assez de joies pour qu'il s'en contentât.

C'est folie de peser nos jouissances dans les balances de l'expérience et de les passer au creuset de l'analyse; folie d'interroger nos émotions en cherchant si elles atteignent aujourd'hui en intensité ou en douceur le degré auquel elles étaient arrivées hier; folie de se tourmenter bien souvent de fautes imaginaires qui prennent plutôt naissance dans notre cerveau surexcité que dans un fait certain; folie enfin de poursuivre un idéal qui doit sans cesse se dérober à nous par cela même qu'il est l'idéal. Il était l'amant d'une femme jeune, belle entre toutes, passionnée, ardente à lui plaire dans tout ce qui lui plaisait à elle-même; pourquoi vouloir davantage et lui demander des joies qu'elle ne pouvait pas donner par cette raison décisive, que ne les comprenant pas, ne les sentant pas, elles n'étaient pas des joies pour elle.

Lorsque deux amants s'appliquent avec un soin égal, chacun de son côté, à ne pas toucher à certains points qu'ils savent dangereux, ils peuvent, pendant assez lontemps, éviter de constater les désaccords survenus entre eux et les maintenir à l'état latent; cela ne supprime pas ces désaccords, mais comme ils ne se manifestent point au dehors, chacun de son côté fait comme s'ils n'existaient pas.

Cependant parmi ces points qu'ils ne devaient pas aborder et que par une sorte de convention tacite ils évitaient soigneusement, il y en avait un plus délicat que tous les autres qui s'imposait à Claude, c'était celui qui se rapportait à Thivolet.

S'il n'avait pas la pensée de revenir sur le serment de Nathalie, il n'en était pas moins vrai qu'il ne pouvait chasser de son esprit tout ce qu'on lui avait dit à propos des relations de Thivolet et de Mme Gillet.

Que cette caresse n'eût pas été faite, il le croyait ou tout au moins il s'efforçait de le croire, mais il n'en résultait pas, comme conséquence nécessaire, que ce qu'on racontait de sa maîtresse et de Thivolet fût faux; ce qu'elle avait nié par serment solennel et sacré, ce n'étaient pas ces relations, c'était la caresse, la caresse pour le jour où il s'était imaginé l'avoir vue, et rien que cela.

Sous l'influence de cette obsession, vingt fois, cent fois le nom de Thivolet lui était venu sur les lèvres, mais il l'avait toujours refoulé de peur de ne pas pouvoir s'arrêter s'il s'engageait sur ce sujet, et quand par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, ce nom avait été prononcée, il avait détourné l'entretien ; le nom seul du banquier lui était une blessure, une honte et une humiliation; s'il avait pu interroger franchement Nathalie et l'obliger à répondre franchement,il l'aurait fait quoi qu'il pût apprendre, mais parler de Thivolet simplement pour en parler, ou pour épier ce que le visage de sa maîtresse exprimerait, lui était impossible.

Mais s'il pouvait se contenir il ne pouvait pas se cacher, et Nathalie devinait facilement ce qui se passait en lui, chaque fois que le hasard des relations du monde le mettait en présence du banquier ou même simplement chaque fois qu'il était question de celui-ci: elle voyait alors la figure de Claude se contracter, son front rougir

de confusion, tandis qu'à la dérobée il coulait vers elle des regards inquiets.

Dans ces conditions, elle se tenait sur ses gardes, avec une réponse toute préparée; mais la question qu'elle attendait n'étant pas venue, elle crut devoir aller au-devant elle même:

— Il y a longtemps, lui dit-elle un soir, que tu veux me parler de Thivolet; pourquoi ne le fais-tu pas?

— Parce que cela est inutile.

— Comment peux-tu dire qu'il est inutile de s'expliquer franchement?

— A quoi bon une explication qui ne peut pas aboutir.

— Où veux-tu qu'elle aboutisse?

— A donner un démenti aux propos du monde.

— Que nous importe le monde; crois-tu que je me laisse toucher par ce que tes ennemis et tes envieux disent de toi; je souffre de ne pouvoir pas les démentir hautement, mais c'est tout; je ne souffre pas de leurs calomnies; s'ils t'attaquent, c'est qu'ils te craignent: on ne dit du mal que de ceux qui sont redoutables.

— Je n'ai pas cette superbe philosophie; pour moi, quand j'entends expliquer tes relations avec ce banquier par les raisons les plus honteuses, je ne puis pas ne pas souffrir d'accusations qui m'atteignent en plein cœur après t'avoir frappée: voilà pourquoi le nom seul de cet homme me blesse.

— Évidemment je ne peux pas empêcher ces propos qui, quant à moi, ne me blessent en rien, par la raison que je te donnais tout à l'heure pour ceux qu'on tient sur ton compte. Je n'aurais qu'un moyen pour cela, ce serait de ne plus recevoir Thivolet.

Claude laissa échapper un mouvement.

— Je n'ai pas attendu ce geste pour avoir l'idée d'employer ce moyen, dit-elle, sois en sûr. Je voudrais tant

t'éviter un chagrin ou une inquiétude ; je voudrais tant qu'il ne te vînt de moi que du bonheur. Le crois-tu?

Il fallait répondre ; mais en même temps il était impossible de ne pas parler de ce moyen qu'elle semblait ne mettre en avant que pour le retirer.

— Je le crois, dit-il, mais alors... ?

— Alors pourquoi n'ai-je pas rompu depuis longtemps avec Thivolet ; c'est là ce que tu veux dire, n'est-ce pas ? Je n'ai pas rompu pour plusieurs raisons : d'abord parce que Thivolet est l'ami de ma famille, mon ami depuis mon enfance, le seul qui me soit resté dans le malheur ; et ce sont là des titres dont tu dois reconnaître la valeur, ensuite parce que je ne croyais pas qu'un homme comme toi pouvait être aussi sensible aux bavardages et aux calomnies d'une petite ville : « Je lui ai donné la preuve que ses soupçons étaient faux, me disais-je, que lui importe le reste. » J'ai vu que je me trompais et que tu étais au contraire sensible à ces calomnies, et si sensible que tu n'osais pas m'en parler de peur sans doute de ne pas obtenir ce que tu désirais. Alors, n'est-ce pas, je n'aurais pas dû hésiter à rompre ?

— Si les propos du monde étaient pour toi une cause de souffrance, je t'assure que tu ne souffrirais pas longtemps, car bien vite je m'arrangerais pour que ces propos cessassent.

— Comme tu dois être fâché contre moi, qui ai prolongé ta souffrance.

— Je ne suis pas fâché contre toi ; je suis peiné.

— Cela est plus grave encore ; enfin c'est parce que j'ai compris que cette situation te tourmentait que j'ai résolu d'avoir avec toi cette explication, si pénible qu'elle pût être pour nous deux, car tu penses bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas le cœur léger que je touche un sujet qui a été pour nous la cause d'une horrible douleur,

et pour moi de la plus affreuse blessure que ta main pût me faire. Voilà pourquoi après avoir pris la résolution d'en venir à cette explication, je l'ai toujours différée jusqu'à cette heure, non qu'elle soit difficile, en elle-même, mais parce qu'elle devait évoquer de pénibles souvenirs. Je t'ai donné deux des raisons qui m'ont empêchée de rompre avec Thivolet. Il y en a une troisième qui fait que je ne peux pas lui fermer ma porte : cette raison, c'est qu'il ne vient pas chez moi pour moi, il y vient pour ma cousine, pour Véronique.

— Ta cousine ! lui !

Et Claude se mit à marcher par la chambre à grands pas, en poussant des exclamations.

— Tu n'en diras jamais plus, continua-t-elle, que je n'en ai dit moi-même quand Thivolet m'a fait part de ses intentions, et ta surprise ne peut pas être plus grande que ne l'a été la mienne.

— C'est plutôt de l'indignation que de la surprise.

— Enfin, cela est ainsi.

— Et tu le supportes ?

— Je n'ai pas le pouvoir de l'empêcher, il me semble. Comment ?

— Ne tiens-tu pas lieu de mère à cette jeune fille ?

— Tu parles comme si j'encourageais Thivolet, et cela n'est pas.

— Alors ?

— Quand Thivolet m'a parlé de son amour pour Véronique, j'ai eu grand'peine à ne pas lui rire au nez. Mais on parle bien quand on peint un sentiment sincère ; bientôt la pitié a remplacé la moquerie ; d'ailleurs tu conviendras que, moins que personne, j'ai le droit de me moquer des vieillards qui épousent des jeunes filles.

— Mais si M. Thivolet a du goût pour les jeunes filles, pourquoi ne t'a-t-il pas épousée ?

— Probablement parce qu'il n'avait pas de goût pour moi, et puis aussi parce que je n'avais rien, tandis que ma cousine a cinq cent mille francs de fortune. Sans doute, c'est moins que Thivolet, mais c'est déjà quelque chose.

— Mais ce serait une honte, ce serait un crime de marier cette belle jeune fille à cet horrible vieux.

— Si je te disais que ce vieux sera bien assez jeune pour elle; tu ne sais pas quelle femme indolente et insensible est cette belle fille, comme tu dis, que tu ne connais pas.

— Elle t'a dit qu'elle le trouvait assez jeune pour elle?

— Celà non, et la vérité est que lorsque je lui ai parlé des intentions de Thivolet elle a été prise d'un fou rire; et ça été toute sa réponse. Fidèlement je l'ai transmise telle qu'elle m'avait été faite, et le pauvre bonhomme en a été cruellement mortifié. Mais il ne s'est pas découragé. Il espère toucher Véronique à force de tendresse. D'autre part, il espère aussi qu'elle sera sensible à l'appât de sa grosse fortune. Si bien que d'espérance en espérance il persévère, me demandant pour tout service de le recevoir à la maison, et de ne pas parler du motif qui l'amène. Voilà la situation. Veux-tu que je rompe avec Thivolet; veux-tu que je lui ferme ma porte; veux-tu que je désespère un homme qui a été l'ami de mon père et de ma famille, le mien dans les mauvais jours; un homme à qui je dois beaucoup, et cela pour les sots propos du monde? Si tu le veux, je le ferai. Dis-moi que tu l'exiges, et demain ma porte sera fermée à Thivolet, car je n'ai rien à te refuser et avant tout je dois penser à ton repos. Seulement avant de dire ce mot, réfléchis qu'un jour ou l'autre, demain peut-être, Véronique, qui n'épousera jamais Thivolet, peut faire son choix et qu'alors le pauvre

bonhomme n'aura plus de raisons pour venir chez moi. Que Véronique le désespère, cela est tout naturel. Mais que moi je le désespère en lui interdissant ma maison, c'est autre chose, et j'avoue que j'y regarde à deux fois avant de le faire. Mais bien entendu je n'hésiterai plus si tu l'exiges : entre toi et lui, tu sens bien que mon choix est fait.

XX

Il y avait cela de fâcheux pour Claude dans les justifications que lui donnait Nathalie, qu'au point de vue d'un examen sérieux, elles n'étaient nullement concluantes.

Car enfin, serment et explication n'étaient des preuves qu'autant qu'on voulait bien leur accorder ce caractère : on pouvait les accepter pour des preuves; mais ils ne s'imposaient pas d'eux-mêmes comme telles.

Il était bien certain, en effet, que si on était venu raconter à Claude qu'une femme se voyant surprise par son amant n'avait pu se justifier qu'en jurant sur le portrait de son père qu'elle était innocente, — cette histoire lui eût fait hausser les épaules et il eût répondu qu'un serment n'ayant aucune valeur par lui-même, c'était la personne qui le prêtait qui lui donnait ou lui enlevait cette valeur : cette personne inspirait-elle toute confiance et pouvait-on avoir foi en elle ? Alors son serment était la meilleure des preuves; sinon, non.

De même si l'on était venu lui dire qu'une femme ayant à expliquer les assiduités d'un homme chez elle, prétendait que cet homme ne venait pas pour elle, mais qu'il venait pour une autre, il eût également haussé les épaules en demandant où était la preuve de ce qu'on lui racon-

tait; et si on lui avait répondu que des circonstances particulières ne permettaient pas de faire cette preuve, il eût trouvé que ces circonstances arrivaient bien mal à point.

Mais nos façons de raisonner varient selon que l'affaire que nous examinons est ou n'est pas la nôtre, et selon que la personne qu'elle concerne nous est ou ne nous est pas chère.

Dans la bouche de Nathalie, le serment prêté avec une voix vibrante, un regard brillant, un geste énergique, avait une éloquence qu'il n'eût point eue dans une autre bouche.

De même les explications relatives à Thivolet données avec toutes les marques d'une émotion profonde, aussi bien que d'une entière soumission, avaient une importance qu'elles n'eussent point eues, si elles avaient été présentées par une autre que par une femme aimée.

Il avait accepté ce serment; il accepta ces explications, se disant qu'elles pouvaient être fausses, mais en même temps se disant aussi qu'elles pouvaient être vraies.

Mais de même que le serment n'avait pas rendu à son esprit le calme et la sécurité des premiers jours, de même ces explications lui laissèrent un sentiment de doute et d'inquiétude : il était donc écrit qu'il y aurait toujours en elle quelque chose de louche.

Cependant ils continuèrent à se voir avec la même régularité et le même plaisir; chez elle, elle continua à recevoir Thivolet; et lui de son côté il continua à s'inquiéter de ces relations, mais sans s'en plaindre franchement. A quoi bon! Il ne pouvait les interrompre que par un coup d'État, tandis qu'en les laissant aller elles finiraient d'elles-mêmes tout naturellement soit par le mariage de Véronique, comme l'avait dit Nathalie, soit par la mort de Thivolet, qui depuis quelque temps paraissait singulière-

ment affaibli et dans un état tel qu'il ne devait pas vivre maintenant pendant bien des mois.

Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent et ni l'un ni l'autre de ces résultats ne se produisit. Mlle Lerissel ne se maria point; et Thivolet ne mourut pas: il donna des signes certains d'affaiblissement et même de décrépitude qui ne pouvaient pas tromper un médecin, mais enfin il resta debout, traînant partout sa précoce sénilité.

Sérieusement pouvait-il avouer qu'il était jaloux de cette vieille ruine? Et s'il était blessé de penser que Nathalie recevait le banquier chez elle, n'était-ce pas plutôt dans son amour-propre que dans son amour? Sans les bavardages dont on l'avait entretenu, jamais de lui-même il n'eût eu la pensée qu'il pouvait exister un autre sentiment que l'amitié entre une femme comme Nathalie et un homme tel que ce vieillard usé et épuisé.

Loin d'augmenter ses inquiétudes, le temps les calma donc plutôt; il aimait une maîtresse ravissante, il était aimé par elle; rien ne contrariait leurs amours, au moins dans les choses matérielles; leurs rendez-vous continuaient sans être menacés par la curiosité, ni par les bavardages, puisque grâce à l'adresse et à la hardiesse de Nathalie ils restaient ignorés; d'autre part sa position allait chaque jour s'améliorant, car s'il donnait quelques-unes de ses nuits au plaisir, il donnait toutes ses journées au travail, amplement, courageusement, sans marchander et sans s'épargner; dans ces conditions n'eût-ce pas été folie à lui de se tourmenter de soucis imaginaires; il fallait prendre la vie comme elle était, ne pas demander plus qu'elle ne pouvait donner et, comparant le présent au passé, se trouver heureux qu'il fût tel qu'il était.

Du fait seul de son succès à Condé, il résultait chez beaucoup de gens de sa connaissance, et même dans le public, un sentiment de surprise, relativement à sa vie de garçon.

— Est-ce que le docteur Claude ne se mariera pas bientôt? se demandait-on; il est d'âge à penser au mariage.

— Bien qu'il n'ait pas de fortune, c'est un bon parti; il gagne gros.

— Il a coupé l'herbe sous le pied à son confrère Évette.

— Oh! ce n'est pas du tout le même genre. Evette, c'est un farceur; Claude, c'est un homme sérieux.

— Pourquoi ne se marie-t-il pas?

De même qu'on s'était demandé curieusement, lors de son arrivée, pourquoi il avait un tapis; de même on se demandait curieusement maintenant pourquoi il n'avait pas de femme.

Il n'avait pas le droit de n'être pas comme tout le monde : à Condé, on n'avait pas de tapis, mais on avait une femme, pourquoi n'en prenait-il pas une?

— Il est beau garçon.

— Je le crois très-doux.

— Il adore les enfants.

— Alors?...

— Eh bien, non; au moins il ne va chez personne régulièrement, et, en dehors de sa consultation, il ne reçoit pas de femmes.

A côté de ceux qui se demandaient pourquoi le docteur Claude ne se mariait pas, il y en avait d'autres qui le mariaient : les uns avec celle-ci, les autres avec celle-là; chacun au gré de ses idées ou de ses désirs.

Parmi ces derniers, se trouvaient nécessairement ses amis, qui eux, ne traitant point ce sujet platoniquement et pour le simple plaisir du bavardage, abordaient franchement la question avec lui et lui proposaient la jeune fille qu'ils lui destinaient, et qui, selon eux, — ils en avaient la certitude, — devait assurer son bonheur.

De pareilles propositions le mettaient le plus souvent dans des embarras dont il ne sortait qu'assez difficilement,

car ne pouvant pas répondre nettement, je ne veux pas me marier, ce qui eût provoqué les soupçons et les recherches, il était obligé d'inventer des raisons plus ou moins plausibles, en tout cas particulières, pour justifier ses refus. Si on lui offrait une blonde, il voulait une brune. S'il s'agissait d'une brune il préférait une blonde. Si la jeune fille avait une famille nombreuse, il avait peur des exigences et des tyrannies de la famille; si elle était orpheline, il voulait dans le mariage l'appui d'une famille et son affection; si elle avait une belle fortune, cela le gênait, lui, qui n'en avait aucune; si elle n'en avait qu'une médiocre, cela le gênait bien davantage, lui qui était pauvre.

Il était certains de ses amis avec lesquels ces défaites étaient possibles; mais il en était d'autres avec lesquels elles auraient été ridicules s'il les avait employées : ainsi Lajardie, ainsi et bien plus encore Mme Louis Mérault.

Pour aimer Nathalie il n'avait pas abandonné la maison de ses amis, qui lui avait été si douce au temps où il était seul, et aussi régulièrement qu'autrefois, il venait passer quelques instants avec eux le soir.

Les enfants l'avaient pris en grande amitié, parce qu'il jouait avec eux pour de bon comme ils voulaient, tant qu'ils voulaient, et chaque fois qu'il arrivait, ils lui faisaient fête, se pendant après lui, sautant à son cou, fouillant dans ses poches pour voir s'il leur apportait un fruit, un jouet ou des images, ce qu'il oubliait rarement. C'était pour lui qu'Emma, l'aînée des trois, étudiait son piano, et quand elle avait appris un nouveau morceau, elle tenait à le lui jouer; alors sérieusement, comme il eût fait pour un artiste, il écoutait et il applaudissait cette gamine de neuf ans. Si Arthur, le second, voulait qu'il lui corrigeât ses dessins, il le faisait patiemment. Enfin, c'était sérieu-

sement aussi qu'il jouait au médecin avec Jeanne, la dernière, et qu'il lui soignait sa poupée avec des drôleries appropriées à l'âge de cette petite.

— Quel bon père vous feriez, lui disait Denise.

— Je le crois.

— Cela est sûr, puisque vous êtes si bon pour ceux qui ne vous appartiennent pas, vous feriez des folies pour les vôtres; si vous saviez comme cela est bon de faire des folies pour ceux qu'on aime. Alors pourquoi n'avez-vous pas d'enfants?

— Plus tard.

— Pourquoi plus tard? Si vous meniez une existence de plaisirs, je comprendrais votre plus tard; cela voudrait dire : quand je ne serai plus bon pour la vie de plaisir, je me reposerai dans la vie de famille; mais vous ne menez pas du tout cette existence; vous travaillez, et il est bien certain que le travail ne vous empêche pas de trouver bien souvent, n'est-ce pas, que votre maison est froide et vide. S'il en est ainsi, si vous aimez les enfants, si vous aimez la vie d'intérieur, les joies de l'intimité à deux, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Ah! voilà.

— Ce n'est pas répondre, cela.

— Voulez-vous me permettre de répondre à votre mari?

— Cela n'est peut-être pas très-correct, mais faites comme vous voudrez.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas répondre à Denise? demanda Mérault; elle a de la curiosité, je n'en ai point; elle se mêle de ce qui ne la regarde pas, et ce n'est pas dans mes habitudes.

— Répondez, répondez, dit Denise.

— Laisse donc, dit Mérault, n'insiste pas pour qu'il

réponde, cela pourrait l'embarrasser, s'il était celui dont parle le poëte :

Mon âme a son secret, mais vie a son mystère.

— Mais pas du tout, dit Claude vivement, si je ne réponds pas à madame, c'est que j'ai peur de paraître lui adresser un compliment banal, même quand ce que je dis est l'expression de la vérité : je vous réponds donc à vous, mon cher Mérault, que je me marierai quand j'aurai trouvé une femme comme la vôtre.

— Cela n'est pas sérieux, s'écria Denise.

— Très-sérieux ; justement parce que je suis l'homme dont vous parliez tout à l'heure, j'exige beaucoup dans celle que je prendrai pour femme.

— Si je vous disais que j'ai précisément à vous proposer une personne qui est capable de donner plus que ce que vous exigez, que répondriez-vous ?

— Je demanderais tout naturellement à connaître cette merveille.

— Mais vous la connaissez ; c'est Mlle Véronique Lerissel.

XXI

N'était-il pas vraiment étrange que de divers côtés on le poussât ainsi vers Véronique, comme si elle était la seule jeune fille de la ville qui pût devenir sa femme, et comme si, lui, il était prédestiné à devenir son mari?

S'il avait été libre, si réellement il avait été à marier, comme on pouvait, comme on devait le croire, cette sorte de désignation par le consentement de tous, par l'accord unanime de ceux qui s'intéressaient à lui ou qui l'aimaient, n'eût eu rien de désagréable, bien au contraire, car parmi les jeunes filles de Condé, Véronique eût été précisément celle qu'il aurait choisie; par sa beauté, elle avait produit sur lui une vive impression la première fois qu'il l'avait vue; et par ce que, depuis, il avait appris d'elle, de son caractère facile, de son humeur égale et douce, de son cœur tendre et généreux, de son esprit aimable, cette impression lui était devenue de plus en plus favorable; incontestablement elle ferait une excellente femme; heureux serait son mari, heureux seraient ses enfants; agréable et charmant serait son intérieur.

Mais il n'était pas libre; mais il n'était pas à marier; aussi dans la condition où il se trouvait placé par suite de son amour pour Nathalie, était-ce pour lui un ennui réel,

un embarras et une gêne que d'entendre parler de Véronique. Sans doute, il avait une réponse à faire, et il la faisait toujours la même : « Mlle Lerissel est beaucoup trop riche pour qu'un pauvre diable de médecin comme moi puisse prétendre à sa main. » Mais cette réponse lui attirait de la part de Lajardie une réplique qui était toujours la même aussi : « Es-tu bête ! » comme elle lui attirait de ses autres amis, et particulièrement de Mme Mérault, des observations qu'il lui était difficile de combattre raisonnablement.

— Si Mlle Lerissel a vingt mille francs de rente, lui disait Mme Mérault, vous ne tarderez pas à gagner vous-même plus de vingt mille francs par an; alors où voyez-vous une distance infranchissable entre la riche héritière et le pauvre diable de médecin? D'ailleurs Véronique n'est pas une femme d'argent, et comme elle est maîtresse de sa volonté, elle épousera l'homme qui lui plaira, sans s'inquiéter de savoir s'il est ou s'il n'est pas riche. Je lui ai parlé de vous à plusieurs reprises, et bien qu'elle n'ait pas répondu catégoriquement, ce qui n'était pas possible dans les termes vagues et réservés où la question lui était posée, j'ai tout lieu de penser que vous lui êtes très-sympathique, et que vous n'auriez qu'un mot à dire pour être agréé. Voulez-vous que je le dise, ce mot?

La situation était délicate, difficile.

Bien que parfaitement décidé maintenant à ne jamais prendre Nathalie pour femme, Claude était non moins bien décidé à ne jamais se séparer d'elle : il l'aimait, et dans son cœur il n'y avait point place pour une autre que pour elle; il était à elle, n'espérant rien, ne voulant rien que d'elle seule; les autres n'existant même pas à ses yeux. Pour lui le bonheur n'était point dans la multiplicité des émotions, il était dans leur intensité, et cette intensité il savait qu'on ne l'atteint, en amour comme en

tout, qu'en se donnant tout entier corps et âme. C'était ainsi qu'il s'était donné et jamais il n'avait eu l'idée de se reprendre, même en partie. D'ailleurs eût-il été disposé à avoir cette pensée, Véronique eût été la dernière des femmes à la lui inspirer; n'était-elle pas l'amie, la cousine, la sœur de Nathalie? Ah! si Nathalie n'était pas venue à lui et s'il ne l'avait pas aimée, les choses eussent été différentes, et c'eût été assurément avec joie qu'à ceux qui lui disaient : « Voulez-vous que je parle? » il eût répondu : « Parlez! » De même il eût encore sans doute fait cette réponse, si, après leur rupture, Nathalie n'était pas revenue à lui pour jurer qu'il s'était trompé : délié de ses engagements par cette tromperie qui eût rendu Nathalie haïssable et méprisable pour lui, il eût pu ne garder aucun ménagement envers elle ni envers sa mémoire. Mais alors qu'il l'aimait, alors qu'il était son amant et qu'il n'avait pour elle que des sentiments de tendresse aussi bien que de reconnaissance pour le bonheur qu'elle lui donnait, penser à Véronique, même pour l'avenir, était une trahison dont il était incapable et qui ne pouvait pas même se présenter à son esprit.

Aussi était-ce avec une entière bonne foi qu'il souhaitait qu'elle se mariât bientôt : ce mariage le mettrait à l'abri de ces propositions qu'il ne savait plus trop comment repousser sans provoquer les soupçons, et en même temps il le débarrasserait de Thivolet.

— Tu ne maries donc pas ta cousine? disait-il à Nathalie toutes les fois que l'occasion se présentait de parler de Véronique sans paraître faire une allusion directe à Thivolet.

— Cela ne me regarde pas, disait-elle.

Mais une fois elle s'expliqua plus franchement :

— Je voudrais pour bien des raisons la marier : pour toi, d'abord, car le pauvre vieux Thivolet mourrait du

coup et tu n'aurais plus d'ennuis à cause de lui; pour moi, ensuite, car cela ferait tomber les bruits qui courent le monde que je ne marie pas ma cousine pour garder l'administration de sa fortune, et en même temps cela me rendrait ma liberté entière, c'est-à-dire que nos relations deviendraient plus faciles, plus fréquentes; et pour cela seul je voudrais la marier demain. Malheureusement Véronique n'est pas une fille commode à marier : froide, apathique, complétement insensible à tout ce qui est amour, tu comprends qu'elle doit être peu pressée d'accepter un mari; mais de plus elle exige chez ce mari toutes sortes de qualités imaginaires qui ne se rencontrent pas ordinairement. Ainsi tu serais en situation de te marier et tu demanderais sa main, elle te refuserait; non parce que tu n'as pas de fortune, mais parce que tu ne réalises pas son idéal.

Elle dit cela d'un ton qui frappa Claude, comme s'il y avait en elle du doute et de l'inquiétude.

— Alors, il est très-heureux que je n'aie pas l'intention de demander sa main, dit-il de façon à bien marquer que ce n'étaient point là des paroles en l'air.

— Je ne crois pas que tu aies eu cette intention, mais il y a des personnes qui ont eu pour toi l'idée de ce mariage; je puis te les nommer : ton ami Lajardie; ton amie Mme Mérault. Ils ont tâté le terrain auprès de Véronique, pour voir si tu pouvais t'avancer; et, tout naturellement Véronique, qui ne me cache rien, m'a parlé de ces négociations. Te dire l'effet que cela a produit en moi, est impossible. Au premier mot, je n'ai pas réfléchi : je n'ai vu qu'une femme qui allait t'enlever à mon amour, et j'ai d'instinct, ouvert les bras pour l'étrangler : elle n'était plus ma cousine, elle n'était plus ma sœur, elle était ma rivale. Un éclair de raison me fit comprendre que je devais écouter jusqu'au bout, car pouvais-tu être coupable d'une

telle trahison ! Je ne sais ce que tu aurais pensé de moi, si on était venu t'apprendre que je devais me marier; moi j'ai pensé de toi que tu ne pouvais pas me tromper : il devait y avoir dans ce que j'entendais, quelque chose d'obscur, un malentendu, je ne sais quoi; mais tu n'avais bien certainement chargé personne d'être ton ambassadeur auprès de Véronique. Que Véronique fût disposée à t'accepter pour mari, cela était possible; mais que toi tu fusses disposé à épouser Véronique, cela était impossible : tout mon être, mon cœur, mon amour, mes souvenirs, tout se soulevait en moi pour protester contre une pareille idée.

Elle lui tendit la main et le regardant passionnément :

— Voilà comme je t'aime; et quand le cœur est ainsi gardé par la foi, il ne se laisse pas atteindre par le doute; il ne se laisse même pas effleurer. Pendant que je réagissais ainsi contre mon premier mouvement de surprise, Véronique continuait son récit, et je ne tardais pas à voir combien j'avais été sage de ne pas me laisser abuser par les apparences. Evidemment tu n'étais pour rien dans la démarche de ton ami Lajardie, comme tu n'as été pour rien plus tard dans celle de ton amie Mme Mérault. Tous deux ont agi sans te consulter, et simplement pour le plaisir de se mêler d'un mariage, ce qui, paraît-il, est un bien grand plaisir, à en juger par le nombre des gens qui veulent se le donner. Me suis-je trompée? Les avais-tu chargés de consulter Véronique à ton sujet?

— Assurément non; et je te jure que j'ai été aussi étonné que fâché quand j'ai appris qu'ils s'étaient mêlés de ce qui ne les regardait pas.

— Ne jure pas; avant que tu me le dises, je savais que tu ignorais leurs intentions; mais ne les as tu pas apprises plus tard?

— Ils m'en ont, il est vrai, parlé, et je leur ai dit que

leur amitié les avait entraînés beaucoup trop loin, attendu que je ne voulais pas me marier.

— Je ne te demande pas ce que tu leur as dit, je le sais à l'avance; mais je te demande pourquoi tu ne m'as rien dit de ces démarches?

— Pour ne pas te tourmenter.

— Croyais-tu donc que je ne me tourmenterais pas de ton silence, bien plus que je ne me serais tourmentée de ta confidence? Combien de fois me suis-je demandé : « Pourquoi donc ne me parle-t-il pas des démarches de ses amis? » Et je me disais : « Il se cache de moi, il a des secrets pour moi. » Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ce n'est pas pour parler de moi que j'ai abordé ce sujet : car tu me rendras cette justice, que j'ai horreur de me plaindre et que je ne t'ennuie jamais de mes récriminations; c'est pour te parler de Véronique, c'est pour t'expliquer comment il n'est pas facile de la marier. Lorsqu'elle fut arrivée au bout de son récit, il y avait un point qu'elle n'avait pas abordé, c'était celui qui te concernait. — Eh bien, lui dis-je, qu'as-tu répondu? que penses-tu de M. Claude? Je t'assure que le cœur me battait fort en lui adressant cette question. C'est chose si grave d'entendre parler de celui qu'on aime, qu'on en parle en bien, ou qu'on en parle en mal. Avec Véronique, je n'avais pas peur qu'elle parlât de toi en mal, j'avais peur, au contraire, qu'elle en parlât trop en bien : je ne veux pas qu'une autre femme que moi t'admire. Qu'allait-elle me dire? Quelle serait ma contenance si elle me parlait de toi trop tendrement? Il ne fallait pas se trahir. Ma stupéfaction fut stupide lorsqu'elle me répondit : « Il ne me plaît point. » Dans les dispositions où j'étais, en l'interrogeant, cette réponse eût dû m'être agréable. La vérité est qu'elle m'exaspéra, et si fort que je ne pus pas m'empêcher de m'écrier : — Comment il ne te plaît point! —

Non. — Et pourquoi ne te plaît-il point? Alors voilà ma grande niaise qui se met à m'expliquer pourquoi tu ne lui plais point : tu as les cheveux trop longs, tu es trop grand, trop fort, ce qui n'est pas distingué ; tu es médecin, et une femme, selon elle, ne peut pas aimer un médecin, qui est nécessairement un être matériel, grossier, qui n'entend rien aux aspirations de l'âme ; enfin, une litanie de griefs de ce genre et de cette force, le tout suivi d'une autre litanie contenant l'énumération des qualités idéales et surnaturelles qu'elle exige chez son mari. Comment veux-tu que je marie une fille dont les idées sont ainsi tournées ? Si elle est assez aveugle pour n'être point séduite par un homme tel que toi, où veux-tu que je lui trouve un mari ?

Grande fut la surprise de Claude, et il se demanda comment concilier ce que lui avait rapporté Denise avec ce que lui disait Nathalie : pour Denise, Véronique lui était très-sympathique ; au contraire à Nathalie, elle répondait : « il ne me plaît point » ; et elle justifiait sa répulsion par une kyrielle de défauts qu'elle trouvait en lui.

Comment expliquer cette contradiction?

Il ne trouva qu'une réponse à sa question, car il n'admit pas une minute la possibilité que Mme Mérault ou que Nathalie eussent pu se tromper, pas plus qu'il n'admît que ni l'une ni l'autre avait pu vouloir le tromper. Avec Denise, qu'elle pouvait croire envoyée par lui, Véronique avait voulu être aimable ; de là « la très-vive sympathie. » Avec sa cousine elle avait été tout simplement franche, de là le : « Il ne me plaît point. »

Et cette conclusion acceptée, il se dit qu'il valait mieux que les choses fussent ainsi : ce serait Véronique elle-même qui découragerait ceux qui l'interrogeraient sur ses sentiments ; quand on verrait qu'elle ne voulait décidément pas de lui, on ne s'occuperait plus de le marier avec elle ; — ce qu'il fallait.

XXII

Lorsque les relations du monde avaient rapproché Claude de Véronique il avait toujours été extrêmement réservé avec elle, mais dans sa réserve il y avait plus de respect que de froideur, et si ses paroles, si ses manières étaient pleines de retenue, ses regards plus francs exprimaient les sentiments vrais qu'il éprouvait pour elle; mais après la confidence de Nathalie, cette réserve s'accentua et prit un caractère plus net.

De ce qu'elle trouvait qu'il avait les cheveux trop longs et la taille trop grande, il n'en était point résulté cependant que par une sorte de critique réciproque, il trouvât maintenant mal chez elle, ce qui autrefois lui avait paru bien, mais enfin il savait maintenant qu'il était en face d'une jeune fille à laquelle il ne plaisait point, et cela suffisait pour lui qu'il tînt à ne rien faire qu'elle pût interpréter comme un désir de vaincre sa répulsion.

— C'est dommage, se disait-il, j'aurais eu plaisir à être lié d'amitié avec elle.

Puis il se disait aussi qu'il devait être un observateur véritablement maladroit pour avoir pu croire que c'était une sympathie particulière qu'il lisait dans son regard, quand ce n'était qu'une affabilité et une bonté naturelles,

et cela le fâchait contre lui-même d'être obligé de reconnaître qu'il pouvait ainsi s'aveugler lorsqu'il s'agissait d'un fait personnel. Comment s'était-il laissé abuser ainsi, lui qui se croyait si peu disposé à la fatuité et aux illusions de l'amour-propre. Et quand il pouvait observer Véronique sans être vu d'elle, il l'étudiait pour tâcher de deviner ce qui avait pu causer son erreur. Mais quelque soin qu'il prît de se cacher pour cet examen, il ne réussissait pas toujours; un regard qui se fixe sur nous, éveille notre attention presque aussi sûrement que le signe qui nous provoque ou la voix qui nous appelle; nous sommes appelés, provoqués par lui; quand il l'examinait ainsi, il arrivait souvent que les yeux de Véronique se levaient sur ceux qui l'attiraient; leurs regards s'échangeaient, se confondaient, car Claude surpris ne pouvait brusquement détourner le sien; et alors il se disait que s'il n'était pas le plus maladroit des hommes, il fallait que Véronique prît plaisir à exprimer juste le contraire de ce qu'elle éprouvait : non, mille fois non, ce n'était pas l'antipathie, ce n'était même pas l'indifférence qu'il lisait dans ce regard si doux.

Qu'était-ce alors?

Il eût pu se poser longtemps cette question sans lui trouver une réponse concluante, car on s'explique mal lorsqu'on se parle ainsi, de loin, sans interrogation franche comme sans réplique, lorsque le hasard en les plaçant plusieurs fois en face l'un de l'autre, en tête-à-tête, vint leur permettre de compléter ce langage des yeux par celui des lèvres.

Véronique eut à soutenir un procès important pour la succession de son père, et son avocat fut Louis Mérault. Pour donner à celui-ci des renseignements qui étaient personnellement à sa connaissance, elle vint souvent chez lui, et lorsqu'il était retenu au palais de justice au delà de l'heure habituelle, elle attendait non dans le salon avec

les clients ordinaires, mais dans la chambre de Denise, en compagnie de celle-ci et des enfants. Par là elles se connurent mieux que dans les banales relations du monde, elles causèrent plus intimement en échangeant leurs idées, et les points de contact étant nombreux entre elles, elles se prirent l'une pour l'autre d'un sentiment affectueux, qui chez Véronique, orpheline, sans amies, sans autres parents que sa cousine Nathalie, se développa vivement. En même temps, comme elle était douce et tendre aux enfants, complaisante pour leurs jeux qu'elle était encore assez jeune pour partager gaiement, il en résulta entre eux et elle une belle amitié qui fit qu'ils la demandèrent sans cesse, tandis que de son côté, elle vint ainsi attirée plus souvent chez son avocat, qu'elle n'y serait venue pour ses seules affaires.

Sachant parfaitement que Claude ne voyait ses amis que le soir après leur dîner, Nathalie ne mit aucun obstacle aux visites de sa cousine qui se faisaient justement avant ce dîner, et elle la laissa aller, accompagnée d'une bonne, sans craindre une rencontre.

Peut-être eût-elle été moins rassurée si elle avait su ce qui se passait et ce qui se disait dans ces visites, car si Claude n'y assistait point en personne, les enfants parlaient si souvent de lui qu'il s'y trouvait en esprit ; son nom était prononcé et invoqué à chaque instant ; ce qu'il avait dit était répété ; ce qu'il avait fait était rapporté. — Aimez-vous ce morceau? demandait Emma en feuilletant sa musique, c'est celui que préfère mon ami Claude. — Ma poupée était bien malade, racontait Jeanne, mais mon ami Claude l'a guérie ; c'est un très-grand médecin, et puis il est très-doux, n'est-ce pas maman qu'il est très-doux mon ami Claude? — Alors c'était Denise qui faisait l'éloge de Claude, jusqu'au moment où Arthur interrompait sa mère pour montrer à Véronique un jouet qui lui avait été donné

par son ami Claude : — Il est très-bon, M. Claude ; il pense toujours à vous faire plaisir ; moi j'aime ça.

Le soir la contre-partie de cette scène se jouait pour Claude ; c'était de Véronique qu'il était question, c'était l'éloge de Véronique que chantaient les enfants, c'était sa bonté, sa complaisance, sa bonne humeur qu'ils célébraient : — Elle est très-gaie, Véronique ; elle ne se fâche jamais. — Elle joue très-bien à tout ce qu'on veut. — Moi, ce qui me plaît, c'est qu'elle ne tient pas à être la madame et qu'elle veut bien faire la servante. — Il est certain, disait Denise, qu'elle sera une excellente mère ; et quelle charmante femme ! d'un esprit sensé, d'un cœur tendre, affectueux, dévoué, d'une humeur enjouée, d'un caractère facile, enfin une perle comme j'en voudrais une pour mon fils quand il sera d'âge à se marier.

Lorsque Claude entendait cela, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que ce portrait ne ressemblait guère à celui que Nathalie lui avait fait de la femme froide, apathique, fantasque, qu'elle lui avait dépeinte ; mais c'était là une idée qu'il ne voulait pas examiner à fond et qu'il s'efforçait, au contraire, d'écarter toutes les fois qu'elle obsédait son esprit.

Bien que Véronique se fût tendrement attachée à ces trois enfants, c'était Emma, l'aînée, qui était sa préférée : cette petite Emma était une fillette pleine de gentillesse, mais bizarre pour tout, pour sa beauté aussi bien que pour son caractère, joueuse ou recueillie, tendre ou cruelle, folle ou sage, paresseuse ou appliquée, et toujours avec la mobilité d'un oiseau selon son caprice du moment, qui la faisait aller d'un extrême à l'autre, passionnément. Cette inégalité s'étendait jusqu'à sa santé qui, superbe pendant un certain temps, devenait tout à coup languissante sans cause apparente : elle avait dévoré, elle ne mangeait plus ; elle avait pris l'habitude de rester douze heures au lit sans

s'éveiller, elle ne dormait plus ; elle avait été rose et fraîche, elle devenait pâle et terreuse. Diable enragé tant qu'elle était en bonne santé, elle se faisait dolente aussitôt qu'elle était malade, et il fallait alors que tout le monde s'empressât autour d'elle, son père, sa mère, sa sœur, son ami Claude, surtout son ami Claude pour la soigner, l'amuser, et surtout la plaindre : « Si on me plaignait bien, disait-elle, je sens que je serais guérie. » On la plaignait bien, et elle guérissait.

Mais un jour une de ces indispositions s'annonça avec un caractère menaçant : l'enfant était abattue ; somnolente, elle accusait des douleurs très-vives dans la tête, et la lumière du jour ou de la lampe la frappant en face la faisait crier. Claude se montra inquiet. Denise éperdue, Mérault tremblant le forcèrent à parler ; il avoua qu'on pouvait craindre une méningite ; elle n'était pas déclarée ; sans doute on pourrait l'empêcher, mais une active médication était nécessaire.

Et quatre fois par jour, avant d'aller à son hôpital, en en sortant, dans l'après-midi, le soir, il vint voir sa petite malade, sa petite amie.

— Je viens te plaindre, lui disait-il, en s'installant près d'elle ; plaignons-nous ensemble, là, ma mignonne, là, là, là.

— Ça me fait du bien, disait-elle d'une voix contractée, je souffre moins des yeux et des oreilles.

Lorsqu'il descendit après sa seconde visite, il trouva en bas l'attendant Véronique, qui, sachant l'heure à laquelle il devait venir, avait voulu avoir des nouvelles certaines de la petite Emma : sa cousine Nathalie était en ce moment chez sa tante de Verneuil dont elle guettait l'héritage, et Véronique avait mis cette absence à profit pour faire librement ce qu'elle voulait.

— Eh bien, monsieur, dit-elle vivement à Claude, comment la trouvez-vous ? Est-ce qu'il y a du danger ?

Il dit ce qu'il devait dire, en répétant ce qu'il avait déjà expliqué à la mère.

— Oh! vous la sauverez, monsieur, s'écria Véronique, n'est-ce pas que vous la sauverez?

Ce cri le toucha, tant il y avait de tendresse émue dans son accent; il la regarda un court moment; elle ne baissa pas les yeux, mais elle les plongea dans les siens, avec angoisse, pour lire sa réponse.

— Ne doutez pas de ma sincérité, mademoiselle, dit-il, c'est franchement que je vous réponds que le danger n'est pas si grand que vous pouvez le craindre.

— Oh! vous la sauverez!

Elle dit cela avec assurance, comme si elle avait foi en sa puissance.

— Quand la reverrez-vous? demanda-t-elle.

— Ce soir, à cinq heures.

Le soir il la retrouva l'attendant, puis le lendemain, puis le surlendemain.

C'était discrètement qu'elle l'interrogeait, en quelques mots, rapidement; mais dans ces quelques mots il y avait une émotion contenue qui disait clairement qu'elle n'était nullement la femme apathique dont Nathalie lui avait parlé : une femme apathique serait tranquillement restée chez elle, se contentant d'envoyer sa femme de chambre chercher des nouvelles; une femme apathique ne se serait point inquiétée, tourmentée ainsi, elle ne se serait point prise surtout d'une aussi ardente amitié pour cette enfant. De cela maintenant il avait une certitude absolue, et bien évidemment sous les paroles de Nathalie se cachait quelque mystère et peut-être même quelque tromperie : l'accent de cette jeune fille, ses regards, son émotion ne mentaient pas; c'était une âme tendre assurément, généreuse, dévouée.

Mais pourquoi cette tromperie?

Une seule explication se présentait, et quelle que fût sa répugnance à l'admettre, il fallait bien qu'il l'acceptât : jalouse de sa cousine, elle avait voulu rendre celle-ci haïssable, et pour cela elle en avait fait ce portrait qui maintenant, il le voyait, ressemblait si peu à la réalité. Si Nathalie l'avait trompé pour ce portrait, ne l'avait-elle point trompé aussi pour ce qu'elle lui avait dit des sentiments de Véronique, et dans ce cas n'était-ce point Denise qui avait eu raison en parlant de sympathie?

Ces questions, qu'une lumière nouvelle éclairait maintenant le gênèrent et le blessèrent : ce n'était plus quelque chose de louche dans sa maîtresse que cette lumière lui montrait, c'était quelque chose de faux; c'était le soupçon, la précaution, la rouerie, la tromperie.

Et pourquoi? Où, quand, comment lui avait-il donné l'occasion de le soupçonner?

Il en voulut presque à Véronique de l'avoir contraint à ouvrir les yeux sur ce qu'il avait refusé de voir jusqu'à ce jour, et ce qu'il eût beaucoup mieux valu pour tous deux qu'il ne vît jamais.

Aussi, lorsque le troisième jour de la maladie d'Emma, il annonça à Véronique que tout danger avait disparu, y avait-il dans la satisfaction avec laquelle il lui communiqua cette bonne nouvelle, une sorte de soulagement personnel : — il ne la verrait plus.

Et ce fut avec cette idée qu'il rentra chez lui.

Mais il se trompait; comme il allait se mettre à table, une femme de chambre vint le prier de passer tout de suite chez Mlle Lerissel, qui s'était donné une entorse.

Son premier mouvement fut de prendre son chapeau et de courir boulevard du Château :

— La pauvre jeune fille! une entorse, comme cela était fâcheux.

Ce fut en chemin seulement que la réflexion lui vint.

En répondant à l'appel de Véronique, il avait obéi à cet instinct professionnel qui fait tout de suite dire au médecin, lorsqu'on lui parle d'un malade : « Me voici, » comme le tocsin qui sonne la nuit fait courir le pompier au feu ; mais au moment d'entrer dans cette maison, dont il lui avait été en quelque sorte interdit de franchir le seuil, il se rappela que dans la circonstance présente, ce n'était pas seulement le médecin qui allait pénétrer dans cette maison, c'était aussi l'amant de Nathalie.

Que dirait-elle, que penserait-elle, lorsqu'elle apprendrait qu'il avait soigné cette jeune cousine de qui elle avait si grande peur, et qu'elle avait entourée de tant de précautions pour la tenir éloignée de lui ?

Quelques jours auparavant, l'amant l'eût peut-être emporté sur le médecin, mais il s'était passé bien des choses en ces quelques jours, ce fut le médecin qui l'emporta sur l'amant. Elle avait besoin de soins, cette jeune fille ; s'il la laissait appeler Évette, celui-ci la traiterait par les cataplasmes et saignées, et elle en aurait pour cinq ou six semaines de repos forcé avec une ankylose au bout peut-être, tandis qu'en deux ou trois jours, il espérait la guérir. Pouvait-il lui refuser ses soins ? sous quel prétexte ? dans quel but ? Uniquement pour ne pas donner d'inquiétudes à Nathalie. Sans doute c'était là une considération qui à ses yeux avait son importance, mais moindre maintenant qu'autrefois. Après ce que Nathalie avait fait et ce qu'il avait appris, certains ménagements qui, avant, eussent été des témoignages de tendresse seraient maintenant des témoignages de faiblesse ; et elle ne méritait pas qu'il les lui donnât.

Il était devant la maison ; il entra.

On le fit monter au premier étage et dans une grande chambre tendue de cretonne à fond écru, semé de légers bouquets de fleurs des champs, il trouva Véronique assise

dans un fauteuil, le pied plongé dans un seau plein d'eau : autour d'elle allait et venait une femme de chambre.

— C'est une maladroite qui vous dérange, dit-elle en répondant au salut de Claude par une inclinaison de tête.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Mais oui.

— Voulez-vous bien me montrer votre pied ?

Puis, se tournant vers la femme de chambre :

— Donnez-moi une serviette, je vous prie.

Celle-ci s'empressa de faire ce qui lui était demandé, et elle allait se retirer, lorsqu'il la retint.

— Veuillez rester, dit-il, j'aurai besoin de vous tout à l'heure sans doute.

Pendant ce temps, Véronique, un peu confuse, avait sorti son pied de l'eau, et elle le tenait au-dessus du seau : sur sa peau blanche veinée de petit filets bleuâtres, couraient de grosses gouttelettes transparentes; mais Claude n'y faisait point attention, pas plus qu'il n'était sensible à la finesse des attaches, à la cambrure du pied, au dessin des doigts allongés; ce qu'il regardait, c'était l'articulation tuméfiée, et rien que l'articulation; il était médecin, seulement médecin.

Il s'était agenouillé d'une jambe, et, sur son autre genou recouvert de la serviette, il avait posé le pied de Véronique qu'il examinait en le palpant.

— Ce ne sera rien; une simple entorse, dit-il; vous pourrez marcher tout à l'heure.

— Mais mon père a eu une entorse et il a gardé la chambre pendant deux mois.

— Il l'eût probablement gardée deux jours en s'adressant à un simple rebouteur ignorant ; mais ce qu'un rebouteur ignorant peut faire n'est pas au-dessus d'un médecin, qui, tout en connaissant l'anatomie, ne trouve pas

qu'il est indigne de son savoir de profiter des leçons de l'expérience; demain ou après-demain vous pourrez reprendre, je l'espère, vos occupations si vous voulez bien supporter la douleur assez vive que je vais vous causer.

— Mais certainement, je le veux.

Alors il se releva après avoir délicatement posé le pied de Véronique sur le parquet, et il alla à l'autre bout de la chambre chercher une petite chaise basse qu'il avait aperçue.

Pendant ce temps une grosse chatte noire aux yeux verts entra dans la chambre :

— Voici la coupable, dit Véronique en appelant la chatte; c'est lady Jane, la chatte adorée de ma cousine elle se frôlait contre moi dans l'escalier; pour ne pas la repousser j'ai voulu sauter par-dessus elle, et mon pied est retombé à faux : nous l'appelons lady Jane, en souvenir de la chatte de Krook le lord-chancelier de *Bleak-House;* vous avez lu le roman de Dickens?

— Hélas non, mademoiselle, je n'ai jamais eu le temps de lire pour mon plaisir; vous ne sauriez imaginer jusqu'où va l'ignorance des gens qui sont obligés d'apprendre beaucoup.

Tout en parlant il s'était assis en face de Véronique et il lui avait pris la jambe blessée, qu'il tenait la plante du pied appuyée sur son genou.

Il appela la femme de chambre et lui demanda de bien fixer avec ses mains le pied comme il l'avait posé; puis embrassant le talon dans la paume de sa main gauche il le bascula de bas en haut et d'arrière en avant, tandis qu'avec le pouce il exerçait une pression sur la partie gonflée de l'articulation; sous cette pression la tuméfaction disparut et le pied ne tarda pas à reprendre sa forme primitive.

Tout en pratiquant ces pressions de la main gauche, il

exerçait une sorte de massage de la main droite en contournant l'articulation.

— Si je vous fais mal, disait-il, criez, mademoiselle ; cela soulage de se plaindre.

— J'espère ne pas crier, répondit-elle.

— Vous êtes courageuse.

— Je veux l'être.

L'opération ne dura que quelques minutes ; elles parurent longues à Véronique ; mais cependant grande fut sa surprise quand Claude s'étant arrêté, lui dit qu'elle pouvait se rechausser.

— Quand recommencerez-vous ? demanda-t-elle.

— Je ne recommencerai pas ; c'est fini, vous pouvez marcher.

— C'est impossible.

— Essayez.

Elle se chaussa et posa son pied sur le parquet timidement, ayant encore présente assurément la douleur qu'elle éprouvait quelques instants auparavant.

— Appuyez, dit Claude, marchez.

Elle appuya, elle marcha.

— Mais c'est miraculeux ! s'écria-t-elle en le regardant avec admiration.

— C'est un miracle que les rebouteurs accomplissent tous les jours et qui ne mérite même pas l'étonnement.

— En tout cas mérite-t-il la reconnaissance.

— Un merci, tout au plus.

— Oh ! monsieur !

Elle le regarda confuse, gênée évidemment de n'oser pas, de ne savoir pas le remercier comme elle aurait voulu.

Pour la tirer de cet embarras, Claude lui parla de sa cousine comme s'il ne savait pas quand celle-ci devait revenir à Condé.

— Je voulais lui écrire, dit-elle pour la prier de revenir.

— Si c'est pour qu'elle vous soigne, vous pouvez ne pas la déranger; je vous assure que quand je viendrai vous voir, demain matin, vous me direz que vous n'avez plus besoin de soins, ni des miens ni de ceux de Mme Gillet; pour aujourd'hui je n'ai plus qu'à vous écrire une petite prescription peu importante.

Disant cela il s'approcha d'une grande table, recouverte d'un tapis, placée entre les deux fenêtres; sur cette table se trouvaient un large encrier en cuivre posé dans un plateau laqué, un buvard, des livres et divers objets, bibelots ou potiches, auxquels il ne prit pas tout d'abord attention.

Mais en levant les yeux de dessus son papier pour tremper sa plume dans l'encrier, il vit devant lui, dans un écrin rouge ouvert, un portrait en émail qu'il reconnut tout de suite pour celui sur lequel Nathalie lui avait juré qu'elle était innocente : si ce n'était ce portrait même, c'était en tout cas la copie exacte de celui qu'il avait déjà vu et il reconnut parfaitement, non-seulement l'écrin et l'émail, mais encore la figure énergique entourée d'un collier de barbe noire qu'il n'avait vue que rapidement, il est vrai, mais assez cependant pour qu'elle l'eût frappé.

Au lieu de continuer d'écrire, il resta un moment la plume levée, regardant ce portrait, puis le quittant des yeux, il regarda Véronique qui se tenait de l'autre côté de la table.

— Oh! mais, dit-il, voici vraiment une ressemblance prodigieuse, et qui doit être bien rare entre un oncle et une nièce.

Mais il n'avait pas dit ce mot, qu'il sentit qu'il avait laissé échapper une sottise; comment pouvait-il savoir que ce portrait était celui du père de Mme Gillet, c'est-à-dire

l'oncle de Mlle Lerissel; malheureusement il était trop tard.

— De quelle ressemblance parlez-vous donc ? demanda-t-elle.

— Mais de celle que je trouve entre vous et ce portrait; elle est frappante et extraordinaire.

— Bien naturelle en tout cas.

— Monsieur votre père et monsieur votre oncle se ressemblaient ?

— Ils s'étaient ressemblés quand ils étaient jeunes, m'a-t-on dit, mais l'âge avait beaucoup diminué cette ressemblance : leurs habitudes différaient, leurs manières de s'habiller, de se coiffer n'étaient pas les mêmes; ainsi mon père portait un collier de barbe noire, tandis que mon oncle avait le visage entièrement rasé.

Sans parler, de la main, avec tous les signes de la surprise sur le visage, Claude montra le portrait qui était devant lui.

Véronique se mit à sourire.

— Mais ce portrait n'est pas celui de mon oncle, dit-elle, c'est celui de mon père.

Puis étendant la main vers un second écrin rouge à demi-caché derrière une potiche et le tournant vers Claude de manière à ce que celui-ci le vît bien en face :

— Voici le portrait de mon oncle, dit-elle, vous voyez que le visage est rasé, et qu'on ne pouvait pas du tout confondre les deux frères.

Mais Claude ne voyait absolument rien : il restait la main étendue, tremblante; et un bourdonnement plutôt qu'un bruit de paroles distinctes emplissait ses oreilles.

Cependant Véronique sans remarquer son trouble, qui, l'eût-elle vu, eût été d'ailleurs inexplicable pour elle, continuait :

— Ces portraits dans lesquels la ressemblance a été

admirablement fixée, nous sont bien précieux à ma cousine et à moi : c'est mon père qui nous les a donnés, et il a voulu que Nathalie eût les mêmes que moi, mêmes émaux, mêmes écrins ; en nous les offrant il ne pouvait guère prévoir, le pauvre cher père, que de son frère d'abord, et de lui ensuite, ce serait tout ce qui nous resterait bientôt.

Et, saisie par l'émotion que ces souvenirs évoquaient, elle se tut pensant à son père, et ne pensant plus guère à Claude.

Pendant ce temps, il put se remettre un peu, assez au moins pour comprendre combien dangereuse deviendrait la situation si elle se prolongeait.

Trempant sa plume dans l'encrier, il voulut écrire, mais prêt à tracer le premier mot, il se trouva qu'il avait complétement oublié ce qu'il avait eu l'idée de prescrire : un effort de volonté le lui rappela ; mais bien qu'il se tînt la main droite fortement serrée dans sa main gauche, il ne put pas s'empêcher de trembler, et son ordonnance fut un horrible griffonnage : heureusement Véronique devait ignorer que d'ordinaire il écrivait lisiblement.

Il se leva, et chercha son chapeau qu'il avait devant lui.

— A demain, n'est-ce pas, dit Véronique répondant à son salut.

— Certainement, oui, à demain.

XXIII

« — Sur ce portrait, tu entends, sur ce portrait, je te jure que tu t'es trompé. »

Sur ce portrait! Non celui de son père, cet homme d'honneur dont elle avait parlé, mais celui de son oncle.

Evidemment l'invention était fort drôle et tout autre à sa place en eût ri, mais pour lui, combien misérable!

Ainsi, elle s'était moquée de lui par un tour d'escamotage.

Par un reste de respect humain, n'osant prêter un faux serment sur le portrait de son père, elle avait inventé le tour du portrait de son oncle: jurer sur la mémoire de son père qui lui était restée chère, c'eût été un parjure au-dessus de son courage; jurer sur la mémoire de son oncle dont elle n'avait souci sans doute, c'était un ingénieux moyen de sortir d'embarras.

Comme il la voyait maintenant clairement promener ses doigts dans le cou de Thivolet.

Et il avait pu récuser le témoignage de ses yeux!

Comme elle avait dû, comme elle devait rire de lui!

S'il est cruel d'être trompé par celle qu'on aime, il ne l'est pas moins d'être bafoué.

En quoi ne l'avait-elle pas trompé depuis qu'il l'aimait ?

Où qu'il regardât, quoi qu'il se rappelât, partout il voyait le mensonge et la tromperie. La caresse à Thivolet, tromperie; les assiduités du banquier auprès de Véronique, tromperie; l'indifférence de Véronique, ses sentiments de répulsion pour lui, tromperie. Comment avait-il été assez naïf pour croire que si Nathalie n'avait pas fait d'imprudences pour forcer leur mariage au temps où elle le voyait disposé à la prendre pour femme, c'était par discrétion, par dignité, alors que c'était tout simplement pour ménager Thivolet, se faire épouser par celui-ci, ou se faire instituer sa légataire? Comment avait-il pu accepter les raisons qu'elle lui donnait pour l'empêcher si obstinément de venir chez elle, quand les deux raisons vraies étaient qu'il ne gênât pas Thivolet, et qu'il ne vît pas Véronique?

Quand elle lui avait dit qu'elle l'aimait, il avait ouvert les oreilles et le cœur à cette voix, ravi, fasciné, enivré par elle; que n'avait-il en même temps ouvert les yeux et l'esprit, il aurait compris que cette femme qui lui paraissait si passionnée s'aimait et n'aimait pas, qu'elle se caressait et ne caressait pas et que dans cette grâce féline qui l'avait séduit il y avait une nature de chatte égoïste, astucieuse, fausse, perfide, cruelle, n'ayant souci que du plaisir qu'elle se donnait et non de celui qu'elle pouvait donner elle-même.

Il n'avait rien vu, rien compris, rien deviné; il avait aimé naïvement et bêtement admiré; et toujours sans doute il eût ainsi admiré et aimé sans ce portrait; mais le coup de foudre qui l'avait brusquement frappé avait allumé en lui un effroyable incendie qui éclairait de ses lueurs sinistres ce qu'il ne dévorait pas: il voyait maintenant jusqu'au fond; et dans cet écroulement rien ne restait debout.

Comme il s'était trompé !

Comme elle l'avait trompé !

Rentré chez lui, il réunit tout ce qu'elle lui avait donné depuis qu'ils s'aimaient, quelques livres, un couteau à papier, un porte-crayon; il déchira les livres, brisa le couteau, broya le porte-crayon, et ayant tout entassé dans la cheminée de sa chambre, il le brûla en le tisonnant avec rage. Puis cela fait, il jeta les fleurs dont étaient remplis les vases et les potiches qui ornaient sa chambre, et descendant ces vases il alla les replacer dans son salon là, où il les avait pris, quand il avait voulu que sa chambre fût digne de celle qu'il attendait.

Si la chose avait été possible, il aurait brûlé sa chambre pour que rien ne vînt lui rappeler ses anciens souvenirs: mais ne pouvant pas la brûler il l'abandonna. Dans cette maison qu'il habitait seul, il avait plusieurs chambres à sa disposition. Il en choisit une où elle n'était jamais entrée parce qu'elle n'était pas meublée, et pendant une partie de la nuit, il transporta dans cette chambre ce qui se trouvait dans l'ancienne; encore regretta-t-il de n'avoir pas un mobilier plus nombreux pour ne point se servir de ce qu'elle avait touché. Quand il refit son lit, il alla jeter dans l'ancienne chambre l'oreiller sur lequel elle avait si souvent déroulé ses cheveux. Il n'était plus au temps où le parfum qui se dégageait de cet oreiller pénétrait son cœur et l'amollissait. Ce cœur s'était durci, refroidi, et maintenant rien ne pouvait plus l'émouvoir que le mépris.

En se couchant il avait pensé à l'horrible nuit qu'il avait passée en rentrant de chez lady Barrington, et il s'était dit que c'était assurément une nuit semblable qui l'attendait. Mais il n'en fut rien. Il dormit. Et ce fut seulement au réveil qu'il comprit l'immense distance qui séparait la nuit qui venait de s'écouler, de celle où il

avait douté de la perfidie de sa maîtresse. Maintenant aux angoisses du doute avaient succédé l'apaisement, l'anéantissement de la certitude: maintenant son amour ne luttait plus, il était mort, bien mort, irréparablement, pour jamais !

Ne la revoir jamais, c'était là maintenant son désir; ne plus entendre parler d'elle.

Aussi regretta-t-il d'avoir promis à Véronique de lui faire une visite en sortant de son hôpital: rentrer dans cette maison lui serait une blessure, il eût voulu ne pas même repasser sur le boulevard du Château, pour lui plein de tant de souvenirs.

Mais il avait promis; il devait s'exécuter; d'ailleurs cette pauvre jeune fille n'était pour rien dans la perfidie de sa cousine, et l'infamie de celle-ci ne devait pas rejaillir sur elle.

Il ne la trouva pas aussi bien qu'il l'espérait: il y avait encore une vive douleur dans le pied et une certaine inflammation autour de l'articulation.

Pendant qu'il l'examinait, il crut remarquer qu'elle le regardait curieusement ; alors il leva les yeux sur elle.

— Je craignais presque ne pas vous voir aujourd'hui, dit-elle.

— Eh pourquoi donc, mademoiselle?

— Mais parce que j'avais peur que vous ne fussiez malade ; il me semblait que vous n'étiez pas bien, hier, en partant.

— Je n'ai jamais été malade, mademoiselle..., seulement je suis quelquefois préoccupé et cela m'arrive surtout lorsque j'ai oublié quelque chose ; c'était là mon cas, hier ; tout à coup en vous parlant, je me suis rappelé que j'avais une visite importante à faire, de là mon brusque départ, qui, j'en conviens, a pu vous paraître étrange.

Puis, voulant détourner la conversation d'un sujet plus

pénible encore que gênant, il se mit à parler de la chatte, qui, allongée voluptueusement sur un tapis, le regardait d'un œil prudent, se demandant si ce nouveau venu était un ami sur les genoux duquel on pouvait sauter avec l'espérance d'obtenir une caresse, ou bien un ennemi dont il fallait se tenir à distance.

— Vous savez que c'est la vraie maîtresse de la maison, dit Véronique. Ma cousine, qui sait cependant se faire obéir, est son esclave comme nous toutes ; si elle avait le don de la parole, comme les bêtes des fables, je suis sûre que son premier mot serait un vers, le vers de Tartufe arrangé pour elle :

La maison m'appartient, c'est à vous d'en sortir.

Pendant qu'elle parlait ainsi, il regardait la chatte, qui était vraiment magnifique, et la plus belle peut-être qu'il eût jamais vue, et, tout en l'admirant, l'idée qu'il avait déjà eue lui tourmenta l'esprit : entre cette lady Jane et Nathalie, il y avait une bizarre ressemblance. Ayant décidément reconnu qu'on pouvait espérer quelque chose de lui, elle s'était levée, et elle s'avançait tout doucement avec coquetterie, faisant la belle, s'allongeant, les pattes étendues et les griffes sorties ; se ramassant sur elle-même, se lissant ; tout cela avec une souplesse et une flexibilité telles que c'était à croire que ce beau corps n'était formé que de muscles. Combien de fois n'avait-il pas vu Nathalie venir ainsi à lui avec cette grâce pleine d'aisance et de noblesse : c'était la même mobilité, la même agilité, les mêmes flexions onduleuses. Combien de fois aussi n'avait-il pas vu en elle comme il le voyait chez cette chatte, des griffes acérées sous les pattes veloutées. Et son adresse à se retourner et à retomber toujours sur les pieds ; et son sang-froid, et son absence de vertige ; et la qualité d'être toujours maître de soi, tout cela n'était-ce pas de la chatte?

Quoi d'étonnant alors à ce qu'elle adorât cette lady Jane, comme le disait Véronique?

Ces réflexions étaient trop désagréables à Claude pour qu'il prolongeât longtemps sa visite; ayant prescrit ce qui était nécessaire pour le soulagement des douleurs que Véronique éprouvait encore, il se disposa à se retirer.

— Vous ne me dites pas quand vous reviendrez? demanda-t-elle.

— Mais je ne reviendrai pas; vous n'avez plus besoin de moi.

Elle hésita un court moment; puis, comme si elle faisait violence à son embarras, elle insista pour qu'il vînt le lendemain.

— Je voudrais sortir, dit-elle, et je ne le ferai que si vous m'en donnez la permission; ma cousine blâmerait mon imprudence.

Nathalie ne devant revenir que deux jours après, Claude consentit à faire cette dernière visite, bien certain de ne pas la rencontrer.

— A demain, dit-il.

Mais il se trompait dans sa prévision basée sur ce qui avait été convenu entre elle et lui avant qu'elle partît; le lendemain, en entrant dans la chambre de Véronique, il trouva les deux cousines assises à côté l'une de l'autre.

L'émotion le rendit immobile; Nathalie vint au-devant de lui avec un sourire :

— Je suis heureuse d'être rentrée à temps pour vous remercier, dit-elle gracieusement, vous avez fait un miracle; ma cousine m'a raconté comment vous l'aviez guérie, c'est vraiment prodigieux; elle me l'avait dit dans sa lettre, mais cela me paraissait tellement extraordinaire que je suis accourue pour la soigner ne croyant pas tout ce qu'elle me disait.

Il avait eu le temps de prendre une contenance; il salua

Nathalie, sans lui répondre, sans la regarder, les yeux baissés, et il alla directement à Véronique qu'il interrogea en quelques mots.

Elle était chaussée de pantoufles ; il lui dit qu'il désirait la voir marcher avec des bottines à talon, et elle passa dans une pièce voisine, son cabinet de toilette sans doute, pour mettre des bottines.

Claude n'avait pas prévu qu'il allait rester seul avec Nathalie, dont il était séparé par la grande table sur laquelle étaient posés les portraits.

Lorsque Véronique eut disparu dans le cabinet dont la porte resta ouverte, Nathalie se pencha en avant et allongea la main par-dessus la table pour aller au-devant de celle de Claude.

Dans ce mouvement elle rencontra les yeux qu'il venait de relever et d'attacher sur elle en plein visage, foudroyants, terribles. Elle s'arrêta avec stupéfaction, les yeux et la bouche largement ouverts.

Lentement il posa sa main étendue sur l'écrin qui contenait le portrait du père de Véronique, et en même temps il redressa la tête avec un geste qui, dans sa violence, en disait plus que toutes les paroles.

Ils restèrent ainsi durant quelques secondes les yeux dans les yeux ; elle avait pâli au point d'être décolorée, ses lèvres tremblaient, mais elle tenait toujours les yeux levés, soutenant le regard qui la frappait : pour lui, il restait les paupières mi-closes, les narines contractées et sur son visage convulsé aussi bien que dans toute sa personne, se montrait le plus profond mépris.

— Il faut que je te voie, que je te parle, dit-elle à voix basse en sifflant ses paroles, ce soir, chez toi.

Il se leva et la regardant de haut en bas en lui lançant un regard pour l'écraser :

—Ni chez moi, ni ailleurs, dit-il sur le même ton, jamais!

A ce moment Véronique rentrait, il alla au devant d'elle, puis se plaçant à l'autre bout de la chambre, il la fit marcher.

— Cette fois, dit-il, vous sentez bien, n'est-ce pas, que vous n'avez plus besoin de moi.

Nathalie voulut le reconduire et descendre l'escalier avec lui, mais d'un coup d'œil il la cloua sur le palier du premier étage.

XXIV.

Il était bien certain qu'elle viendrait le soir comme elle l'avait dit.

De cela Claude ne pouvait pas avoir le moindre doute : il la connaissait, ce n'était pas en face d'un danger, même dans une situation désespérée, qu'elle reculait.

Sa première pensée fut de trouver un moyen pour ne pas la voir : il n'avait rien à lui dire, ou plutôt il n'avait rien à ajouter à ce qu'il avait déjà dit. « Tout est fini entre nous, à jamais. » Il devait donc lui fermer sa porte, de telle sorte qu'elle ne pût pas l'ouvrir.

Mais en réfléchissant qu'elle n'était pas femme à s'arrêter devant une porte fermée, et que, décidée à entrer, elle entrerait quand même, dût-elle escalader le mur ou traverser la rivière, la raison le fit revenir sur sa première résolution.

Il ne devait point reculer devant elle ; elle voulait lui parler, il l'écouterait, et il lui répondrait ; après tout mieux valait peut-être cette explication, elle serait telle que tout serait fini, bien fini, à jamais.

Le soir venu, il s'installa dans son cabinet, qui ouvrait sur le vestibule par lequel elle devait passer, et, laissant la porte entre-bâillée, il attendit.

Il eût voulu être calme, froid, maître de lui, mais il ne l'était point; et comme les médecins ont des moyens d'observation que tout le monde ne sait pas employer, il avait le dépit de constater que son pouls battait plus vite à mesure que les minutes s'écoulaient.

Il l'attendait après minuit comme à l'ordinaire; elle arriva avant, et le bruit de ses pas sur le perron le surprit; vivement il sortit dans le vestibule; elle était déjà entrée et refermait la porte. De la main il lui montra son cabinet. Elle le regarda: elle avait cru évidemment qu'il la recevrait dans sa chambre, dans leur chambre.

— La chambre qui a été la nôtre n'existe plus, dit-il, je l'ai abandonnée et je n'y rentrerai jamais.

Elle passa devant lui pour entrer dans le cabinet. Quand elle eut défait sa mante, il vit sur son visage et dans l'attitude de son corps les marques les plus sensibles de la douleur. Ses yeux étaient grands ouverts; ses narines étaient dilatées et frémissantes; la lèvre supérieure rétractée et relevée aux coins découvrait ses dents, tandis que la lèvre inférieure s'abaissait, pendante; la respiration paraissait profondément troublée, haletante, avec des moments d'arrêt qui empourpraient la face.

Il était resté adossé à la porte fermée, les bras croisés sur la poitrine, attendant.

Elle le regarda longuement avant de se décider, comme si elle espérait par ses regards seuls, adoucir les yeux durs qu'elle voyait fixés sur elle et ce ne fut qu'après s'être assurée qu'elle ne les toucherait point ainsi qu'elle prit la parole; sa voix rauque trahissait l'émotion qui la serrait à la gorge.

— C'est pour t'expliquer ma faute, dit-elle, que j'ai voulu cette entrevue.

Il s'était promis d'écouter sans interrompre, mais il ne fut pas maître d'un mouvement de fureur:

— Alors, c'est un aveu, dit-il, avec des détails, n'est-ce pas ? la chose est curieuse.

— Pourquoi cette cruauté quand je viens, pleine de repentir, désolée et défaillante, la plus malheureuse des femmes ; ne peux-tu m'écouter avec tes souvenirs ?

— Ah ! ne parlons pas de souvenirs ; de tout, mais pas de souvenirs.

— Soit.

Elle tira de sa poche deux écrins rouges, en tout semblables à ceux qu'il avait vus sur la table de Véronique.

— Il est certain, n'est-ce pas, dit-elle, que ces deux écrins sont exactement pareils et qu'on peut les confondre en prenant l'un pour l'autre. Quand je me suis décidée à revenir pour te donner la preuve que je n'étais pas coupable de l'acte honteux dont tu m'accusais, j'ai pris l'un de ces deux portraits sur la table où ils étaient posés tous deux, et j'ai cru prendre celui de mon père.

— Ah ! vraiment !

— Je l'ai cru. C'est ici, en étendant ma main dessus pour prêter serment, et en le regardant, que j'ai reconnu que je m'étais trompée. Que faire ? Que dire ?

— La vérité.

— Sans doute, cela seul était raisonnable ; cela seul était digne. Je l'ai compris depuis et je me le suis dit. Mais à ce moment j'étais trop émue pour penser à ce qui était où n'était pas raisonnable. Je ne voyais que toi ; tu étais suspendu à mes lèvres ; je t'avais promis une preuve ; tu l'attendais disposé à l'accueillir ; je n'ai point osé avouer mon erreur.

— Il fallait moins de courage pour cela que pour prêter un faux serment sur la mémoire d'un père.

— Je n'ai point prêté un faux serment.

— Allons donc !

— Je n'ai point juré sur la mémoire de mon père. Je

t'ai parlé de mon père, et, après avoir attesté son honneur pour que tu comprennes bien quelle importance, moi sa fille, je donnais à un serment, j'ai pris ce que je croyais être son portrait pour jurer dessus. A ce moment, à ce moment seulement, j'ai vu que je m'étais trompée et que le portrait que je tenais dans ma main était celui de mon oncle, non celui de mon père. J'ai été anéantie. Si, au moment de jurer, je m'arrêtais, si j'hésitais, si, allant plus loin encore, je t'expliquais mon erreur que penserais-tu de moi? L'occasion que j'avais de te convaincre de mon innocence, et par là de reconquérir ton cœur, ne serait-elle pas à jamais perdue? Je n'ai vu que cela. Je n'ai été sensible qu'à mon amour. J'ai perdu la tête. J'ai juré que j'étais innocente. Je l'ai juré parce que c'était la vérité et que je ne faisais pas un faux serment. J'étais venue avec l'idée de te dire : « Sur ce portrait de mon père, je te jure que je suis innocente. » Te rappelles-tu mes paroles?

— Parfaitement.

— Eh bien, alors tu sais que je n'ai pas parlé de mon père et que j'ai dit : « Sur ce portrait, je te jure que tu t'es trompé. »

Depuis qu'elle parlait, elle n'avait pas cessé de le regarder, suivant en lui sur son visage, comme dans ses yeux, l'effet qu'elle pouvait produire : ces yeux n'avaient rien perdu de leur dureté ; au contraire, ils avaient pris une expression méprisante et ironique.

— Voilà qui est ingénieux, dit il.

— Etienne...

— Vous vous imaginez donc que je vous aime encore, et que c'est mon amour qui écoute cette histoire. Eh bien, détrompez-vous ; ce n'est point à un amant aveuglé que vous parlez, c'est à un homme à qui, depuis longtemps, le soupçon avait entr'ouvert les yeux et qui maintenant

voit clair, tout à fait clair. Ne vous mettez en peine ni d'inventions, ni d'émotions ; je ne crois pas plus aux unes qu'aux autres. Vous avez voulu cette entrevue malgré moi : vous avez parlé, j'ai écouté ; restons-en là.

Il parlait d'une voix saccadée, en se faisant manifestement violence pour ne pas se laisser entraîner ; sur ces derniers mots, il s'effaça comme pour lui livrer passage.

Mais, bondissant vers lui, elle se jeta à genoux et, ne pouvant lui prendre les mains, qu'il tenait serrées contre sa poitrine, elle lui saisit les jambes, qu'elle embrassa.

— Etienne ! s'écria-t-elle avec une voix brisée par les sanglots, écoute-moi, regarde-moi ; c'est une femme qui t'aime, qui t'adore, qui n'a jamais aimé que toi, qui se traîne à tes genoux et qui t'implore ; un mot, un regard, je t'en conjure. Oui, j'ai eu tort de te tromper ; oui, je suis coupable, mais non comme tu le crois ; je n'ai voulu qu'une chose : te prouver que je n'aimais que toi, que je n'avais jamais cessé de t'aimer. Cela, je te le jure.

Elle se releva vivement et prenant le portrait de son père, sans se tromper cette fois, et le montrant à Claude :

— Sur lui, sur sa mémoire, je te le jure, je te le jure !

Il la regarda : jamais elle n'avait été plus éloquente, plus passionnée, plus belle : les larmes ruisselaient sur son visage et noyaient ses yeux, ses seins bondissaient dans son corsage.

Elle voulut, le voyant ainsi, s'avancer vers lui, mais de sa main jetée en avant, il l'arrêta net :

— Evidemment, dit-il, vous êtes très-belle, mais cela ne m'émeut point ; vous voyez donc bien que tout cela est inutile ; calmez-vous.

— Ne sois pas sans pitié, s'écria-t-elle ; tes reproches, ta colère, je les ai mérités, frappe-moi, écrase-moi, je ne me plaindrai pas si tu m'écoutes.

— Mais comprenez donc que je ne veux pas vous écou-

ter, précisément parce que je ne veux pas vous répondre, ne m'obligez pas à vous dire tout ce qui me monte du cœur et que je retiens.

— Parle, au contraire, dis tout: je me défendrai, et quand je ne pourrai me défendre, je te demanderai grâce et pardon, parle, parle !

— Je n'ai ni grâce, ni pardon à vous accorder, et ce n'est pas pour vous que je ne parle pas, c'est pour moi; c'est parce que je vous ai aimée; puisque vous me forcez à le dire, c'est parce que je ne vous aime plus.

Elle tomba sur un fauteuil écrasée, anéantie, et elle resta là haletante; dans le silence de la nuit on n'entendait plus que le bruit de ses sanglots.

Pour lui, appuyé contre le mur, il ne bougeait pas ; il ne la regardait même pas : un calme sinistre s'était fait en lui; les mouvements tumultueux de son cœur avaient cessé si complétement, que c'était à croire que ce cœur n'était plus qu'un cadavre ; il n'avait plus qu'une idée, qu'un désir, qu'elle s'en allât, et que tout fût fini ; les yeux sur la pendule, il comptait les minutes qui s'écoulaient avec une lenteur mortelle.

L'heure sonna, Nathalie comme si elle était réveillée dans un rêve terrible, tressaillit sur son fauteuil ; puis, relevant sur Claude ses yeux navrés, elle joignit ses deux mains :

— Etienne, cher Etienne, murmura-t-elle, il faut que tu m'écoutes. J'ai mal parlé, sans doute ; je n'ai pas dit ce qu'il fallait dire pour te toucher. Mais je te le dirai, je vais le trouver ; mon amour m'inspirera, tu m'écouteras, tu m'entendras.

Il fit un geste d'impatience.

— Je vous répète, dit-il d'une voix brève, que je ne veux rien entendre ; tout ce que vous me direz ne changera rien à ce qui est. Je ne vous aime plus ! Séparons-nous, et ne

m'obligez pas à en dire davantage. Si vous avez eu de l'amour pour moi, au nom de cet amour, je vous demande de ne pas me pousser à l'outrager. Séparons-nous, il est temps encore, séparons-nous.

Brusquement, violemment, un mouvement de colère l'avait envahi et faisait bouillonner son sang dans ses veines. Encore quelques secondes, et il ne serait plus maître de lui. Nathalie ne le comprit pas.

— Jamais, s'écria-t-elle, jamais nous ne nous séparerons ! Tu es à moi, tu es mon maître, ma vie, mon Dieu, et jamais, tu entends? jamais rien ne me séparera de toi, ni tes reproches, ni tes injures, ni ta colère...

Il était toujours adossé à la porte ; il l'ouvrit toute grande :

— Ah ! tu ne m'amèneras pas à t'écraser, s'écria-t-il, et puisque tu ne veux pas t'en aller, c'est moi qui pars.

Avant qu'elle fût revenue du saisissement dans lequel l'avaient jetée ces paroles, la porte était refermée ; elle courut pour l'ouvrir, mais déjà la porte du perron se refermait aussi ; elle l'ouvrit. Claude était déjà à la grille du boulevard. Elle s'arrêta, n'osant aller jusque-là, c'est-à-dire sous les fenêtres du domestique qui pouvait s'éveiller et regarder. Elle rentra.

Claude, suivant le boulevard de l'Audon, s'en alla dans la campagne ; il marcha toute la nuit et ne rentra que le matin au petit jour ; elle ne l'aurait pas attendu bien certainement jusqu'à une heure où il lui serait impossible de traverser la ville et de rentrer chez elle.

Il ne la trouva pas, mais sur son bureau, en belle place, il trouva une enveloppe avec son nom.

Il l'ouvrit : elle ne contenait qu'une feuille de papier avec ces quelques mots : « A toi pour toujours et quand même. »

Au-dessous de cette ligne il écrivit : « A partir d'au-

jourd'hui la petite porte est condamnée..... pour toujours. » Et il mit la feuille de papier dans une enveloppe avec le nom de Mme Gillet dessus.

En sortant de son hôpital, il prit le boulevard du Château, et arrivé devant la maison de Nathalie il sonna : une domestique vint lui ouvrir la grande porte ; il n'entra point ; mais il lui remit sa lettre.

— Madame est chez elle, dit la domestique.

— Il est inutile que je la dérange.

A ce moment Véronique se montra à l'une de ses fenêtres, et en souriant, de la main, elle adressa un salut affectueux à Claude.

Il lui rendit son salut, et vivement il sortit.

TROISIÈME PARTIE

I

Claude avait fait des études trop sérieuses en physiologie pour se figurer que le vouloir et le pouvoir sont même chose.

Rompre avec Nathalie, l'oublier, ne plus penser à elle ni en mal ni en bien, c'était là ce qu'il voulait.

Le pourrait-il ?

Il n'était pas sans inquiétudes à ce sujet, car sachant comment le cœur, lorsqu'il est impressionné, agit sur le cerveau, et comment à son tour le cerveau réagit sur le cœur, de telle sorte qu'entre ces deux organes il s'établit une série d'actions et de réactions réciproques, il savait aussi combien est faible l'influence que la volonté exerce sur ces actions, alors qu'elle en exerce une.

Qu'adviendrait-il de sa volonté ? quel rôle jouerait-elle ?

Il se rappelait quelles avaient été ses angoisses et ses

18.

souffrances lors de sa première rupture; quelle avait été sa faiblesse; quelle avait été sa lâcheté. Quels raisonnements spécieux n'avait-il pas arrangés alors, pour se prouver qu'il n'avait pas vu ce qu'il avait réellement vu! Quelles combinaisons n'avait-il pas échafaudées pour rendre possibles une réconciliation et un retour! Combien peu s'en était-il fallu qu'il ne revînt à elle dans une heure d'aveuglement et de désir!

C'était même le souvenir de ces faiblesses et de ces lâchetés qui l'avait poussé, dans leur dernière entrevue, à affecter si nettement sa dureté et son impassibilité; par peur de lui-même, il avait voulu prendre une attitude qui fût une précaution et une protection aussi bien contre lui que contre elle.

Grande fut sa surprise, mais plus grande encore fut sa satisfaction de reconnaître que ces lâchetés n'étaient plus à craindre, et que si cette rupture pouvait lui imposer encore des souffrances, celles-ci ne l'entraîneraient pas dans quelque misérable faiblesse. Cela lui fut démontré trois jours après leur rupture. Dans une maison où il était invité et où il ne croyait point rencontrer Nathalie, il se trouva avec elle; à sa vue il éprouva un coup violent, mais assez rapidement son émotion se calma, et quand il alla la saluer, comme il le faisait ordinairement, sa voix ne trembla pas trop; il sut ce qu'il disait, ce qu'il faisait; il regarda, il entendit, et il put constater chez elle, qui cependant savait si bien se contenir quand il le fallait, un trouble et un émoi qu'il ne sentait pas en lui.

Et cependant il l'avait aimée, passionnément aimée, au point d'être prêt à faire pour elle les plus grandes folies, même celle de l'épouser!

Comment en quelques jours en était-il arrivé à ce détachement et à ce calme?

La réflexion lui fit comprendre que ce n'était point en

quelques jours que ce changement s'était opéré, et que ce n'était point tout à coup, violemment, en ayant sous les yeux une preuve matérielle, un témoignage irréfragable qu'elle l'avait trompé. Si cette preuve avait éclaté brusquement devant ses yeux, elle s'était faite cependant lentement et peu à peu dans son esprit, c'était peu à peu que le doute était né en lui ; peu à peu qu'il s'était développé, s'avançant pas à pas, pour l'envahir enfin tout entier. C'était donc peu à peu aussi et sans avoir bien conscience de ce qui se passait en lui qu'il s'était détaché d'elle, un jour pour ce qu'il avait vu, un jour pour ce qu'il avait appris, un jour pour ce qu'il avait compris, de telle sorte que cette rupture violente qui semblait arriver à l'improviste, n'était en réalité que la consécration d'une série de faits accomplis depuis longtemps déjà. C'était à croire que le travail qui, à son insu, s'était fait dans ses sentiments, était analogue à celui des termites: le doute et les soupçons avaient, comme le font ces insectes, poussé leurs galeries en lui, minant tout, détruisant tout, ne respectant que la surface extérieure de ce qu'ils attaquaient, si bien que le jour où, par hasard, un choc avait frappé cette surface qui n'avait que l'apparence, sans rien dessous de ce qui naguère faisait sa force et sa solidité, un effondrement complet s'était produit, et quand le nuage de poussière qu'il avait soulevé s'était dissipé, il s'était trouvé que rien ne subsistait plus de ce qui, quelques jours auparavant, paraissait encore si vivace et si puissant.

Il ne l'aimait plus ; et à la place de cet amour qui avait rempli si pleinement sa vie, qui l'avait si despotiquement dominée et dirigée, il ne trouvait plus que le vide et le néant.

Ce ne fut pas sans chagrin pourtant qu'il constata en lui ce vide et qu'il se sentit envahir peu à peu par une

sorte de torpeur succédant brusquement aux émotions fébriles qui, en ces derniers temps, avaient fouetté son sang.

Mais enfin il fallait être logique avec soi-même: si d'un côté il éprouvait un sentiment de satisfaction à sortir sans trop de déchirements de cette liaison, d'un autre il n'en devait point éprouver de regret parce qu'il était maintenant privé des émotions et des joies qu'autrefois elle lui donnait.

Il ne le devait point; c'était là ce que la logique lui disait, ce que la sagesse lui démontrait; mais ce n'est pas la logique, pas plus que ce n'est la sagesse qui règlent nos sentiments.

Si elle ne l'avait pas aimé, il l'avait aimée, lui; si elle n'avait point eu de tendresse pour lui, il en avait eu pour elle: s'il n'avait point rempli sa vie à elle, elle avait rempli la sienne à lui; elle avait occupé ses nuits et ses jours, elle avait enfiévré son esprit, enflammé son cœur; elle s'était emparée de lui tout entier, de la tête aux pieds; et près d'elle, dans leur intimité passionnée, son cœur avait pris des habitudes d'amour, tout comme sa chair avait pris des habitudes de plaisir.

Cette intimité ne pouvait pas cesser brusquement, ces habitudes ne pouvaient pas se rompre violemment sans qu'un trouble se produisît. Tout organe qui fonctionne, cœur ou cerveau, se développe en proportion de son activité, et si brusquement on l'arrête, si à l'activité succède le repos, c'est le désordre ou le malaise qui résulte fatalement de cet arrêt.

Si ce trouble et ce malaise étaient sensibles pour Claude, alors qu'il était seul avec lui-même, dans le silence de sa maison vide ou dans les réflexions de ses longues courses pédestres, combien plus vivement encore l'étaient-ils, provoqués et activés par les comparaisons

qui s'imposaient à ses réflexions lorsqu'autour de lui il voyait des gens heureux, c'est-à-dire chaque fois qu'il allait passer la soirée chez ses amis Mérault. Autrefois, c'était la douce tendresse avec laquelle ils s'aimaient qui lui faisait envie, c'était le calme de leur vie, la sécurité, la sérénité de leur amour; mais ce sentiment ne pouvait pas s'implanter en lui bien profondément. Nathalie arrivait brillante, fascinante et le sentiment de regret ou d'envie qui avait pu effleurer son cœur disparaissait emporté dans un torrent de passion. Maintenant Nathalie n'arrivait plus, et s'il rentrait chez lui tristement impressionné, il était bien sûr que personne ne viendrait le distraire et qu'il garderait sa tristesse.

Si cela lui était dur et pénible, au moins cela n'était-il pas dangereux : on ne s'arrache pas à une passion sans souffrir et sans pleurer, puisque c'est pour descendre tout vivant dans une tombe et s'y enfermer, en sentant tout le poids de la lourde et froide pierre que les morts ne sentent pas, eux. Mais ce qui était, ou tout au moins ce qui pouvait devenir dangereux, c'était qu'il rencontrât Nathalie lorsqu'il se trouvait sous cette influence.

Depuis qu'ils avaient rompu, il fuyait avec précaution toutes les occasions de la rencontrer; mais sa position lui imposait des obligations auxquelles il ne pouvait pas se soustraire, et il arrivait assez souvent qu'au moment où il s'y attendait le moins, il se trouvait en face d'elle, car de son côté elle paraissait apporter autant d'empressement à le chercher, que du sien il en mettait à l'éviter. Alors il fallait qu'il lui parlât, ou tout au moins il fallait qu'il la saluât. Elle qui autrefois mettait tant de réserve dans leurs relations publiques, y mettait maintenant la franchise et l'élan d'une femme décidée à tout sacrifier, à tout risquer. C'était elle qui le plus souvent le recherchait et venait à lui, saisissant avec adresse le moment

où des oreilles curieuses ne seraient point trop près d'eux; alors, en pleine figure, elle lui jetait quelque mot passionné: — Je t'adore. — A toi pour jamais ta maîtresse et ton esclave. — Cher Etienne, ne me pardonneras-tu jamais? — Un mot, un regard de pitié, je t'en conjure. — Si dur que tu sois, ma tendresse finira bien par te toucher.

Et sous ce souffle brûlant sa dureté s'amollissait. C'était là qu'était le danger, alors surtout qu'une de ces rencontres survenait quand il se trouvait dans une heure de trouble et de malaise. Que fallait-il pour qu'il se laissât toucher? Un regard peut-être qui frappât le sien; une intonation, un geste, une attitude. Notre chair a aussi ses souvenirs, qui n'obéissent pas du tout aux mêmes influences que ceux de notre esprit ou de notre cœur.

Elle était bien belle; tout ce qu'elle avait été, tout ce qu'elle avait fait n'avait pu rien enlever à cette beauté.

Et lui il était bien seul, bien triste, l'esprit, le cœur vides.

A raisonner froidement il était certain qu'une pareille situation était mauvaise et qu'elle pouvait très-bien devenir périlleuse. Sans être un grand maître dans les choses de l'amour, il avait assez d'expérience, soit par ce qu'il avait éprouvé lui-même, soit par ce qu'il avait vu ou entendu, pour savoir combien est facile une surprise des sens, surtout avec une femme qu'on a aimée, alors même qu'on ne l'aime plus.

Il n'aimait plus Nathalie, de cela il avait une entière certitude, c'est-à-dire que son cœur, son esprit, sa raison, sa dignité, son honneur, tout ce qu'elle avait outragé ou blessé ne l'aimaient plus; cependant tant qu'il resterait dans la situation que leur rupture lui avait faite, elle aurait toujours sur lui une influence mystérieuse: en nous combien d'organes ne sont pas soumis au contrôle

de la volonté et n'obéissent pas aux lois de la dignité ou de l'honneur! est-ce que nous pouvons empêcher notre cœur de battre vite? Est-ce que nous pouvons empêcher nos larmes de couler quand certains de nos muscles se contractent.

Le seul moyen de se mettre sûrement à l'abri des entreprises de Nathalie, aussi bien que d'une surprise des sens, qui, si elle n'était pas probable, était en tout cas possible, c'était donc de ne pas rester dans cette situation.

Et pour en sortir il n'y avait aussi qu'un seul moyen: — aimer.

C'était la raison, c'était l'expérience qui lui suggéraient ce moyen, mais tout en lui protestait contre son emploi.

Ce n'est pas quand on vient d'échapper à un naufrage qu'on s'embarque gaiement pour une nouvelle traversée, sur une mer dont on a appris à connaître la perfidie.

II

Cependant autour de lui ses amis continuaient leurs instances pour le décider à se marier : Lajardie, Mme Mérault, tous ceux qui s'intéressaient à lui ou qui avaient quelque jeune fille qu'ils espéraient lui faire prendre.

Qu'attendait-il?

Sa situation, qui avait été chaque jour grandissant, était devenue superbe. Pour la majorité du public, il était le meilleur médecin de Condé, non-seulement par le savoir, mais encore par le zèle et le dévouement. On était sûr de le trouver, toujours dispos, toujours actif. Un peu raide avec les bourgeois, c'est-à-dire gardant son rang, il était affable et complaisant avec les petites gens : « En voilà un qui n'est pas fier, disaient ils, pas faiseur d'embarras, et il se dérange aussi bien pour ceux qui ne peuvent rien lui donner, que pour ceux qui peuvent le payer cher. » Bien entendu, cette vogue ne lui avait pas ramené ses ennemis, elle lui en avait même valu quelques nouveaux parmi les envieux et les jaloux qui, d'instinct, haïssent et méprisent tout ce qui réussit. Mais retenus par son succès qui le couvrait d'une sorte de cuirasse à l'épreuve des coups, ils ne pouvaient rien contre lui, rien que parler bas, par insinuation, en attendant, et en se disant pour se

consoler, qu'il n'aurait pas toujours le succès pour lui sans doute, qu'il ferait bien quelque sottise, qu'il lui arriverait bien quelque malheur, et qu'alors on pourrait se donner enfin le plaisir, d'autant plus vif qu'il aurait été différé, de tomber sur lui en face et courageusement.

Ne pouvant pas répondre à ceux qui lui demandaient ce qu'il attendait pour se marier : « J'attends que mes plaies soient cicatrisées ; » il ne leur répondait rien du tout, et alors ils devenaient tout naturellement de plus en plus empressés.

Mme Mérault surtout revenait le plus souvent à la charge, et avec un intérêt si affectueux, une sympathie si cordiale, qu'il ne pouvait qu'en être touché.

— Il est certain que vous n'êtes point heureux, j'entends complétement heureux. Autrefois vous aviez plus d'abandon, plus d'expansion ; maintenant il semble que vous ayez des moments de concentration douloureuse, de réflexion pénible, comme si vous regardiez au-dedans de vous-même avec regret. Autrefois, vous nous quittiez presque toujours joyeusement ; maintenant, vous vous en allez comme si vous aviez peine à nous quitter. J'ai souvent parlé de cela à Louis, qui, aussi bien que moi a fait ces remarques. S'il ne vous en parle pas, c'est qu'il est le plus discret et le plus réservé des hommes. Et si je vous en parle, moi, c'est que, n'étant peut-être pas la plus discrète des femmes, je suis au moins la plus dévouée de vos amies. C'est justement cette amitié qui me fait intervenir dans vos affaires que je considère jusqu'à un certain point comme les miennes, de même que, de votre côté, vous considérez les nôtres comme les vôtres. Vous étiez avec nous de tout cœur, quand nous nous sommes trouvés dans l'inquiétude et dans le chagrin, il me semble naturel d'être avec vous de tout cœur quand je vous vois triste, ou en tout cas préoccupé. Ce n'est pas un homme comme vous

qui s'imaginera jamais que je parle ainsi pour forcer ses confidences par curiosité.

— Certes, non.

— Par intérêt, par sympathie, par amitié, laissez-moi donc vous parler tout bonnement, vous disant franchement ce que je pense ; le voulez-vous?

— Je vous le demande.

— Dans ce que je vais vous dire, il y a des choses que je comprends, et il y en a d'autres que je ne comprends pas du tout ; il y en a dont je suis sûre, et il y en a dont je doute. Ce que je comprends et ce dont je suis sûre, c'est que vous êtes une nature tendre, ayant besoin d'affection. Cela est vrai, n'est-ce pas?

— Très-vrai.

— Ce que je comprends encore et ce dont je suis sûre aussi, c'est qu'étant ainsi fait, vous ne pouvez pas être heureux de la vie solitaire que vous menez à Condé. Cela est vrai aussi, n'est-ce pas?

— Pas heureux, en effet.

— Maintenant que cela est acquis, et je ne suis pas médiocrement fière, je vous assure, d'avoir deviné et raisonné juste, il y a encore quelque chose que je crois savoir, mais cela est plus délicat à dire. Enfin, puisque j'ai commencé je dois aller jusqu'au bout. Cette chose délicate à dire... c'est... c'est que vous aimez Véronique.

— Mais, madame...

— Croyez bien que je ne parle pas à la légère; ce que je vous dis est une conviction résultant de ce que j'ai vu et observé. Quand je vous ai parlé de Mlle Lerissel et que j'ai dit que j'avais tout lieu de penser que vous n'aviez qu'à faire votre demande pour être agréé, vous ne m'avez pas répondu. J'ai conclu de votre silence que vous n'étiez pas encore décidé à vous marier. Cela m'a surpris, mais enfin je ne suis pas marieuse de profession et je n'ai pas

insisté. Cependant comme j'étais intriguée, je vous avoue que je vous ai observé toutes les fois que vous vous trouviez en présence de Véronique. Eh bien, je vous affirme que votre façon de la regarder quand vous pensiez qu'elle ne pouvait pas vous voir, n'était pas celle d'un indifférent. Je vous affirme aussi que vos intonations, lorsque vous lui parliez, n'étaient pas celles de l'indifférence. J'avais été frappée par cela il y a déjà longtemps, mais je l'ai été bien plus vivement encore depuis que vous l'avez soignée, et que, par conséquent, vous avez pu la voir de plus près, la mieux connaître. Nous autres, femmes, nous ne nous trompons pas là-dessus; nous avons un flair particulier, peut-être un sixième sens qui nous fait découvrir un amour caché tout comme un chien découvre un gibier que le chasseur ne voit pas. Vous aimez Véronique : voilà ce que je comprends; voilà ce dont je suis sûre. Maintenant je vais vous dire ce que je ne comprends pas, et cela sera moins long : ce que je ne comprends pas c'est que, l'aimant, vous ne l'épousiez pas.

— Voulez-vous me permettre de répondre?

— Si je le veux! allez, mais allez donc!

— Je n'irai peut-être pas aussi vite que vous voudriez, car tout d'abord je dois mettre Mlle Lerissel de côté : ce n'est pas pour Mlle Lerissel que j'ai de la répulsion.

— Je le pense bien.

— C'est pour le mariage; c'est le mariage qui me fait peur.

— Vous, tendre, affectueux, aimant les enfants!

— C'est justement pour cela; c'est parce que le mariage peut faire le bonheur ou le malheur de ma vie que j'hésite à me marier : c'est parce que je suis homme à aimer passionnément ma femme, que les jeunes filles me font peur : j'ai peur de me tromper; j'ai peur d'être trompé; j'ai peur de trouver le malheur là où j'aurai cherché le bonheur, et

le malheur irréparable qui empoisonne toute une vie. Vous qui avez pour mari un homme qui vous aime, digne de vous par l'esprit comme par le cœur, vous ne savez pas quelles souffrances on éprouve quand on s'est donné entièrement, de ne trouver en celle qu'on aime, en qui on a mis toutes ses espérances, que déceptions et mensonges.

Il prononça ces derniers mots en se levant et avec violence, comme si une main maladroite et brutale venait d'exaspérer les souffrances dont il parlait.

— Je comprends ces craintes, dit-elle ; mais c'est justement parce que Véronique ne me paraît pas devoir les réaliser que je vous parle d'elle. Avez vous quelque chose à lui reprocher?

— Rien.

— Vous a-t-on dit d'elle quelque chose qui puisse vous inquiéter?

— Rien.

— N'est-elle point charmante?

— Assurément.

— Tendre, bonne, douce?

— Je le crois.

— Avez-vous confiance en moi, je ne dis pas en ma véracité, cela je le crois, mais en mon jugement?

— Vous êtes la meilleure des femmes.

— Alors quand je fais l'éloge de Véronique, que je connais pour l'avoir étudiée, vous devez me croire.

— Je vous crois.

— Mais?

— Mais malgré tout, malgré ce que vous me dites, malgré ce que je vois, j'ai peur. D'ailleurs, vous conviendrez que je n'ai pas pu voir grand'chose jusqu'à présent, dans les conditions où je me suis trouvé en présence de Mlle Lerissel, et que c'est agir prudemment que d'attendre.

— Attendre quoi?

— Que je la connaisse mieux.

— Et si elle se marie pendant que vous attendrez ainsi? Cela est possible et vous devez le comprendre. Je crois qu'elle serait heureuse si vous la demandiez. Mais si vous ne la demandez pas, elle ne peut pas se jeter à votre tête. Elle a déjà refusé bien des prétendants; je ne dis pas que ce soit pour vous; mais enfin elle les a refusés. Il peut s'en présenter un qu'elle accepte, et le capitaine Dausas, qui a remplacé M. de Gardilane, pourrait bien être celui-là. Alors qu'aurez-vous gagné à attendre? Où trouverez-vous une jeune fille qui vaille Véronique? Je ne dis pas pour la fortune, bien qu'une orpheline qui apporte en se mariant vingt mille francs de rente à son mari ne se rencontre pas tous les jours; mais pour les qualités de l'esprit, du caractère, du cœur, qui, à vos yeux, n'est-ce pas, ont une tout autre importance, où en trouverez-vous une plus charmante, plus belle? Pour moi, je n'en vois pas à Condé; et parmi les jeunes filles à marier il y en a beaucoup au contraire qui m'inspireraient, si j'étais homme, la peur dont vous parliez. Donc si Véronique se marie, vous ne vous marierez point. Alors si la vie que vous menez en ce moment vous est triste, comme vous en êtes convenu, quelle sera-t-elle quand vous aurez, — par votre faute, — perdu une femme que vous aimez? Décidez-vous donc pendant qu'il en est temps encore, et laissez-moi parler à Véronique en votre nom.

C'était là une considération évidemment sérieuse et qui s'imposait à son examen; aussi quitta-t-il Mme Mérault profondément touché et très-perplexe.

Porterait-il le deuil de Nathalie toute sa vie, ou bien se marierait-il un jour?

Assurément elle ne méritait point un tel honneur, et le mieux pour lui était de l'oublier au plus vite et le plus complétement possible.

Or, pour en arriver là sûrement, il avait reconnu qu'il n'y avait réellement qu'un moyen, un seul,—en aimer une autre.

Quelle autre aimerait-il, s'il laissait Véronique se marier?

Bien certainement s'il n'avait point été l'amant de Nathalie, il serait depuis longtemps déjà le mari de Véronique, ou s'il ne l'était point, ce serait parce qu'elle n'aurait pas voulu l'accepter.

Il n'était plus l'amant de Nathalie, il ne l'aimait plus, il n'avait plus pour elle que du dédain et du mépris.

Pourquoi lui sacrifierait-il Véronique?

Car il fallait être franc avec soi-même et reconnaître enfin que, s'il résistait à ceux qui le poussaient vers Véronique, c'était uniquement parce qu'il avait aimé Nathalie.

Elle souffrirait cruellement qu'il épousât sa cousine? Eh bien! avait-elle eu souci, elle, qu'il souffrît ou ne souffrît point, quand elle l'avait trompé, alors qu'elle se savait aimée, passionnément aimée?

Il ne la trompait point, lui.

Il ne se vengeait même point.

Il épousait Véronique, parce que de toutes les femmes qu'il connaissait, elle était la seule près de laquelle il espérait trouver ce que Nathalie n'avait pas su lui donner : le bonheur et la tendresse dans une vie honnête.

Avant qu'il aimât Nathalie, avant qu'il devînt son amant, Véronique avait produit sur lui une vive impression qui ne s'était point développée, simplement parce que Nathalie était venue se jeter dans ses bras; aujourd'hui cette impression première reprenait sa puissance, et il lui obéissait.

Longuement il balança ainsi, réfléchisssant, raisonnant, pesant le pour et le contre, s'arrêtant tantôt à un parti, tantôt à un autre, si bien que dans cette lutte le nom de Nathalie, qui avait été tout d'abord prononcé le plus souvent, fut peu à peu remplacé par celui de Véronique, et qu'un jour, comme Mme Mérault lui demandait pour la vingtième fois : « Vous décidez-vous? » il répondit : « Je suis décidé. »

III

Il avait été convenu que sans adresser à Véronique une demande formelle au nom de Claude, Mme Mérault interrogerait celle-ci plus franchement qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce jour.

Bien que Claude ne crût plus à l'antipathie dont Nathalie lui avait parlé, ni aux cheveux trop longs, ni à la taille trop grande, ni aux sentiments grossiers du médecin, il voulait cependant savoir, avant de s'engager, ce que Véronique pensait de lui, et si elle était disposée à l'accepter pour mari. Certes il lui eût été plus agréable de faire lui-même cette enquête, que d'en charger un tiers, même quand ce tiers était une femme adroite, pleine de délicatesse et de discrétion, en qui il pouvait avoir toute confiance, comme Mme Mérault. Mais comment faire cette enquête? Il ne pouvait pas voir Véronique chez elle, ou plus justement chez Mme Gillet; et dans un salon, au milieu du monde, il ne pouvait guère l'entretenir; le monde lui en eût-il laissé l'occasion, Nathalie serait assurément survenue pour l'interrompre au premier mot.

Il fallait donc que Mme Mérault fût son intermédiaire, puisqu'elle voulait bien se charger de ce rôle, qu'elle avait déjà rempli d'ailleurs au temps où, sans que Claude lui

en eût donné mission, elle avait interrogé Véronique.

Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes : le procès étant fini, Véronique n'avait plus de raisons pour venir chez son avocat, et Nathalie en trouvait d'excellentes, au contraire, pour empêcher des visites qui l'inquiétaient. Un certain temps s'écoula donc avant que Denise, malgré tout le désir qu'elle en avait, pût avoir un entretien avec Véronique; encore ce fut-il dans de mauvaises conditions, sans préparations, sans épanchements possibles, à la dérobée, en courant pour ainsi dire, un soir qu'elles eurent quelques minutes de tête-à-tête chez lady Barrington. Toutes les fois que Véronique se rencontrait avec Denise, elle accourait près de celle-ci, avec empressement, et affectueusement elle s'informait des enfants. Mais Nathalie, qui faisait bonne garde autour d'elle, survenait aussitôt et elles ne pouvaient échanger que de banales paroles de politesse. Ce jour-là Nathalie, comme à l'ordinaire, avait surveillé sa cousine lorsque celle-ci avait abordé Mme Mérault, mais dans le cours de la soirée, ayant été à un certain moment accaparée et retenue par Thivolet, qui continuait de traîner partout sa sénilité sans se décider à mourir tout à fait, Denise avait profité de cette occasion pour emmener Véronique dans la serre, et là, à l'abri pour quelques secondes des oreilles curieuses et de la surveillance de Mme Gillet, elle avait parlé :

— Je voudrais vous adresser une question, et nous avons maintenant si peu d'occasions de nous voir en particulier que je suis obligée de vous la poser franchement, presque brutalement; je vous demande de me répondre de même.

— Vous me faites peur.

— Ne craignez rien, c'est l'amitié que je ressens pour vous, le désir de vous voir heureuse et de contribuer

pour une part à votre bonheur qui me fait parler : comment trouvez-vous notre ami Claude, que pensez-vous de lui ?

Elles étaient assises sur un banc en jonc, sous le feuillage d'une grande fougère arborescente aux frondes délicatement découpées; Denise tenait les mains de Véronique dans les siennes, et tout en parlant elle la regardait. A ces mots, la confusion empourpra le visage de Véronique; ses joues rougirent, puis son front, son cou et ses oreilles, tandis que, sous la mousseline blanche qui les recouvrait à peine, ses épaules frissonnaient; vivement elle baissa les yeux, mais pour cacher son trouble, sans doute, elle voulut les relever aussitôt sur ceux de Denise, ce qui donna à son regard voilé par l'émotion une mobilité effarée : elle était charmante ainsi d'une beauté chaste et pudique.

— Eh bien ! insista Denise en lui serrant doucement les mains, vous savez que c'est une amie qui vous interroge, une amie fidèle, discrète ?

— Mais pourquoi ?

— Je vous en prie, ne perdons pas de temps en explications; songez que votre cousine peut nous interrompre d'un moment à l'autre, et que cette occasion perdue, nous ne la retrouverons peut-être pas de sitôt.

— Mais je vous ai dit que je trouvais M. Claude très-bien.

— Cela ne veut rien dire; d'ailleurs quand vous m'avez fait cette réponse, qui était plus franche et plus accentuée, vous ne le connaissiez pas comme maintenant; vous n'aviez pas été soignée par lui; n'avez-vous pas été frappée de sa douceur ?

— Oh ! assurément.

— De sa bonté ?

— Et de sa délicatesse.

— De son dévouement?

— Et de sa patience, de son indulgence; avec lui on est tout de suite à son aise comme avec un vieil ami.

— Je vois que vous lui rendez justice.

— Je suis reconnaissante.

— Oui, mais en dehors de la reconnaissance que vous ressentez pour le médecin, que pensez-vous de l'homme?

— Mais...

Et après un moment d'hésitation elle baissa les yeux, puis, brusquement elle détourna à demi la tête pour cacher sa confusion : ses mains qui s'étaient échauffées brûlaient celles de Denise.

— Vous savez bien que ce n'est pas pour vous tourmenter, n'est-ce pas, chère petite, que je vous presse ainsi? En un mot donc, répondez-moi : si je vous demandais en mariage pour M. Claude, que diriez-vous?

Denise sentit les mains de Véronique se crisper fortement.

Mais en ce moment, quelques personnes passèrent près d'elles, se rendant du grand salon dans la salle de jeu, et il y eut forcément un moment d'arrêt dans leur entretien : Véronique en profita pour dégager ses mains par un mouvement naturel.

— Eh bien? reprit Denise, lorsque les fâcheux se furent éloignés et qu'on n'entendit plus dans la serre que le bruit de la cascade et du jet d'eau qui, par leur murmure continu, couvraient presque les paroles.

Véronique avait eu le temps de se remettre un peu et de préparer sa réponse; cependant ce fut d'une voix tremblante qu'elle la fit, les yeux baissés.

— Je vous dirais à propos de M. Claude ce que j'ai déjà dit plusieurs fois : c'est que je ne peux pas me marier.

— Vous ne pouvez pas?

— Vous avez touché là un sujet qui m'est douloureux,

et dont je ne parle par conséquent jamais ; cependant comme je comprends que je vous dois une réponse sincère, je vous la fais : ma santé ne me permet pas de me marier.

— Votre santé ! Mais vous êtes d'une excellente santé.

— En apparence : en réalité, je suis sous le coup d'une maladie des plus graves.

— Quelle maladie ?

A ce moment, Nathalie se montra à l'entrée de la serre, et, en apercevant sa cousine assise auprès de Mme Mérault, ses yeux lancèrent un éclair.

— Ma cousine..., dit Véronique à voix basse.

Nathalie, marchant vivement, arrivait près d'elle.

Denise, qui n'était plus une jeune fille et qui avait pris dans le monde un sang-froid que Véronique n'avait pas, voulut venir en aide à celle-ci et expliquer, puisqu'elle ne pouvait pas le cacher, son embarras.

— Mlle Véronique avait un peu chaud, dit-elle, et nous prenions le frais.

— Es-tu souffrante ? demanda Nathalie d'un ton un peu sec, qui marquait plus d'inquiétude que d'intérêt.

— Non, mais la chaleur m'étouffait un peu.

— Ton cœur alors ?

— Probablement.

— Tu vois que tu n'aurais pas dû faire l'imprudence de venir.

— Mais je ne savais pas Mlle Véronique malade en ce moment, dit Denise toute surprise de ce qu'elle entendait et curieuse aussi d'apprendre quelle était cette maladie.

— Pas plus en ce moment qu'en ces derniers temps, répondit Nathalie, c'est une vieille affection qui lui impose des ménagements.

— Le cœur ?

— Oui, le cœur.

— Vous avez consulté?

— Oh! assurément; d'ailleurs M. Gillet s'était déjà occupé de cette affection et il n'y a qu'à suivre ce qu'il avait prescrit.

Tout cela était dit comme à regret par une femme qui trouve mauvais qu'on se permette de l'interroger, non-seulement parce qu'on l'interroge, mais encore parce qu'il s'agit de choses dont on ne doit pas parler.

Denise dut borner là ses questions et comme pendant tout le reste de la soirée il lui fut impossible de se trouver seule avec Véronique, elle n'en apprit pas davantage.

Claude n'étant pas venu chez lady Barrington, où il craignait de rencontrer Nathalie et Thivolet, ce fut le lendemain seulement que Denise lui rapporta son entretien avec Véronique, mot pour mot.

Si la première partie de ce récit était de nature à lui donner autant de satisfaction que d'espérance, la seconde le jeta dans une véritable stupéfaction.

— Comment, elle ne peut pas se marier! s'écria-t il.

— Sa santé ne lui permet pas.

— Sa santé!

Denise acheva son récit en rapportant ce que Mme Gillet avait dit du cœur de sa cousine, et des prescriptions de Gillet.

— Est-ce que vous trouvez que chez Mlle Lerissel quelque chose indique une maladie de cœur? demanda Mérault.

— Rien, absolument rien; elle est sanguine, de carnation un peu plus vive que ne le sont les jeunes filles des villes ordinairement, mais voilà tout: pour moi, elle est d'une constitution superbe, et elle ne me paraît avoir aucune maladie, pas plus du cœur que du poumon; il est vrai que ne l'ayant soignée que pour une entorse je ne l'ai pas examinée de près, mais néanmoins je jurerais qu'elle n'est pas plus malade que moi.

— Alors, continua Mérault, s'il en est ainsi vous arriverez comme nous à cette conclusion, qui est celle de Condé tout entier d'ailleurs, que Mme Gillet ne veut pas que sa cousine se marie, afin de garder l'administration de la fortune de celle-ci.

Pour Claude il y avait encore une autre raison et plus puissante, qui faisait que Nathalie devait s'opposer au mariage de sa cousine, mais il ne pouvait pas en parler.

— Si Véronique n'est pas malade, dit Denise, et pour moi, elle ne l'est pas, comment a-t-on pu la persuader qu'elle l'était, au point de lui faire croire à une maladie des plus graves?

— Oh! Mme Gillet est une femme habile, dit Mérault, et qui dans sa vie a dû faire accroire des choses plus difficiles que celle-là et à des gens plus retors que Mlle Lerissel.

— Mais si elle se croit malade, dit Claude, cela est terrible pour elle; il y a là de quoi la rendre malade vraiment. Il faut la détromper.

— Comment?

Ce comment n'était pas facile à résoudre. Claude ne pouvait pas aller chez elle sans qu'elle l'appelât, et, la disposât-on à cela, Nathalie trouverait sans doute le moyen de ne pas le laisser arriver jusqu'à elle; le mieux serait qu'il la vît dans une maison amie.

A ce mot, Mérault, toujours réservé, présenta quelques objections; mais sa femme ne le laissa même pas les développer.

— Il s'agit d'abord de ne pas laisser cette pauvre Véronique devenir malade; il s'agit ensuite de son bonheur, de celui de notre ami, et ce sont là des considérations qui font taire toutes les autres. Si je pouvais aller chercher Véronique tout de suite, j'irais la tête haute et très-fière de mon intervention.

— Oh! les femmes, dit Mérault.

— Je trouve qu'elles savent se décider, dit Claude, et c'est beaucoup.

— Donc, conclut Denise toute joyeuse, il est convenu que je tâcherai d'amener Véronique ici, et je l'amènerai, soyez-en sûrs. Seulement donnez-moi un peu de temps. Maintenant il n'y a plus de danger à attendre un peu; car, si elle se marie, ce sera avec notre ami, qu'elle aime.

IV

La mission que Denise avait acceptée était difficile, car pour réussir elle demandait autant de délicatesse que d'adresse : il fallait trouver une nouvelle occasion d'entretenir Véronique en particulier; il fallait la décider à consulter Claude, enfin il fallait que Nathalie se relâchât de sa surveillance de façon à ce que Véronique pût sortir.

Tout cela ne pouvait pas se réaliser en un jour : on devait attendre, s'entourer de précautions, saisir les occasions plutôt que les provoquer.

Cette attente ne fut pas mauvaise pour Claude, tout au contraire ; décidé à épouser Véronique, il ne pensa plus qu'à elle ; il ne vit plus qu'elle; le passé fut oublié, effacé, et il vécut les yeux sur l'avenir que l'imagination lui fit doux et riant; comment ne serait-il pas heureux avec une femme comme Véronique ? n'était-elle pas pour lui la vivante réalisation de ce qu'il avait toujours rêvé? n'avait-elle pas la pureté, l'honnêteté, la douceur, la tendresse? n'avait-elle pas la beauté et la santé ?

Plus il réfléchissait à ce que Denise lui avait rapporté, plus sa conviction s'affermissait que cette maladie de cœur n'était qu'une invention de Nathalie, comme l'avaient

été le portrait de son oncle, les idées matrimoniales de Thivolet, les cheveux trop longs et toutes les roueries, toutes les tromperies qu'elle trouvait avec une inépuisable fertilité dans son imagination astucieuse. Si Denise ne s'était pas trompée, Véronique croyait avoir en elle les germes d'une maladie héréditaire. Il avait recherché de quoi ses parents étaient morts, et le père écarté, puisqu'il avait péri dans un accident sans avoir été jamais malade, il avait appris par le vieux Carodon, qui avait été le médecin de la famille Lerissel jusqu'au jour où Gillet avait épousé Nathalie, que Mme Lerissel, mère de Véronique, était morte d'un rhumatisme articulaire, dans le cours duquel était survenue une endocardite; quant à la jeune fille, il l'avait toujours vue bien portante et n'ayant que des maladies d'enfant insignifiantes. Évidemment c'était l'endocardite de la mère qui avait suggéré à Nathalie l'idée de gratifier la fille d'une cardiopathie héréditaire, et elle avait eu l'adresse de déterrer un médecin pour donner l'estampille scientifique à cette belle invention. Quel était ce médecin?

Devant cette question il restait court. Elle ne pouvait être résolue que par Véronique. Et pour cela comme pour le reste, il fallait que Denise entretînt Véronique en tête-à-tête; encore aurait-elle des points plus importants à traiter que d'apprendre le nom de ce médecin.

Un homme eût peut-être échoué dans cette tâche, tant Nathalie faisait bonne garde autour de sa cousine, mais les femmes ont des souplesses et des adresses plus puissantes, en fin de compte, que la force. Longtemps repoussée par Nathalie qui la maintenait à distance non par la brutalité, mais au contraire par une affabilité telle, qu'elle ne pouvait s'en débarrasser, Denise finit cependant par avoir avec Véronique ce tête-à-tête si laborieusement cherché, et par la décider à voir Claude.

— Je lui écrirai pour le prier de venir à la maison, dit-elle.

Cela n'était pas possible, et comme il était difficile de dire franchement à Véronique que sa cousine avait inventé cette prétendue maladie pour empêcher un mariage qui la privait de l'administration d'une fortune qui lui était indispensable, ce ne fut pas trop de toute la finesse de Denise pour arriver à arranger une entrevue chez elle quand Mme Gillet s'absenterait de Condé.

Mais Mme Gillet, de plus en plus défiante et de plus en plus tourmentée de voir que Claude ne lui revenait pas, ne se serait peut-être pas absentée si sa tante de Verneuil, gravement malade, ne l'avait pas appelée près d'elle. Ne pas se rendre à cet appel, c'était s'exposer à perdre un héritage qu'elle considérait comme lui appartenant déjà, bien qu'il lui fût disputé par d'autres parents. Et s'y rendre c'était laisser la liberté d'action à Mme Mérault et à Lajardie, qu'elle redoutait beaucoup plus que Claude lui-même. Elle ne se décida qu'après avoir conduit Véronique à Clévilliers chez une autre de ses tantes.

Il n'y avait guère à craindre qu'à Clévilliers Véronique fût en butte aux manœuvres de Mme Mérault ni à celles de Lajardie.

D'ailleurs elle eut soin de l'emmener à l'improviste et sans qu'on pût savoir où elle l'avait conduite; si Mme Mérault, Lajardie ou Claude s'inquiétaient de cette absence, ils croiraient assurément qu'elles étaient toutes deux à Verneuil, qu'elle avait annoncé à tout le monde comme but de son voyage ; et personne ne viendrait les relancer à Verneuil.

Ceci se passait un vendredi matin; le vendredi soir Véronique restée seule chez la tante, se plaignit d'avoir déchiré ses bottines, ce qui l'empêcherait de se promener pendant qu'elle serait à Clévilliers, car elle avait eu la

sottise de n'en apporter qu'une paire, et elle ne pouvait pas faire de longues courses en sabots, surtout après son entorse.

— J'ai envie d'aller demain à Hannebault en acheter d'autres, dit-elle, en terminant ses plaintes.

— Je vais justement demain au marché de Condé, dit la tante, j'en prendrai deux paires chez toi; ce n'est pas la peine d'acheter des bottines neuves quand on en a déjà.

— C'est cela, dit Véronique.

Mais ensuite elle réfléchit qu'il valait mieux qu'elle allât à Condé avec la tante, pour être bien certaine de prendre les bottines qui lui étaient nécessaires, et non d'autres qu'elle ne pourrait pas mettre pour courir dans les bois.

— Bon, dit la tante, c'est entendu comme ça, nous aurons le plaisir de faire la route ensemble, et Cocotte ne sera pas plus fatiguée pour deux que pour une; pendant que je serai au marché, tu iras chez toi, où je te prendrai quand j'aurai fini mes affaires.

Véronique descendit bien chez elle, mais elle n'y resta pas; aussitôt sa tante partie, elle sortit seule, au grand ébahissement de ses bonnes, et elle se rendit chez Mme Mérault.

En la voyant entrer, celle-ci, sans perdre de temps, envoya chercher Claude, qu'on était sûr de rencontrer chez lui, car c'était son jour et son heure de consultation.

Jamais Véronique n'avait autant cru à sa maladie qu'en entrant dans la chambre de Denise : elle sentait des coups violents dans son cœur, et c'était à peine si elle pouvait respirer; elle étouffait; ses jambes fléchissaient sous elle; elle voyait trouble.

— J'ai voulu suivre votre conseil, dit-elle, en se laissant tomber sur un siége, mais c'est ma condamnation que je viens entendre.

— Mon enfant...

— Quel soulagement aurai-je d'être condamnée par deux médecins, au lieu de l'être par un?

— Mais vous ne serez pas condamnée.

Sans répondre, Véronique prit la main de Denise et l'appuya sur son cœur.

Les battements fréquents, inégaux, soulevaient la main par des mouvements tumultueux.

— Eh bien, dit-elle, croyez-vous maintenant?

Pour la première fois, Denise se demanda s'ils ne s'étaient point trompés sur le compte de Mme Gillet, et si vraiment Véronique n'avait point une maladie de cœur: la pauvre enfant, quelle horrible angoisse, si, aimant Claude comme on pouvait le supposer, elle ne venait que pour entendre de la bouche de celui-ci qu'elle ne pouvait pas se marier; et quel coup pour Claude lui-même, s'il reconnaissait que celle qu'il aimait et qu'il voulait prendre pour femme était condamnée à une mort prochaine!

Pour ne pas laisser Véronique sous l'appréhension de l'attente et pour ne pas y rester elle-même, Denise se fit raconter comment s'était arrangée cette visite, et avant que ce récit fût achevé, Claude arriva.

Il avait été convenu qu'il viendrait comme par hasard, pour prendre des nouvelles d'Emma, ce qu'il fit.

— Emma va bien, répondit Denise, et elle n'a pas besoin de vous; mais voici Mlle Lerissel qui se trouve souffrante et qui voudrait vous consulter; avez-vous quelques instants à nous donner?

— Mais parfaitement; je suis tout à la disposition de mademoiselle.

Il avait été convenu aussi que cette consultation aurait lieu en présence de Denise qui ne quitterait pas la chambre, mais qui s'éloignerait seulement, avec discrétion, de

manière à ne pas entendre les demandes de Claude et les réponses de Véronique.

Les choses s'arrangèrent ainsi; et, tandis que Claude et Véronique restaient en face l'un de l'autre auprès de la fenêtre, Denise allait s'asseoir à l'autre bout de sa chambre devant un petit bureau et se mettait à écrire.

— Il y a longtemps que vous êtes souffrante? demanda Claude.

— J'ai dû l'être toujours.

— Vous avez dû?

— Sans doute, si j'ai reçu avant de naître le germe de ma maladie.

— Depuis combien de temps souffrez-vous de cette maladie, et en quoi consistent vos souffrances. Votre enfance a-t-elle été difficile?

— Non, je n'ai eu que des indispositions, et surtout des migraines.

— Alors, vous n'avez pas toujours souffert?

— Ces migraines n'étaient-elles pas produites par ma maladie ?

— Cela est à voir : dites-moi d'abord en quoi consiste cette maladie.

— En palpitations.

— Vous aviez déjà ces palpitations lors de votre entorse?

— Rarement, et alors elles étaient faibles ; je n'y aurais même pas fait attention si je n'avais pas su que ma mère était morte d'une maladie de cœur. Depuis elles ont augmenté, et ma cousine, qui avait été prévenue par son mari qui m'a soignée depuis leur mariage, qu'on devait apporter une extrême attention à tout ce qui surviendrait chez moi du côté du cœur, a voulu que je consulte un médecin.

— Et ce médecin?

— Le docteur Nautier, de Caen, que nous avons été consulter (c'était l'ami intime de M. Gillet), a reconnu que j'étais menacée de la même maladie que ma mère.

— Il vous l'a dit?

— Non, mais je l'ai deviné; et puis d'un autre côté j'ai obligé ma cousine à me répéter ce qu'il lui avait dit en particulier : elle ne m'a pas avoué la vérité entière, bien entendu, mais elle m'en a dit assez pour que je comprenne ce que j'ai à craindre.

— Et vous suivez un traitement?

— Je prends de la digitale.

Pendant qu'elle parlait il l'examinait, et bien qu'elle respirât avec peine et qu'elle parût haletante, il ne voyait rien qui annonçât une maladie de cœur; l'émotion, l'angoisse, oui assurément ; mais c'était tout.

— Mon Dieu, mademoiselle, dit il en se levant brusquement, toutes les paroles, si précises qu'elles soient, m'en apprendront moins que quelques minutes d'examen: voulez-vous me permettre d'écouter votre cœur?

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— Rester comme vous êtes.

Et, se penchant vivement en lui écartant un peu le bras gauche, il lui appuya son oreille sur le cœur.

Pendant quelques secondes, il resta ainsi, puis se relevant bientôt avec un visage tout différent de celui qu'il avait lorsqu'il s'était penché, les lèvres ouvertes par le sourire, les yeux éclatants :

— Mademoiselle, dit-il d'une voix vibrante, je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez point de maladie de cœur, et je vous affirme que rien en vous n'indique que vous en deviez avoir une un jour.

Elle pâlit comme si elle allait s'évanouir, puis après quelques secondes :

— Mais mon cousin Gillet, M. Nautier?

— Ils se sont trompés.

— Oh! monsieur, je vous en prie, parlez avec une entière franchise.

— Je vous ai donné ma parole d'honneur, mademoiselle, mais s'il vous faut une preuve à l'appui, en voici une : Moi, médecin, moi qui estime la santé comme le bien suprême, sans lequel il n'y a pas de bonheur possible, je demanderais... je vous demanderais... à devenir votre mari, si j'espérais pouvoir être agréé par vous.

Elle le regarda longuement, le regard éperdu, puis lui mettant les deux mains dans celles qu'il lui tendait, elle poussa un faible cri et se laissa aller défaillante dans son fauteuil.

A ce cri, Denise s'était levée : elle accourut.

— Eh bien! s'écria-t-elle en se penchant sur Véronique.

— Eh bien! dit Claude, elle n'a jamais été malade, et elle m'accepte pour son mari.

V

Il n'avait pas du tout prévu que les choses tourneraient ainsi : dominé par l'idée de maladie, il n'avait vu dans ce rendez-vous qu'une consultation médicale ; il prouverait à Véronique qu'elle n'était pas malade, et quand elle serait rassurée, quand elle saurait qu'elle pouvait se marier, il ferait ou ferait faire sa demande.

Dans ces conditions la présence de Mme Mérault n'avait rien de gênant, tout au contraire ; mais après ce qui venait de se passer, après l'élan qui l'avait involontairement entraîné, après celui qui avait irrésistiblement amené les mains de Véronique dans les siennes, il en était tout autrement : cette présence le paralysait. En tête-à-tête il eût laissé son cœur parler franchement, abondamment, sans s'écouter ; et il eût laissé toute liberté à ses regards, aussi bien qu'à ses lèvres d'exprimer ce qu'il ressentait. Mais devant un tiers cet abandon était impossible; un sentiment de réserve et de pudeur le retenait, aussi bien pour lui que pour Véronique.

Eût-il voulu parler, la confusion qui se lisait sur le visage et dans l'attitude de Véronique l'eût retenu ; à demi-renversée sur son fauteuil, la tête penchée en avant, elle ne savait ni où porter ses yeux, ni où les arrêter ; elle

voulait les lever sur lui, puis, les baissant vivement, elle les relevait sur Denise, mais sans oser rencontrer les yeux de l'un ou de l'autre, avec une mobilité effarée ; une vive rougeur avait envahi son visage, ses lèvres tremblaient, et ses paupières, par un clignotement rapide, voilaient à demi le trouble de son regard.

Heureusement Denise lui vint en aide en la prenant dans ses bras et en l'embrassant ; ce fut passionnément que Véronique lui rendit son baiser, et un flot de larmes jaillit en même temps de ses yeux, trahissant ainsi la violence de son émotion.

Cela fit une diversion, et Denise se trouvant ainsi franchement en tiers avec eux, la situation se détendit.

— Comme la sincérité est une grande et belle chose, dit-elle, voilà que d'un mot, d'un regard, d'une pression de main, en une minute, en une seconde, vous avez fixé le sort de votre vie.

Puis pour ne pas appuyer sur cette idée, qui avait de nouveau empourpré les joues de Véronique, elle aborda un autre sujet :

— Mais comment donc avez-vous pu croire à cette maladie qui n'existe pas ? demanda-t-elle.

Ce fut un soulagement pour Véronique de pouvoir parler, elle releva la tête, et ses yeux allèrent presque librement de Claude à Denise :

— Je crois bien, dit-elle, que ce sont justement les précautions que ma cousine prenait pour me rassurer qui m'ont effrayée. En la voyant si bonne, si attentive pour moi, surtout depuis quelque temps...

— Depuis quand ? interrompit Claude.

— Depuis mon entorse. En la voyant si attentive, je me disais qu'on n'a pas de si grands soins pour quelqu'un qui n'est pas sérieusement malade. Elle ne me disait rien, il est vrai, mais elle m'interdisait toute fatigue, toute

émotion; elle ne voulait me laisser ni marcher, ni lire, ni faire de la musique; aussitôt que je m'absorbais dans un livre, ou que je m'oubliais à mon piano, je la voyais arriver pour me distraire; non pas franchement, mais adroitement, par des moyens détournés. Elle poussait les choses si loin, et elle y apportait un tel zèle, qu'elle en venait à se priver des plaisirs qu'elle aime et des distractions qui lui sont agréables, de peur que j'eusse envie de les partager avec elle, et de me fatiguer. Combien de fois a-t-elle refusé des invitations, et est-elle restée à la maison, uniquement pour m'empêcher de l'accompagner.

Les regards de Denise et de Claude se croisèrent et se comprirent.

— Voyant cela, continua Véronique, j'ai cru que j'étais malade, très-malade, comme elle-même le croyait. Bien souvent cependant je la rassurai en lui affirmant que je me sentais bien, et de fait, à part quelques palpitations, je ne souffrais pas; alors elle faisait un effort manifeste pour me croire, mais je voyais qu'en réalité elle ne me croyait pas, ayant plutôt confiance dans ce que lui avaient dit son mari et le docteur Nautier qu'à ce que je lui disais moi-même. Cela m'effrayait, et si je n'avais pas une véritable maladie, j'avais au moins celle de la peur.

— Je crois bien, interrompit Denise.

— Je me disais que je me faisais illusion comme tant de malades, et, n'ayant rien, je m'obstinais à me trouver quelque chose de grave, comme bien souvent ceux qui ont quelque chose de grave s'obstinent à vouloir se prouver qu'ils n'ont rien; c'est pour cela que j'ai eu tout d'abord des doutes quand M. Claude m'a dit que je n'étais pas malade.

Puis s'adressant à Claude avec un sourire dans lequel il y avait autant de finesse que de tendresse :

— Me pardonnez-vous ces doutes? demanda-t-elle.

— Ah ! petite fille, dit Denise, en riant, qui veut qu'on lui réponde en lui demandant pardon d'avoir parlé.

— Non, non.

— Eh bien! alors, continua Denise, tenons-nous-en à ce qui est dit, c'est l'essentiel, et au lieu de revenir en arrière, allons en avant; le voulez-vous ?

Tous deux inclinèrent la tête par un signe affirmatif.

— Ainsi, poursuivit Denise sur un ton enjoué, devant moi, faisant fonction de maire et de curé, vous consentez, vous, Etienne Claude, à prendre pour légitime épouse Véronique Lerissel? Répondez.

— Avec bonheur !

— Et vous, Véronique Lerissel, vous acceptez pour mari Etienne Claude?

Sans répondre, Véronique tendit la main à Claude.

— Voici donc un mariage fait, continua Denise; mais bien que je remplisse mes fonctions avec un cœur ému, cela n'est peut-être pas tout à fait suffisant pour qu'il ne reste pas encore quelques formalités... accessoires à accomplir. A quand fixons-nous l'accomplissement de ces formalités ?

Claude interrogea Véronique du regard, et celle-ci en même temps, quoique moins franchement, lui adressa la question même qu'il lui posait.

— Quand on s'interroge mutuellement, dit Denise, personne ne répond.

— Mademoiselle... dit Claude.

— Monsieur... répondit Véronique.

C'était sérieusement qu'ils avaient parlé, mais ils se regardèrent, et un sourire de tendresse s'épanouit en même temps sur leurs lèvres.

— Je m'appelle Etienne, dit Claude.

— Et moi, Véronique.

Alors franchement ils se mirent à rire avec un doux murmure, de ce rire ému et attendri qui mieux que la parole exprime la joie du cœur.

— Si je vous ai bien compris, vous Etienne, dit Denise, ce sera quand Véronique voudra?

— Assurément.

— Et vous, Véronique, ce sera quand Claude voudra; alors la conclusion à laquelle on arrive, c'est que le plus tôt sera le mieux. C'est votre avis que je traduis, n'est-ce pas?

Tous deux en même temps inclinèrent la tête.

— Alors, continua Denise, ce sont les délais fixés par la loi qui détermineront cette date puisque l'un et l'autre vous êtes libres.

— Mais j'ai mon tuteur, que je dois consulter, dit Véronique.

— Et où est votre tuteur en ce moment?

— A Granville, pour des travaux de chemin de fer.

— Si vous voulez bien me donner une lettre pour lui, dit Claude, j'irai dès demain lui adresser ma demande.

— J'ai aussi ma cousine Nathalie.

— Elle n'est pas votre tuteur, dit Denise.

— Elle est plus qu'un tuteur pour moi, répondit Véronique; elle est une sœur, elle est une mère.

Assurément, la démarche auprès de Nathalie était délicate pour Claude. Que se passerait-il?

— Quand Mme Gillet sera de retour, dit Claude, j'aurai l'honneur de la voir.

Véronique hésita un court moment.

— Je voudrais, dit-elle, être la première à lui parler de mes intentions; c'est une marque de déférence que je dois à sa tendresse, et puis je veux lui faire moi-même la joie de lui apprendre que ses craintes n'étaient pas

fondées et que je ne suis pas malade. Elle sera si heureuse.

Cela arrangeait trop bien Claude pour qu'il soulevât la moindre objection : devant sa cousine, Nathalie obligée de se contenir, ne pourrait pas se laisser aller à la violence de son caractère; pour elle-même, il valait donc mieux que les choses se passassent ainsi ; sans doute le coup serait terrible, mais, méritait-elle, vraiment, qu'on fît quoi que ce soit pour l'amortir ; n'était-il pas juste, au contraire, qu'elle expiât ainsi la cruauté avec laquelle elle avait fait souffrir cette pauvre enfant, qui trompée, martyrisée par elle, l'aimait cependant si tendrement.

— Puisque le docteur est prêt à aller dès demain à Granville, dit Denise, s'adressant à Véronique, je crois que vous feriez bien de lui donner, dès maintenant, la lettre que vous voulez écrire à votre tuteur ; mettez-vous à ma table, et écrivez-la.

Puis après l'avoir installée, Denise revint près de Claude, elle était radieuse :

— Que je suis heureuse, dit-elle, et comme Louis va être heureux, aussi.

Véronique, qui n'avait point encore commencé sa lettre entendit ces quelques mots ; alors se levant, elle vint à Denise vivement et elle l'embrassa avec tendresse.

— J'ai entendu, dit-elle.

Puis elle retourna écrire sa lettre qu'elle ne fit pas longue : son tuteur n'avait guère été qu'un étranger pour elle ; le langage qu'elle lui parlait ne pouvait être que celui de la politesse et des convenances.

Revenue bientôt près de Claude et près de Denise, ils reprirent leurs arrangements et le temps se passa sans qu'ils en eussent conscience.

Une domestique en entrant dans la chambre pour

annoncer qu'on venait chercher Mlle Lerissel, les ramena dans la réalité.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Véronique, j'ai oublié la tante.

Il fallut se séparer.

Cependant ils avaient encore bien des choses à se dire, et puis celles-là dites, d'autres plus importantes encore.

— La tante, la tante répétait Denise.

A la fin elle poussa Véronique vers la porte ; mais arrivée là elle s'arrêta, et, prenant la main de Véronique tandis que de la tête, elle faisait signe à Claude de s'approcher :

— Il y aurait vraiment cruauté à vous séparer ainsi, dit-elle ; aux doux souvenirs de cette journée, il faut en ajouter un dernier non moins doux.

Alors soulevant la main de Véronique, elle la porta jusqu'aux lèvres de Claude.

— Un, dit-elle, un seul.

Mais comme Claude n'obéissait pas à cette recommandation, elle le repoussa doucement d'une main, tandis que de l'autre elle ouvrait la porte.

Véronique trouva la tante un peu suffoquée qu'on l'eût ainsi fait attendre et surtout qu'on eût fait attendre Cocotte, qui s'impatientait devant la porte.

— D'où viens-tu donc ? demanda la tante en la regardant ; en tout cas tu n'a pas dû t'ennuyer là où tu étais ; comme tu es rouge !

— Je vous conterai cela en route, dit Véronique qui n'avait plus rien à cacher.

Elles montèrent en voiture, et quand sorties de la ville elles roulèrent sur le sable doux de la route, Véronique répondit à la question de la tante, en lui racontant franchement ce qui s'était passé.

Plus d'une fois la brave femme poussa des exclamations de surprise.

— Si vite que ça, disait-elle, oh ! les jeunes filles d'aujourd'hui !

— Mais je l'aimais.

— Tu l'aimais, tu l'aimais ; depuis quand l'aimes-tu ?

— Depuis que je le connais ; je l'ai aimé le jour où je l'ai vu, et je ne l'ai pas vu longtemps cependant, quelques minutes.

— Et ta cousine Nathalie, qu'est-ce qu'elle va dire ?

— Oh ! elle va être bien heureuse d'apprendre que je ne suis pas malade.

— Ah ! oui, — sûrement, sûrement.

VI

Nathalie ne trouva pas sa tante de Verneuill aussi malade qu'elle s'y attendait, et elle put revenir à Condé après avoir passé deux jours seulement avec la bonne femme, sans que celle-ci se fâchât.

Une sorte de pressentiment lui disait qu'elle était menacée. Comment? par qui? Elle ne savait pas d'où le danger devait venir, et sous quelle forme, mais elle le sentait dans l'air.

Aussitôt qu'elle vit que sa présence n'était pas indispensable à Verneuil, elle écrivit donc à Véronique ces quelques mots : « Ma tante va mieux. Je rentrerai lundi » matin à Condé. Si tu veux revenir par la voiture qui » arrive à dix heures, tu me trouveras au-devant de toi, » t'attendant au bureau des diligences; je n'aurai pas » ainsi à faire le voyage de Clévilliers. »

Lorsque Nathalie, en rentrant chez elle, apprit par les domestiques que Véronique était venue le samedi à Condé avec sa tante, et qu'on avait été obligé d'aller la chercher chez Mme Mérault, parce que la tante s'impatientait pour repartir, elle comprit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompée.

Pourquoi ce retour de Véronique à Condé?

Pourquoi cette visite, cette longue visite chez Mme Mérault?

Que s'était-il passé dans cette visite?

A ces questions, il ne pouvait être répondu que par Véronique, si elle était franche ; si elle ne l'était point, il faudrait trouver un moyen de la faire parler.

Ce fut avec une impatience fiévreuse qu'elle attendit l'arrivée de la diligence, qui, comme toutes les diligences, se trouva en retard. Enfin, à dix heures vingt minutes, on entendit un bruit de ferraille sur le pavé : c'était elle.

Nathalie s'était composé un visage et un maintien, car il importait de ne pas effrayer Véronique ; mais en entendant ce bruit, elle oublia toutes les règles de prudence et d'habileté qu'elle s'était imposées ; un afflux de sang fit bondir son cœur à coups violents et précipités, et elle dut faire appel à toute son énergie pour se calmer un peu.

Véronique descendit du coupé, le visage frais, les yeux égayés par le sourire, et ce fut tendrement qu'elle embrassa sa cousine : il était évident qu'elle arrivait toute joyeuse, toute heureuse.

Si violente que fût l'angoisse de Nathalie, si impérieux que fût son besoin de savoir ce qui s'était passé, il ne s'échangea cependant entre elles que des paroles insignifiantes, pendant le temps qu'elles mirent à aller de la place Saint-Etienne au boulevard du Château : ce n'était pas en public, dans la rue, que Nathalie pouvait interroger sa cousine et la faire parler. Son impatience ne se manifesta que par sa marche fébrile.

— Comme tu vas, disait Véronique.

Elles arrivèrent enfin ; et au lieu d'entrer chez elle, Nathalie suivit Véronique, dans la chambre de celle-ci.

— Tu ne me racontes pas que tu es venue samedi à Condé, dit-elle, en fermant la porte.

Véronique se mit à sourire :

— C'est que c'est une grande nouvelle, dit-elle, dont on ne parle pas dans la rue.

— Ah ! vraiment !

Ce fut à peine si Nathalie put articuler ces deux mots que ses lèvres paralysées et ses dents serrées laissèrent difficilement passer.

Véronique, après s'être débarrassée de son chapeau et de son manteau, revint à sa cousine :

— Non-seulement c'est une grande nouvelle, dit-elle, mais encore c'est une bonne nouvelle que j'ai à t'annoncer et qui va te rendre bien heureuse.

Nathalie, pour se contenir mieux, s'était assise, et elle avait pris sur la table un journal illustré qu'elle paraissait examiner avec intérêt.

— J'ai vu M. Claude, continua Véronique en posant ses deux mains sur la table.

Le journal trembla dans les mains de Nathalie comme une feuille sèche secouée au bout d'une branche par un vent de tempête.

— Ton mari s'était trompé, continua Véronique ; M. Nautier s'était trompé aussi ; je... ne... suis... pas... malade, pas plus malade que toi ; je ne l'ai jamais été.

— Il t'a dit que tu n'étais pas malade ? demanda Nathalie comme si elle ne comprenait pas.

Véronique se méprit sur le sens de cette intonation, et elle crut que c'était le doute qui l'inspirait.

— Tu doutes de ce que je te dis, tu doutes de ce qu'il m'a dit, comme j'en ai douté moi-même, et pour ne pas m'effrayer tu ne veux pas le laisser voir ; moi qui n'étais pas dans ta position, j'ai été plus franche ; j'ai montré mon incrédulité et alors il m'a donné une preuve telle, qu'il eût fallu être folle pour ne pas l'admettre.

— Une preuve ?

— Je vois que tu ne comprends rien à tout ce que je te raconte, et c'est ma faute : j'aurais dû commencer par le commencement.

— Dis-moi d'abord comment tu es revenue samedi.

Véronique eût voulu avouer la vérité, mais ne pouvant point parler de la complicité de Mme Mérault, elle persista dans son histoire de bottines.

— Ne sachant que faire à la maison, pendant que la tante était sortie, j'ai eu l'idée d'aller chez Mme Mérault.

— Comme cela, tout naturellement ?

Sans répondre, Véronique continua :

— Pendant que j'étais avec Mme Mérault, M. Claude est arrivé pour voir Emma.

— Elle était malade ?

— Elle était mieux. Alors on a parlé santé, Mme Mérault a dit que j'étais souffrante, ce qui était très-vrai, car j'avais eu des palpitations violentes en arrivant chez elle.

— A propos de quoi ?

— A propos de rien. Alors M. Claude m'a posé toute une série de questions sur ce que j'éprouvais ?

— Tu lui as dit que nous avions consulté le docteur Nautier ?

— Sans doute. Après mes explications, il a voulu m'écouter le cœur.

Nathalie ne fut pas maîtresse de retenir un mouvement en entendant ce mot qui évoquait en elle tant de souvenirs.

— Comment cela ? demanda-t-elle.

— En posant son oreille sur ma poitrine. Jamais je n'avais été si émue, si troublée ; heureusement j'étais assise dans un fauteuil, car mes jambes n'auraient pas pu me soutenir, et je regardais de temps en temps du côté de Mme Mérault pour l'appeler à mon aide.

— Ah ! elle était là.

Ce fut un cri de soulagement qui échappa à Natha et qui eût sûrement provoqué la surprise et la curio d'une jeune fille moins confiante que Véronique.

— Certainement, dit-elle, heureusement.

Nathalie se rassura jusqu'à un certain point, se dis que dans ses craintes elle avait sans doute dépassé réalité.

— M. Claude n'écouta pas très-longtemps, poursui Véronique ; bientôt il se releva ; son visage était to changé ; ses yeux jetaient des flammes.

— Va, mais va donc, interrompit Nathalie d'une vo rauque et discordante.

— Il me regarda ; tu peux t'imaginer avec quelle anxié je le regardais moi-même, bien que, sans que je sus pourquoi, je me sentisse rassurée à le regarder.

— Et il te dit ?

— Il me dit qu'il me donnait sa parole d'honneur qu je n'avais pas de maladie de cœur, ni rien en moi qui pû faire craindre que j'en eusse une un jour. Je ne saurai t'expliquer l'effet que ces paroles produisirent sur moi : ce fut comme une délivrance : j'étouffais, je respirai. Tu ne sauras jamais, heureusement pour toi, le plaisir qu'on peut éprouver à respirer ; je me sentis si heureuse, si heureuse, que j'en perdis la tête, et je crus que j'allais m'évanouir. Mais après un court moment d'abandon, je me raidis contre cette joie, je me dis que M. Claude voulait peut être tout simplement me donner du courage en me trompant, et je lui demandai de parler avec une entière franchise, lui laissant voir mes doutes.

— Tu m'as annoncé une preuve, interrompit Nathalie.

— La voilà. Il vit bien que je n'avais pas foi en ses paroles, et même que je doutais peut-être de sa parole d'honneur. Il ne se fâcha point, comme un autre l'eût

fait sans doute à sa place. Sa figure prit une expression de gravité émue qui la transfigura et, d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent, il me dit, ce sont ses paroles que je te rapporte: « Je vous ai donné ma parole d'honneur que vous n'étiez pas malade; s'il vous faut une preuve à l'appui, en voici une: moi médecin, moi qui estime la santé comme le bien suprême, sans lequel il n'y a pas de bonheur possible, je vous demanderais à devenir votre mari, si j'espérais pouvoir être agréé par vous. »

Nathalie fit un bond :

— Il a dit cela? s'écria-t-elle.

— Textuellement; cela se retient tout seul, tu penses bien.

C'était en souriant qu'elle avait prononcé ces derniers mots, mais le visage que lui montra sa cousine arrêta ce sourire.

Nathalie se tenait debout devant elle, frémissante, les sourcils froncés, les yeux étincelants grands ouverts, les lèvres contractées au point de découvrir ses dents serrées, les mains portées en avant et crispées.

— Il a dit cela! répéta-t-elle d'une voix qui s'arrêta dans sa gorge et siffla entre ses lèvres.

— Qu'as-tu? s'écria Véronique effrayée.

— Ce que j'ai, ce que j'ai, ce que...

Et elle balbutia quelques mots incohérents que Véronique ne comprit pas.

Mais un éclair de réflexion traversa son esprit bouleversé : il fallait se contenir ; il fallait ne pas se trahir.

Elle garda un moment le silence en essayant de se remettre et de retrouver sa raison affolée.

— Tu demandes ce que j'ai, dit-elle ; tu ne comprends donc pas que la colère, une colère violente mais légitime, m'emporte quand je vois qu'on a profité de mon absence pour t'entraîner dans un guet-apens, pour te

parler d'amour, pour te tromper ; car tout cela était préparé, tu dois le voir, cela était arrangé entre Mme Mérault et le docteur Claude, et tu demandes ce que j'ai : un accès de fureur et d'indignation ; ne suis-je pas chargée de veiller sur toi? ne suis-je pas ta sœur, ta mère?

Ce mot, que le hasard avait amené sur ses lèvres, fut pour elle un trait de lumière.

— Au lieu de demander ce que j'ai, demande qui je suis, et je te répondrai : une mère qui défend sa fille. Trouves-tu juste la colère d'une mère en pareille circonstance, en apprenant ce que tu viens de me dire?

— Tu me fais peur.

— C'est que je ressens passionnément l'outrage qui nous a été fait ; mais ce n'est pas la peur que je dois t'inspirer, c'est la confiance ; voilà ce qu'il t'a dit, n'est-ce pas? Mais vous n'en êtes pas restés là ; tu lui as répondu ; que lui as-tu dit?

— Rien.

— Rien?

— C'est-à-dire que je n'ai point parlé, j'étais bien trop émue pour trouver des paroles, et puis quelles paroles? Je n'aurais jamais osé.

— Mais enfin.

— Il était devant moi, me regardant, et me tendant les deux mains, alors irrésistiblement attirée j'ai mis mes deux mains dans les siennes.

— Toi! s'écria Nathalie, et un cri rauque, un cri sauvage sortit de sa gorge contractée.

Pendant quelques secondes, elles restèrent en face l'une de l'autre, Veronique la tête légèrement baissée, Nathalie la tête haute, la menace et la fureur dans les yeux, dans le souffle, dans les bras levés, dans les mains crispées, dans tout son être, de la tête aux pieds.

Mais peu à peu Véronique surprise se redressa, son regard se raffermit, et d'une voix assurée :

— Ne suis-je pas libre, dit-elle, libre de ma personne, libre de ma fortune ?

Cette résistance calma l'accès de colère folle qui avait jeté Nathalie hors d'elle-même.

Devant cette résistance, Nathalie n'eut pas peur, — il était dans sa nature de n'avoir jamais peur, ni de personne, ni de rien, — mais elle réfléchit que c'était une lutte qui s'engageait, et que dans toute lutte le succès est à celui qui raisonne et qui calcule ses attaques, non à celui qui s'égare ou s'épuise en frappant au hasard. Son premier mouvement l'avait poussée à étrangler de ses mains sa rivale, mais cela avait été purement instinctif ; c'était un acte bestial ; de notre temps, où l'on ne se sert plus de ses griffes pour se défendre, la civilisation met aux mains des êtres intelligents d'autres armes plus sûres et moins dangereuses.

— Ah ! malheureuse enfant! dit-elle, qu'as-tu fait ! Mais ce n'est pas contre toi que je dois tourner ma colère, c'est contre moi-même, moi qui devais te défendre et qui t'ai abandonnée; moi qui savais les machinations dont tu étais entourée, et qui n'ai rien fait pour te protéger. Me pardonneras-tu jamais ?

Et elle lui tendit la main, — cette même main qui quelques minutes plus tôt, se contractait furieusement pour l'étouffer ; et Véronique la prit affectueusement.

— Que veux-tu que je te pardonne, dit-elle, où est ta faute ?

— Dans ma négligence : je ne t'ai pas montré assez clairement, avec assez de soin les dangers qui te menaçaient ; c'est là qu'est ma faute, ma très-grande faute. Jeune, sans expérience comme tu l'es, tu devais te laisser tromper ; c'était à moi de te prévenir, à moi de t'ouvrir

les yeux. Le connais-tu, cet homme dans les mains de qui tu as mis tes mains ? Sais-tu ce qu'il est ? Séduisant, en apparence, au moins pour certaines personnes, car pour moi il ne me plaît point. On se laisse prendre à ses airs bon enfant, à son extérieur simple. J'ai entendu des femmes dire qu'il était beau garçon. D'un autre côté, j'ai entendu quelques hommes dire qu'il avait un caractère. Mais en réalité que trouve-t-on au fond de tout cela? Beau garçon? Ce n'est pas mon avis ; on n'est pas beau garçon pour avoir une grande taille, de grandes jambes et de grands cheveux ; à ce compte il y a des tas de valets de charrue qui sont beaux garçons. Où est son caractère ? Je le cherche en vain ; depuis qu'il est à Condé il n'a fait que des sottises, quand il n'a pas fait pis, comme dans l'affaire des bonnes sœurs, par exemple, où il a blessé les sentiments les plus respectables.

Véronique avait laissé passer sans les interrompre les paroles qui attaquaient la personne de Claude ; cela ne la blessait pas, elle savait bien qu'il était beau ; mais elle ne put pas ne pas protester contre celles qui s'adressaient à son caractère.

— Je ne trouve pas qu'il ait eu tort de se faire obéir, dit-elle fermement, même par les bonnes sœurs placées sous sa direction.

— Ne m'interromps pas, s'écria Nathalie, tu ne peux pas savoir combien il m'est difficile, dans l'état où je suis, de suivre mes idées.

Ce qui lui était difficile c'était de trouver des mots qui exprimassent justement le contraire de ce qu'elle pensait : J'ai été séduite par Claude. — Il ne me plaît point. — Je le trouve le plus beau des hommes. — Il est laid.

L'effort en effet était rude pour ne pas se trahir. D'autre part il était douloureux : c'était elle-même qui devait démolir l'idole qu'elle portait dans son cœur.

— Si tu ne trouves pas qu'il ait eu tort en cette circonstance, dit-elle en poursuivant, trouves-tu qu'il ait bien agi dans ce qui t'est personnel ? Trouves-tu cela fier et noble d'avoir été chercher pour peser sur toi, pour te tromper, pour t'entraîner, l'appui d'un Lajardie, un homme qui a employé les intrigues les plus misérables pour se marier lui même, ou celui d'une Mme Mérault, une fille de comédienne qui, sans y être contrainte par le besoin, joue pour le plaisir les rôles de sa mère. Et dans quel but cette alliance honteuse ? Pour s'emparer de ta fortune : sans doute il leur a promis une commission.

Véronique sans parler secoua la tête avec un geste d'assurance superbe qui était la plus éloquente des protestations.

— Tu as la confiance de l'ignorance et de la jeunesse, continua Nathalie, mais moi je n'ai plus cette jeunesse : la vie qui m'a été dure, m'a appris bien des choses. Certes, je ne veux pas t'effrayer; mais enfin qui sait si cette affirmation de non maladie n'est pas un piége.

— Moi, qui le sais.

— Tu vois les yeux brillants de celui qui t'a parlé, tu vois ses mains tendues vers toi, mais il faut voir la réalité.

— Elle est bien claire: un médecin n'épouse pas une femme qu'il sait malade, pour n'avoir près de lui qu'une compagne malingre et chagrine qui transmettrait sa maladie à ses enfants.

— Et s'il ne veut pas avoir d'enfants, s'il ne tient pas à une compagne comme tu dis; si ce qu'il recherche est seulement une fortune, crois-tu qu'il refusera d'épouser une femme malade, qui en mourant bien vite, lui laissera précisément cette fortune?

— Oh ! tais-toi, ce que tu dis là est horrible, s'écria Véronique qui se cacha le visage entre les deux mains pour

ne pas voir ce que le doigt de sa cousine semblait lui montrer.

Mais presque aussitôt elle abaissa ses mains, et son visage convulsé quelques secondes auparavant, apparut calme.

— Non, dit-elle, c'est impossible, tu ne connais pas celui dont tu parles.

— Je ne dis pas qu'il a fait ce calcul, et cependant si tu veux, si tu peux réfléchir, tu verras qu'il y a dans sa conduite quelque chose d'étrange et de louche. Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Claude te connaît, et du jour où il t'a connue il a dû t'aimer, si vraiment il t'aime. Pourquoi a-t-il attendu jusqu'à maintenant pour vouloir devenir ton mari, c'est-à-dire au moment où l'on te croit sérieusement malade et en danger?

— Il a attendu que sa position lui permît de prétendre à une jeune fille qui avait une dot.

Cette réponse et le ton d'assurance sur lequel elle fut faite exaspéra Nathalie.

— Cela est possible, dit-elle, mais il est d'autres suppositions encore plus sensées que celle-là peut-être : il peut avoir attendu de connaître ta maladie; il peut avoir attendu la rupture de quelque liaison qui le laissât libre, sinon de cœur (on n'est jamais libre quand on a aimé), au moins de fait. Que sais-tu de lui? Sais-tu quelle a été sa vie depuis qu'il est à Condé? Peux-tu affirmer qu'il n'a pas eu quelque maîtresse qui le rendait assez heureux pour qu'il n'eût ni l'idée, ni le temps de penser à toi? Qui peut dire que la fortune qu'il espère avoir de toi n'est pas, dans sa pensée, destinée à faciliter son second mariage avec cette maîtresse, — pauvre sans doute.

Véronique écoutait, mais à l'attention même qu'elle montrait, il était évident qu'elle ne comprenait pas tout ce qu'elle entendait.

— Oh ! tais-toi, dit-elle, tais-toi; à t'écouter il me semble que je suis dans un horrible rêve contre lequel je me débats impuissante, tout en sachant bien cependant que c'est un rêve.

— Nos rêves ne sont-ils pas toujours engendrés par la réalité? Si tu te refuses à croire ce que je te dis, interroge-toi toi-même et cherche quelque chose qui justifie cette demande en mariage amenée d'une façon si étrange. Voyons, examinons ensemble. Trompée par d'habiles préparations, entraînée par un mouvement calculé à l'avance, répété, peut-être réglé comme celui des comédiens, tu as mis tes mains dans les mains de cet homme : sais-tu s'il t'aime seulement? quand t'a-t-il dit qu'il t'aimait? quand te l'a-t-il prouvé?

— Je n'ai pas besoin qu'il me le dise, je n'ai pas besoin qu'il me le prouve, je le sens ; je le sens parce que, moi aussi je l'aime.

— Toi! toi!

— Je l'aime de tout mon cœur, tendrement, passionnément.

Chacun de ces mots était une blessure pour Nathalie. Elle plia sous les coups qui la frappaient, mais, malgré leur violence, ils ne lui arrachèrent ni une parole de colère, ni un geste d'emportement ; elle voulait se contenir, et elle se contenait, les yeux attachés sur le parquet pour ne pas poignarder de ses regards sa rivale, les ongles enfoncés dans les bras de son fauteuil, pour ne pas l'étouffer.

Sans voir jusqu'où allait sa fureur, Véronique voyait bien pourtant qu'elle était dans un état d'agitation extrême.

— Tu es fâchée contre moi, dit-elle, parce que je n'ai pas avoué franchement cet amour quand tu me parlais de M. Claude, et que, pour prévenir ce qui arrive aujourd'hui et ce que tu prévoyais déjà, tu me disais de lui toutes sortes de choses désagreables et dures : qu'il avait les cheveux

trop longs; qu'il était trop grand; qu'il ne savait pas s'habiller, ni marcher, ni parler, ni se taire; qu'il n'était pas distingué et que, comme tous les médecins, il n'était qu'un être matériel et grossier, incapable de comprendre et de sentir les joies du cœur. Je t'écoutais sans t'interrompre. Je le reconnais, cela n'était pas honnête. J'aurais dû te dire tout haut ce que je répondais tout bas à chacune des accusations que tu portais contre lui: « Ses cheveux que tu prétends trop longs sont les plus beaux que je connaisse. — Il est juste de la taille qui convient à un homme qui doit exercer une autorité et un prestige. Le vêtement n'est rien à ses yeux, et pourtant il donne un cachet à tout ce qu'il porte et le fait sien. Il marche avec aisance, droit devant lui, en homme résolu. Quand il parle, on est suspendu à ses lèvres; quand il se tait, à ses yeux. Il a la distinction de l'originalité, qui vaut mieux que celle de l'usage et de la convention. Il a toutes les délicatesses, toutes les tendresses du cœur. Il est beau, il est bon, il est intelligent, il est généreux. Je l'aime.»

— Malheureuse!

— Voilà, oui voilà ce que j'aurais dû te dire, et ce que je t'ai caché; ne m'en veux pas; ce n'était pas le manque de confiance en toi qui me fermait les lèvres, c'était le manque de confiance en moi. Ah! si j'avais su qu'il m'aimerait un jour, qu'il m'aimait déjà!

— Il ne t'aimait point; qui t'a dit qu'il t'aimait?

— Moi. Pardonne-moi donc mon silence, et, je t'en prie, reviens à des sentiments de justice pour M. Claude: tu ne parlais pas de lui de cette façon après la première visite qu'il t'a faite: tu lui trouvais toutes sortes de qualités.

— Je ne le connaissais point alors.

— Tu ne le connais pas encore: reste près de moi quand il viendra, tu verras comme il est tendre, tu entendras comme l'accent de sa voix est doux, tu l'apprécieras, et

alors tu verras qu'il mérite ton amitié et que je n'ai point eu tort de mettre mes mains dans les siennes. Il est le seul homme que je puisse épouser; et s'il ne m'avait pas demandé d'être sa femme, je ne me serais jamais mariée; c'est-à-dire que j'aurais traîné une existence triste et malheureuse. Tu sais bien que je suis faite pour la vie du foyer, pour l'intimité, pour le mariage, pour le ménage. Cela n'est peut-être pas une vocation bien élevée; c'est la mienne. Sans doute tu es excellente pour moi, tu m'aimes, tu fais tout pour me rendre heureuse, et cependant plus d'une fois j'ai trouvé que cette bonne existence était vide. Que serait-elle quand tu ne serais plus là; car tu peux, tu dois te marier?

— Je ne me suis point mariée pour rester avec toi.

— Je sais bien que tu vaux mieux que moi, mais si tu avais aimé celui qui voulait t'épouser comme j'aime Etienne, tu n'aurais pas pu le refuser.

Nathalie s'était levée, incapable d'entendre plus longtemps l'expression ingénue d'un amour qui exaspérait sa colère et dont chaque mot la frappait en plein cœur.

— Tu es aveuglée, dit-elle violemment, fascinée, abêtie; tu n'écoutes même pas ce que je te dis, tu parles. Eh bien! réfléchis à ce que je t'ai expliqué. Quand tu seras seule, mes paroles te reviendront et s'imposeront à ton examen. Tu verras que la marche du docteur Claude a été celle d'un fourbe. Tu comprendras que c'était à moi qu'il devait s'adresser, que c'était à moi qu'il devait venir directement, et que s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il avait quelque chose à cacher. Quoi? Tu réfléchiras, et comme moi, ton amie, comme moi, ta sœur, tu auras peur d'un mystère d'autant plus effrayant, qu'il est entouré d'habiles machinations. N'oublie pas que tu es riche et que, lui... il est pauvre.

VII

Si elle n'avait pas obtenu un résultat décisif dans son entretien avec Véronique, elle avait en tout cas porté à celle-ci quelques bons coups, qui pour ne l'avoir point immédiatement abattue, n'en étaient pas moins dangereux cependant, et peut-être même mortels : l'arme plus d'une fois était restée dans la blessure qui, au lieu de guérir, s'envenimerait avec le temps, et s'exaspérerait.

C'était quelque chose cela.

Cependant ce n'était pas assez.

Après avoir agi sur Véronique, il fallait maintenant agir sur Claude, et tout de suite, sans perdre de temps.

Il devait être revenu de Granville dans la nuit; sûrement on le trouverait chez lui à l'heure de sa consultation en s'arrangeant pour arriver la dernière, c'est-à-dire de façon à le surprendre et à le saisir, sans qu'il pût s'échapper.

Elle connaissait assez bien maintenant ses habitudes et les règles de sa maison pour ne pas se tromper, en tout cas pour prendre à l'avance ses précautions.

Avant d'entrer dans le salon d'attente, elle demanda à Espérance si elle pouvait voir M. le docteur Claude immédiatement, et sur la réponse du domestique qu'il y avait

encore deux personnes à passer avant elle, elle resta dans le jardin à se promener, de manière à voir sortir l'une de ces personnes, et à n'aller prendre sa place dans le salon que quand la dernière arrivée avant elle, serait déjà dans le cabinet de Claude.

Cet arrangement réussit à souhait, et lorsque Claude ouvrit la porte de son cabinet pour voir si le malade qu'il venait de reconduire était bien décidément le dernier, il se trouva face à face avec Nathalie.

Instinctivement il recula de deux pas. Nathalie, qui se tenait près de la porte, en profita pour se glisser dans le cabinet, et ce fut elle-même qui, d'une main agile, poussa le verrou ; puis cela fait, elle manœuvra de façon à se trouver entre Claude et la porte de sortie par laquelle il pouvait vouloir s'échapper.

Alors ils se regardèrent un moment en silence.

Ce fut elle qui, la première, prit la parole:

— Ce n'est pas pour moi que je viens, c'est pour ma cousine Véronique. Je suis arrivée ce matin de Verneuil, et elle m'a dit ce qui s'était passé.

— Alors je n'ai rien à ajouter.

Vivement elle prit une des mains de Claude et la baisant passionnément, malgré les efforts qu'il tentait pour se dégager :

— Non, s'écria-t-elle, non ! tu ne feras pas cela !

Il fit une nouvelle tentative pour retirer sa main; mais, sans lâcher prise, elle se laissa entraîner à mesure qu'il reculait.

— Tu veux te venger ? continua-t-elle. Je comprends cela, puisque, malgré tout, tu me crois coupable de t'avoir trompé. Tu n'as pas cru mes serments, et, pour me faire expier ce que tu juges ma faute, tu veux me frapper en prenant ma cousine pour femme. Si j'étais coupable, cela serait juste, car c'est par là — je veux dire c'est avec elle

— que tu peux me frapper le plus cruellement ; c'est elle qui peut faire à ce cœur qui t'adore (elle se frappa la poitrine) la plus affreuse blessure. Cela est bien trouvé ; cela est trop bien trouvé même pour l'avoir été par toi, si bon, si généreux. Tu ne ferais pas cela si tu étais libre. Mais tu ne l'es pas, tu es poussé par ceux qui t'entourent, par Lajardie, par Mme Mérault, qui te montrent la fortune de Véronique. Et, moitié par vengeance, moitié par intérêt, tu en es arrivé à vouloir la prendre pour femme. Est-ce possible? toi l'homme de la vengeance, de l'intérêt, toi?

Profitant du mouvement qu'elle avait fait en se frappant la poitrine, Claude s'était dégagé, et il avait été s'asseoir dans son fauteuil, devant son bureau. Il restait là les bras croisés, immobile, dans l'attitude d'un homme résigné à entendre sans l'écouter tout ce qu'on lui dirait.

Elle l'avait suivi, et les deux mains appuyées sur ce bureau, penchée en avant, elle parlait avec véhémence, cherchant à rencontrer les yeux qui sans cesse évitaient les siens.

— Je tâche d'admettre que tu sois devenu cet homme, mais la joie de la vengeance te pousserait-elle jusqu'à faire toi-même ton malheur ? Et ce serait ton malheur que tu ferais, le malheur de toute ta vie si tu l'épousais. La connais-tu, seulement, sais-tu ce qu'est cette jeune fille qu'on veut mettre dans tes bras pour je ne sais quel intérêt ?

Il fit un geste pour interrompre, mais il se retint ; il ne voulait pas parler.

— Qu'a-t-elle pour plaire à un homme tel que toi ? elle est ma cousine, je ne peux pas parler d'elle en mal, mais enfin tu dois me croire quand je te dis, moi qui la connais et qui te connais aussi, qu'elle n'est pas digne de toi.

Claude ne fut pas maître d'observer plus longtemps la règle qu'il s'était imposée.

— Je crois à cela, dit-il, comme je crois à son apathie, à son indifférence, à sa maladie de cœur.

— Evidemment ce n'est pas moi qui peux donner un démenti à ton savoir pour cette maladie; ce serait M. Gillet, s'il était vivant.

— S'il était vivant, mais il est mort, et il est facile de faire parler les morts.

— C'est le docteur Nautier, vivant celui-là, et qui est là pour répéter ce qu'il a dit. Quant à l'apathie et à l'indifférence, je maintiens ce que je t'ai dit, et à ce sujet mon autorité à moi, qui la vois chaque jour, vaut bien celle d'une autre.

— Ce n'est pas l'autorité que je mets en doute, c'est la véracité.

— Je ne t'ai point menti; mais quand même je l'aurais fait, devrais-tu me le reprocher ? Ne serait-ce point la jalousie seule qui m'aurait inspirée. Et n'avais-je pas le droit d'être jalouse quand je voyais tes amis te pousser vers un but où, finalement, tu es arrivé. Oui, cela est vrai, j'ai été jalouse: jalouse de toutes les femmes, de Véronique comme des autres. Et je l'ai été parce que je t'aimais, parce que je t'adorais, parce que tu étais tout pour moi, le présent, l'avenir, mon amant, mon mari, ma famille, parce que j'étais à toi, entièrement, corps et âme, ton esclave, parce que j'aurais tout sacrifié pour toi, pour ton bonheur; pour un sourire, ma vie, mon honneur. Ah! tu ne sauras jamais comme tu as été aimé. Jamais je ne trouverai des mots pour te dire comme je t'aime. J'ai été jalouse, parce que j'avais peur de te perdre, parce que je te voulais pour moi, pour moi seule, sentant bien que si tu m'étais pris, c'en serait fait de ma vie, de mon bonheur, et que je serais la plus malheureuse des femmes après avoir

été la plus heureuse, la plus misérable des créatures, — ce que je suis, celle que tu vois là pleurant toutes les larmes de son cœur, se tordant à tes genoux dans le plus horrible désespoir.

Et se jetant réellement à ses genoux, elle voulut les embrasser; mais il se recula vivement en mettant une de ses mains en avant, elle s'en empara, et passionnément elle la baisa en la baignant de ses larmes.

Sans violence mais avec fermeté il se dégagea, et s'accoudant le menton dans la main, il resta les yeux attachés sur le tapis comme s'il n'entendait rien comme s'il ne voyait rien, pendant qu'à ses pieds elle haletait éperdue, épuisée par la véhémence qu'elle venait de mettre dans ses paroles et par son émotion.

Cependant ni cette émotion, ni ces pleurs, ni ces soupirs ne parurent le toucher; il demeura impassible comme il l'était demeuré en écoutant cette explosion d'amour si pleine de sincérité et de passion.

Devant cette impassibilité plus cruellement éloquente que les paroles, elle comprit combien profonde était sa chute: violemment elle se redressa, et par un brusque mouvement de retour sur elle-même, de la supplication elle passa à l'injure:

— Et pour qui serais-je sacrifiée? s'écria-t-elle, pour une niaise, une fille qui ne voit en toi qu'un mari comme un autre, pour une sotte, pour une...

Mais elle n'en put pas dire davantage, Claude s'était levé, et d'un geste si énergique, qu'elle s'était arrêtée, il lui avait montré la porte:

— Sortez, s'écria-t-il, si vous ne voulez pas que je vous jette dehors.

Elle recula de quelques pas, mais sans sortir.

— Vous ne comprenez donc pas, dit-il, vous intelligente, vous qui n'êtes ni sotte ni niaise, que celle que vous injuriez... je l'aime.

Elle chancela sous ce coup, et pendant quelques secondes elle parut écrasée; mais peu à peu elle releva la tête, seulement au lieu de la relever entièrement elle la teint à demi-enfoncée dans ses épaules, regardant en-dessous autour d'elle, les coudes collés à son corsage, balançant légèrement la tête à droite et à gauche.

Claude, qui la regardait maintenant en face, fut frappé de l'expression de férocité qui s'était imprimée sur son visage: à la voir ainsi, menaçante, prête à s'élancer, c'était à croire que cette femme, ordinairement si belle, avait, avec quelque bête féroce, une parenté lointaine, dont elle n'était pas encore complétement affranchie.

Ils restèrent ainsi durant quelques minutes; puis cette expression de férocité s'adoucit; le visage reprit son caractère humain, mais sans que les yeux cependant perdissent leur obliquité et leur mobilité.

Enfin elle fit un pas en avant:

— J'ai eu tort, dit-elle, je le comprends; je comprends aussi que Véronique puisse te plaire, jusqu'à un certain point: c'est la nouveauté qui t'a provoqué, la jeunesse, l'innocence. Si cela est, je vais te donner la plus grande preuve d'amour qui soit au monde, une preuve devant laquelle tu ne douteras plus de ma passion et qui te fera voir qu'elle est bien ce que je te disais tout à l'heure, et que moi je suis ce que je te disais, ton esclave jusqu'au sacrifice le plus absolu. Elle te plaît, eh bien... fais-toi aimer d'elle, fais-en ta maîtresse, ta maîtresse pour quelques jours, mais non ta femme pour la vie. Tu verras alors ce qu'elle est, cette innocente. Tu verras si elle saura te rendre heureux mieux que moi. Tu compareras les joies et les plaisirs qu'elle te donnera, à ceux que je te donnais, moi; être aimé bêtement, la belle affaire. Alors tu me reviendras. J'aurai souffert les plus cruelles tortures; mais au moins je t'aurai, et cette fois pour la vie.

Tout en parlant elle avait vu un éclair de fureur passer dans les yeux de Claude, mais comme il n'avait point cédé à cette fureur, elle avait continué. A ce mot elle fut interrompue; Claude venait de prendre le cordon de la sonnette pendant le long de la glace et de le tirer.

Elle crut comprendre ce qu'il voulait, et se redressant aussitôt avec un air d'audace, de défi et de dédain.

— Une femme fait mettre un homme à la porte par un domestique, dit-elle, mais un homme ne jette pas une femme dehors. D ailleurs je t'avertis de ne pas me pousser imprudemment à la violence; ni toi ni moi ne pouvons savoir jusqu'où j'irais. Je t'ai dit que Véronique ne serait pas ta femme; tu ne l'épouseras pas. Et si tu ne renonces pas à elle, ce sera elle qui renoncera à toi.

De nouveau Claude tira le cordon de la sonnette et si violemment, qu'il lui resta dans la main.

Nathalie continua:

— Nous verrons si elle t'aime comme je t'aime moi, et quand j'aurai parlé nous verrons si elle veut mon amant pour mari; nous verrons si elle veut prendre ma place dans ton lit, je la connais mal, ou elle aura plus de délicatesse que tu n'en as, toi qui veux me remplacer dans ce lit par elle.

A ce moment, la porte s'ouvrit devant Espérance, qui arrivait en soufflant, ce qui montrait qu'il venait du bout du jardin et qu'il avait couru.

Nathalie regarda Claude, mais celui-ci s'étant tourné vers son domestique:

— Madame a une lettre à écrire, dit-il, tu vas l'attendre et tu la porteras.

Puis s'adressant à Nathalie:

— Désolé de vous quitter, madame, mais j'aurai l'honneur de vous revoir, ce soir, à huit heures et demie chez Mlle Véronique.

VIII

Elle sortit de chez Claude dans un état d'exaspération folle, aussi bien contre Claude et Véronique que contre elle-même.

Ils s'aimaient.

Elle ne pouvait donc rien contre eux.

Elle pouvait les tourmenter, les faire souffrir.

Elle ne pouvait pas les désunir.

Il fallait qu'elle reconnût son impuissance.

Les blessures qu'elle avait faites le matin à Véronique n'exaspéreraient point celle-ci comme elle l'avait espéré avant d'avoir sondé la profondeur du sentiment qui les liait l'un à l'autre ; soignées, pansées par la main douce de celui qu'elle aimait, ces blessures se cicatriseraient bien vite.

Les menaces qu'elle venait d'adresser à Claude dans un élan de colère ne produiraient pas plus d'effet, quand même elle se déciderait à les réaliser en disant à Véronique : « N'épouse pas mon amant. » Subjuguée par son amour, abusée par Claude, Véronique n'admettrait probablement pas cette accusation, et la lui fît on entrer de force dans le cœur, il n'était que trop certain, en tout cas, qu'elle ne se laisserait pas détourner par elle. Ce serait pour elle-même

une humiliation inutile ; que répondrait-elle si Véronique lui disait : « Il ne t'a trouvée bonne que pour faire de toi une maîtresse de quelques jours ; moi, il me prend pour sa femme. » Qui aurait le dernier mot dans cette lutte ?

Décidément, elle avait eu tort de ne pas l'étrangler, ce serait fini ; elle n'endurerait pas l'insupportable souffrance qui la torturait.

Mais ce qui n'avait pas été fait le matin pouvait se faire encore, sinon par ce moyen, au moins par un autre plus sûr.

Véronique n'était plus sa cousine, son amie, elle était sa rivale, son ennemie, et elle la haïssait d'une haine mortelle.

Jamais elle ne pourrait se faire à l'idée que Claude fût le mari ou l'amant d'une autre femme qu'elle.

Si cette femme se trouvait sur son chemin, elle devait l'en écarter.

Jamais elle ne renoncerait à celui qu'elle aimait ; mieux valait renoncer à la vie ; c'était passionnément, furieusement qu'elle l'aimait, et jamais elle n'avait mieux compris, elle n'avait mieux senti combien profonde était sa passion, sa possession que depuis qu'elle se voyait menacée de perdre son amant. Elle le voulait, il le lui fallait ; elle ferait tout, elle sacrifierait tout, elle irait jusqu'au crime pour le retenir. Si depuis leur rupture elle avait pu ne pas le poursuivre de de plus près et lui laisser une certaine liberté, c'était parce qu'elle était bien convaincue qu'il lui reviendrait un jour, et d'autant plus épris, d'autant plus soumis qu'il ferait le premier pas lui-même, et que ce premier pas aurait été plus longuement différé. Que fallait-il pour cela ? un hasard favorable, une rencontre, un tête-à-tête, un regard, un sourire, un rien. Elle se croyait sûre de sa puissance.

Mais Véronique s'était placée entre elle et lui, et cette

puissance, si solidement établie cependant, avait subi une éclipse.

Alors, malheur à Véronique ; il fallait qu'elle disparût : Claude alors reviendrait à son ancien amour qui bien certainement n'était pas éteint ; il se ranimerait, cet amour, il brillerait de nouveau, ils seraient heureux encore.

Ils pouvaient l'être ; ils le seraient.

C'était en montant les rues de Condé pour gagner le boulevard du Château, qu'elle raisonnait ainsi, marchant la tête baissée, sans voir personne.

En arrivant chez elle, au lieu de monter à sa chambre directement, comme de coutume, elle entra dans le cabinet de consultation de son mari ; cette pièce était restée dans l'état même où elle se trouvait lors de la mort du docteur Gillet : les livres étaient rangés sur leurs rayons comme ils l'avaient été par lui ; dans des armoirs vitrées se voyaient des flacons, des fioles , des bocaux, des échantillons de minéraux et de végétaux, des animaux empaillés ou des squelettes qu'il avait placés là lui-même : enfin, au milieu du cabinet, son bureau était resté dans l'état même où il l'avait laissé le jour où il avait pris le lit, couvert de ses papiers, de ses lettres, de ses journaux : il y avait là une sorte d'ostentation de fidélité qui avait plu à Nathalie; cela n'était pas de tout le monde, ce cabinet était un sanctuaire, dans lequel elle n'entrait pas souvent seule, il est vrai, mais qu'elle montrait volontiers.

M. Gillet, qui était un homme pratique, avait fait mettre à toutes ses armoires et à tous ses tiroirs une serrure qui s'ouvrait avec la même clef . Nathalie portait cette clef dans sa poche ; entrée dans le cabinet, elle ferma la porte au verrou, de manière à n'être point dérangée ou surprise, puis cela fait elle ouvrit une armoire dans laquelle elle prit un petit flacon contenant des graines ovales-aiguës de couleur jaune pâle terminées par une tige grêle

garnie de poils soyeux et blancs; sur ce flacon était collé un papier portant écrits à la main deux mots latin *Strophantus hispidus*. D. C. Elle posa ce flacon sur le bureau avec précaution, puis allant à la bibliothéque, elle chercha assez longtemps dans un tas de brochures jusqu'à ce qu'elle en eût trouvé une recouverte d'un papier vert et portant pour titre : « *Etude physiologique sur les effets toxiques du strophantus hispidus ou inée, poisson des Pahouins* (*Gabon*). » Elle posa cette brochure à côté du flacon, puis ouvrant un tiroir du bureau, elle prit une liasse de lettres qu'elle feuilleta : sa recherche ne fut pas lougue, elle trouva bientôt une lettre qu'elle retira de la liasse, et qu'elle se mit à lire ; elle était ainsi concue :

« Mon cher cousin,

» En arrivant au Gabon j'ai pensé à la conversation
» que nous avons eue dans votre bonne maison de Condé,
» au coin du feu (il y a des pays favorisés du ciel où c'est
» un plaisir de se chauffer), et à la promesse que je vous
» ai faite de vous envoyer ce fameux poison des Pahouins
» dont nous avons parlé, et qui provoquait si vivement
» votre curiosité de toxicologue. Mais il fallait se procu-
» rer ce poisson, et cela ne m'a pas été facile, car pendant
» les premiers temps de mon séjour, j'ai été terriblement
» occupé me trouvant le seul médecin valide, de l'éta-
» blissement. Enfin, jai eu un peu plus de liberté, et
» m'étant embarqué sur une canonnière pour explorer la
» rivière Como, j'ai pu dans un village des Pahouins ou
» M' Fans, ces aimables anthropophages aux dents limées
» que vous connaissez sans doute, me procurer une gousse
» liée avec une liane et contenant des graines de l'inée
» ou onaye, au moyen desquelles ces sauvages empoison-
» nent leurs armes de chassse ou de guerre, et particu-
» lièrement des petites flèches de bambou de 30 centi-

» mètres de longueur environ, à la pointe acérée enduite
» d'une substance brunâtre (l'inée) qu'ils lancent au
» moyen d'une arbalète avec une précision remarquable
» et qui font une blessure mortelle : cela est plus terrible et
» plus sûr que la balle d'un bon fusil car tout blessé meurt.

» Je ne vous envoie pas les flèches, qui vous le com-
» prenez, sont d'un transport aussi peu commode que
» dangereux, je vous les porterai lorsque je rentrerai en
» France, je vous envoie seulement les graines que j'ai
» trouvées, regrettant de ne pas pouvoir y joindre une
» branche et quelques feuilles de la plante qui les produit :
» c'est un arbuste sarmenteux de trois ou quatre mètres
» de hauteur donnant des fleurs blanches réunies en
» cimes terminales ; mais je ne l'ai pas vu car il est assez
» rare dans le pays, et ne peux pas vous le décrire avec ses
» caractères.

» Au reste, cela n'aurait d'intérêt qu'au point de vue bo-
» tanique et c'est surtout le toxicologique qui vous touche,
» n'est-ce pas? Pour celui-là les graines suffisent, et avec
» ce que je vous envoie vous avez de quoi faire une infi-
» nité d'expériences curieuses.

» Je crois que le mieux est de hacher la graine et de la
» mettre macérer dans l'alcool ; l'alcool étant évaporé
» au bain-marie on obtient un extrait d'une couleur jau-
» nâtre, d'une odeur vireuse, d'une consistance sembla-
» ble à de la cire graissant le papier et les doigts. C'est
» avec un extrait ainsi préparé et redissous dans l'alcool
» que j'ai opéré par injections sur quelques petits ani-
» maux ; l'effet a été foudroyant : l'inée est décidément
» un des poisons du cœur les plus violents pour l'énergie
» et la vitesse ; après son application sous-cutanée le
» cœur s'arrête complétement en trois ou quatre minutes.
» La mort arrive moins vite dans l'absortion par l'estomac
» mais elle arrive tout aussi fatalement.

» Je ne vous parle pas plus longuement de mes expé-
» riences, parce qu'elles n'ont été faites qu'au point de vue
» de la curiosité, dans les plus mauvaises conditions ; ce
» sera vous qui me parlerez des vôtres, faites scientifique-
» ment, quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Comme
» poison du cœur, l'inée est assurément très-curieux
» à étudier, au moins en théorie, car, grâce au ciel, il n'est
» pas près de passer dans la pratique des empoisonneurs,
» qui jusqu à qu'il soit mieux connu, pourraient faire leurs
» affaires avec la certitude de l'impunité. Il faut des grai-
» nes, et pour se procurer ces graines, il faut faire le
» voyage du Gabon, ce qui n'est pas à la portée de tout le
» monde : les empoisonneurs préféreront donc encore pen-
» dant un certain temps le vulgaire arsenic ou le phos-
» phore, aussi dangereux pour ceux contre qui on les em-
» ploie que pour ceux qui les emploient, puisqu'on retrouve
» toujours ces substances, ce qui n'arriverait pas avec l'inée,
» qui dans l'état présent, doit échapper aux recherches les
» plus délicates.

» J'espère faire partie d'une expédition qui se prépare
» pour explorer l'Ogôoué ; si j'en reviens, ce que je crois
» fermement, je rentrerai en France, et alors je passerai
» quelque temps près de vous et près de ma charmante
» cousine.

» En attendant, recevez pour elle et pour vous l'assu-
» rance de mes sentiments affectueux et dévoués.

» J. GILLET. »

Cette lettre et les graines d'inée venaient d'un jeune médecin de marine, cousin du docteur Gillet, qui avait trouvé la mort dans cette expédition de l'Ogôoué.

Lettres et graines étaient arrivées en France un mois seulement avant la maladie du docteur Gillet et celui-ci n'avait pas eu le temps de faire des expériences avec ce

poison, mais il avait plusieurs fois entretenu sa femme de ce qu'il voulait entreprendre et des terribles propriétés toxiques de cette graine aux aigrettes gracieuses, de sorte qu'elle n'avait pas oublié que dans une des armoires de son mari il y avait un poison « qui permettait aux empoisonneurs de faire leurs affaires avec la certitude de l'impunité, et qui, dans l'état présent de la science, devait échapper aux recherches les plus délicates. »

Personne ne savait qu'elle avait ce poison en sa possession,puisque celui qui l'avait envoyé, aussi bien que celui qui l'avait reçu, étaient morts.

Longuement elle examina le flacon qui renfermait ces graines, et, le tenant dans sa main, elle resta accoudée sur les bras de son fauteuil, regardant sans voir, réfléchissant ; si on avait pu l'observer, on aurait suivi sur son front et dans ses yeux les mouvements qui agitaient, qui bouleversaient son âme, féroces ou adoucis, mais le plus souvent féroces.

Elle prit la brochure que son mari avait fait venir aussitôt après avoir reçu les graines d'inée, et elle se mit à lire attentivement : elle contenait le compte rendu de cinquante-cinq expériences faites avec un extrait d'inée sur des grenouilles, des lapins, des chats, des chiens, qui toutes s'étaient terminées par la mort, soit que l'empoisonnement eût été pratiqué par injection dans les veines ou sous la peau, soit qu'il l'eut été par absoption dans l'estomac.

Mais où elle s'arrêta plus longuement, ce fut à quelques-unes des conclusions de ce travail.

« L'inée ou la strophantine qu'on en extrait amène la mort par la paralysie du muscle cardiaque ;

» Il ne produit sur la fibre musculaire du cœur aucune altération appréciable, soit à l'œil nu, soit au microscope ;

» N'étant pas un alcaloïde, il échappe aux réactifs employés dans la recherche des alcalis végétaux ;

» N'étant pas un glycoside, il ne peut être déterminé par les caractères propres à cette classe de corps. »

Cette brochure semblait donc conclure comme le jeune médecin de marine : on pouvait employer ce poison pour se débarrasser d'un ennemi, avec la certitude de l'impunité.

IX

Nathalie resta enfermée dans ce cabinet, assise sur ce fauteuil jusqu'au dîner ; il fallut le bruit de la clochette qu'on sonnait aux heures des repas pour la tirer de sa méditation.

Alors elle serra soigneusement dans un tiroir du bureau le flacon contenant les graines d'inée, avec la brochure, et la lettre du jeune médecin de marine, puis, après avoir bien fermé ce tiroir à double tour, elle passa dans la salle à manger où elle trouva Véronique qui l'attendait.

Ordinairement lorsqu'elles n'arrivaient point ensemble, elles s'abordaient par quelques paroles affectueuses qui montraient bien dans quelle étroite intimité elles vivaient ; intimité d'habitudes, d'idées et jusqu'à un certain point de sentiments, mais ce soir-là, elles ne se dirent rien, et elles s'assirent en face l'une de l'autre silencieusement.

La femme de chambre qui faisait son service tournait autour d'elles, allant de l'une à l'autre, qu'auraient-elles, pu se dire devant cette fille ?

Mais si elles ne se parlèrent point, elles se regardèrent, et plus d'une fois leurs regards se croisèrent.

Nathalie remarqua sur le visage de Véronique les signes certains de l'inquiétude et du chagrin.

Tandis que de son côté Véronique remarquait sur le visage de sa cousine les signes de l'angoisse ; jamais elle ne lui avait vu les yeux si ardents, les sourcils si contractés, les lèvres si tourmentées; un pli profond découpait son front d une tempe à l'autre, et, quand elle relevait ses paupières ses pupilles jetaient des flammes rapides et perçantes comme la lueur d'un éclair qui déchire une nuée sombre.

— Ce que j'ai dit a produit son effet, pensait Nathalie en regardant Véronique ; la plaie a saigné.

— Comme je l'ai tourmentée, pensait Véronique, en recevant un de ces durs coups d'œil.

Le dîner s'acheva d'autant plus vite qu'elles ne mangèrent ni l'une ni l'autre, ce fut un dîner de théâtre.

Comme tous les soirs après dîner, elles entrèrent dans le salon, mais non de la même façon que tous les soirs : réservées toutes deux.

Aussitôt que la porte fut refermée et qu'elles se trouvèrent seules en tête-à-tête, Véronique se départit de cette réserve :

— Je vois que je t'ai fait de la peine, dit-elle.

— De la peine !

— Enfin tu es fâchée contre moi; sans doute tu as raison, mais je t'assure que je ne vois pas en quoi tu as raison. J'ai bien réfléchi, douloureusement réfléchi à tout ce que tu m'as dit, eh bien, en conscience je crois que tu t'abuses.

— Crois ce que tu voudras.

— Ah ! ne me parle pas ainsi ! Tu ne saurais t'imaginer combien je suis désolée de t'affliger. Vois mes yeux ; j'ai pleuré depuis que nous nous sommes séparées, et cela en dit plus, il me semble, que toutes les paroles ; pleurer dans l'état de joie où je suis.

— Tu as pleuré parce que tu as compris combien j'avais raison.

— J'ai pleuré parce que j'avais le remords de t'avoir causé de la peine, et pour cela seulement ; c'était la première fois que je te fâchais, toi qui as toujours été si bonne, si affectueuse pour moi ; il eût fallu que je fusse un monstre d'ingratitude pour ne pas être touchée par ton mécontentement. Sens donc que ce sera un remords pour moi, au moment de nous séparer ; te fâcher pendant les derniers jours que nous passons ensemble, voilà ce que je ne me pardonnerai pas ; et voilà pourquoi j'ai pleuré. Mais quant à me dire que tu avais raison, quant à m'inquiéter pour moi ou pour... lui de ce que tu m'as dit, non, cela ne m'est pas venu à la pensée. Et cependant, j'ai bien écouté, j'ai bien retenu tout ce que tu m'as dit. Assurément tu avais tes raisons pour porter ces accusations: moi j'en avais pour ne pas les admettre.

— Une seule, — l'aveuglement.

— Une seule, si tu veux ; — l'amour. Comment veux-tu que, l'aimant, j'admette qu'en me demandant de devenir sa femme, il ne pense qu'à ma dot? Comment veux-tu que je lui en veuille de s'être servi de M. Lajardie et de Mme Mérault pour savoir quels étaient mes sentiments ? Il ne me voyait pas ; n'était-il pas tout naturel s'il voulait m'épouser, qu'il se servît de ceux qui me voyaient ? Comment veux-tu que je croie qu'un homme tel que lui nie ma maladie, afin d'épouser une femme malade qui, en mourant bientôt, lui laisse sa fortune? Non, il n'a rien à cacher, et s'il ne s'est point adressé à toi tout d'abord pour me demander en mariage, c'est qu'il avait une raison que nous connaîtrons, qu'il t'expliquera... pour agir ainsi.

Chacune des paroles que Véronique trouvait pour plaider sa cause, ou pour plaider celle de Claude, était un

motif de plus qu'elle ajoutait à tous ceux que Nathalie avait déjà pour la condamner.

Devant le chagrin, l'inquiétude, le doute, la crainte, Nathalie se fût peut-être attendrie et la terrible résolution qu'elle venait d'arrêter eût peut-être été ébranlée, mais devant une confiance aussi assurée, devant un amour aussi ferme, ce fut à chaque mot qui affirmait cette confiance ou cet amour un nouveau sentiment de colère ou de haine qui l'exaspéra. Tout ce qu'elle avait dit le matin n'avait donc rien produit ! Les blessures qu'elle croyait avoir faites si larges et si profondes étaient donc déjà guéries ? Et sur Véronique elle n'avait donc pas mieux réussi que sur Claude !

Eh bien alors elle recourrait au moyen infaillible qu'elle venait de trouver et devant lequel elle avait eu la faiblesse, la lâcheté d'hésiter.

Plus d'hésitation. Quand on veut arriver à un but, et qu'il n'y a qu'un chemin sûr pour l'atteindre, s'arrête-t-on, balance-t-on? On veut ou on veut pas; on est décidé, on marche droit devant soi.

Se laisserait-elle émouvoir, parceque Véronique lui adressait des protestations de tendresse ? La tendresse de Véronique, la belle affaire, vraiment ! de quel poids pouvait-elle être dans la balance, quand dans l'autre plateau il y avait l'amour de Claude?

Pendant qu'elle se laissait ainsi entraîner par les mouvements de sa colère, Véronique continuait de parler ; mais elle ne l'écoutait pas. Qu'importait ce qu'elle disait ! Il n'y avait qu'un mot qui pouvait la toucher : » Je renonce à Claude. » Et ce mot n'était pas prononcé.

La sonnette de la porte de la rue retentit dans le calme du soir, toutes deux tressaillirent en même temps.

— C'est lui, dit Véronique.

Nathalie n'avait pas besoin de cet avertissement ; elle

savait qui avait sonné ; elle l'avait senti tout aussi sûrement que Véronique.

— Il revient de Granville, continua Véronique, et c'est maintenant à toi qu'il va adresser sa demande.

Ces derniers mots furent dits sur un ton presque suppliant dont la traduction n'était pas difficile.

— Reçois-le bien ; nous nous aimons.

Véronique voulut préciser :

— Tu vas voir comme il m'aime, dit-elle, tu vas voir s'il est l'homme que tu supposes.

Ce fut un regard qui lui répondit, un regard qui lui entra dans le cœur comme un coup de couteau.

Elle eût voulu en dire davantage, mais la porte du salon s'ouvrit ; c'était Claude qui entrait.

Jamais Véronique ne lui avait vu l'air grave, recueilli, résolu qui se lisait en ce moment dans son visage et dans toute son attitude.

De Claude son regard sauta à Nathalie, qui s'était levée brusquement.

Jamais non plus elle n'avait vu sa cousine si pâle, au point que ses lèvres tremblantes étaient complétement décolorées.

Qu'allait-il se passer ?

Quelle réponse Nathalie allait-elle faire à Claude ? Sans doute elle n'était point une mère qui avait le droit de refuser son consentement au mariage de sa fille ; mais enfin n'allait-elle pas laisser échapper quelque parole qui blesserait Claude ?

Si elle avait pu lire dans le cœur de Claude, elle aurait vu que sous cette apparence résolue s'agitaient de cruelles angoisses. Ce n'était point avec assurance, avec confiance qu'il se présentait, car lui aussi se demandait : « Que va-t-il se passer ? »

C'était la question qu'il avait agitée depuis qu'il avait

quitté Nathalie. Qu'allait-elle faire ? Qu'allait-elle dire ? Avait-elle déjà réalisé sa menace ? La réaliserait-elle devant lui ? Avec une femme comme elle, tout était possible. même l'impossible. Si elle avait parlé, si elle parlait, quel effet ses paroles auraient-elles produit, ou produiraient-elles sur Véronique ?

Il y avait là de quoi faire battre son cœur, mais en même temps il battait aussi d'une autre émotion : ce n'était pas de sang-froid qu'il allait parler d'amour à une jeune fille devant une femme qu'il avait aimée, et, qui, elle, l'aimait encore ; la situation était difficile quels que fussent ses sentiments, à l'égard de cette femme.

Cependant il s'avançait calme en apparence, et ce fut sans qu'un muscle de son visage tremblât qu'il salua Nathalie ; ce fut seulement en s'inclinant devant Véronique que son regard s'adoucit.

De la main Nathalie lui avait indiqué un fauteuil ; il le prit et s'assit.

C'était à lui de parler, et si l'attitude aussi bien que le regard de Nathalie n'était pas pour lui faciliter sa tâche, il se sentait au moins encouragé et soutenu par Véronique qui ne le quittait pas des yeux. Evidement Nathalie n'avait encore rien dit ; l'avait-elle attendu pour mettre sa menace à exécution ?

Il s'adressa à Nathalie.

— Je pense, dit-il, que mademoiselle vous a annoncé ma visite?

— Parfaitement, répondit vivement Véronique.

— Alors, continua Claude, vous savez aussi ce qui m'amène.

Cela était assez adroit : le passé se trouvait jusqu'à un certain point esquivé sans qu'il fût besoin d'explications ; les explications, Véronique les avait données.

— Cependant, dit-il, je vous dois des excuses, pour ne

m'être adressé à vous tout d'abord, madame, et ce sont ces excuses que je tiens avant tout à vous présenter. Je sais les liens qui vous attachent à mademoiselle, liens d'affection, bien plus encore que de parenté.

Il leva les yeux sur Nathalie et la regardant en face, sans défi, mais avec fermeté, il poursuivit :

— Je sais que vous avez été une sœur aînée pour elle, et, connaissant ces sentiments, je devais tout naturellement m'adresser à vous, madame, le jour où j'ai formé..... je veux dire où j'ai arrêté le projet de demander la main de Mlle Lerissel. Je l'aurais fait, sans une circonstances sur laquelle je ne reviendrai pas, puisque vous êtes au courant de ce qui s'est passé.

Nathalie, impassible, n'avait pas bronché, elle était toujours d'une pâleur livide, mais elle n'avait pas laissé échapper un mouvement ou un signe qui permît de deviner ce qui se passait en elle.

Véronique était tremblante.

Claude avait la gorge serrée par l'anxiété: incapable de prolonger plus longtemps cette anxiété, craignant d'ailleursde trahir son angoisse par quelque son rauque ou en perdant momentanément la voix,il voulut en finir.

— Ce que je n'ai pas fait alors, dit-il, je viens le faire aujourd'hui et c'est là le but de ma démarche.

Puis s'adressant à Véronique pour la première fois :

— J'arrive de Granville, où j'ai eu le plaisir de voir M. votre tuteur, mademoiselle : il a accueilli votre lettre et ma demande de la façon la plus gracieuse.

Puis revenant à Nathalie, la tête haute, les yeux posés sur elle, bien en face.

— Puis-je espérer, madame, que vous voudrez bien accorder votre agrément à mon mariage avec mademoiselle Véronique, et que vous m'autoriserez à venir chaque soir faire ma cour ?

C'était là le moment décisif.

Qu'allait-elle répondre ?

Le silence qui s'écoula entre le moment où Claude cessa de parler et celui où Nathalie dut répondre fut terriblement long.

Enfin elle se décida.

— Je ne dois pas vous cacher, dit-elle, que j'étais opposée à ce mariage, mais puisqu'elle le veut, puisque vous le voulez, faites votre cour, monsieur.

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Imp. de E. Donnaud, rue Cassette, 1.



